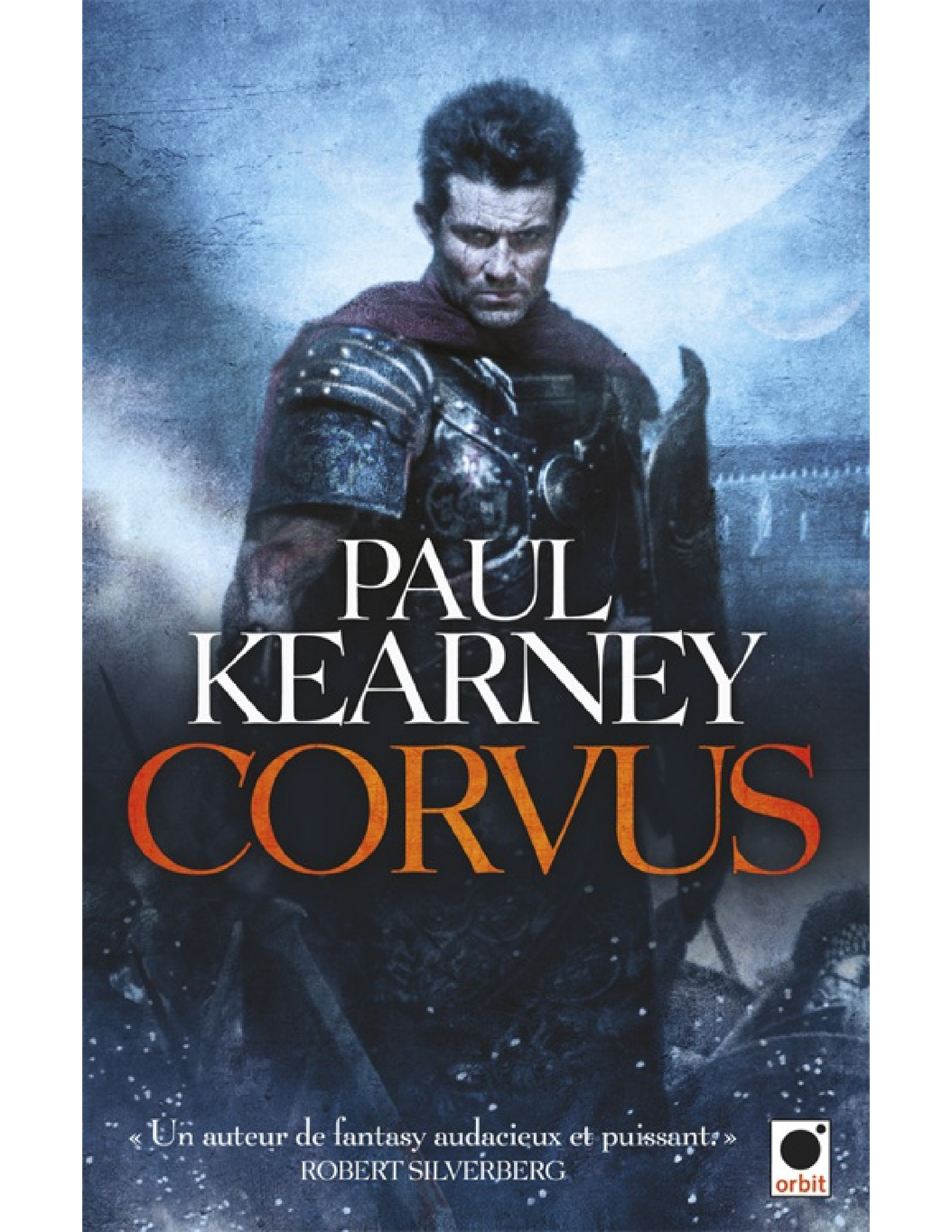




PAUL KEARNEY CORVUS

« Un auteur de fantasy audacieux et puissant. »
ROBERT SILVERBERG



Paul Kearney

Corvus

Roman traduit de l'anglais
par Jean-Pierre Pugi



Table des matières

[Couverture](#)

[Page de titre](#)

[Page de copyright](#)

[introduction](#)

[LA LANCE PRÈS DE LA PORTE](#)

[LES EAUX CALMES](#)

[LE BOUC ET L'AIGLE](#)

[DU FEU DANS LA NUIT](#)

[LES HOMMES DE PHOBOS](#)

[L'ARMÉE](#)

[L'HOMME À LA PORTE](#)

[DU GRAIN À MOUDRE](#)

[TRIBUN DE MACHRAN](#)

[UNE DÉMONSTRATION](#)

[LE SPECTRE SOUS LA TENTE](#)

[SANG ET INTIMIDATION](#)

[LA PLAINE INONDÉE](#)

[UNE LONGUE NUIT DE VOYAGE](#)

[LES NEIGES DES HAUTS PLATEAUX](#)

[LA MISE À L'ÉPREUVE DE LA VIE](#)

[LA BOUE ET L'EAU](#)

[LES AFFAIRES DES HOMMES](#)

[PORTES CLOSES](#)

[LE BOSQUET DES OLIVIERS](#)

[LE CŒUR DE LA GUERRE](#)

[LES DERNIERS MERCENAIRES](#)

[LES LAISSÉS-POUR-COMPTE DE LA GUERRE](#)

[LES OMBRES SUR LA PLAINE](#)

[LA MORT ET LES DIEUX](#)

[LA LUNE DE LA COLÈRE](#)

[LA COLÈRE DES DIEUX](#)

[MACHRAN](#)

[LA MAISON SUR LA COLLINE](#)

[LE TOURNANT](#)

[ÉPILOGUE](#)

[GLOSSAIRE](#)

Titre original anglais : Corvus

Première publication : Solaris, an imprint of BL Publishing Games Workshop Ltd., Nottingham, 2010.

© Paul Kearney, 2010

Publié avec l'autorisation de John Jarrold Literary Agency et de l'Agence de l'Est

Pour la traduction française : © Calmann-Lévy, 2011

COUVERTURE

Maquette : Iceberg

Illustration : Chris McGrath

ISBN numérique : 978-2-360-51042-9

DU MÊME AUTEUR

Les Monarchies divines

I. *Le Voyage d'Hawkwood*

II. *Les Rois hérétiques*

III. *Les Guerres de fer*

IV. *Le Second Empire*

V. *Les Vaisseaux de l'ouest*

Les Mendiants des mers

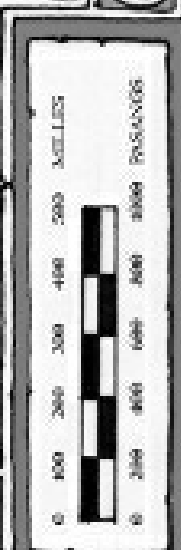
I. *Le Sceau de Ran*

Les Macht

Dix mille. Au cœur de l'Empire

Pour Marie.

Ce roman n'aurait pu être écrit sans la patience et le labeur de Jon Oliver et John Jarrold, et je leur suis immensément reconnaissant pour leurs encouragements et leur grand professionnalisme.



PREMIÈRE PARTIE

LA LANCE PRÈS DE LA PORTE

LES EAUX CALMES

Sitôt arrivé au sommet de la dernière éminence, il retrouva ses vieilles habitudes et s'arrêta pour baisser les yeux sur les ombres bleutées d'un crépuscule naissant. Appuyé sur sa lance, il soupira.

Devant lui, le sol s'écoulait en plis et dépressions de plus en plus obscurs pour aller se fondre dans le creux de la vallée où coulait un torrent. Il vit dans le lointain un éclair écarlate, un reflet des dernières lueurs du soleil renvoyé par le cours d'eau. Puis les montagnes qui le cernaient parurent se rapprocher, comme pour se pelotonner les unes contre les autres avant d'affronter la nuit, et la vallée disparut comme par enchantement. Cependant, au cœur de ces ténèbres paisibles, il discernait encore une lueur dorée à l'éclat régulier.

La hampe de sa lance craqua sous son poids. Les lanières de cuir de son havresac et de son bouclier meurtrissaient ses épaules. Une onde de chaleur passa près de lui ; les vestiges du jour. Il baissa les paupières quand ce souffle caressa son front couvert de sueur, puis il se détourna et se redressa.

Derrière lui, sur le versant nord de la crête, s'alignaient de nombreux hommes assis sur le côté du chemin. Tous étaient lestés d'un ballot contenant leur cuirasse et d'un bouclier qui y était sanglé, et tous tenaient une lance. Ils le regardèrent avec des yeux auxquels le soleil couchant, qui illuminait les montagnes se dressant au-delà, apportait un éclat blanchâtre.

« Je suis rentré chez moi, annonça-t-il. C'est ici que je vous laisse. »

Une déclaration répétée d'un bout à l'autre de la colonne. Les hommes qui s'étaient assis se levèrent, engendrant une ondulation, pareille à celle d'un énorme serpent qui s'éveillait. À leur tête, un trio de personnages surchargés formait un triangle. L'un d'eux tenait un étendard, un simple bâton d'if auquel avait été attaché un chiffon en lambeaux que la brise du soir agitant mollement. On pouvait discerner sur la toile élimée la reproduction sommaire de la gueule grondante d'un chien ou d'un loup.

« Nous passerons te voir avant les premières neiges », déclara le porte-drapeau, un individu massif au front taillé à la serpe au-dessus d'yeux évoquant des tessons de verre bleu. Un sourire dénuda ses grosses dents jaunâtres, pour certaines ornées de fil d'argent.

« Permets-moi d'en douter. Tu as bien trop d'or dans ta bourse. Ne dépense pas tout ton pécule d'un coup, Kesero. Et ouvre l'œil pour repérer les gens de Machran, et plus particulièrement Karnos. La nouvelle année approche et vous devrez trouver de nouveaux engagements.

– Et toi, Rictus ? » fit un jeune rouquin grand et svelte qui aurait été aussi mignon qu'une fille s'il n'avait eu sous son œil gauche une volumineuse balafre, la cicatrice d'une perforation qui tirait sa paupière inférieure vers le bas et faussait l'équilibre de ses traits en leur donnant une expression à la fois ironique et affligée.

« Moi ?

– Te reverrons-nous au début de l’année prochaine ? »

Sans répondre, Rictus considéra tous ces hommes tournés vers lui. Les derniers rayons du soleil atteignirent ses yeux et s’y reflétèrent, dans des tonalités rubis. Il était grand et fort, avec une abondante toison de cheveux blonds striés de gris, large d’épaules et aux membres développés mais au visage émacié. Ses lèvres s’étirèrent pour laisser entrevoir ses dents, au-dessus d’un trait de tissu cicatriciel plus pâle qui les reliait à l’extrémité du menton.

« Je saurai bien assez tôt ce que me réserve Antimone, Valerian », déclara-t-il enfin, en accompagnant ses propos d’un sourire qui les rendait plus désinvoltes.

Valerian remonta son barda sur ses épaules. « Eh bien, à Hal Goshen, les amis ! » Sa face de guingois faisait penser à l’assemblage de deux moitiés de masques différents. « Au bon vin et aux femmes peu farouches. Rictus, je compte revenir avec Kesero pour te débusquer de ta tanière avant que les neiges ne l’aient ensevelie. »

Il leva sa lance au-dessus de sa tête et la pointa vers l’est.

« Têtes de chien ! » s’exclama-t-il, et son cri fut repris par les montagnes qui le renvoyèrent en écho dans les hauteurs. « Nous repartons... Et sans doute réussirons-nous à parcourir dix pasangs supplémentaires avant le lever de Phobos ! »

Derrière lui, les longues files d’hommes se remirent en marche sur le sentier pierreux qui suivait la crête dans les dernières lueurs du jour. Valerian tendit une main que Rictus prit et serra, avant que le gros porte-drapeau balafré, Kesero, en fasse autant. Les deux officiers repartirent à la tête de la colonne de silhouettes voûtées par leur barda, et Rictus resta à les regarder s’éloigner vers l’est. Passant devant lui, tous les hommes le saluèrent de la tête. Quelques-uns firent claquer leur lance sur leur poitrine pour lui manifester leur respect. Le temps que le dernier s’en aille, la nuit était tombée et des myriades d’étoiles miroitaient tout là-haut dans un ciel noir d’encre.

En contrebas, une silhouette émergea de l’ombre et se redressa pour devenir un individu râblé à la barbe noire et au visage aussi pointu qu’un mufle de renard.

« Alors, comptes-tu rester planté là jusqu’au lever de Phobos ou allons-nous enfin rentrer à la maison ? grommela-t-il avant de bâiller et de se frotter les yeux.

– Nous n’avons plus que cette pente à descendre, Fornyx, lui répondit Rictus. Ce soir, tu pourras dormir dans un vrai lit et bénéficier de la chaleur d’un bon feu. »

Les deux hommes descendirent vers le vallon en contrebas, encore trop loin pour que le torrent soit audible. Chaussés de sandales, ils se déplaçaient sans bruit, du pas régulier des hommes qui ont constamment marché tout au long de leur existence.

« Tu n’as pas pris ta retraite, déclara Fornyx en se curant les dents avec un ongle. Tu leur as dit ça pour semer le doute dans leur esprit. »

Rictus poursuivit sa progression sans mot dire, les yeux rivés sur l’unique point lumineux visible au fond de la vallée

« Et si c’était le cas, insista Fornyx, pourquoi t’isoler dans ces collines ? Arriver jusqu’ici n’est pas de tout repos, Rictus. » Comme il n’obtenait aucune réaction, il ajouta : « N’importe quelle cité des Harukush te couvrirait d’or uniquement pour pouvoir exposer ta lance sur ses remparts. Tu vivrais comme un roi, si tu le souhaitais.

– Nous n’avons pas de rois, et je n’ai pas le moindre désir d’en devenir un. Par tous les dieux, ne cesses-tu donc jamais de parler ? Tu aimes ces collines autant que moi. En outre, il y a déjà bien assez d’or dissimulé sous l’âtre d’Andunnon. »

Fornyx sourit, ce qui le fit plus que jamais ressembler à un renard. Le sommet de sa tête arrivait à peine à la hauteur de l’épaule de Rictus, mais ses jambes et ses bras étaient aussi musclés que les siens, et il restait au niveau de son ami qui avançait à grandes enjambées sans efforts apparents.

« Converser est pour moi une distraction, et quand personne ne daigne me répondre je parle pour deux jusqu’à ce que mon interlocuteur se décide.

– Alors, exprime-toi dans ton for intérieur pendant un moment, d’accord ? Aie pitié de mes oreilles. »

Ils firent une halte au bord du torrent qui descendait avec impétuosité d’un escarpement rocheux situé à l’ouest pour gagner le fond du vallon, écumant et murmurant dans son lit caillouteux. Rictus inhala à pleins poumons l’air de plus en plus vif.

« Hume l’odeur des pins, Fornyx. Il y a toujours de l’ail qui pousse sur l’autre berge, ainsi que du thym. Je me demande ce qu’a donné l’orge, cette année.

– Le rendement a dû être le même que la fois précédente, répondit son compagnon après avoir reniflé l’air. Aise et Eunion auront comme d’habitude fait pousser de belles récoltes. Viens, nos pieds ont grand besoin de fraîcheur. »

Il joignit le geste à la parole et se mit à patauger dans l’eau argentée.

Rictus le regarda s’avancer dans le courant, en souriant. Dans les bois qui couvraient les pentes supérieures du vallon un hibou ulula, comme pour l’interroger sur ce qui le retenait sur la berge. Rictus leva la main à son cou et fit glisser son index sous sa cuirasse, qui frottait contre une lanière de cuir brut d’où pendaient un croc de loup et un fragment arrondi de corail. Puis il entama la traversée du torrent glacé et rapide dans le sillage de Fornyx.

Ils approchaient des remises de la ferme quand les chiens sortirent en aboyant, mais leurs grondements se changèrent en jappements et gémissements de joie sitôt qu’ils reconnurent l’odeur des deux hommes. Les gros chiens de chasse tachetés sautèrent autour des nouveaux arrivants tels des chiots, la langue pendante. Un rectangle de lumière apparut dans la nuit, pour les éblouir et effacer les étoiles, assombrissant plus encore le secteur alentour.

Une femme se découpait sur le seuil, en contre-jour devant les flammes de l’âtre et des lampes. Elle donna sèchement un ordre aux chiens qui se calmèrent aussitôt, et les rires enfantins audibles à l’intérieur s’interrompirent. Rictus alla jusqu’à la porte.

La femme était grande, avec des cheveux et des yeux de la couleur du fer. Elle s’était emmitouflée dans un châle de laine filée avec soin de la même nuance safran que la clarté visible derrière elle, donnant l’impression qu’une douce chaleur la nimait. Elle avait un visage allongé à la forte mâchoire. Écarquiller les yeux fut sa seule réaction lorsqu’elle vit Rictus et Fornyx. Elle recula dans la maison pour prendre une assiette plate qu’elle leur présenta.

« Je souhaite à mon seigneur la bienvenue dans sa demeure », fit-elle d’une voix aussi douce que du miel de bruyère.

Les deux hommes prélevèrent dans le plat une pincée de sel qu'ils goûtèrent. « Qu'Antimone nous bénisse tous, déclara Fornyx.

– Aise », fit Rictus avant de se pencher pour déposer un baiser sur le front de son épouse.

Elle s'écarta du seuil. « Entrez. Il y a plus d'un mois que nous vous attendons, depuis que Nemasis nous a transmis votre message. » Elle marqua un temps d'arrêt, à peine assez long pour qu'ils le remarquent. « Il est tard, mais il reste de quoi vous rassasier. »

Rictus dut se voûter pour entrer dans la maison, et il cilla quand la clarté de la lampe et la fumée du feu agressèrent ses yeux.

C'était une ferme de montagne basse et allongée aux murs et au sol de pierre, au toit couvert de roseaux. D'un foyer en forme de rucher, en face de la porte, s'élevait l'odeur légère mais agréable du pain frais. Des lampes à huile étaient suspendues aux poutres par des chaînes d'argent – un butin rapporté du siège d'Avensis quinze ans plus tôt – et il y avait toujours la table et les bancs en pin que lui et Fornyx avaient assemblés en poussant bien trop de jurons d'ivrognes une décennie plus tôt. Ils étaient désormais assombris par les ans et l'usure.

Mais il y avait aussi quelques nouveautés : un rouet dans les ombres du mur nord, et un coffre aux gonds de bronze remplaçait celui dans lequel il avait rangé ses rouleaux de parchemin depuis que cette maison existait.

Une maison dont les occupants avaient également changé. Eunion quitta sa place près du feu en plaçant le poing devant sa poitrine. Il s'était levé avec plus de raideur que dans les souvenirs qu'en gardait Rictus, et il avait encore moins de cheveux, mais sa vivacité d'esprit faisait briller ses yeux sombres.

« Je souhaite la bienvenue à mon maître, dit-il bien que Rictus l'eût affranchi de nombreuses années plus tôt.

– Comment te portes-tu, mon brave Eunion ?

– À merveille, comme toujours. Antimone a décidé d'entretenir en moi la flamme de la vie. »

Les nouveaux arrivants laissèrent tomber leur barda sur les pierres du sol et défirent les attaches de leurs armures. Eunion les délesta de leur cuirasse noire pour les disposer respectueusement sur les chevalets en forme de croix installés contre le mur du pignon. Le reste de leurs panoplies suivit, et on aurait bientôt pu croire que deux guerriers armés et harnachés s'accroupissaient dans les ombres, avec un manteau écarlate jeté sur leurs épaules.

Aise avait déjà disparu par la porte de derrière et ils l'entendaient claquer des mains pour appeler les esclaves. Rictus envisagea de lui dire de s'en abstenir – il souhaitait que son retour fût le plus discret possible – mais il se ravisa. C'était à son épouse d'assurer la gestion de la maisonnée, après tout, et il ne s'en était pas occupé depuis plus d'une année.

« Alors, qu'avez-vous de beau à me raconter ? demanda-t-il aux deux sveltes silhouettes debout près du feu. Ne me reconnaissez-vous pas ?

– Je te reconnaîtrai toujours », répondit la plus grande avant de se jeter dans ses bras. Il la serra contre lui et la fit tourner en riant, inhalant son parfum, s'imprégnant de l'agilité de sa jeunesse, avant de la déposer sur le sol pour la contempler.

« Dieux du ciel, Rian, tu as tellement changé ! Ne cesseras-tu donc jamais de grandir ?

– Pas avant d’avoir ta taille, père. Un jour, je pourrai te regarder droit dans les yeux.

– Tu le fais depuis longtemps », rétorqua-t-il en l’embrassant sur les deux joues, ses mains que le bois de sa lance avait rendues calleuses refermées sur son doux visage. Elle avait hérité de ses yeux – on le lui avait dit souvent – et de l’abondante chevelure brune de sa mère. « Combien d’étés as-tu, à présent... treize ?

– Quatorze, le reprit-elle avec fierté.

– Je parie que tes prétendants font la queue à la porte.

– C’est exact, mais aucun n’est assez riche pour m’épouser... sans oublier que je tiens absolument à ce qu’il sache lire ! »

Rictus et Fornyx éclatèrent de rire. Puis Aise revint avec les deux esclaves de la maisonnée : Garin, un homme trapu d’une trentaine d’années, et une fille que Rictus ne connaissait pas.

« Où l’as-tu achetée ? » demanda-t-il à Aise en fronçant les sourcils ; décider qui il fallait acquérir ou vendre était une prérogative du maître de maison. « Qu’est-il arrivé à Veria ?

– Garin l’a engrossée, mais elle a perdu l’enfant et a ensuite passé tout son temps à se morfondre. Elle n’était plus bonne à rien, et c’est pour cette raison que je l’ai vendue pour acheter Styra au grand marché d’Hal Goshen.

– Hal Goshen... » Rictus retint ses paroles, car il avait vu Aise redresser le menton avec défi, comme si elle s’apprêtait à recevoir une gifle. Le moment était mal choisi pour lui faire des reproches.

Il regarda Garin, qui s’affairait à entasser du bois et de la tourbe près du feu, avec son expression fermée d’esclave. Lui et Veria avaient formé un couple véritable, un ensemble que Rictus n’aurait jamais rompu. Mais il avait toujours été plus sensible à ce genre de choses qu’Aise. Sans doute parce que cela lui remémorait ce qu’il avait lui-même perdu.

« Père, tu n’as rien dit à Ona, lui murmura Rian en exerçant une pression sur sa main.

– Oui, oui... approche, petite fille. N’aie crainte, je ne te mordrai pas. » L’initiative d’Aise avait gâché sa bonne humeur, ce qui transparaissait dans sa voix. Ona approcha de lui comme une souris d’un faucon. Il lui tendit sa main libre... l’autre toujours posée sur la taille de son aînée.

« Ona ? Tout va bien. Approche. »

Sa cadette avait grandi, elle aussi, pour devenir une enfant au visage piqueté de taches de rousseur, aux cheveux de la couleur d’un cheval alezan et aux grands yeux verts. Elle avait sept... non, huit ans. Rictus la prit elle aussi par la taille pour l’attirer contre lui, en se souvenant de ses éclats de rire lorsqu’il l’avait portée sur ses épaules l’automne précédent, quand ils étaient tous les trois rentrés à la maison avec un panier de champignons et des feuilles de bouleau dans les cheveux. Il tenait ses filles contre lui et sentait l’haleine de Rian effleurer son cou. Les petites mains courtaudes d’Ona serraient son bras et ce fut seulement à cet instant qu’il eut véritablement la sensation d’avoir regagné son foyer.

Un excellent repas leur fut servi en dépit de l’heure tardive. Garin alimenta le feu qui éclaira les lieux aussi efficacement qu’une lampe, et la nouvelle esclave, Styra, mit la table en utilisant la

vaisselle émaillée que Rictus et Fornyx avaient rapportée longtemps auparavant de quelque campagne sur le littoral, de la faïence rouge vif décorée de dauphins et de poulpes.

Il y avait au menu du pain d'orge et du fromage de chèvre, de l'huile d'olive et des olives noires, ainsi que des tranches de jambon fumé provenant d'un cochon égorgé un mois plus tôt. Le tout accompagné d'ail ramassé au bord du torrent, d'oignons rouges rendant les yeux larmoyants, et de thym fraîchement cueilli. On avait aussi servi du vin jaune léger au parfum de résine des hautes terres. Rictus et Fornyx se jetèrent sur la nourriture, tels des chiens affamés et, pendant un bon moment, le silence régna à l'intérieur de la maison, à l'exception de leurs grognements de satisfaction et des crépitements des bûches dans l'âtre. Finalement rassasiés, ils reculèrent de la table en ponctuant ce mouvement d'un son situé entre un soupir et un gémissement.

« Le vin de l'année dernière ? » demanda Fornyx.

Aise acquiesca. « Nous en avons obtenu six amphores, et cinq sont toujours pleines. Nous ne buvons guère, en l'absence du maître. »

Rictus se leva de table et s'étira. Il ébouriffa au passage les cheveux de Rian puis gagna le pignon est pour redresser la cuirasse d'un noir de jais posée son chevalet, passer ses doigts dans la crinière transversale de son casque et caresser le cuir de la poignée centrale de sa lance.

Il resta là un moment. Fornyx invitait Ona à s'asseoir sur son genou ; elle avait toujours été sa préférée, peut-être parce que sa propre fille avait été rousse, elle aussi. Aise débarrassait la table, et Eunion et les esclaves étaient sortis jeter un coup d'œil à un cheptel dont il ignorait désormais l'importance. La vie à la ferme retrouvait son train-train interrompu, à présent que Rictus et Fornyx y avaient repris leur place.

« Où es-tu allé cette année, père ? » demanda Rian en venant le rejoindre devant sa panoplie.

Il se remémora les combats de l'été, l'interminable marche dans la poussière, les chamailleries démontrant l'incompétence des hommes qui avaient loué leurs services, le sang qui teintait en vermeil l'herbe desséchée, un homme aux entrailles répandues hors de son ventre qui tentait en vain de chasser les mouches venant s'y poser, ses mercenaires qui dispensaient la mort en chantant. Il ferma les yeux et resta ainsi une seconde.

« Rien de bien intéressant. Beaucoup d'allées et venues dans les collines du secteur de Nemasis. Peu d'affrontements dignes de ce nom.

– Et tes hommes ? Sont-ils tous... toujours en vie ?

– Pas tous, ma chérie. C'est la guerre... certains ne peuvent en revenir. Mais nous avons chanté le péan devant les bûchers funéraires et rendu les corps de leurs proches aux perdants, afin d'apurer les comptes.

– Valerian est-il indemne ? »

Rictus la considéra, un peu ennuyé par cette question.

« Valerian n'a pas reçu de nouvelles blessures. Ne me dis pas que tu as toujours un faible pour lui, ma fille ? »

Comme chaque fois qu'elle rougissait, son visage faisait penser à une fleur qui s'épanouissait. « Simple curiosité, père.

– Eh bien, sans doute pourras-tu le constater de tes propres yeux au début de l’hiver. Lui et Kesero ont promis de nous rendre visite avant que les neiges ne condamnent les cols.

– Vraiment ? » Son visage s’était illuminé, comme une pâquerette effleurée par un rayon de soleil. Elle s’étira pour refermer ses bras autour du cou de son père et déposer un baiser sur son menton balaféré.

« Vraiment. Maintenant, au lit, et emmène ta sœur avec toi. Le milieu de la nuit doit être proche.

– Dans la matinée, je te guiderai jusqu’à une grotte où, d’après Eunion, des ours ont leur gîte.

– J’y compte bien... Maintenant, au lit. »

Au fil des ans, la ferme avait été dotée de multiples extensions. Il n’y avait eu les tout premiers temps qu’une longue salle avec un simple trou à l’aplomb de l’âtre et une porte biscornue fermée par un rabat en peau de chèvre. À l’époque, Rictus, Fornyx et Eunion avaient monté les murs eux-mêmes, une pierre après l’autre, avant d’utiliser des brins d’osier pour assembler la couverture de la toiture, des mottes d’herbe qu’Aise se chargeait de découper pour les passer aux hommes juchés sur les murs la surplombant.

Ce premier hiver avait été si glacial qu’ils s’étaient tous les quatre pelotonnés les uns contre les autres sous des peaux de brebis dès que tombait la nuit, si près du feu que la laine noircissait alors que les loups rôdaient dans les parages et venaient les renifler jusque sur le pas de la porte rudimentaire.

Depuis, la construction s’était agrandie pratiquement chaque année... près d’une vingtaine. Une période pendant laquelle Rictus avait mené quinze campagnes militaires, ne pouvant séjourner à son domicile qu’une poignée d’étés et de printemps.

Il avait baptisé cette vallée *Andunnon*, autrement dit « les eaux calmes », car ici le lit du torrent s’élargissait pour s’assagir en rivière au cours indolent et brunâtre où proliféraient des truites tachetées qui filaient telles des ombres dans les flots illuminés par le soleil. C’était par ailleurs le nom qu’avait porté le lieu où il avait passé son enfance, loin au nord-est des ruines calcinées de ce qui avait été une florissante cité.

À présent, la cabane en pierre d’Andunnon était devenue une véritable ferme. Ils avaient débroussaillé le terrain et maîtrisé l’entremêlement d’oliviers sauvages des pentes occidentales, planté de la vigne à l’est, là où le vallon recevait le plus de soleil, et ils faisaient pousser de l’orge dans les terres fertiles du fond de la vallée. On pouvait obtenir ici du pain, du vin et des olives, la trinité de la vie. Et des enfants pour perpétuer cette vie après eux. C’était bien plus que Rictus n’avait autrefois rêvé, et tout cela sans qu’il soit nécessaire de verser une seule goutte de sang.

Annexes et extensions s’étaient greffées au corps de bâtiment principal, des dortoirs pour les esclaves et les visiteurs, et une chambre pour Fornyx dont c’était également la demeure. Faute d’un plan d’ensemble, c’était devenu avec les années une étendue disgracieuse de pierres empilées, de touffes d’herbe et de toits de roseaux qui s’harmonisait toutefois avec la vallée au même titre que le torrent qui la traversait. La ferme s’était ancrée dans ce sol, un prolongement des saisons comme la main l’est du bras. Quelle que soit la distance que parcourait Rictus et le nombre d’hommes

qu'il privait de toute possibilité de revoir la lumière du soleil, c'était ici, en cet endroit, qu'était sa place et où son esprit trouvait le peu de sérénité que ses souvenirs pouvaient encore lui accorder.

Fornyx était allé se coucher en titubant, le vin jaune fortement alcoolisé chantant à l'intérieur de sa tête, et Rictus alla rejoindre près du feu mourant Aise et les chiens qui s'allongèrent avec contentement à leurs pieds. Son épouse avait mouché les lampes, à l'exception d'un petit bol d'argile craquelé qui éclairerait leur chemin lorsqu'ils se retireraient à leur tour, et sous sa clarté papillotante conjuguée à celle rougeâtre des braises qui estompait ses rides et mettait en relief la forte ossature de son visage, elle paraissait avoir recouvré en partie sa jeunesse.

Rictus pouvait discerner les traits de Rian dans les siens, ainsi que ceux d'Ona et du garçon qu'ils avaient eu et dont les cendres reposaient dans le sol balayé par le vent de la vallée. Il tendit sa main et Aise la prit en le regardant avec son sourire plein de réserve, l'autorisant à refermer ses doigts sur les siens.

« Enfin, mon épouse, dit-il.

– Enfin, mon époux. »

Le vent se levait, à l'extérieur, et les sifflements audibles dans la cheminée aux fissures colmatées avec de l'argile indiquaient à Rictus qu'il venait de l'ouest et des montagnes. Il apporterait sous peu de la neige, peut-être cette nuit. Il faillit demander à Aise si les chèvres avaient été descendues des alpages, mais se ravisa juste à temps. Elle avait dû s'en occuper. Elle se chargeait de tout, pendant ses absences.

« La truie a eu une portée de six porcelets, déclara-t-elle en retirant sa main de la sienne. Nous en avons égorgé deux et vendu les autres à Onthere. Les vorins ont dévoré deux chevreaux, mais au printemps Eunion et Garin ont découvert leur antre au nord de Bout du Mont et tué tant la femelle que ses petits. Nous n'en avons pas revu un seul, depuis. »

Rictus hocha la tête.

« La récolte d'olives a été bonne, et le pressage nous a donné une douzaine de jarres d'huile. J'ai préparé de cette tapenade que tu aimes tant, avec le vinaigre noir des basses terres. J'en ai obtenu une outre pleine, quand j'ai vendu les gorets.

– Mais tu n'aurais pas dû te séparer de Veria », déclara posément Rictus.

Aise demeura impassible.

« Elle était constamment de méchante humeur et répétait toujours les mêmes rengaines au sujet du bébé, ce qui nuisait au travail de Garin.

– La mort d'un enfant n'est jamais facile à accepter », rappela Rictus avec une pointe d'irritation. Mais Aise ne parut pas l'entendre.

« J'ai dû puiser dans notre pécule pour couvrir la différence, mais Styra est bien plus prometteuse. Elle est jeune et a de larges hanches. Garin lui fera sous peu un enfant. » Elle s'interrompit. « À moins que tu ne préfères labourer toi-même son sillon ? »

Surpris et en colère, Rictus dévisagea son épouse sous la clarté rougeoyante du feu.

« Tu sais que je ne prends pas mes esclaves. C'est une pratique à laquelle je ne me suis jamais

adonné.

– Que je sois ton esclave ne t’a pas empêché de le faire avec moi », rétorqua sèchement Aise.

Et Rictus sentit un frisson glacial descendre le long de sa colonne vertébrale, comme s’il avait retrouvé de vieilles armes enfouies tout au fond de son cœur pour les déterrer toujours aussi affûtées et tranchantes.

« La situation était différente... nous étions différents. Par les dieux du sous-monde, femme, je refuse de revenir sur ce sujet le soir de mon retour. Tu es la pierre sur laquelle j’ai bâti ma nouvelle existence. Le passé est le passé.

– Vas-tu prétendre que pendant cette année de campagne tu n’as jamais eu recours aux services d’une fille de garnison ?

– Tu sais parfaitement que cela m’arrive, à l’occasion... Je suis un homme, j’ai du sang dans les veines.

– Quand tu es parti, tu m’as déclaré que tu comptais t’absenter un été, au maximum... et te voilà de retour après près d’un an et demi d’absence. Tu disais en avoir terminé, Rictus... tu affirmais vouloir renoncer à la vie de mercenaire. Tu avais promis de raccrocher ton manteau écarlate pour rester ici, auprès de moi.

– Je sais.

– Nous n’avons pas besoin de grossir plus encore notre pécule... Nous avons tout ce que nous pouvons désirer.

– Un fils excepté », laissa-t-il échapper pour se le reprocher aussitôt.

Il se serait giflé. Un combat stupide, aussi infructueux que ces années de campagne.

Aise se plongea dans la contemplation du feu et parut se recroqueviller devant lui, sans se mouvoir pour autant.

« Je n’aurais pas dû te dire une chose pareille... C’est complètement stupide. » Il tendit de nouveau sa main vers la sienne. Elle la lui céda, mais elle était flasque, docile et rien de plus.

« Les hommes tiennent à avoir des fils, déclara-t-elle avec insouciance. C’est la vie. Il s’agit pour eux d’un moyen d’entretenir leur souvenir. Lorsqu’elle se marie, une fille quitte sa maison et entre dans une autre famille alors qu’un garçon perpétue la sienne. » Elle le regarda droit dans les yeux, et son expression était aussi froide et dure qu’une lame de couteau. « Tu devrais prendre femme.

– J’en ai déjà une.

– Je ne suis plus en âge d’avoir des enfants, ou je suis si proche de cette échéance que cela revient au même. Et tu n’es plus tout jeune, toi non plus. Si tu veux avoir un héritier, il faut que ce soit avec une femme libre... Ton fils ne doit pas avoir une esclave pour mère.

– Tu étais esclave, autrefois, lui rappela-t-il sèchement. Crois-tu que ces choses m’importent, après tant d’années ? »

Elle sourit. Se peignaient sur ses traits tant de l’amertume qu’une étrange joie, comme si un souvenir avait ravivé en elle une flamme.

« Tu m’as affranchie. Tu disais ne pas vouloir une autre que moi. Je ne l’ai pas oublié, Rictus.

Je ne l'oublierai jamais.

– En ce cas, allons nous coucher », dit-il en la tirant par la main, comme un enfant qui veut retenir l'attention de sa mère. Mais c'était comme vouloir déraciner un chêne.

« Non, je resterai un moment ici, avec les chiens. Va te coucher... Tu trouveras là-bas une cuvette d'eau, pour te laver.

– Fut un temps, tu te serais empressée de faire ma toilette, Aise, et j'en aurais fait autant pour toi.

– Nous ne sommes plus des jeunes amants qui s'accouplent tels des chiens en chaleur à la moindre occasion.

– Mais nous ne sommes pas non plus des vieillards impotents », rétorqua-t-il.

Il se leva soudain, rouge de colère, et saisit sa femme par le bras pour l'obliger à se lever. Elle riva ses yeux privés d'expression aux siens. Avec l'équivalent d'un grondement, il la souleva de terre et l'emporta vers l'autre côté de la pièce. Les chiens gémissaient, troublés par son comportement. Il ouvrit la porte de leur chambre d'un coup de pied... il y avait une seule lampe qui s'y consumait, et ses muscles se bandèrent comme il s'apprêtait à la lâcher sur le lit.

Mais il s'immobilisa, les bras serrés autour de sa frêle silhouette, crispée dans son étreinte comme le visage d'un homme qui attend de recevoir un coup.

Une pièce bien rangée, ordonnée. Elle avait sorti un chiton propre, et les vieilles sandales qu'il mettait systématiquement lorsqu'il était à la ferme. Dans un vase se dressaient les dernières fleurs de la saison, sans doute coupées le jour même... Il s'agissait du vase aigue-marine qu'il avait rapporté de Sinon une éternité plus tôt, un objet qu'elle avait toujours aimé en raison des nombreux souvenirs qui s'y rattachaient. Du linge propre, une cruche et une aiguière, tout cela préparé comme elle l'avait fait pendant ces vingt années et plus, sous un toit ou sous la toile déchirée d'une tente de l'armée, et parfois sous rien d'autre qu'un dais d'étoiles. Il sentit sa colère s'évaporer aussitôt.

Il la déposa en douceur sur le lit au cadre de rotin, l'air toujours aussi sévère. Mais il lui donna un baiser sur le front, alors que l'expression d'Aise restait impossible à interpréter dans l'ombre de Rictus. Il la surplomba ainsi un moment, un géant menaçant, un intrus dont la corpulence et la puanteur toute militaire emplissaient la chambre. Puis il se détourna, ressortit et ferma la porte derrière lui.

La nuit de son retour, Rictus dormit à même le sol, à côté des braises du feu mourant, emmitouflé dans son manteau écarlate avec les chiens recroquevillés autour de lui pour toute compagnie.

LE BOUC ET L'AIGLE

Ainsi que l'avait prédit Rictus, de la neige tomba dans un profond silence au cours des heures les plus noires de la nuit. Il se leva bien avant l'aube pour tisonner le feu et ranimer les braises, afin qu'elles diffusent de nouveau un peu de chaleur. Puis il jeta du petit bois sur le rougeoiement vacillant. Les chiens se levèrent pour s'étirer et bâiller. Le Vieux Mij lui lécha le visage et refusa de le laisser tranquille tant qu'il ne lui eut pas gratté les oreilles, pendant que Pira, la jeune chienne, roulait sur le sol et faisait le dos rond comme un chat.

Il ouvrit la porte et frissonna dans son manteau élimé. La neige recouvrait le vallon, immaculée. L'aube allait bientôt naître et Haukos le rouge naviguait toujours au-dessus des montagnes, tandis que son frère Phobos s'était presque couché.

Rictus s'avança, suivi par les deux chiens. La neige craquait sous ses pieds nus et tout était blanc et silencieux autour de lui, à l'exception du lit du torrent qui babillait en s'adressant à lui-même. Un lièvre avait laissé ses traces sur le tapis de flocons, tout comme un campagnol aventureux qui ne s'était pas encore résigné à hiberner. Les chiens trottaient sur la berge, reniflant le sol et lapant des flaques çà et là.

Rictus s'agenouilla près d'eux dans la boue pour plonger les mains dans l'eau glacée et s'en asperger la tête et le cou. La morsure du froid le fit hoqueter et acheva de l'éveiller.

À son retour, la maisonnée reprenait vie. Le feu dansait en rugissant dans l'âtre et Aise s'affairait sur une marmite suspendue au-dessus des flammes, préparant de la bouillie d'orge à en juger par l'odeur. La nouvelle esclave, Styra, apportait du bois et Fornyx était assis à la table de la cuisine, la mine défaite suite aux excès du soir précédent.

« Je te trouve bien trop alerte, dit-il à Rictus. Tu n'as pas assez bu, ce n'est pas dans tes habitudes. Aise... ne reste-t-il plus de cet excellent vin jaune qui pourrait emporter le mauvais goût que j'ai dans la bouche ?

– Cette bouillie te sera bien plus salubre, crois-moi, rétorqua Aise en posant un bol devant lui.

– Où sont nos filles ? lui demanda Rictus.

– Elles sont allées traire les chèvres de l'enclos, répondit-elle sans lever les yeux de la marmite. Elles rentreront sous peu. Mange, mon époux, avant que ce soit froid. »

Ce qu'il fit, sans s'asseoir, par habitude, en prélevant la bouillie gluante avec ses doigts avant de remarquer le regard lourd de sous-entendus de Fornyx et d'aller prendre une cuiller en corne sur la table.

Les filles arrivèrent avec des seaux de lait de chèvre chaud, en babillant comme des étourneaux. Ona se tut en écarquillant les yeux lorsqu'elle vit son père se dresser là en manteau écarlate de mercenaire. Eunion les suivait de près, enveloppé de son éternelle peau de mouton grasse de suint. Désormais bondée et bruyante, la cuisine devint le siège d'une vive animation. La table était

entourée de visages parmi les cliquetis et claquements de vaisselle. Fornyx apporta sa contribution aux plaisanteries matinales en s'adressant à Rian comme s'il ne s'était jamais absenté, et les chiens restèrent assis derrière les deux filles sans faire de bruit jusqu'au moment où leur patience fut récompensée par quelques croûtons de pain trempés dans du lait.

Debout près de la porte, Rictus faisait machinalement tourner sa cuiller au-dessus du bol vide. Il les observait tous sans mot dire, tel un esprit tutélaire, en sentant inexplicablement sa gorge se serrer. Il s'agissait de sa famille. Il l'avait constituée, créée. Les filles étaient la chair de sa chair, et les autres étaient liés à lui par tant de souvenirs et d'années de labeur partagés qu'il les assimilait à de proches parents.

Alors, pourquoi avait-il parfois l'impression d'être exclu de ce cercle, de l'observer de l'extérieur ?

Eunion avait été précepteur de littérature avant que Rictus et ses hommes n'infligent une cuisante défaite aux troupes de sa cité. À titre de dédommagement, une partie des soldats-citoyens vaincus avaient été réduits en esclavage dans le cadre des négociations qui avaient mis un terme à ce conflit... attribuable à un différend insignifiant, loin à l'ouest de Machran. Rictus ne se rappelait même plus le nom de ceux qui avaient rémunéré ses services pour qu'il aille combattre les concitoyens d'Eunion.

Les vaincus avaient procédé à un tirage au sort, pour déterminer qui serait ou non mis en vente, et Eunion avait manqué de chance. Il avait une belle voix d'aède et connaissait tous les chants des basses terres occidentales. Rictus en avait fait l'emplette tant pour cette raison que pour son érudition, le protégeant ainsi des esclavagistes qui s'abattaient comme des charognards après tout affrontement sur un champ de bataille. Une décision prise sur un coup de tête qui avait évité à Eunion d'aller s'échiner au fond d'un puits de mine et permis à Rictus d'obtenir l'amitié d'un homme d'exception, le plus droit et honnête qu'il était possible de l'être en ce monde brisé.

Fornyx avait pour sa part endossé l'écarlate avec un centon de mercenaires brutaux alors qu'il n'était guère plus qu'un enfant. Ces hommes l'avaient brutalisé, traité encore moins bien qu'un esclave. Les centons de Rictus avaient défait ces troupes lors d'un âpre combat près de la côte kuprienne. C'était l'automne et cette campagne tirait à sa fin. Les deux petites armées s'étaient affrontées sous une pluie battante, foulant un sol devenu marécage et où les blessés piétinés s'enfonçaient pour y mourir par suffocation.

À la fin des combats, Rictus avait surpris un adolescent occupé à défoncer le crâne de son centurion avec une grosse pierre. Il avait reconnu le regard de Fornyx, la lueur présente dans les yeux d'un grand nombre de jeunes gens des cités des Harukush dévastées par la guerre. Il avait été ainsi, autrefois. Aussi avait-il recruté ce guerrier minuscule qui était finalement devenu un homme, encore plus fidèle qu'un chien et dont la finesse d'esprit le rendait capable de déclencher chez les hommes un éclat de rire collectif ou les pousser à se sauter à la gorge en moins de temps qu'il n'en faut pour vider une coupe de vin.

Fornyx avait eu une femme, ainsi qu'une fille. Mais elles avaient toutes deux été massacrées par des hommes-boucs alors qu'elles venaient le rejoindre à Andunnon. C'était bien la seule fois que Rictus avait vu son ami pleurer, lorsqu'ils avaient incinéré leurs pitoyables dépouilles sur un bûcher improvisé. Quelque chose s'était alors éteint en lui.

Fornyx n'avait retrouvé un semblant de son humour et de son feu intérieur qu'après la naissance des deux filles de Rictus, comme si Rian et Ona avaient pu d'une certaine manière compenser la perte de son épouse et de son enfant. Il avait toujours vécu à Andunnon, depuis... Aise avait insisté. Fornyx était un centurion senior des têtes de chien, leur commandant en second. C'était un chef-né, habitué à imposer ses volontés aux plus endurcis des hommes. Mais les filles de Rictus voyaient en lui leur oncle, celui qui leur rapportait des colifichets de ses voyages et leur racontait des récits hilarants.

Il était pour Rictus l'équivalent d'un frère.

Et il y avait Aise. Rictus la contemplait, assise à côté du feu comme à son habitude, et son regard s'adoucissait alors qu'elle écoutait Fornyx fournir des détails sur une des histoires à dormir debout qu'il débitait à table, devant les filles bouche bée.

Aise était une prise de guerre, une esclave donnée à Rictus en règlement d'une partie de sa solde. Il avait été engagé par les habitants peu fortunés d'un village des hautes terres pour les défendre pendant un long hiver des ambitions de leurs voisins plus prospères. Une fois la mission exécutée, les villageois avaient puisé dans tout ce qu'ils avaient afin de régler leur dû : bétail, fonte brute, vin et esclaves.

Cette grande brune au port de reine avait immédiatement retenu l'attention de Rictus, comme l'avaient espéré les anciens du village. Si elle était effectivement très belle, ce n'était pas son physique qui l'avait le plus séduit – il avait eu l'occasion de voir des esclaves d'une grande beauté, au cours de ses campagnes militaires – mais son attitude, la sérénité qui la nimait comme une aura.

Il s'abstint d'avoir des rapports sexuels avec elle, au cours des premières semaines qui suivirent son acquisition. Il avait été témoin de bon nombre de viols, ce qui était pour beaucoup d'hommes l'un des principaux attrait de la guerre, et il ne tolérait pas les agissements de ce genre. Il lui était même arrivé de tuer certains de ses propres guerriers, pour de tels actes, et ce fut donc avec courtoisie qu'il traita Aise, presque comme si elle était une invitée. Il n'aurait cependant pas su en préciser les raisons.

Ce n'était pas une chose qu'il aurait pu traduire en mots ayant un sens – pas même pour son ami Fornyx. Mais, en ces temps désormais lointains, il n'avait eu qu'à regarder autour de leurs feux de camp les visages des membres de son entourage tels que Fornyx, Eunion et finalement Aise, pour prendre conscience d'avoir déniché une chose rare, ou de s'en voir offrir la possibilité. Peut-être aurait-on pu parler d'une sorte de plénitude.

Il avait conscience tout au fond de lui-même de souhaiter recréer une famille perdue longtemps auparavant, lors de la chute d'Isca. Mais cela ne signifiait pas pour autant qu'il avait tort d'agir ainsi.

Lorsqu'il avait eu pour la première fois des rapports avec Aise, c'était parce qu'elle avait pris l'initiative de venir à lui, se rendant ainsi encore plus précieuse à ses yeux. Ils s'étaient unis par curiosité autant que par besoin. Peut-être souhaitait-elle, elle aussi, recréer un semblant de sa vie précédente, une chose perdue à jamais.

Moins d'un mois plus tard, Rictus affranchissait tant Aise qu'Eunion, pendant que Fornyx levait les yeux au ciel et que les autres centurions prenaient des paris sur la durée de cette union.

Des faits qui remontaient à une vingtaine d'années.

Aise leva les yeux de son bol, pour le considérer. Sa magnifique chevelure, désormais gris fer jusqu'aux racines, était ramenée en arrière et nouée sur sa nuque. Des rides encadraient sa bouche. Son informe chiton la faisait presque paraître asexuée, et les jointures de ses mains étaient écorchées et durcies par son rude labeur de paysanne. Mais ses yeux restaient inchangés, gris comme la lame d'une épée, une nuance très rare dans les basses terres. Comme lui, elle avait des yeux de montagnard.

Des rires éclatèrent autour de la table pendant qu'Eunion rejetait la tête en arrière, tel un enfant. Fornyx se leva en essuyant sa bouche, le regard plein de malice suite à la plaisanterie. « Ah, vous avez un esprit vraiment mal tourné, pour vous moquer de mes mésaventures. Aise, je te remercie pour ce bon repas. J'ai l'intention de profiter de cette belle journée et peut-être d'apporter ma modeste contribution au débit du torrent. Te joindras-tu à moi, mon frère ? »

Rictus jeta un coup d'œil supplémentaire à son épouse, mais elle était occupée à débarrasser la table, donner des ordres aux filles et à Eunion, fournir des instructions aux esclaves. Les rouages de la ferme s'étaient remis à tourner sans à-coups, après la brève parenthèse de son retour.

« Je me joins à toi. Je ne suis d'aucune utilité, ici. » L'intonation de sa voix incita Aise à interrompre ses activités et à le regarder, mais ses pensées restèrent indéchiffrables.

Le soleil dépassait à présent des montagnes et la vallée était un ensemble de blancs et de bleus éblouissants. Les chiens reniflaient des traces invisibles et couraient en faisant craquer la pellicule de glace qui s'était formée sur la neige. Rictus demeura à côté de son ami qui pissait dans le torrent en arborant un large sourire, les yeux clos.

« Laisse-lui du temps, déclara ce dernier avant de se diriger vers l'amont et s'agenouiller dans la neige pour faire ses ablutions.

– Du temps pour quoi ? Pour que je commence à lui manquer ?

– Nous sommes restés absents une année... plus longtemps, en fait. Elle est ici la patronne, Rictus. Et voila que tu rentres à la maison et que tu détruis l'équilibre qui s'est lentement instauré. Oui, du temps sera nécessaire, mais vous finirez par surmonter tout cela... comme toujours. » Ce fut plus doucement qu'il ajouta : « C'est chaque année la même chose.

– J'ai entendu ce que tu viens de dire, avorton.

– Écoute-toi ! Tu es aussi surexcité qu'un enfant en bas âge. Dans trois jours, tous te prendront par le cou. Aise t'embrassera matin et soir, et Rian assimilera son père à un dieu descendu parmi les hommes.

– J'ai peut-être été stupide de songer à prendre ma retraite et vivre ici toute l'année.

– Que tu sois stupide est incontestable, mais c'est parce que l'amour des tiens te manque. Tu es un fieffé imbécile si tu crois que guider des troupeaux de chèvres et planter de l'orge peut te combler.

– Ça a suffi à mon père, et il était originaire d'Isca.

– Nous ne sommes pas à Isca, ici. » Fornyx se redressa, en soufflant. « Par Phobos, cette eau est glaciale ! Rictus, le manteau rouge qui couvre tes épaules est le seul que tu as porté... Par la miséricorde d'Antimone, tu as été le commandant des Dix Mille et, que cela te plaise ou non, tu le resteras toujours. Je te parie une année de solde que l'année prochaine, quand tu entendras parler de nouvelles campagnes, tu mouilleras comme une jeune fille tant tu auras envie d'y participer.

– Et toi, petit renard à barbe noire... ne rêves-tu pas de t'installer quelque part et... »

Il se retint à temps. Il avait failli ajouter *fonder une famille et regarder tes enfants grandir*. Ces mots inexprimés flottaient dans l'air, entre eux.

« Si j'ai un foyer, c'est ici. Et le jour où tu suspendras définitivement ton manteau écarlate j'en ferai autant, déclara Fornyx d'une voix désormais empreinte de gravité. Je refuse de servir sous les ordres d'un autre que toi.

– La question ne se pose pas. Qui voudrait d'un mauvais coucheur dans ton genre, à part moi ? »

Fornyx sourit. « Un tas de gens. Avoir été le commandant en second du grand Rictus d'Isca, voilà qui compte énormément en ce bas monde. » Il hésita. « Je t'envie.

– Que m'envies-tu ? » s'enquit Rictus.

Aise, se dit-il. *Il a toujours eu un faible pour elle*. Mais la réponse de Fornyx le surprit.

« Tout ce que tu as eu l'occasion de voir dans ta jeunesse. Les lieux que tu as visités, les contrées que tu as traversées. Tu as été un des composants d'une légende, Rictus, et tu as vu des choses que bien peu de Macht pourraient seulement imaginer. Les pays qui s'étendent au-delà de la mer, l'Empire qui les englobe. Pour nous tous, ce n'est qu'une histoire, ou les paroles d'un chant. Mais tu es allé là-bas. Tu t'es battu dans les Kunaksa. Tu as survécu à la charge de la cavalerie du Grand Roi et à l'interminable marche du retour. Je donnerais tout ce que je possède pour avoir participé à ces exploits.

– J'ai entendu de nombreux hommes tenir des propos plus ou moins comparables, presque toujours lorsqu'ils étaient ivres morts. Mais toi, c'est la première fois.

– Je me croyais trop sensé pour avoir des regrets de ce genre. Nous connaissons la guerre, toi et moi. Je sais donc ce que tu as dû endurer ; c'était probablement l'équivalent d'un sombre rêve de Phobos. Mais participer à cela, entrer dans l'histoire... voilà qui a dû être fantastique. »

Rictus plongea dans ses souvenirs.

La chaleur écrasante de ces journées sans fin sur les collines des Kunaksa, la puanteur des cadavres en décomposition, les hurlements d'agonie des chevaux blessés, les visages de ceux qui avaient partagé ces épreuves avec lui. Il y avait eu la mort de Gasca à Irunshahr, alors qu'il n'était guère plus qu'un grand enfant. Jason, qu'il avait aimé comme un frère, et qui avait survécu à ces épreuves pour recevoir un coup de couteau lors d'une rixe stupide à Sinon, juste après avoir atteint la mer.

La mer ! Qu'il l'avait donc appréciée, dans sa jeunesse ! Il crut à nouveau entendre les cris de joie des survivants des Dix Mille qui l'apercevaient enfin. Cet instant, cette liesse soudaine, était resté gravé dans son cœur comme dans de la pierre.

« Tout cela remonte à très longtemps, répondit Rictus d'une voix pâteuse. Une demi-vie, ou presque. La marche des Dix Mille n'est plus pour moi qu'un souvenir de vieillard. »

Fornyx cracha dans le torrent. « C'est bien plus que cela, et tu en es parfaitement conscient. Comme du fait que tu seras toujours bien plus qu'un fermier des hautes terres qui garde une lance posée à côté de son seuil. Où que nous puissions aller, nous traînons notre passé derrière nous, et c'est encore plus vrai pour ceux qui portent le Divin Fléau... comme nous. »

Ils restaient côte à côte pendant que le soleil illuminait autour d'eux le vallon et que les oiseaux présents dans les bois les surplombant emplissaient l'air de leurs chants.

« Comme nous », confirma finalement Rictus.

La neige était une merveille matinale ; elle avait disparu en milieu d'après-midi, sauf à l'ombre des arbres. Le lendemain de son retour, Rictus parcourut les frontières de son petit royaume avec à la main un bâton en noisetier et à la ceinture un couteau de bronze qui servirait à trancher le pain, le fromage et les oignons qu'Aise leur avait préparés.

Lui, Eunion et Rian gravirent à pas lents les pentes fauves des collines en direction des terres dégagées au-delà des forêts. À leur sommet, tel un roi, il balaya du regard les chèvres disséminées sur le vaste pâturage, des animaux endurants qui broutaient les derniers brins d'herbe tendre de l'année. Rictus pouvait constater que, comme tout le reste, le troupeau avait prospéré pendant sa longue absence.

Le trio disparate s'assit sur l'herbe que le vent faisait onduler et, quand arriva plus ou moins midi, ils croquèrent des oignons rouges comme si c'étaient des pommes pendant que les chiens se couchaient près d'eux, le regard vif et attentif. Rian débitait des flots de paroles que Rictus écoutait d'une oreille distraite, souriant légèrement lorsqu'il en saisissait l'essentiel. Mais il se laissait principalement bercer par la voix de sa fille aînée, dont il cherchait à l'occasion la main dans les profondeurs des herbes jaunes des montagnes, afin de la prendre dans la sienne et obtenir confirmation de sa réalité.

Bien que Rian fût prolixe, ce fut d'Eunion que Rictus obtint la narration la plus précise des événements de l'année écoulée. Il y avait effectivement un antre d'ours dissimulé dans les broussailles et les genévriers couvrant le versant nord du Bout du Mont. Ces plantigrades avaient un statut presque sacré pour les Macht, qui respectaient et admiraient leur force et leur férocité, mais l'occupant de la grotte en question était insaisissable, et mieux valait – pour l'instant à tout le moins – le laisser tranquille.

Ils n'avaient pratiquement plus vu de vorins dans la vallée depuis qu'ils avaient tué la femelle et ses petits, mais des loups avaient été aperçus pendant la battue dans les collines. L'ours dormirait tout l'hiver, mais pas les loups... ce qui méritait réflexion.

Le vieux Grenj, un bouc aussi sage que peu commode, avait affronté un aigle, un événement dont Eunion n'avait encore jamais été témoin. Rian narra cet affrontement comme un récit légendaire, avec d'un côté le rapace et de l'autre le vaillant Grenj. La plupart des gens auraient assimilé l'exploit de ce bouc à un présage, mais c'était pour Eunion une chose à la fois naturelle et fascinante, un fait qu'il convenait de consigner pour analyse. Comme s'il avait compris qu'ils

parlaient de lui, Grenj passa près d'eux au milieu de son harem, en exhibant ses cornes majestueuses et en les toisant de ses yeux jaunes pleins de froideur. Eunion précisa qu'il était aussi efficace qu'un chien de meute pour assurer la protection des siens, en dépit son grand âge. Il risquait cependant de ne pas survivre à un autre hiver.

« Quand il ne sera plus là, nous installerons ses cornes tout là-haut, au sommet d'un piquet, déclara Rictus. Pour que son esprit reste dans ces pâturages. C'est ce qu'ils faisaient à Isca, quand j'étais enfant.

– Il vivra encore de nombreuses années, protesta Rian. Il l'a bien mérité, après un tel exploit !

– Je l'espère, répondit son père en déposant un baiser sur sa tête. Tu as raison... Il le mérite.

– Et cette dernière campagne, maître... Comment s'est-elle déroulée ? fit Eunion. C'est bien Nemasis qui s'est offert tes services, n'est-ce pas ? »

Eunion faisait son possible pour se tenir informé de tout ce qui se passait de par le vaste monde, et c'était un des rares individus capables de les disséquer intelligemment. Rictus baissa les yeux sur Rian. Elle était assise entre eux, le menton sur les genoux, occupée à caresser le ventre de Mij avec ses orteils nus. Il capta le regard d'Eunion et y lut de la gêne.

« Ce fut surtout une campagne interminable », marmonna-t-il en posant la main sur la nuque de sa fille, comme pour solliciter son pardon pour sa si longue absence. « Les batailles ont été peu nombreuses... seulement un ou deux affrontements au sud-ouest de Machran. Mais les Vengans sont de vraies mules. Ils ont de bonnes terres, autour de leur cité aux murailles de pisé, et ils ont refusé de reconnaître leur défaite même quand nous les avons contraints à fuir le champ de bataille. Voilà pourquoi il a fallu livrer une sorte de guerre de siège.

– Un siège ! s'exclama Rian comme si c'était une merveilleuse nouvelle.

– Un fait très rare, de nos jours, commenta Eunion en caressant les poils blancs de son menton.

– Grâce aux dieux, et en hiver de surcroît ! Nous sommes restés là-bas pendant les mois les plus froids de l'année, et nous avons pillé toutes les terres alentour pour nous nourrir alors que les Vengans crevaient de faim derrière leurs remparts. Ils ont finalement tenté une sortie, ce qui était une erreur gravissime. Nous avons pris le corps de garde et ils ont dû capituler.

– Selon quels termes ? »

Eunion s'informait toujours de ces choses, peut-être parce qu'il avait subi un destin comparable.

« Oui, que leur avez-vous fait ? demanda Rian en levant sur lui des yeux identiques aux siens.

– Eh bien, les Nemasiens s'étaient gelés dans des campements tout l'hiver au lieu d'être chez eux auprès de leurs femmes, ils n'étaient donc pas d'humeur conciliante. »

Rictus ne souhaitait pas entrer dans les détails. Il n'avait aucun désir de décrire à sa fille ou au brave homme assis près d'elle le carnage et le chaos qui avaient marqué la fin de cette campagne.

« Venga existe-t-elle toujours ? s'enquit Eunion sans desserrer les lèvres.

– Oui, même si elle a perdu ses meilleures terres », *et bon nombre de ses fils et ses filles*, ajouta mentalement Rictus en songeant aux longues files d'enfants enchaînés qui s'éloignaient sur la route vers les marchés aux esclaves de Machran.

« Nos pertes ont été légères, pas plus de cinquante hommes en tout.

– Cinquante ? Mais ce n'est rien... vous n'avez pas dû beaucoup vous battre ! lança Rian sur un ton accusateur.

– Nous avons livré peu de combats », reconnut Rictus, même si son expression incita Rian à placer sa main sur son genou, comme pour se faire pardonner quelque chose.

« Et quelles sont les nouvelles de Machran, maître ? insista Eunion. Nous avons entendu des rumeurs concernant Onthere et Hal Goshen, mais tout est si confus que cela s'apparente à des mythes. En sais-tu plus que nous sur les événements qui se déroulent à l'est ? »

Rictus grimaça et massa sa cuisse droite, sous l'ourlet de son chiton, là où une flèche vengane arrivée en bout de trajectoire avait pénétré dans ses chairs en y laissant une cicatrice rosâtre. Il avait dû attendre longtemps que la plaie se referme, en hiver dans leurs bivouacs, et elle se rappelait à son souvenir chaque fois qu'il restait longuement assis sur un sol froid, comme à présent.

À l'est... Là où se produisaient tant de nouveautés, ce prodige. Tous lui avaient posé la même question, au cours de son voyage... Quelles sont les nouvelles d'Orient ? Que fait ce nouveau venu ? Cette apparition, ce phénix guerrier.

« Il est difficile de séparer les affabulations de la réalité, lorsqu'on parle de ce personnage, répondit-il finalement. Je sais qu'il a quitté Idrios et se trouve désormais loin à l'intérieur des terres, et on raconte aussi que Gerrera et Maronen sont tombées.

– C'est donc vrai... Il vient par ici ! s'exclama Rian en réunissant ses mains comme pour saisir un bouquet de fleurs.

– S'il a pris Maronen, la prochaine étape sera Hal Goshen, déclara sèchement Eunion.

– C'est également ce que je pense.

– Maître, Hal Goshen est à seulement...

– Je sais, l'interrompit Rictus.

– Que veut-il dire, père ? » demanda Rian.

Rictus haussa les épaules. « Certains sont convaincus qu'il aspire à la souveraineté sur toutes les cités des Macht, mais c'est complètement ridicule. » Il s'exprimait en soutenant le regard d'Eunion par-dessus la tête de sa fille. « Quand nous étions à Machran, Karnos envisageait de faire jouer les clauses de mobilisation de la Ligue avenienne, et je crois que cette fois les cités centrales réagiront enfin. Si cela se produit, Machran alignera une armée coalisée forte de peut-être quarante mille hommes, une force que nul n'a encore jamais vue dans les Harukush. Ce soi-disant conquérant ne pourra pas lui résister. Il entendra raison et rétractera ses griffes. » Il voulait qu'Eunion l'approuve, pour rassurer Rian, mais le vieil homme n'y était pas disposé.

« Ce qu'on raconte sur lui, qu'il n'est pratiquement qu'un enfant, est-il exact ? s'enquit Rian avec un large sourire.

– Sa jeunesse est incontestable, mais ce n'est pas un enfant qui pourrait accomplir tout ce qu'il a réalisé au cours de ces trois dernières années. Il s'est emparé de douzaines de cités qu'il gouverne à présent comme s'il en était le roi. »

Eunion hocha pensivement la tête. « *Corvus*, je crois que c'est ainsi qu'il se fait appeler. Les

origines de ce nom sont très anciennes et je me demande où il l'a déniché. Ce terme s'applique à un charognard au plumage noir, une sorte de corbeau.

– C'est effectivement le nom qu'il se donne, mais nul ne connaît son identité véritable... ou n'a jugé approprié de le révéler. C'est néanmoins secondaire, car il a aligné cette année une armée de vingt mille hommes qui grossit à chaque nouvelle conquête. Lorsqu'il s'empare d'une ville, ses exigences sont si peu contraignantes que la population est presque heureuse de se ranger à ses côtés. Il ne réduit personne en esclavage et ne confisque ni terres ni biens. Tout ce qu'il réclame, c'est que la ville conquise finance en partie ses campagnes militaires et lui fournisse des soldats. Il fait en sorte que la guerre alimente la guerre.

– J'ai entendu dire qu'il sait lire, comme un érudit, déclara Eunion en arborant un étrange sourire empreint de mélancolie.

– Je n'en sais trop rien. Les gens colportent bon nombre d'histoires absurdes à son sujet. » Rictus considérait Eunion. Il aurait pu s'attendre à une déclaration de ce genre de la part de sa fille, mais voir ce vieillard gober de telles sornettes le décevait, tant les mythes qui se multipliaient autour de ce Corvus étaient nombreux. Il avait vécu quelque chose de comparable et savait ce que pouvaient dissimuler certaines légendes.

« J'ai également entendu raconter que des ailes lui poussent les nuits de pleine lune, qu'il serait un fils de Phobos, qu'il n'est pas un Macht mais une sorte de demi-dieu. De tous les gens que je connais, Eunion, tu es bien le dernier que j'aurais cru si crédule. »

Le vieil homme sourit encore.

« Je sais, maître. Mais nous avons tous besoin de croire des choses merveilleuses. » Il posa la main sur la tête de Rian. « Tous autant que nous sommes. C'est ce qui différencie les hommes des animaux. »

Ils perçurent la colère de Rictus et Rian eut un mouvement de recul vers Eunion, ce qui ne fit qu'alimenter l'irritation de son père. Sans rien ajouter, tous se plongèrent dans la contemplation des contreforts des collines, là où les sombres forêts s'interrompaient pour céder la place aux montagnes du nord et de l'ouest. Les neiges de la nuit s'accrochaient aux pics, aussi blanches qu'un rêve d'hiver.

« Je me suis toujours gaussé des présages et autres signes prémonitoires, estimant que ce sont des billevesées qui ne méritent pas qu'un homme sensé y consacre un instant, dit Eunion. Mais si j'étais un paysan des collines...

– Un tête en paille ? » demanda Rictus, moqueur et amer à la fois.

Eunion inclina sa tête chauve. « Voilà un terme que je n'ai pas entendu prononcer depuis longtemps, dans ces hauteurs. Mais, si j'étais un montagnard sans éducation, j'attribuerais sans doute une signification à la victoire du vieux Grenj sur cet aigle.

– Et ce serait ?

– Le renversement de l'ordre établi. Une nouveauté apportée par un vent de changement... un grand bouleversement. Pour nous tous. Tous les Macht.

– Tu trouves énormément de choses dans ce qui n'est que le coup de chance d'un bouc, fit sèchement Rictus qui n'aimait pas entendre Eunion s'exprimer de la sorte.

– Pardonne-moi, maître. Ce jeune conquérant, ce... phénomène. Je doute qu'il quitte ce monde sans y avoir apposé son empreinte, une marque bien plus importante encore que celle laissée jusqu'à ce jour. Et si j'interprète correctement ta réaction, tu es du même avis que moi. Fornyx a laissé échapper que tu envisages de ranger définitivement ton manteau écarlate. Est-ce exact ? »

Rian le dévisagea, visiblement ravie. « C'est vrai, père ?

– Eunion, tu bondis d'un sujet à l'autre comme un bouquetin.

– Permets-moi de ne pas être de cet avis. Je suis convaincu qu'il existe un lien. »

Rictus ne dit mot pendant un long moment. Il croqua un oignon, qui emporta sa bouche, avant de l'adoucir avec un morceau de fromage de chèvre crémeux.

« Ce Corvus nous fait la guerre, rappela-t-il. Et il s'agit d'un affrontement d'une nature totalement nouvelle. Il emploie des tactiques inédites. Sais-tu qu'il a dans son armée une cavalerie qu'il n'utilise pas uniquement pour des missions de reconnaissance ou des incursions rapides, mais en tant qu'élément de ses lignes d'attaque ? C'est, comme tu l'as dis, insolite. »

Rictus inhala à pleins poumons et huma l'odeur résineuse des pins portée par le vent, les relents plus proches des chèvres, de l'oignon, de la laine, de sa propre sueur et de celle de ses proches. Il percevait la texture du monde, la sérénité des hautes terres. Un endroit à part, lui avait-il toujours semblé, situé au-delà des problèmes et des limites des grandes plaines, des cités et de la politique des hommes.

Il prit Rian par l'épaule pour l'attirer contre lui, et humer la lavande et le thym qu'Aise glissait systématiquement entre deux couches de vêtements à l'intérieur des coffres.

« Père...

– J'ai été toute ma vie un soldat, Eunion. J'ai porté un Divin Fléau pendant près d'un quart de siècle et j'ai vu des hommes s'entre-tuer de toutes les façons qu'on peut concevoir. C'est pour moi indissociable de la vie.

« C'est un métier, une vocation pour laquelle j'estime être doué comme d'autres hommes composent de la musique ou bâtissent maisons et monuments en utilisant des pierres et du marbre. J'ai accepté cela. J'ai façonné mon existence autour de cette idée. Mais le vent est désormais porteur de renouveau. C'est le vent du changement.

« Je pense que manier la lance au cours des temps à venir, c'est entamer une guerre qui n'aura pas de fin. »

Il inclina la tête et déposa un baiser sur les cheveux bruns de sa fille.

DU FEU DANS LA NUIT

Le froid de l'automne se faisait plus mordant. Marcher dans les bois équivalait à se promener dans une tourmente de feuilles mortes cuivrées, virevoltant et s'entrelaçant au gré du vent en des danses insondables. La terre elle-même devenait plus froide sous leurs pieds, tandis que le ciel se chargeait de nuages, de lumières et d'ombres se pourchassant à l'infini dans le soleil couchant.

Aise avait perdu énormément de poids. Entre les bras de Rictus, elle était légère, sèche et anguleuse, et la peau tendue sur ses os était ivoirine partout où le soleil ne l'atteignait jamais.

Elle avait toujours été d'une extrême modestie, ce qui était rare chez celles qui conservaient le visage et la silhouette qu'elles avaient eus à vingt ans. La deuxième nuit qu'il passa à son domicile, elle le prit par la main et le guida vers leur lit sans dire un mot. Ils s'y unirent avec courtoisie, tels deux inconnus, jusqu'au moment où elle finit par s'animer sous lui et gémir avec réticence, et qu'elle utilisa ses mains pour l'attirer plus profondément en elle. Lorsqu'il fut épuisé, ils restèrent allongés dans le noir de la chambre assiégée par le vent, leurs visages si proches qu'il sentait ses cils effleurer ses joues lorsqu'elle rouvrait les yeux dans le noir. Elle fit glisser sa main sur son flanc, comme pour le redécouvrir.

« Qu'est-ce que c'est ? demanda-t-elle en immobilisant ses doigts sur une crête de cicatrices.

– Je ne m'en souviens plus, déclara-t-il en fronçant les sourcils. Un couteau, je crois. Une vétille. »

Elle trouva la marque qu'une flèche avait laissée dans sa cuisse, et son index et son majeur en firent le tour avec douceur. « Tant de blessures.

– Le bilan d'une guerre s'inscrit dans nos chairs », commenta-t-il. Puis il s'écarta d'elle à regret et ils restèrent allongés côte à côte. « J'ai toujours bénéficié d'une chance insolente. Antimone m'a épargné.

– À moins que ce ne soit Phobos. On dit que le dieu de la peur veille sur ceux qui servent ses intérêts en ce monde. »

Rictus plaça une main sur son ventre plat, aussi tendu que celui d'une jeune fille malgré les trois enfants qui s'y étaient développés. « C'est ce que tu penses de moi, Aise, après toutes ces années ?

– Je sais que j'ai peur chaque fois que je te vois en cuirasse noire et manteau écarlate, les traits dissimulés par ton casque. Il y a quelque chose dans ton regard, Rictus. C'est peut-être ce qui a fait de toi ce que tu es. Il ne s'adoucit que lorsque tu le poses sur Rian. »

Rictus éloigna sa main de sa douce chaleur et se frotta les yeux. « Toi et Fornyx... Il m'arrive de me demander si l'un de vous me connaît un tant soit peu ! »

Elle se redressa sur un coude pour se rapprocher une fois de plus de lui. Ils se retrouvèrent l'un contre l'autre, et il perçut sur sa hanche la moiteur de l'entrejambe de son épouse. Malgré l'obscurité, il la savait souriante.

« Peut-être te connaissons-nous bien mieux que tu ne te connais toi-même. »

Sa bouche chercha celle de Rictus, désormais avide. Puis elle l'enfourcha avec un regain soudain d'énergie pour une deuxième étreinte pleine de passion retrouvée, celle de l'époque où le corps d'Aise était moins anguleux et celui de Rictus moins balaféré.

Ainsi, jour après jour, son existence d'antan l'appelait à elle. Il se réaccoutumait au paisible train-train de la ferme.

Lui et Fornyx allaient tailler du bois jusqu'au moment où ils avaient les paumes couvertes d'ampoules, gauler avec de longues perches les dernières noisettes pendant que les filles couraient autour d'eux en piaillant pour tenter de les attraper dans leurs paniers d'osier, et retourner le lopin de terre argileuse proche de la maison pour récolter betteraves et navets. Ils se livraient à ces travaux avec tant d'enthousiasme qu'Aise craignait que les esclaves ne finissent par devenir indolents, mais Rictus aimait rentrer à la maison au crépuscule en étant ankylosé et crotté par une journée de dur labeur, et retrouver alors un bon feu flamboyant, les filles assises à la table et Aise qui préparait du pain azyne. Il prenait alors sa femme dans ses bras et faisait taire ses protestations sous des baisers, jusqu'au moment où elle posait ses mains blanches de farine sur ses épaules pour le repousser.

Le plus souvent, Rictus et Fornyx buvaient du vin après dîner, et Eunion interprétait un chant mémorisé dans sa jeunesse ou relatait une campagne militaire dont les deux hommes ignoraient tout. Il avait appris à lire à Rian et transmettait désormais son savoir à Ona. Chaque soir, après le repas, tous pouvaient entendre sa voix douce murmurer avec celle de la fille cadette de Rictus, tous deux isolés dans un angle de la pièce, leurs têtes penchées l'une vers l'autre près d'une lampe afin de déchiffrer des mots sur un rouleau de parchemin.

Puis tous se couchaient, Aise et Rictus étant toujours les derniers à gagner leur chambre. Parfois, Rictus restait seul devant le foyer, sous les ultimes papillotements rougeâtres du feu, pour jouir de la chaleur que les dalles diffusaient sous ses pieds nus, de la bonne odeur du pain frais et de celle des chiens au poil humide, écouter les craquements des poutres du toit dont le chaume était agité par le vent dévalant les montagnes. Les nuits les plus paisibles, il pouvait entendre l'eau du torrent se ruer dans son lit et les hiboux se lancer des appels dans les bois des deux versants de la vallée.

Il ne pensait pas souvent aux dieux, sauf lorsqu'il partait au combat, mais lorsqu'il se trouvait dans la maison silencieuse auprès des siens, tous ceux qu'il aimait le plus au monde et qui dormaient autour de lui entre ces murs de pierre, il lui arrivait de redresser la tête pour remercier mentalement Antimone, déesse de la miséricorde, de lui avoir accordé tout ceci.

Il faisait abstraction de l'autre facette de cette déesse, il s'interdisait de penser qu'elle dispensait également la mort lorsqu'elle se couvrait de son Voile.

Les premières neiges dignes de ce nom tombèrent, des chutes assez abondantes pour que la couche s'élève jusqu'aux genoux en l'espace d'une nuit. Le long des berges du torrent, la glace formait des plaques aussi miroitantes que des pierres précieuses. Les chèvres redescendaient des hauteurs, guidées par Fornyx, Eunion et Garin, pendant que les chiens encadraient le troupeau et

reniflaient le sol pour y chercher d'éventuelles traces de loups.

C'était le début de la période où monter la garde pour se protéger des prédateurs s'imposait, et les hommes de la ferme se relayaient près des troupeaux à longueur de nuit, pelotonnés autour d'un feu dans le renforcement du versant ouest de la vallée avec les chiens pour toute compagnie.

Rictus et Fornyx assurèrent ensemble la garde, car en descendant des alpages avec les chèvres Fornyx avait repéré les traces d'une meute ayant élu domicile dans les collines, une piste qui conduisait vers le sud. Les deux hommes s'installèrent près d'une réserve de bois et restèrent dans l'appentis pendant le jour pour prendre leur manteau écarlate, leur lance et une outre de vin sitôt que vint la nuit. Les demandes de Rian, qui souhaitait les accompagner, avaient été accueillies par un refus catégorique et Rictus avait embrassé ses femmes avant de fermer la porte de la ferme pour rejoindre Fornyx dans les froides ténèbres.

« Je n'ai jamais vu un sourire plus niais que le tien, déclara Fornyx. Je peux le voir même dans le noir. Ne te l'ai-je pas déjà dit ?

– Que tu sois petit et laid est connu de tous, mais ai-je une seule fois abordé ce sujet ? Venez, les chiens. »

Ils avançaient en faisant crépiter la neige gelée, avec les deux chiens trotinant à leurs côtés, transformés en ombres prédatrices à la lueur des étoiles. Un moment, Rictus leva la main et tous se figèrent pour tendre l'oreille. Les bruits du torrent en partie pris par les glaces étaient étouffés et l'air était stagnant. Ils entendaient les craquements de leurs propres os, et les bruissements du sang dans leur gorge à chaque battement de cœur.

Ils perçurent dans le lointain les lamentations d'un loup. Près des deux hommes, les chiens grondèrent, un son grave s'élevant de leur poitrail.

« C'est de mauvais augure, si tôt dans la saison, commenta Fornyx à mi-voix.

– Mon père disait toujours que c'était annonciateur d'un hiver très rude. Par Phobos, quelle froidure ! Allons faire un feu avant que nos pieds ne gèlent sur le sol. »

Ils s'avancèrent dans la neige friable jusqu'à leur abri où Fornyx entreprit aussitôt d'allumer un feu... il était de loin le plus habile des deux pour manier le silex et l'amadou. Les chèvres, fuyantes et craintives dans les hauts pâturages, semblaient désormais rassurées par la présence de leurs maîtres. Le troupeau s'était rassemblé devant la hutte, formant des taches sombres sur la neige. Peu après, les flammes révélèrent les plus proches, leurs yeux froids tournés vers les hommes et les chiens blottis sous l'appentis.

Fornyx se leva pour battre des pieds devant le feu. Lui et Rictus avaient glissé dans leurs sandales des peaux de lapin qui commençaient à roussir, avec une odeur âcre qui leur rappelait les bivouacs militaires.

« Tu crois les cols toujours praticables ? demanda Fornyx.

– C'est possible. Mais la situation est certainement bien pire tout là-haut, sur la crête. Tout dépend du côté vers lequel le vent pousse les congères.

– Je parie que Valerian et Kesero sont sur le littoral, dans une taverne d'Hal Goshen, le ventre plein d'une infâme piquette bon marché et les genoux encombrés de filles tout aussi abordables.

– C'est certain, s'ils ont un tant soit peu de jugeote, répondit Rictus en souriant.

– As-tu remarqué qu’entre Valerian et Rian...

– Évidemment, me croirais-tu aveugle ?

– Rian n’est plus une enfant et Valerian est quelqu’un de bien, malgré ses pitreries. »

Rictus écarta les doigts et tendit les mains vers les flammes en hochant rapidement la tête. « Je sais ce qu’il vaut aussi bien que toi.

– Mais...

– Il porte l’écarlate.

– Rien ne l’oblige à le garder jusqu’à la fin de ses jours.

– Il faudra qu’il y renonce, s’il veut épouser ma fille. Je n’ai aucun désir qu’elle mène la même existence que sa mère.

– Tu as apporté à Aise une vie agréable, Rictus.

– Elle aurait été bien plus heureuse si j’avais été comme mon père. »

Fornyx leva les mains. Il savait qu’il était vain de tenter d’imposer ses vues quand Rictus se référait à l’auteur de ses jours.

« Donne-moi l’outre de vin, tu veux. »

Ils passèrent ainsi la nuit, se relayant pour sommeiller après minuit. Ils parlèrent à bâtons rompus de leurs anciennes batailles, de leurs vieux camarades et des attraites de diverses femmes qu’ils avaient connues. Ils le remarquèrent à peine, quand la neige se remit à tomber, un voile de grisaille tendu au-delà du brasier qui estompait les chèvres endormies et imposait à la vallée un silence profond, comme si le monde était éveillé et conscient mais attendait quelque chose en retenant son souffle.

Le feu ne fut bientôt plus que braises et ils entendirent de nouveau le lointain appel d’un loup.

Le son inquiéta les chèvres qui s’ébrouèrent, faisant tomber la neige de leur dos, adoptant dès lors une robe pie. À présent que les flammes s’étaient amenuisées, Rictus et Fornyx pouvaient constater que le clair des lunes était très lumineux. Phobos à la face glaciale aussi pâle que de l’étain, et Haukos son frère cadet bien plus chaleureux dont la clarté teintait la neige de la couleur du vin coupé d’eau. Les deux lunes étaient pleines, et les cristaux de glace en suspension autour d’elles dessinaient des paraboles sous leur double halo de lumière irisée.

« Peur et Espérance, pleines toutes les deux. C’est un présage, Rictus », murmura Fornyx.

Ils gardaient le regard rivé sur le ciel, comme envoûtés.

« Je ne crois pas à ces sornettes », grommela Rictus, mais il était sensible à la magie de l’instant, cette impression d’être sur le point d’assister à un prodige.

« Je n’ai pas dû le voir plus de quatre fois au cours de mon existence, et toujours la veille d’un grand bouleversement.

« Bah ! » Rictus se détourna, avec irritation. Il avait horreur de parler d’augures et de présages. La vie qu’il menait s’était chargée de lui faire perdre tout sens du merveilleux. Il croyait en ce que ses mains pouvaient réaliser, en ce que ses yeux lui permettaient de voir, et s’il lui arrivait de prier les dieux et de les remercier c’était plus par réflexe que pour toute autre raison. Il assimilait tout

cela à...

« Fornyx... Regarde cette crête, au sud. Vois-tu ce que je vois ? »

Il piétina les dernières braises du feu pour l'éteindre et regarda au-delà des étendues enneigées les sombres forêts des collines les surplombant et, plus loin encore, l'éminence marquant l'entrée de la vallée, à peut-être six pasangs de distance. Là, dans l'obscurité que diluait la lune, il était possible de discerner la lueur d'un feu solitaire, aussi stable que la flamme d'une bougie protégée par le verre d'une lanterne.

« Je le vois, déclara Fornyx en frissonnant. C'est un feu de camp, tout là-haut sur le côté de la crête. Ils doivent se trouver pris dans les congères, là-bas. Qui qu'ils puissent être.

– Valerian ? Kesero ?

– Ils ne se seraient jamais arrêtés si près du but. Nos amis connaissent cette vallée, et ils auraient parcouru les six pasangs restant en sachant qu'un bon lit les attend. Non, ceux qui se les gèlent là-haut ne sont jamais venus à Andunnon, Rictus. »

Ils furent de retour à la ferme avant le lever du jour. Toute la maisonnée vint les regarder s'équiper avec méthode, endossant les cuirasses noires qu'Antimone avait offertes aux Macht en des temps immémoriaux, bouclant le ceinturon de leur glaive et sanglant leurs cnémides de bronze sur leurs tibias. Les filles se regroupèrent autour de leur mère, les yeux ronds, et – après avoir surmonté sa surprise – Eunon alla déterrer son épieu de chasse. Rictus le remarqua et leva la main.

« Non, mon ami. Tu resteras ici.

– Mais que se passe-t-il, Rictus ? » C'était très posément qu'Aise avait posé cette question, un bras sur les épaules d'Ona, le visage aussi clair et figé que celui d'une statue.

« Ce n'est peut-être rien. Fornyx, pourrais-tu tendre cette maudite sangle, dans mon dos ? »

Les deux guerriers inspectèrent la panoplie de l'autre, en ajustant des lanières de cuir et en resserrant des boucles.

« Boucliers ? demanda Fornyx.

– Et casque. Autant avoir le physique de l'emploi. »

Ona se mit à pleurer.

Quelques minutes plus tard, Rictus et Fornyx avaient disparu, remplacés par deux mercenaires lourdement armés, aux yeux réduits à deux miroitements derrière les fentes de l'ouverture en T de leur casque, le manteau écarlate symbole de leur profession jeté sur leurs épaules, le bouclier sanglé au bras gauche et la lance tenue dans la main droite. Ils s'étaient métamorphosés en serviteurs de Phobos, la divinité de la peur.

« Restez à l'intérieur, ordonna Rictus au reste de la maisonnée. Si nous ne sommes pas revenus en milieu de matinée, prenez quelques affaires et partez vers le nord en passant par les collines. Dirigez-vous vers le vieux refuge de berger des alpages. Mais ces précautions sont peut-être inutiles, aussi ne faites rien d'irréversible. » Il se tourna vers Eunon. « Je te charge avec Garin de veiller sur elles jusqu'à notre retour. »

Eunion hocha la tête et déglutit avec peine.

Rictus regarda Aise puis Rian, le visage dissimulé sous un masque inexpressif et insondable. Sa face était celle de la mort et, sans ajouter quoi que ce soit, il se baissa pour sortir de la ferme avec Fornyx sur les talons.

Ils pouvaient sentir l'odeur du feu de bois, la seule émanation perceptible par cette matinée enneigée. Ils montaient à pas lourds dans les bois, sans dire un mot, le bouclier dans le dos et la lance pointée droit devant eux.

Après avoir parcouru deux pasangs, ils se coiffèrent de leur casque et s'arrêtèrent pour tendre l'oreille. La neige avait réduit au silence les bois, les oiseaux et même le torrent. Les arbres paraissaient eux aussi attentifs. Un coq de bruyère cria et parut tousser. Plus à l'ouest, des sons résonnèrent, semblables à des appels.

Puis il y eut le reste, des voix d'hommes et des bruits attribuables à de grosses créatures qui se déplaçaient dans la neige et les broussailles au-dessus d'eux.

« J'en compte quatre, peut-être cinq, déclara Fornyx.

– Cinq... et au moins deux chevaux.

– Je regrette que nous n'ayons ni javelots ni arc. »

Rictus lui adressa un sourire moqueur. « Nous sommes porteurs du manteau écarlate et du Divin Fléau. La pisse ruissellera le long de leurs cuisses dès qu'ils nous verront. Mets ton casque, mon frère, et protège mon flanc gauche... tes jambes sont bien plus rapides que les miennes.

– Tu le dis à chaque nouvelle rencontre. Pour une fois, ne pourrais-tu...

– Fornyx... »

Rictus avait sifflé ce mot et son compagnon grimaça, se baissa derrière un arbre et se coiffa de son casque. Les deux hommes échangèrent un signe de tête et prirent leur lance par sa poignée centrale.

Ils pouvaient désormais entendre les intrus s'exprimer avec un accent inconnu, un rire proche d'un aboiement et le piaffement d'un cheval. Le sentier qui descendait la colline était enfoui sous la neige, mais il apparaissait nettement entre les arbres, un ruban blanc déroulé sur les pentes de la forêt.

Tout près, à présent. Ils reconnaissaient l'odeur de la sueur des chevaux.

Le coq de bruyère se fit de nouveau entendre, comme pour tenir un décompte. Dissimulé derrière un arbre, Rictus prit une inspiration profonde et régulière, ce que son père lui avait appris lorsqu'il était enfant... une technique qu'il avait à son tour enseignée aux hommes qui s'étaient battus sous ses ordres.

Le contact de la poignée de sa lance lui était plus familier que celui des seins de sa femme et, sur son dos, la cuirasse noire était légère comme une plume. Le monde extérieur se résumait à deux fentes. Il avait connu ces sensations toute sa vie. Telle était son existence. C'était ce qui faisait de lui un être vivant.

Il sortit de derrière le tronc.

Lors de ce tout premier instant, il convient de compter les adversaires, analyser leur attitude, dresser un inventaire de ce qu'ils tiennent, ce qu'ils portent... leurs points faibles. Qui est leur chef ? En finir avec lui en premier s'impose.

Tous étaient des soldats. Il le constata immédiatement malgré leurs manteaux couleur sable et leur équipement hivernal. Ils étaient munis d'épées – les lourds drepanas incurvés des habitants des basses terres – qui battaient contre leur hanche et il voyait trois casques de bronze, évoquant des oignons démesurés, suspendus au pommeau de la selle des chevaux les plus proches. Mais aucun manteau rouge n'était visible... ces hommes n'étaient pas des mercenaires.

Tous se figèrent quand Rictus et Fornyx se matérialisèrent devant eux, statues brillantes d'ébène et d'écarlate privées de visage, lances tenues avec aisance à la hauteur de l'épaule. Les yeux de Rictus se déplaçaient de l'un à l'autre derrière les fentes oculaires de son casque. Il souffla un peu d'air pour se détendre, cherchant à déterminer leurs intentions d'après leurs expressions. Les tuer n'était pas une nécessité immédiate.

« Bonjour, messieurs, lança-t-il d'une voix que le bronze priva de timbre et de chaleur. Qu'est-ce qui vous a conduits jusqu'ici en cette période de l'année, quand tout ici est couvert de neige ? »

L'un des inconnus s'approcha du premier cheval de bât, auquel était suspendu un faisceau de javelots. Rictus avança de deux pas et orienta l'aigle de sa lance vers la gorge de l'homme.

« Tu n'en auras pas besoin, l'ami. Pas aujourd'hui. »

Un individu à la barbe noire leva les mains. Avec son large visage sympathique, à la fois jovial et sinistre, il aurait pu être le frère cadet de Fornyx.

« Des Divins Fléaux, ici en plein cœur de nulle part... n'est-ce pas un prodige ? Baissez vos lances, mes frères. Nous ne vous voulons aucun mal. Nous sommes de simples voyageurs, partis vers ce qu'ils espèrent être un avenir meilleur. »

Rictus inclina la tête, son arme totalement immobile dans son poing. Il percevait la présence de Fornyx sur sa gauche, des bouffées de son haleine dans l'air figé. Nul ne bougeait... les visiteurs avaient suffisamment de bon sens pour s'en abstenir. Le moindre mouvement brusque déclencherait un carnage, et ils en étaient conscients.

« Qui êtes-vous ? » demanda Rictus au barbu brun.

Celui-ci inclina la tête, en souriant. « Je m'appelle Druze, et voici mes camarades, mes frères d'armes : Grakos, Gabinius et deux bons à rien. Nous cherchions le chemin le plus rapide pour gagner Hal Goshen et tout indique que nous sommes revenus sur nos pas pendant la nuit. Veuillez nous excuser si nous avons pénétré sur vos terres. Nous ne vous voulons aucun mal. Il est possible que nous subtilisions un ou deux garennes dans vos bois au passage, mais c'est tout. »

Il mentait. La route d'Hal Goshen la plus directe suivait la crête, et il était impossible de la rater. Seul un fieffé imbécile aurait pu s'égarer, et cet homme n'était visiblement pas idiot. Rictus n'avait qu'à le regarder pour le constater. Il n'était pas non plus effrayé, pas même un peu inquiet. C'était ennuyeux.

L'un de ses compagnons descendait la pente à pas lourds, venant de l'arrière-garde. Il avait lui aussi les mains vides, les paumes ouvertes. Plus petit et élancé que l'autre, il portait le court chlamys de laine des montagnards avec le capuchon rabattu sur la tête, ce qui empêchait de

discerner ses traits, à l'exception de l'éclat de ses yeux lorsqu'ils reflétaient le soleil.

« Peut-être souhaitez-vous nous voir rebrousser chemin », dit-il en posant une main sur l'épaule de Druze. Ses ongles avaient un jour été vernis en rouge, mais la pellicule s'était usée et écaillée. On aurait pu croire qu'il venait de patauger dans du sang. « Si c'est le cas, je ne vois pas l'utilité d'en débattre. Même à cinq, nous ne sommes pas en mesure de vaincre deux porte-fléau. Considérez-vous nos vainqueurs... » Un sourire apparut, sous le capuchon. « Répandre le sang par une aussi belle journée serait dommage.

– Entendu, quittez cette vallée et nous nous séparerons en bons termes », répondit Rictus.

Il baissa sa lance mais laissa son épaule gauche orientée vers les inconnus, afin que son bouclier continue d'assurer sa protection.

« C'est entendu, dit le petit homme. Cependant, et si je puis me le permettre, j'aimerais connaître les noms de ceux qui nous ont fait rebrousser chemin.

– Me prenez-vous pour un idiot ? » demanda Rictus avec désinvolture.

Ces cinq hommes étaient jeunes et leur porte-parole devait être le moins âgé du lot, mais il sautait aux yeux que leur équipement avait déjà beaucoup servi et ils restaient là en ayant la posture détendue mais vigilante de soldats aguerris. Il ne s'agissait pas de banals voyageurs, et il y avait dans les explications qu'ils venaient de fournir des éléments qui ne sonnaient pas juste.

« J'ai entendu dire que Rictus d'Isca habite ce vallon, déclara le jeune encapuchonné. C'est un homme sur le compte duquel circulent maintes anecdotes, et il est porte-fléau de surcroît. S'il m'arrivait de le rencontrer, j'aimerais en être informé, ne serait-ce que pour pouvoir m'en vanter auprès de mes proches.

– Il est rare que des porte-fléau sortent inopinément du sol, surtout à pareille altitude et si loin de la civilisation, intervint Druze en écartant les mains comme pour démontrer la logique de son raisonnement. Notre curiosité est légitime.

– Rictus souhaite peut-être préserver son intimité, intervint Fornyx.

– C'est son droit le plus strict, répondit l'encapuchonné. Croyez-moi quand je vous assure que nous ne lui voulons aucun mal. Je lis les récits des exploits des Dix Mille depuis l'enfance et si j'avais la chance de rencontrer leur chef, je marquerais ce jour d'une pierre blanche. » Il redressa la tête et fixa pour la première fois Rictus droit dans les yeux. « Vous en avez ma parole. »

Son visage était pâle et son regard avait quelque chose d'étrange, mais Rictus n'eut pas le temps de déterminer quoi qu'il baissait de nouveau la tête.

« Par Phobos ! jura Fornyx.

– À gauche », murmura Rictus du coin des lèvres.

Il était évident que les visiteurs n'avaient pas l'intention de repartir et que la matinée se terminerait en carnage malgré leurs beaux discours.

« Repartez, à présent, ajouta-t-il à voix haute. Plus de questions, plus de bavardages. Laissez-nous ou mourez. »

Tant lui que Fornyx levèrent l'aichme de leur lance à hauteur de gorge et adoptèrent une position d'attaque.

Pas un inconnu ne bougea. L'encapuchonné soupira et glissa une main sous sa manche pour en sortir une flûte en bois bon marché, le genre d'instrument que les soldats utilisent pour se distraire lors des bivouacs.

« Je ne t'affronterai pas, Rictus », dit-il posément... trop posément. À l'instant où les deux mercenaires s'avançaient, ni lui ni aucun de ses hommes ne réagirent mais il leva l'instrument de musique à ses lèvres – aussi vermeilles que celles d'une fille – et joua une petite mélodie aiguë, un fragment de marche que Rictus avait entendue une cinquantaine de fois.

Et la forêt s'anima autour d'eux. Des hommes sortirent de derrière les arbres ou du couvert des fourrés.

Ils étaient restés dissimulés sous la neige, dans les bosquets, et leur apparition soudaine provoqua l'envol d'un grand nombre d'oiseaux effrayés.

Sitôt après, Rictus et Fornyx étaient cernés par des douzaines, des vingtaines de soldats armés au visage bleui par le froid. Certains étaient munis d'arcs, d'autres de javelots ou encore de drepanas que la réverbération de la neige faisait miroiter.

Tous restaient silencieux pour les considérer, tels des guerriers mythiques ayant jailli du sol par magie.

« Malédiction ! Quel petit salopard ! » laissa échapper Fornyx en raison du choc éprouvé, de la prise de conscience que sa vie était arrivée à son terme, que tout allait s'achever.

Voilà donc comment tout se termine, songea Rictus. *Pour moi, pour Fornyx, pour nous tous*. Il pensa à Aïse et à leurs filles, au destin qui serait le leur. Il contint l'impulsion instinctive de charger ce joueur de flûte, de l'éventrer et le noyer dans son sang. Il devait gagner du temps.

« Pose ton arme, ordonna-t-il à Fornyx.

– Mon cul ! rétorqua son ami dont les yeux brillaient de fureur sous le casque.

– Obéis, Fornyx. »

Les deux hommes plantèrent leur lance à la verticale, enfouissant ainsi le sauroter dans le sol. De sa main droite désormais libre, Rictus retira son casque et l'air froid cingla son visage.

« Votre supériorité numérique est incontestable, dit-il au joueur de flûte. Et tu as vu juste en ce qui concerne mon identité. Je suis effectivement Rictus, et je te présente Fornyx, mon commandant en second. »

Il regarda autour de lui, le cœur battant et les traits crispés tant il faisait des efforts pour rester impassible. Mais il réussit néanmoins à exprimer son mépris.

« Crois-tu que ton escorte sera suffisante ? »

Le jeune homme leva la main pour repousser son capuchon. Il approcha sur la pente en souriant, comme s'il descendait les marches d'un palais pour se rapprocher à tel point de Rictus que celui-ci n'aurait eu qu'à tendre les bras pour le saisir à la gorge.

Les yeux de l'inconnu étaient d'une pâleur déconcertante, une nuance violine qui n'avait rien de naturel. Ses cheveux tombaient plus bas que ses épaules, noirs et brillants comme les ailes d'un corbeau, et sa peau blanche avait de vagues reflets dorés. Ses traits étaient aussi fins que ceux d'une jeune fille, mais une vieille blessure y avait laissé sa cicatrice au coin de son œil gauche.

« Il y a longtemps que je souhaite te rencontrer, Rictus d'Isca, déclara-t-il. On m'appelle Corvus. »

LES HOMMES DE PHOBOS

La différence entre le statut d'invité et celui d'otage est parfois infime, se dit Rictus. Celui qui détient la clé la dissimule, et elle reste enfouie sous un monceau d'amabilités...

L'escorte avec laquelle ils regagnèrent Andunnon était censée assurer leur protection, et l'étrange jeune homme qui se faisait appeler Corvus marchait à leur côté tel un ami de longue date. Certains de ses compagnons soulagèrent Rictus et Fornyx du poids de leur bouclier, de leur casque et de leur lance, mais ils leur laissèrent leur épée. Toujours par courtoisie.

« C'est un site magnifique, commenta Corvus quand la forêt s'éclaircit et que la colonne s'avança sous le soleil inondant le fond de la vallée. Un homme pourrait y vivre heureux. Ton désir de discrétion ne m'étonne plus...

– Je constate que j'ai échoué à garder mon domaine secret », répondit sèchement Rictus.

Le jeune homme hocha la tête. « Nous avons énormément de choses à nous dire. J'espère que tu m'assimileras à un invité dans ta demeure, et non à un intrus. Je n'ai aucunement l'intention de vous nuire, pas plus à toi qu'à ta famille.

– Si les paroles se monnayaient, bien des hommes seraient riches, marmonna Fornyx avant de cracher dans la neige. Un invité ne se fait pas accompagner d'un centon de guerriers au complet pour tester l'hospitalité de son hôte.

– S'ils avaient été moins nombreux, ne nous auriez-vous pas affrontés ? demanda Corvus en levant ses doigts fuselés comme pour saisir une chose flottant devant son visage. Je devais vous priver de tout espoir de nous vaincre, pour que vous acceptiez d'écouter ce que j'ai à vous dire.

– Tes hommes sont patients, en tout cas, déclara Rictus en désignant les soldats qui les encadraient. Pendant combien de temps sont-ils restés tapis sous la neige ?

– Je te présente mes Igraniens. Ils sont originaires d'Igranon, dans les hauteurs orientales des Harukush. Là-bas, le froid est tel qu'ils assimilent les rigueurs de ton hiver à un doux printemps. Ils constituent mes troupes les plus rapides, mon infanterie légère. Druze est leur chef, et l'un de mes maréchaux.

– J'espère qu'ils ont apporté leur manger », grommela Fornyx.

S'il avait eu une intonation moqueuse, pleine d'insolence, son visage était blême et tendu comme s'il souffrait d'une forte fièvre et son poing restait crispé sur le pommeau de son glaive.

« Dans cette vallée, je tiens mes chiens en laisse », déclara Corvus d'une voix solennelle.

Ils progressaient rapidement. La colonne approchait de la ferme, et ils purent constater qu'Aise et Eunion n'avaient pas encore quitté les lieux. Garin et Styra roulaient des sacs de couchage dans la cour. Ils s'interrompirent quand la longue file d'hommes armés apparut et s'engagea dans le

torrent. Puis ils bondirent tels des lièvres pour détalier vers le nord. Corvus n'eut qu'à tendre le bras pour qu'aussitôt son compagnon souriant, Druze, s'élance à la tête de deux douzaines d'hommes. Ils se scindèrent en deux files qui encadrèrent et cernèrent les bâtiments de la ferme, firent trébucher les deux esclaves fugitifs puis les immobilisèrent et les poussèrent vers la maison. Rictus et Fornyx se dévisagèrent. La discipline de ces Igraniens était presque aussi grande que celle des têtes de chien. Ces hommes appartenaient à des tribus de montagnards, mais ils avaient bénéficié d'un entraînement irréprochable.

Le gros des troupes s'arrêta avant d'atteindre la ferme, pour attendre des instructions. Corvus se tourna vers Rictus.

« Appelle les tiens et dis-leur qu'ils n'ont pas à s'inquiéter. Nous avons de la nourriture et du vin, sur nos chevaux... Et, si tu m'y autorises, j'aimerais t'inviter à déjeuner. » Le soleil révélait la totalité de son visage et sa peau paraissait encore plus incolore qu'auparavant, alors que ses yeux étaient aussi pâles que du verre teinté.

Un impensable désordre régnait dans la maison ; couvertures, marmites et lampes avaient été empilées de guingois, des objets de toute nature avaient été éparpillés sur le sol tant la hâte de tout emballer avait été grande. L'intérieur était plongé dans la pénombre, quand Rictus et Fornyx y entrèrent... le feu s'était éteint et Aise, Eunion et les enfants restaient recroquevillés contre le mur d'en face. Eunion tenait sa vieille pique à ours et Aise serrait dans son poing une hache.

« Femme, lança Rictus d'une voix rauque. Fais allumer le feu et ranger ce fouillis. Nous allons recevoir des invités de marque. » Une tasse vola en éclats sous son pied, comme il se dirigeait vers les siens. Il posa la main sur la tête d'Ona et caressa l'épaule d'Aise. « Ce n'est pas ce que tu penses », lui murmura-t-il. Il essuya une larme sur la joue de Rian, dont le visage était livide et brillant de défi dans la pénombre.

« Père, sont-ils venus te tuer ?

– Seulement me parler, ma chérie, et nous devons nous comporter avec intelligence. Va mettre la table et allumer les lampes. »

S'il ne dit rien à son épouse, ils se tinrent tous deux la main pendant un long moment.

« Obéis à ton père, croassa Aise sans quitter le visage de Rictus du regard. Il sait ce qu'il convient de faire. Nous sommes entre ses mains. »

De retour à l'extérieur, Rictus s'adressa à Corvus et ses hommes qui attendaient. « Il faut leur accorder un moment. Elles ont eu une matinée chargée.

– Je te prie de m'en excuser, fit Corvus en grimaçant. Grakos, décharge les chevaux. Druze, va dire aux hommes qu'ils peuvent se détendre et puiser dans leurs provisions. Ensuite, tu m'accompagneras à l'intérieur... Si Rictus est disposé à t'inclure dans son invitation, évidemment. » Il s'inclina imperceptiblement vers le mercenaire.

Il avait des façons d'un autre âge, une courtoisie dont Rictus n'avait plus été témoin depuis longtemps, comme si ce jeune homme avait vu le jour à une époque révolue. Son accent était également intrigant. Rictus avait entendu s'exprimer en machtique des hommes originaires de tous les secteurs des Harukush, et même de contrées encore plus lointaines, mais il ne pouvait déterminer d'où venait celui-ci.

« Qu'est-ce que c'est ? Un jeu ? demanda Fornyx. Nous sommes vos prisonniers... à quoi rime cette histoire d'invitations ?

– Je suis sincère, déclara posément Corvus. Si Rictus ne souhaite pas nous voir entrer dans sa demeure, nous resterons à l'extérieur. Mais nous risquons de grelotter. »

Fornyx secoua la tête, partagé entre la colère et l'incompréhension.

« C'est bien volontiers que je vous invite à entrer, déclara Rictus avec un semblant de sourire. Même si mon épouse risque de considérer autrement la situation. » Il commençait, à son corps défendant, à croire sincère cet étrange jeune homme.

« Nous avons un excellent minérien de la côte ouest, dit alors Druze. Que nous le buvions à l'extérieur ou à l'intérieur, il restera bien meilleur à tout ce qu'on peut trouver à cent pasangs à la ronde.

– Du minérien ? Tu entends ça, Rictus ? s'exclama Fornyx. S'il nous faut quitter ce monde, au moins nos ventres s'estimeront satisfaits.

– Évitions de parler de trépas, aujourd'hui », dit Corvus alors qu'une lueur insondable emplissait ses yeux pâles. Et, pendant un instant, il parut bien plus vieux que son âge.

Aise réalisa des miracles. Elle avait toujours été douée pour ramener l'ordre dans le chaos, et elle avait su garder la tête froide même aux moments les plus pénibles de leur vie commune. Quand Rictus finit par inviter officiellement Corvus et son compagnon Druze à entrer dans la ferme, les lieux étaient aussi propres et ordonnés que tout autre matin de l'année. Le feu diffusait sa chaude clarté dorée dans l'âtre, et les plus belles lampes avaient été allumées et suspendues aux poutres du plafond. Il y avait du vin et des mets sur la table, et les deux chiens étaient retenus dans un angle par Eunion, leurs grondements bas étant la seule note discordante dans cette scène.

Aise vint vers eux avec l'assiette de sel. Elle avait remonté ses cheveux sur sa tête et enfilé le chiton écarlate sans manches que Rictus lui avait acheté un soir d'ivresse, longtemps auparavant, à une époque où ils étaient tous deux jeunes et fougueux. Ses yeux étaient soulignés de khôl et d'antimoine, ce qui poussa à Rictus à se remémorer l'extraordinaire beauté de sa jeunesse et incita les visiteurs à s'arrêter net. Corvus s'inclina vers elle comme s'il était en présence d'une reine, porta une pincée de sel à ses lèvres et déclara : « Qu'Antimone vous bénisse, toi et ta demeure.

– Vous y êtes les bienvenus », répondit-elle.

Rictus ressentit de l'amour pour cette femme si fière et courageuse. Si leur dernière heure avait sonné, au moins était-il heureux de l'avoir revue ainsi.

« Asseyez-vous, je vous en... » Mais Aise ne termina pas sa phrase, car Corvus avait gagné l'angle de la pièce pour s'accroupir devant les chiens.

« Qu'ils sont beaux ! Libère-les, l'ami. Ils n'ont rien contre moi. » Surpris, Eunion lâcha les colliers des chiens qui bondirent en avant, en reniflant et grondant pour dénuder leurs crocs et lécher le visage de Corvus qui riait comme un petit enfant en triturant leurs oreilles et en grattant leurs flancs. Le Vieux Mij roula sur le dos tel un chiot, la langue pendante.

Rictus regarda Druze qui lui adressa une grimace en haussant les épaules. « Chiens, chevaux, il

sait se faire aimer d'eux.

– Et des hommes ? demanda Fornyx

– Tu le découvriras bientôt. C'est la raison de notre présence ici. »

Corvus se redressa, et les chiens sautaient autour de lui comme s'il était leur maître retrouvé après une longue absence. « Pardonne-moi, Rictus. Je n'ai pas encore fait la connaissance du reste de ta famille. »

Ona le dévisageait sans mot dire, en suçant son pouce ; une habitude pourtant perdue depuis longtemps. Rian, blême de fierté et de défi, avait tout d'une version plus jeune de sa mère – une femme et non une enfant – et Rictus ressentit de l'angoisse quand Corvus saisit sa main pour y déposer un baiser.

« Je constate que ta maison est un havre de beauté, dit-il à Rictus sans quitter Rian des yeux. Tu es un homme chanceux. Les présents, Druze. »

Le militaire à la barbe brune posa sur la table une outre de vin ainsi qu'un filet contenant des oranges et de gros citrons des rivages d'Extrême-Orient.

« Mangeons », déclara sans plus attendre Corvus.

C'était peut-être le repas le plus étrange auquel Rictus avait participé. Ils étaient assis à la longue table en pin et se passaient les plats tels de vieux amis, comme s'il n'y avait pas eu une centaine de soldats accroupis à l'extérieur, comme si Corvus était une ancienne connaissance croisée par un pur effet du hasard.

Rictus et Fornyx avaient conservé leur cuirasse noire, ce qui apportait une magnificence sinistre à l'événement, et Druze leur servit à tous des coupes d'excellent vin minérien comme s'il était un sommelier. Ils n'eurent pas grand-chose à se dire jusqu'au moment où Rian, qui avait rompu son pain en petits morceaux dans son assiette, demanda : « Es-tu vraiment celui dont tout le monde parle... Ce Corvus venu d'Orient ?

– C'est bien moi, répondit le visiteur en buvant une petite gorgée de vin.

– Comment pouvons-nous en être certains ? Tu ne lui ressembles guère... Tu pourrais être un bandit qui usurpe son nom. »

Corvus la considéra et le sourire qui incurvait ses lèvres colorées évoquait une balafre en travers de son visage. « À quoi ressemble donc le Corvus dont on parle ?

– Il est... Tout d'abord, il est grand et il monte à cheval. Il est à la tête d'une armée de milliers de guerriers et non d'une bande de brigands des montagnes. »

Corvus posa la main sur l'épaule de Druze. « Je ne traiterais pas mes Igraniens de brigands, jeune fille. Plus de nos jours, en tout cas. »

Les deux hommes se sourirent. Les yeux de Druze brillèrent et il se pencha sur la table pour dire en un faux murmure de confiance : « Nous l'étions autrefois et c'est resté dans notre sang, mais nous avons su évoluer. Le banditisme ne rapporte plus grand-chose, de nos jours. » Et il rit, comme d'une plaisanterie dont lui seul pouvait apprécier le sel.

« Tu es trop jeune pour être ce grand guerrier, insista Rian.

– Demande à ton père de te parler de la véracité de tout ce qu'on raconte, répondit Corvus en haussant les épaules. Plus elle s'éloigne de son point d'origine, moins une histoire est conforme à la réalité des faits. Ainsi va le monde. J'ai grandi en écoutant les récits des exploits des Dix Mille et de Rictus d'Isca qui les a ramenés de contrées situées au-delà de la mer. C'était pour moi un héros, un grand mythe... quand j'étais un enfant. Mais ton père est bien réel, un homme solitaire qui est assis avec nous et boit en notre compagnie. Toutes les légendes ont pour fondement ce qui est ordinaire et quotidien, et finalement un gland devient un chêne.

– Tu es bien trop petit ! » s'exclama encore Rian dont les joues s'empourpraient.

Aise plaça une main sur son bras. « Ça suffit, ma fille ! Mange et tais-toi, à présent.

– Ma mère était une femme très sage, un peu comme la tienne, déclara Corvus qui ne semblait pas se sentir offensé. Elle m'a toujours dit qu'un homme est aussi grand qu'il croit l'être. » Il leva sa coupe en direction de Rian. « En outre, jeune fille, je suis grand dans les exploits qu'on me prête, n'est-ce pas ? »

Le repas désormais placé sous le signe d'une certaine tension s'acheva, et Aise fit sortir les filles ; Rian bouillait toujours d'indignation. Eunion se retira dans un recoin et prit un parchemin qu'il feignit de lire, même si nul ne pouvait ignorer que la curiosité l'incitait à tendre l'oreille tel un vieux chat. Rictus, Fornyx, Corvus et Druze restèrent à table, pour s'observer jusqu'au moment où Fornyx, que l'excellent vin avait éméché, se mit debout en sifflant d'irritation avant de se tourner vers Rictus et de tapoter sa cuirasse noire. « Aide-moi à me débarrasser de ce maudit machin, tu veux ?

– Permets-moi de m'en charger », proposa Corvus en se levant avec la souplesse d'un danseur.

Et, sans laisser au mercenaire le temps de protester, il défit les fermoirs de la cuirasse qui s'ouvrirent en cliquetant. Il souleva le Divin Fléau pour en débarrasser Fornyx et le tenir devant lui afin de le contempler.

« J'en reste bouche bée, chaque fois que j'en touche une, déclara-t-il. Sa légèreté, sa solidité... En quoi sont constitués les présents d'Antimone ? Te l'es-tu déjà demandé, Rictus ?

– À ce qu'on raconte, Gænon a obtenu leur alliage en l'extrayant de l'essence même des ténèbres, intervint Druze. Et, parce qu'elle s'en est servie pour tresser des chitons, Antimone a été bannie des cieux, chargée de veiller sur nous avec pitié et de nous emporter au-delà de son Voile après notre mort. On dit que la vie et le destin des Macht y sont tissés, en motifs que nous ne pouvons voir. » Druze avait un visage carré, le nez large d'un fermier et le teint olivâtre propre aux tribus de l'est, mais rien n'échappait à ses yeux et l'usure de la poignée du drepana dépassant derrière son épaule révélait qu'il s'en était beaucoup servi.

Corvus tournait la cuirasse d'un côté et de l'autre, face à la clarté du feu, sous le regard ahuri de Fornyx.

« On peut la voir renvoyer à l'occasion la lumière... un reflet çà et là, alors qu'elle l'absorbe entièrement à d'autres moments, restant alors aussi noire qu'un puits sans fond. »

Fornyx récupéra sa cuirasse, en titubant un peu.

« Avec toutes tes conquêtes, je m'étonne que tu ne t'en sois pas approprié une. »

L'expression de l'étrange jeune homme se durcit, et son visage se métamorphosa en masque

livide. « J'en possède une, mais je ne la mets pas.

– Pourquoi ?

– C'est par ses actes qu'un homme obtient le droit de porter un Divin Fléau, Fornyx. »

Le mercenaire renifla puis se dirigea en zigzaguant vers le mur du fond, pour placer l'armure sur son support.

« Peu leur importe qui les enfile, déclara-t-il par-dessus son épaule. Elles s'adaptent à l'anatomie comme une seconde peau, que l'on soit gros ou maigre, grand ou... » Il se tourna pour ajouter en ricanant. « Tout petit. »

Corvus parut se figer et il n'y eut plus dans la pièce que les crépitements du feu, et l'air que Druze exhalait lentement par la bouche.

« Je crains que ton ami n'ait un peu trop apprécié le vin, Rictus, déclara posément Corvus. Il s'oublie.

– Je m'oublie ? gronda Fornyx en revenant vers la table. Minuscule branleur dont le cul se déplace en rase-mottes ! Que dirais-tu si je te brisais en deux sur mon genou ?

– Suffit ! » ordonna Rictus en se levant. Et un regard arrêta net Fornyx. « Quant à toi, Corvus, nous nous sommes pliés à toutes tes exigences et je veux à présent connaître tes intentions. Es-tu venu nous tuer ou nous faire une proposition ? Nous sommes des mercenaires, pas des devins. Sois direct, et finissons-en. »

Corvus hocha la tête et ses traits se détendirent. Son ossature était vraiment aussi délicate que celle d'une fille, estima Rictus. Il lui était difficile d'admettre qu'il s'agissait de l'homme qui avait conquis une cité des rives orientales après l'autre depuis désormais trois années, l'invincible conquérant dont les exploits alimentaient tant de conversations. Un commandant hors pair.

Cependant il suffisait de le regarder dans les yeux pour y découvrir une incommensurable dureté, savoir qu'il pouvait se montrer implacable.

Debout à côté de l'âtre, Corvus tendait vers les flammes ses longs doigts blancs dont le vernis à ongles paraissait noir par contraste. Il était à peine midi, mais on aurait pu se croire au milieu de la nuit à l'intérieur du corps de ferme. Ils entendaient les bavardages des hommes restés à l'extérieur sous forme de murmures, mais aucun vent dans la vallée. Le torrent d'Andunnon n'était qu'un lointain chuchotis gargouillant.

Corvus se tourna vers lui, en souriant.

« C'est bien simple. Je suis venu vous engager, toi, ton ami Fornyx et tous vos hommes. Je souhaite que vous acceptiez de servir dans les rangs de mon armée. »

Rictus prit un siège et les resservit. Druze leva sa coupe avant de boire, ses yeux noirs aussi vigilants que ceux d'une hermine. Fornyx s'assit à côté de lui, et les deux hommes firent plus que jamais penser à deux enfants du même père, même si l'un avait reçu des muscles développés sur une forte ossature et l'autre était aussi sec qu'un rameau de prunellier.

« Les mercenaires choisissent eux-mêmes leurs employeurs, rappela Rictus. Ils acceptent leurs contrats par un vote. Que tu souhaites nous engager ne signifie pas que c'est réalisable. »

Corvus approcha de la table, leva sa coupe et étudia les frémissements visibles à la surface du

vin qu'elle contenait.

« Oh, je crois que vous n'avez pas véritablement le choix ! dit-il doucement. Je te laisse le soin de fournir quelques explications, Druze.

– Les doyens de tes centurions, Valerian et Kesero, sont en quelque sorte nos invités, déclara Druze en agitant une main comme en geste d'excuse. Tous tes centons ont été conduits jusqu'à notre campement, à l'extérieur d'Hal Goshen.

– Prisonniers, siffla Fornyx.

– Invités, le reprit Corvus. Je leur ai déjà exposé mes conditions d'embauche et ils les trouvent intéressantes. Mais ils veulent savoir ce que tu en penses, Rictus d'Isca. »

Corvus avait donc renoncé aux faux-semblants. Le gant de velours qui dissimulait la main de fer avait été retiré. Ce svelte jeune homme au regard de glace tenait Rictus et les siens à sa merci.

« Que feras-tu en cas de refus de ma part ? » demanda Rictus.

Corvus plongea les yeux dans sa coupe. « Nous vivons dans un monde cruel, Rictus. Un homme doit faire le nécessaire pour protéger ceux qu'il aime, et pour mener l'existence qu'il s'est choisie. Je sais que Karnos de Machran vous a contactés dans le but de vous engager, toi et tes centons... contre moi. Les têtes de chien sont célèbres dans toute cette contrée. Combien en dénombre-t-on à présent, Druze ?

– Quatre cent soixante-deux. Sans compter ceux ici présents.

– Quatre cent soixante-deux hommes seulement... mais qui ont été formés par le célèbre Rictus d'Isca. Leurs prouesses, leur simple nom – ton nom – décuple leur valeur. Et si Karnos a un tant soit peu de bon sens et te propose le commandement général de ses troupes, eh bien, ma tâche en sera sérieusement compliquée. Le chef des Dix Mille à la tête de l'armée de la Ligue avenienne... Imagine un peu ! Tu allumerais un brasier dans la totalité des Harukush, de quoi consumer à jamais toutes mes ambitions. »

Les lèvres pincées, Corvus souriait et sous la clarté du feu son visage aux hautes pommettes ne paraissait plus tout à fait humain. Ses yeux reflétaient les flammes à l'instar de ceux d'un renard.

« Tu comprends donc les raisons de ma présence.

– Et si je ne souhaitais me mettre au service de personne ? demanda Rictus d'une voix râpeuse. Et si je désirais simplement rester à Andunnon, pour labourer mes terres et vivre en paix dans cette vallée ? »

Corvus hocha la tête. « Tes centurions m'ont appris que tu avais tenu des propos de ce genre. Tu envisages donc de ranger ta lance, de suivre une charrue et de guider des chèvres, de ne plus te couvrir du manteau écarlate. » Il s'interrompit. « Tu as des amis loyaux, Rictus. Ils ont presque réussi à me convaincre. »

Lentement, il inclina sa coupe pour faire couler sur le plateau de la table un peu de vin rubis qui s'y répandit comme du sang.

« À Phobos, dit-il. Une libation. » Il tapota le vin du bout des doigts puis leva la main, la paume orientée vers le ciel. « Nous sommes des hommes de sang, toi et moi. Des fils de Phobos en personne. Tu ne peux pas plus que moi renoncer à ta nature. Dans un avenir proche, tu remettras ta

cape, tu lèveras ta lance et tu feras ce pour quoi tu es né. N'essaie pas de me convaincre du contraire. Je lis en toi l'impatience qui m'a rongé tout au long de mon existence. Si tu te joins à moi, tu participeras à de grandes choses, tu vivras conformément à ta destinée. Tu apporteras ta contribution à ce qui va changer le monde, et j'aurai à jamais confiance en toi. J'en fais serment en prenant Phobos à témoin. »

Il regarda Rictus droit dans les yeux.

« Mais, si tu refuses, je me verrai contraint de faire ce que m'impose la prudence et tu mourras aujourd'hui en ce lieu. Je puis toutefois te promettre que tu seras le seul à quitter ce monde. J'épargnerai Fornyx, de même que ta famille... et tes hommes se mettront alors à mon service. Ton nom aura sa place dans l'histoire, mais le rôle que tu y joues prendra fin. » Il lui adressa un semblant de sourire, et on pouvait lire dans son expression un sentiment authentique... de regret.

Puis il se détourna, et ses prunelles brillèrent de nouveau comme celles d'un animal tenaillé par la faim.

« Je t'accorde un moment de réflexion. Tu me trouveras à l'extérieur, quand tu auras pris ta décision. Laissons-les, Druze. »

Druze se leva et ouvrit la porte, laissant entrer la clarté aveuglante et l'air glacial du monde extérieur. Lui et Corvus sortirent et refermèrent le battant derrière eux. Pendant un moment, Rictus resta ébloui dans la pénombre par des images dues à la persistance rétinienne qui voletaient devant lui. Il avait l'impression que ses yeux n'étaient pas les seuls à le trahir ; son esprit aussi. Ébranlé par ce qu'il venait d'entendre, et il but une bonne gorgée de vin en attendant d'avoir recouvré leur usage.

« Ce n'est pas la modestie qui l'étouffe, pas vrai ? commenta Fornyx en s'asseyant avec lourdeur.

– Un véritable phénomène », fit une voix. Et tant Rictus que Fornyx sursautèrent car ils avaient oublié Eunion, resté assis dans son coin. Il se leva avec raideur et approcha de la table sans avoir posé son parchemin. L'humeur ambiante incita les chiens à gémir.

« C'est le grand avantage des esclaves, que de passer inaperçu, déclara-t-il avec un sourire forcé.

– Un avantage dont j'aimerais pouvoir bénéficier, admit Rictus.

– Crois-tu qu'il mettra ses menaces à exécution ? » s'enquit Fornyx.

Ce fut Eunion qui répondit. « En effet. Il pense tout ce qu'il dit. Il s'est forgé une image bien précise de ce qu'il est, et il ferait n'importe quoi pour ne pas s'en écarter. Les individus de ce genre sont les plus dangereux. Ce ne sont pas des individus pragmatiques mais des rêveurs.

– Ses rêves l'ont mené loin, en tout cas, déclara Fornyx en démêlant sa barbe avec ses doigts. Nous sommes dans une impasse, Rictus... Nous devons céder aux exigences de ce petit morveux, pour l'instant en tout cas. »

Rictus restait assis et faisait rouler le vin dans sa bouche en ressentant un étrange détachement. C'était comme s'il n'avait encore jamais goûté à du minérien de façon aussi complète, appréciant les moindres nuances de sa saveur. Il y découvrait des subtilités dont il n'avait jamais suspecté l'existence, une finesse qui allait bien au-delà de ce que proposaient ses cépages montagnards.

Autre chose... ce Corvus le connaissait, il le connaissait suffisamment pour jouer sur ses faiblesses. Il s'abstenait de toute menace voilée dirigée contre sa famille et ses hommes, il n'utilisait aucun moyen de pression aussi grossier. Il savait que ces techniques permettaient d'obtenir l'obéissance, mais pas la loyauté.

Corvus avait soulevé un rideau en affirmant qu'une chose bien plus importante se dissimulait au-delà, et Rictus savait, sans l'ombre d'un doute, que ce jeune homme mince et redoutable tiendrait tous les engagements qu'il prendrait. Parce que, comme venait de le dire Eunion, c'était un rêveur qui s'interdisait de nuire à l'image qu'il se faisait de lui-même.

« Nous pouvons avoir confiance en lui, je le sais.

– Tu vas donc accepter, en conclut Fornyx après avoir sifflé.

– C'est cela ou la mort... Alors, pourquoi pas ? »

Rictus se leva, un peu éméché. En regardant autour de lui la pièce dépouillée, il prit conscience d'avoir toujours assimilé ce lieu à un refuge, et il espérait que cela ne changerait jamais. Mais Corvus avait raison... et Fornyx également.

Il continuerait de vivre et mourrait en ayant sur son dos un manteau écarlate.

L'ARMÉE

Hal Goshen, autrement dit « la porte » en vieux machtique. Au cours des siècles écoulés, depuis que des hommes s'étaient installés en ce lieu, telle avait été son utilité : un passage stratégique entre la pierre et l'eau.

Les Gosthere étaient une chaîne de moyennes montagnes rocailleuses accidentées et dénudées dans leurs hauteurs qui formaient ici un long éperon s'étendant sur environ deux cents pasangs du nord-est au sud-ouest. La cité avait été érigée à son extrémité, sur un large plateau, et elle surplombait la vieille route qui traversait les Harukush d'est en ouest, à seulement une quinzaine de pasangs de la mer.

Les basses terres séparant le rivage de ces éminences avaient été âprement disputées au fil des générations, et elles étaient à l'origine de la prospérité d'Hal Goshen. Leur humus noir et profond permettait d'obtenir deux récoltes par an, si les conditions climatiques étaient favorables, et on trouvait sur la berge sud des vingtaines de villages de pêcheurs et de bourgades dont les habitants étaient citoyens de la grande cité et disposaient par conséquent du droit de vote dans ses assemblées. La plus grande de ces agglomérations, le port de Goshen, était reliée à la ville des hauteurs par une route importante et on y trouvait les rades naturelles les plus sûres de toute la côte sud où était amarrée une flottille de pêche prospère.

Toute armée qui se dirigeait vers l'ouest dans les Harukush découvrait que la bande de terre séparant les montagnes des flots se rétrécissait pour former un étroit goulot, pareil à celui d'une bouteille. Pour boire le vin de l'ouest, il fallait nécessairement la déboucher.

Une compagnie s'était arrêtée sur la crête nord-est de la cité. Ces hommes contemplaient la vaste étendue s'offrant à leurs yeux. Le froid était mordant et le vent balayait les hauteurs, soulevant la neige en flocons aussi durs et lourds que des grains de sable, des panaches arrachés aux pics qu'ils avaient derrière eux en dessinant de longs étendards blancs dans un ciel bleu pâle.

Corvus semblait souffrir du froid, bien plus que la plupart d'entre eux. Il restait emmitouflé dans un épais manteau en feutre de montagnard dont il rabattait constamment le capuchon sur sa bouche.

« Nous avons devant nous la porte de l'Occident. J'espère que nous n'aurons pas à frapper trop fort pour les inciter à l'ouvrir », déclara-t-il.

Rictus scruta les terres dégagées du sud de la cité, les fermes éparpillées mais bien plus proches les unes des autres que dans les hautes terres. Ici, un taenon de terre était presque ridicule, comparé à l'étendue dont un homme avait besoin pour nourrir convenablement sa famille dans les hauteurs. Même avec l'automne sérieusement entamé, cette contrée paraissait toujours luxuriante, avec ses vignes et ses oliviers espacés, ses arbres élagués, ses marais assainis, ses murets de tuf bien entretenus. C'était le résultat d'un millénaire de soins constants, ou plus. Un paysage domestiqué... un pigeon bien dodu que convoitait un faucon.

« La population d'Hal Goshen ne semble pas saisie de frayeur à la vue de ton armée », déclara

Fornyx.

La neige avait grisé tant sa barbe que ses sourcils. Il paraissait transi et presque aussi âgé que Rictus.

« Notre camp se situe huit pasangs plus à l'est, répondit Corvus sans détacher son regard avide de la cité. Mais tous savent où nous sommes. Ils ont fermé leurs portes il y a une semaine, après avoir entassé à l'intérieur des murs le plus de provisions possible. La route du port a été condamnée par ma cavalerie.

– Je ne vois ni fermes fumantes ni vignobles dévastés, fit remarquer Rictus.

– Ce n'est pas ma façon de procéder. Je veux m'emparer de cette cité et des terres qui l'entourent, pas m'approprier des ruines.

– Comment nourris-tu tes troupes, en ce cas ? s'enquit un Fornyx profondément surpris.

– Des convois de ravitaillement nous parviennent de mes possessions orientales. C'est ce qui me permet de poursuivre mes offensives même en hiver. Nous procédons naturellement à quelques pillages au cours de nos déplacements, mais je trouve préférable de ne pas ravager un pays dont on souhaite se concilier la population.

– Il serait possible de rétorquer qu'un homme qui voit sa ferme s'envoler en fumée est plus enclin à se montrer docile », contra Fornyx.

Corvus riva sur lui ses étranges yeux clairs. « J'ai appris qu'il existe deux façon de traiter son prochain. Soit on le respecte, soit on l'élimine. Toute attitude intermédiaire ne fait qu'engendrer du ressentiment et une vive soif de vengeance.

– Ton univers est à la fois très simple et impitoyable, déclara Fornyx.

– J'ai un sommeil paisible », conclut Corvus en souriant.

Rictus avait suivi l'échange de propos sans intervenir. Il pensait à Hal Goshen. Andunnon se trouvait à moins de soixante pasangs de là, dans les hauteurs des Gosthere, et il y vivait depuis une vingtaine d'années. Il connaissait bon nombre de personnes qui habitaient derrière ces murailles de tuf, il s'était assis à leur table et avait bu leur vin. Phaestus, le tribun du Kerusia local, avait à plusieurs reprises fait appel à ses services. Il était venu dîner à Andunnon, il avait chassé à ses côtés. Rictus s'était rendu avec Aise au théâtre de cette cité, pour y voir interpréter des œuvres d'Ondimion. La robe rouge de son épouse provenait de son agora et c'était du port de Goshen que Rictus avait embarqué pour l'Empire, tant d'années plus tôt. La mer avait alors été noire de nefs, la flotte des Dix Mille.

Il n'avait aucun désir d'assister au siège de cette cité et à sa prise, de voir sa population se faire massacrer ou réduire en esclavage. Ces drames se dérouleraient bien trop près de chez lui, d'une foule de souvenirs ayant jalonné son existence.

« Ton raisonnement est plein de bon sens, dit-il à Corvus. Hal Goshen et ses environs réussiront sans doute à lever quatre mille combattants, dont les deux tiers armés de lances. Tout espoir de nous vaincre serait illusoire. Si nous les informons de notre supériorité numérique, convaincre leur Kerusia d'ouvrir les portes de la cité ne devrait pas être bien difficile. »

Corvus hocha la tête, en le dévisageant attentivement. « C'est également mon opinion. Il serait toutefois préférable de le leur faire savoir par quelqu'un qu'ils connaissent, une personne qui leur

inspire confiance. »

Rictus baissa les yeux sur le jeune homme encapuchonné. « En effet.

– Et si nous allions au préalable jeter un coup d’œil à ton armée, Corvus ? suggéra Fornyx. Je suis impatient de voir ce qui suscite une aussi vive émotion. »

Un camp militaire est généralement annoncé par le vent qui charrie des odeurs de fumée et de merde. Alors qu’ils descendaient à pas lourds vers la plaine, Rictus perçut dans la brise des relents qui ravivèrent une foule de souvenirs.

S’il avait livré de nombreux combats depuis son retour avec les Dix Mille, plus de vingt ans plus tôt, il n’avait jamais appartenu à une force de plus de deux ou trois mille hommes. Les conflits interurbains des Macht se déroulaient à petite échelle, selon des règles devenues quasi rituelles. Des sièges tels que ceux établis lors de la campagne de Corvus étaient pour le moins inhabituels.

Les combattants de deux cités s’affrontaient en été, bien avant les moissons, et ils se chargeaient avec autant de raffinement tactique que deux béliers en rut. Le champ de bataille sur lequel se déroulait la rencontre avait déjà été foulé par leurs pères et leurs grands-pères, car il servait d’arène depuis des temps immémoriaux. Un camp était vainqueur, l’autre vaincu, et le premier dictait ses conditions au second. Il était rare que de tels combats conduisent à la disparition d’une cité en tant qu’entité politique ; les Macht auraient assimilé cela à un sacrilège.

Il existait cependant des exceptions. La cité d’origine de Rictus, Isca, avait par exemple été rasée par une coalition de ses voisins parce qu’elle formait ses citoyens tels des mercenaires afin d’imposer ses volontés à tous ceux qui vivaient alentour, faire d’eux ses vassaux. Ce qui était pour les Macht intolérable, contraire à tous leurs principes. Dans les Harukush, guerroyer était une distraction sanglante, un rite de passage entre l’enfance et l’âge adulte qui permettait de surcroît d’accroître les biens et le prestige de sa cité. Le but d’une guerre n’était jamais la conquête.

Un usage que Corvus avait radicalement bouleversé.

Comment s’y est-il pris ? se demanda Rictus. Qui est ce garçon et d’où vient-il ? Les questions qu’il se posait étaient nombreuses, et il n’avait pas encore admis qu’il s’agissait d’une des raisons de sa présence parmi ces hommes. La curiosité, le besoin de comprendre. Il souhaitait découvrir comment Corvus s’y prenait pour arriver à un tel résultat.

Le bivouac de ses troupes était démesuré, une vaste balafre dans la campagne. Approximativement carré, le camp s’étendait sur peut-être vingt taenons, le plus vaste rassemblement de tentes, de chevaux et de parcs à chariots que Rictus avait pu voir dans les Harukush. Fornyx s’arrêta net dès qu’il le vit, avant de passer ses doigts dans sa barbe. « Par Phobos ! Tout ce qu’on raconte est donc vrai ! Tu as vraiment conquis tout l’Orient et tu l’as amené jusqu’ici avec toi ! »

Corvus leur désigna divers secteurs du campement.

« Les plus proches du point où nous sommes sont ceux des conscrits, les citoyens des villes de l’est qui suivront cette armée jusqu’à la fin de cette campagne. Derrière eux se trouvent mes lanciers, ceux qui se battent à mes côtés depuis la prise d’Idrios, il y a deux ans. Les Igraniens de Druze campent au nord, et la cavalerie de mes Compagnons s’est installée à l’arrière. »

Rictus avait déjà eu l'occasion de voir de grandes armées. Les forces d'Arkamenes, le Kufr qui revendiquait le trône du Grand Roi, avaient compté plus de trente mille hommes, et Ashurnan avait aligné des troupes bien plus nombreuses encore sur le champ de bataille des Kunaksa. Il y avait dans le camp de Corvus plusieurs milliers de combattants, mais ce n'était pas l'armée décrite par les rumeurs... elle était bien plus modeste.

« De combien d'hommes disposes-tu, Corvus ? demanda-t-il à brûle-pourpoint.

– D'un nombre suffisant pour mener à bien mes projets. J'ai dû laisser plusieurs garnisons derrière moi. » Corvus inclina latéralement la tête, tel un oiseau. « Il y a ici un peu moins de quatorze mille hommes.

– Par Phobos ! » s'exclama une fois de plus Fornyx.

Mais il en aurait fallu bien plus pour impressionner Rictus.

« Il te faut en ce cas espérer que Karnos ne réussira pas à rassembler contre toi la totalité de la Ligue avenienne.

– Le nombre ne fait pas tout, Rictus. Tu es bien placé pour le savoir. »

Ils descendirent des collines pour gagner le campement placé sous la surveillance de piquets de deux ou trois sentinelles à cheval, des hommes sans armures munis de javelots et montés sur les petits chevaux endurants des hauteurs orientales. Plus près de la multitude de tentes de peau, c'étaient des lanciers qui montaient la garde. Les guerriers macht avaient pour boucliers des aspis portant le sceau de leur cité d'origine, le sigile initial de son nom, mais tous les membres des troupes personnelles de Corvus avaient un oiseau noir pour symbole

Il s'agissait de leur unique concession à l'uniformité. Les plus proches levèrent leur lance et crièrent le nom de leur chef sitôt qu'ils le reconnurent, ce qui suscita une vive agitation dans la totalité du bivouac, comme le vent eût fait onduler une vague d'épis dans un champ de blé mûr. Le jeune homme encapuchonné qui marchait près de Rictus repoussa son chlamys de montagnard et leva la main en pénétrant dans ce secteur, pour y être accueilli par le cri inarticulé et rauque des multitudes qui l'avaient aperçu.

« Ils aiment ce nabot », laissa échapper un Fornyx surpris.

Une ville de toile, avec des rues tracées au cordeau, délimitées par des rondins là où la nature du sol le permettait. Il y avait des latrines à chaque intersection, de profondes tranchées au-dessus desquelles des hommes étaient accroupis. D'autres étaient creusées pendant que Rictus s'intéressait à la scène. La discipline qui régnait en ce lieu dépassait de beaucoup celle des soldats-citoyens.

Il y avait un espace dégagé devant la plus grande de toutes les tentes qu'il avait eu l'occasion de voir. De hauts poteaux de bois, surmontés d'une barre transversale, avaient été alignés sur un côté, comme un chapelet de gibets.

« Qu'est-ce que c'est ? demanda Fornyx.

– Le terrain d'exécution, répondit Corvus. Et voici ma tente. Rictus, je serais heureux de t'y inviter.

– Où sont mes hommes ? Je désire les voir. »

Corvus adressa un signe de tête à Druze, qui s'éloigna d'un pas rapide. Il s'était mis à pleuvoir, une bruine glaciale qui accompagnait des nuages descendant des montagnes. « Entre. Ils seront ici sous peu. »

La tente était très haute, une maison de peaux sur lesquelles les gouttes avaient commencé à crépiter avec insistance et dont une cloison complète avait été remontée, soulevée par des piquets. Il y avait à l'intérieur des braseros dans lesquels du charbon de bois diffusait chaleur et lumière, une grande table couverte de cartes, un lit de camp rudimentaire et un chevalet sur lequel étaient suspendues des armes et une cuirasse noire. Deux sentinelles de faction près de la large entrée restaient aussi immobiles que des statues de marbre, sans faire cas de la pluie qui cinglait leur visage.

« C'est mon foyer », déclara Corvus en se dépouillant de son chlamys trempé et en tendant les mains vers la chaleur d'un brasero. Deux garçons qui ne devaient pas avoir plus de quinze ans prirent son manteau et allèrent chercher du vin dans un pichet en verre qu'ils posèrent sur la table.

« J'ai fait assembler cette tente après la prise d'Idrios. Il a fallu pour cela les peaux de quatre-vingts bêtes. Au cours des deux dernières années, je n'ai pas dormi sous un toit véritable plus d'une demi-douzaine de fois. » Il redressa la tête, en souriant. « J'aime me laisser bercer par les crépitements de la pluie... Mais bois, Rictus. Ce n'est pas du minérien, mais il le vaut presque. Nous dînerons au crépuscule. Tu feras alors la connaissance des autres commandants de mon armée. Nous avons un grand nombre de choses à mettre au point. »

Rictus but, en admirant le pichet en verre et en étudiant discrètement les cartes étalées sur la table. On y voyait principalement l'est des Harukush, ses fleuves, ses cités et ses villes. Mais il y avait un document où cette contrée était représentée jusqu'à Machran et son arrière-pays, le cercle de cités qui appartenaient à la libre confédération connue sous le nom de Ligue avenienne, du nom d'Avennos, la cité où cette alliance avait été scellée plus de vingt ans plus tôt.

Le jeune homme debout près du brasero avait en seulement deux ans parcouru et conquis huit cents pasangs dans les Harukush. D'après ces cartes, il contrôlait désormais au moins douze grandes cités ainsi que les bourgades et villages innombrables les séparant.

D'où diable était-il venu ?

« J'étais certain de vous trouver avec un verre à la main, vous deux ! » fit une voix. C'était Kesero, et son sourire était si large qu'il révélait les fils d'argent enroulés autour de ses dents. Il avait près de lui Valerian, dont le visage, à la beauté étrange, était illuminé par ce qui devait s'apparenter à du soulagement.

« Rictus... Ça s'est passé comment, à la ferme ? Est-ce que Rian...

– Toute ma famille va bien, répondit Rictus sans pour autant sourire. Au rapport, centurions. Où sont nos hommes ? »

Tous se raidirent, le visage strié de gouttes de pluie. Debout à côté de Rictus, Fornyx restait silencieux. Les deux hommes plus âgés portaient leur cuirasse noire, les chitons et les manteaux écarlates de leur profession. Les hommes de Druze s'étaient chargés de transporter le reste de leur équipement, mais ils avaient tout de vétérans avec leurs épées. Alors que Valerian et Kesero portaient des chitons civils n'ayant probablement pas été lavés depuis fort longtemps.

« Les têtes de chien bivouaquent à un demi-pasang d'ici, du côté sud du campement, déclara Valerian. Tous sont présents et en armes. Nous attendons tes instructions.

– Nous avons voté, jugea utile de préciser Kesero dont le crâne chauve était rendu brillant par la pluie. Ils te suivront, quelle que soit ta décision, Rictus. Ils n'ont pour l'instant signé aucun contrat, et ils ne le feront que si tu es d'accord. »

Rictus regarda Corvus. « Je pense que cela sort du cadre des conventions habituelles, car les règles du jeu ont changé.

– C'est un autre sujet qu'il nous faudra aborder, fit Corvus. Quand nous en aurons le temps. » Druze et deux aides de camp entrés sous la tente derrière Valerian et Kesero attendaient patiemment. L'Igranien paraissait rongé par la curiosité, comme un chaton intrigué par une pelote de laine.

« Je dois vous laisser. Reste avec tes officiers, Rictus. Les serviteurs viendront préparer la tente pour le repas du soir dans un petit moment... et vous aurez en attendant les lieux à votre entière disposition. » Il parcourut du regard les quatre mercenaires et hésita une seconde, avant de secouer la tête et de faire signe à Druze et aux aides de camp de ressortir avec lui sous la pluie.

« Le grand conquérant nous quitte, commenta sèchement Fornyx. Servez-vous des coupes de ce vin, mes frères : ce garçon n'a apparemment que ce qu'on trouve de meilleur. »

Mais Valerian et Kesero restaient immobiles, comme paralysés par le regard de Rictus qui leur demanda sur un ton aussi glacial que la pluie :

« Alors, que vous est-il arrivé ?

– Nous étions dans une taverne de Grescir, lorsqu'ils nous ont cernés, déclara Valerian. Pratiquement ivres morts.

– C'était un petit trou perdu sur la route d'Hal Goshen, précisa Kesero. Nous nous y étions arrêtés pour permettre aux hommes de remplir leurs outres. Ils devaient surveiller la route. Ce maudit Druze aux yeux noirs a encerclé l'établissement avec ce qui semblait être un millier d'hommes, puis il nous a informés que toi et Fornyx aviez entamé des négociations avec leur chef.

– Ils nous ont garanti qu'il ne nous arriverait rien de fâcheux si nous les suivions jusqu'à leur camp, fit Valerian. Le temps de nous mettre en formation, ils avaient massé un autre millier d'hommes sur les collines se trouvant hors de la ville, ainsi que leur cavalerie. Qu'aurions-nous dû faire, Rictus ?

– Ouvrir l'œil.

– Ce Corvus sait tout ce qui te concerne, marmonna Kesero. Sur ta vie, ta famille, la ferme. Il doit avoir posté il y a des mois des espions chargés de guetter notre arrivée sur chacune des routes qui vont d'Idrios à Machran.

– Et nos hommes, comment les traitent-ils ?

– Les intendants de Corvus pourvoient à leurs besoins... Ils leur ont même attribué des tentes et des places dans le convoi de ravitaillement. » Valerian secoua la tête. « Tout est parfaitement organisé, comme s'ils avaient prévu notre arrivée il y a des semaines.

– C'est certainement le cas. J'ai pu constater que Corvus ne veut rien laisser au hasard.

– Alors, qu’allons-nous faire ? demanda Kesero. Tenter quelque chose, ou nous incliner devant ce gosse pendant qu’il nous la met bien profond ? »

Rictus regarda les cartes étalées sur la table. Tout est délibéré, comprit-il. Corvus a fait placer là ces documents pour m’informer de ses réalisations et de ses intentions.

De quoi ce phénomène est-il capable lors d’une bataille, avec ses idées bizarres, ses guerriers montés sur des chevaux ? Une fois de plus, tout cela alimentait sa curiosité.

« Il serait stupide de permettre à une fierté mal placée d’influencer nos décisions », murmura-t-il en touchant la table aux cartes et en voyant la totalité des territoires des Macht étalés devant lui comme l’illustration d’une histoire déjà écrite. Il pensa à la campagne mesquine et brutale de l’année précédente, à l’incompétence impardonnable des hommes qui avaient fait appel à leurs services, aux innombrables petites querelles qui lui avaient valu de se battre ces vingt dernières années lors de guerres vides de sens, des petits affrontements sordides dont ne résultaient que des morts, des invalides et des gens réduits en esclavage.

Que tout cela avait donc été vain !

Il se remémora les Kunaksa, l’effroyable magnificence de ces jours passés sur les collines des chèvres, quand le destin d’un empire dépendait d’eux et qu’ils forgeaient une légende.

« Nous pourrions faire bien pire que cela, pensa-il à voix haute avant de considérer ses jeunes centurions en haussant un sourcil. Vous avez piètre allure. Depuis combien de temps êtes-vous là ?

– Cinq jours, répondit Valerian avec un sourire gêné. Nous sommes restés entre nous.

– Rendez-vous présentables... Je veux vous voir porter l’écarlate, quand nous nous assoirons à cette table avec ses officiers. Nous ne devons pas ressembler à des bandits de grand chemin, en leur présence.

– C’est également valable pour tous nos hommes, ajouta sèchement Fornyx dont les yeux avaient recouvré un certain éclat. Nous sommes de vrais guerriers... alors que ce Corvus n’est qu’un amateur éclairé. »

Les officiers de l’armée du dilettante en question arrivèrent en fin de journée, alors que les feux de camp commençaient à illuminer le crépuscule bleuté miroitant de pluie. Des tables à tréteaux avaient été dressées, avec des bancs de chaque côté.

Les adolescents imberbes qui servirent le dîner n’étaient pas des esclaves, et ils se comportaient avec une étrange nonchalance. Par ailleurs, ils considéraient Rictus et ses centurions sans dissimuler leur curiosité.

Les autres étaient plus réservés. Il s’agissait principalement d’individus assez jeunes, de l’âge de Valerian. Corvus les présenta pendant que des plats étaient disposés sans cérémonie sur la table, un ordinaire de militaire : du pain noir, de la viande de chèvre salée, du fromage à pâte cuite ainsi que de l’huile d’olive et du vinaigre pour faire glisser le tout. Le vin était local, Rictus avait eu l’occasion d’en boire un bon millier de fois. De toute évidence, les meilleurs crus étaient réservés aux invités de marque et aux grandes occasions.

Druze était présent en tant que chef des Igraniens, et un tête en paille aux larges épaules

répondant au nom de Teresian fut présenté en tant que général du corps des lanciers personnels de Corvus. En le dévisageant, Rictus eut l'impression de se voir tel qu'il avait été vingt ans plus tôt, un jeune homme décharné et peu expansif aux yeux gris.

Un individu plus âgé, peut-être dans la trentaine, leur dit qu'il s'appelait Demetrius. Il n'avait qu'un seul œil, la cavité oculaire de l'autre n'étant qu'un amas de tissus cicatriciels convolutés. Il était le général des conscrits, ces lanciers que Corvus avait enrôlés de force dans chacune des douze cités conquises. Rictus se demandait ce que ces hommes – ils étaient environ six mille, d'après les rumeurs – ressentait en se battant si loin de chez eux pour un homme qui les avait privés de leur liberté et de leur indépendance. Sans doute étaient-ils là en tant que garants de la bonne conduite de leur cité bien plus que pour toute autre raison.

Mais le véritable choc fut attribuable au responsable de la cavalerie de Corvus, ceux qu'il appelait ses Compagnons. Plus grand d'une tête que toute autre personne présente sous la tente, Ardashir avait des yeux vert vif, une peau pâle et dorée, un visage si allongé qu'il en devenait chevalin et de longs cheveux noirs réunis en chignon. Ardashir n'était pas un Macht mais un Kufr.

Rictus n'avait plus vu un seul de leurs représentants depuis bien longtemps. Il savait par expérience que toutes les races de ce monde avaient des silhouettes et des tailles différentes. Il en avait rencontré un bon nombre lors de ses voyages, et si les Macht les regroupaient tous sous un terme générique désobligeant, ce n'était pas son cas.

Il y avait de nombreuses castes au sein de l'Empire, mais la plus élevée était constituée par les Kufr qui venaient du cœur d'Asuria et parlaient le langage de la cour du Grand Roi, lui fournissant ses gardes personnels et ses administrateurs. À en juger par son aspect, Ardashir était l'un d'eux, un Kefren appartenant à la noblesse impériale alors qu'il s'asseyait à la table des Macht et occupait un poste de commandant dans leur armée.

Rictus constata que l'intérêt qu'il lui portait était réciproque, et Ardashir finit par sourire. « Il est rare de pouvoir rompre le pain en compagnie d'une légende. Comme toutes les personnes réunies en ce lieu, j'ai entendu citer le nom de Rictus d'Isca dans toutes les histoires qui ont bercé mon enfance. Penser que nous allons combattre côte à côte me transporte de joie. » Sa voix était profonde, mélodieuse, et son machtique presque irréprochable. « Bois avec moi. »

Rictus sentait sa gorge se serrer. Les traits du Kefren avaient réveillé de vieux souvenirs. Il se remémorait des visages comparables, le chargeant, un alignement d'un millier d'individus si proches que leur salive atteignait sa peau, que leur sang imprégnait ses vêtements. Il les avait piétinés dans la fange et les borbiers des Kunaksa. Il n'aurait pas cru que tant d'éléments de son passé pourraient être ravivés avec autant de précision et de puissance autrement que pendant le sommeil, et il dut contrer le désir soudain de se lever d'un bond. Il parvint toutefois à baisser la tête et boire une coupe de vin jaune.

Tous le regardaient. Rictus, le commandant des Dix Mille, saisi de panique face à un seul Kufr. Il serra les dents et se ressaisit. Lorsqu'il se redressa, son visage était aussi inexpressif qu'une pierre à briquet.

« Tu te trouves bien loin de chez toi », réussit-il à répondre.

Ardashir le confirma de la tête. « Un ami est passé, et je lui ai emboîté le pas.

– Les semblables d'Ardashir constituent le plus gros de la cavalerie, les Compagnons, précisa

le borgne Demetrius. Ils ont été parmi les premiers à prendre le parti de Corvus, et ils le suivent depuis le tout début de son aventure...

– Ce sont mes amis, tous autant qu'ils sont, l'interrompit Corvus de sa voix claire et forte. Ils se sont battus à mes côtés sur une douzaine de champs de bataille. Les Macht n'ont jamais su apprécier le potentiel de la cavalerie, et un homme ne peut devenir un cavalier du jour au lendemain. Pour créer un tel corps d'armée, il m'a fallu aller chercher des hommes au-delà des mers. Rictus, tu as dans ta jeunesse traversé cette contrée en te battant contre la moitié de l'Empire. Toi, entre tous les hommes, tu dois apprécier la valeur de ceux qui y résident. »

La tension de Corvus se lisait sur ses traits, et Rictus comprit que le jeune conquérant le soumettait à une épreuve. Ce fut à Ardashir qu'il adressa sa réponse.

« J'ai affronté les Honai du Grand Roi dans les Kunaksa, et la cavalerie asurienne à Irunshahr. Vouloir me convaincre des prouesses dont ton peuple est capable serait superflu. »

Druze se pencha vers Ardashir et leva la main pour la refermer sur son épaule. « Prouesses ou pas, il ne ferait de toi qu'une bouchée, tête en paille ! »

Tous éclatèrent de rire autour de la table, Ardashir plus fort que les autres. Il trinqua avec Druze, aussi proche de lui que peuvent l'être des frères d'armes. Rictus essuya la sueur glacée de son front. Il constata que Corvus le considérait toujours avec un sourire sans joie. Puis le jeune homme au teint pâle leva sa propre coupe à l'attention de Rictus et la vida d'un trait. Tout indiquait que la mise à l'épreuve était terminée.

« Rictus a fait atteindre à ses têtes de chien une excellence que je n'ai retrouvée chez aucun autre corps de troupe qu'il m'a été donné de voir », lança Corvus d'une voix assez forte pour imposer le silence à toute la tablée. « Ils ne sont qu'une demi-mora à manier la lance, mais je veux qu'ils servent d'exemple à toute mon armée. C'est pourquoi je fais de Rictus d'Isca un de mes maréchaux, autrement dit votre égal. Demetrius, Teresian, vous lui demanderez conseil sur la façon de former vos hommes. Si nous pouvons envoyer au combat une phalange qui se bat aussi bien que l'ont fait les Dix Mille, rien ne pourra nous résister dans tous les Harukush. »

Il y eut un murmure approbateur et Fornyx donna une tape dans le dos de Rictus, tout en se penchant pour lui dire à l'oreille : « Mes félicitations, maréchal. Avant de me laisser baiser ton cul désormais honoré, regarde tes collègues. On pourrait croire que tu viens de pisser dans leurs coupes. »

Demetrius le borgne et Teresian le décharné buvaient en silence, en le dévisageant, et Rictus sut qu'il venait de se faire ses premiers ennemis au sein de l'armée de Corvus.

L'HOMME À LA PORTE

Une branche feuillue lui permit d'atteindre sans encombre les murailles de la cité. Il neigeait, des flocons sombres et humides propres à cette saison agonisante. Tout imperméable qu'il fût, le Divin Fléau ne l'isolait pas de la froidure et Rictus tremblait sous le manteau écarlate alors qu'il attendait en tenant le rameau d'olivier à bout de bras, surplombé par la pierre piquetée des remparts. Il régnait une activité intense, tout là-haut sur le chemin de ronde. Il pouvait voir des reflets de casques coniques s'y déplacer, mais les portes massives de la cité restaient closes.

Un an et demi s'était écoulé depuis qu'il s'était dressé là pour la dernière fois, à la fin de l'été, juste avant de partir se battre pour le compte de Nemasis.

Les portes avaient alors été grandes ouvertes, le soleil chaud et les récoltes aussi mûres qu'une grenade venant d'être cueillie. Les routes étaient encombrées de gens, de chariots et de bêtes allant au marché de Fin d'Été. La plupart des paysans des environs effectuaient ce voyage une fois l'an, pour vendre ce qu'ils avaient cultivé, élevé ou tissé, et obtenir en échange ce qu'ils ne pouvaient produire sur leurs terres. Ils rentreraient chez eux avec des poteries en argile rouge, spécialité de cette cité, un nouveau fer de hache, un esclave, voire un manuscrit de poésies qu'ils liraient près du feu pour meubler les sombres heures de l'hiver.

Hal Goshen était au cœur de la vie de tous les hommes vivant à soixante pasangs à la ronde, appartenant au paysage au même titre que les montagnes blanches dressées loin sur l'horizon nord. Un élément aussi immuable de leur existence ne semblait pas pouvoir disparaître un jour, être rayé de la carte par la volonté d'un seul homme.

Ce qui risquait néanmoins de se produire, si Rictus n'obtenait aucune réaction de ceux qui se terraient derrière ces murailles.

« Je suis Rictus d'Isca, répéta-t-il pour la énième fois. Je suis connu de vous et des membres de votre Kerusia. Je suis ici en tant que porte-parole du général Corvus dont l'armée se trouve derrière moi. »

Toujours rien. La colère prit le dessus.

« Ouvrez ces putains de portes, bon sang ! Je suis seul et je me les gèle ! »

Un éclat de rire, dans les hauteurs. Finalement, on put entendre claquer un verrou récalcitrant et une petite porte s'ouvrit dans le portail pour laisser passer un personnage enveloppé d'un lourd manteau. Le panneau se referma avec bruit derrière lui.

« J'espère qu'Aise a descendu les chèvres des alpages, déclara le nouveau venu. Il doit désormais y avoir là-haut des congères dans lesquelles un veau disparaîtrait. » Cet homme était mince comme un fouet, avec de longs cheveux gris terne et un clou d'or dans une narine. Un sourire révéla des dents blanches d'homme bien plus jeune... Il en avait toujours été aussi fier que de

l'effet qu'il avait sur les femmes, se rappela Rictus.

« Phaestus, la déesse soit louée ! dit-il. Je commençais à penser que j'allais recevoir une flèche en plein cou.

– J'ai fait braquer tous les arcs sur toi, même si je doute que leurs flèches puissent traverser ton Divin Fléau. Ce qu'on dit est donc vrai... Les têtes de chien ont vendu leurs services au conquérant venu de l'est.

– C'est exact, même si nous n'avons pas eu véritablement le choix. »

Les deux hommes se dévisagèrent sans rien ajouter pendant une minute qui parut s'éterniser. Ils étaient deux amis intimes. Rictus avait dîné dans la demeure de Phaestus, apporté des présents à ses filles et fait le récit de ses anciennes campagnes à son fils. Les deux hommes avaient chassé l'ours ensemble dans les collines, et partagé leur vin autour d'un feu de camp, pendant que Fornyx les faisait rire avec ses plaisanteries grivoises.

« Ah, eh bien, tout indique qu'il prend un malin plaisir à nous confronter à des choix difficiles ! déclara finalement Phaestus. Même toi. Que penses-tu de lui, Rictus ? Est-il le champion invincible dont tous parlent ? »

Rictus se représenta Corvus, ce frêle jeune homme de petite taille aux ongles manucurés, avant de répondre avec sincérité : « Eh bien, il m'effraie bien plus que tout homme qu'il m'est arrivé de rencontrer.

– Par Phobos ! » s'exclama Phaestus, visiblement choqué.

Rictus le prit avec douceur par l'épaule pour l'écarter des murs de la cité. « Je suis venu vous transmettre ses conditions.

– Il détient Aise et tes filles... c'est ça ? »

Rictus secoua la tête. « Écoute-moi, Phaestus, et regarde au sud. Analyse ce que tu vois et sois sincère envers toi-même. »

La neige avait blanchi toutes les terres agricoles, les transformant en vaste étendue blanche uniquement rompue par les contours des murets et la résille à peine visible des vignobles et des oliveraies. Mais, à environ quatre pasangs du point où ils se dressaient, une tache noire recouvrait ce monde, une succession ordonnée de lignes constituées d'hommes et de chevaux. Une armée impressionnante, déployée sur une largeur bien supérieure à celle de l'agglomération devant laquelle elle se tenait.

« Il y a là vingt-cinq mille hommes, Phaestus, et tous sont des vétérans habitués à la victoire. Ne viens pas me dire que tes concitoyens pourront leur résister. Je sais de quelles forces dispose Hal Goshen. Je connais tes centurions et la formation qu'ils dispensent.

– Je n'en doute pas. Cependant, nous ne sommes pas seuls, Rictus. Tu oublies Machran et la Ligue. Karnos lui-même a voulu t'engager à la fin de l'été, et tu as décliné son offre. Mais la Ligue se portera à notre secours.

– Ses troupes arriveront trop tard. Ses Kerusia ont consacré ces deux dernières années à s'interroger sur les mesures qu'il convenait de prendre au sujet de Corvus, et ils n'ont fait que tourner en rond à la poursuite de leur queue. Ils n'ont pas d'armée qu'ils pourraient vous envoyer, Phaestus, alors élimine cette possibilité de ton esprit. L'avance de Corvus a été bien trop rapide.

Je te le dis en toute amitié, accepte ses conditions. »

Le visage de Phaestus était aussi blanc que ses cheveux. « Quelles sont-elles ?

– Elles sont identiques à celles qu’il a imposées à une douzaine d’autres cités. Vous devrez renoncer à votre indépendance et vous joindre à lui, le reconnaître en tant que monarque absolu. Vous verserez à son administration une dîme sur toutes vos richesses et tous vos revenus, et mettrez chaque année à sa disposition cinq cents lanciers qui iront combattre au côté de ses troupes... Faites cela, et Hal Goshen sera épargné... il ne pénétrera pas dans la cité, même s’il y nommera un gouverneur. » Rictus prit de nouveau Phaestus par le bras pour exercer une pression sur son biceps. « Je lui en ai parlé. Il t’attribuera ce poste, Phaestus. Tu en as ma parole, et si tu te montres loyal, ton fils Philemos te succédera.

– Il établit donc des dynasties ? lança sèchement Phaestus. Des roitelets qui serviront les intérêts du monarque suprême ? Que deviendrons-nous, Rictus ? Nous ne serons pas meilleurs que les Kufr. Un homme libre dispose de sa lance et de sa voix pour se faire entendre de ses pairs ; c’est ainsi que les Macht ont toujours vécu.

– Les temps changent, rétorqua Rictus que l’irritation commençait à gagner même si sa colère n’était pas dirigée contre son interlocuteur. Je t’avertis, en tant qu’ami fidèle, que si vous ne vous soumettez pas il raserà cette cité... à titre d’exemple. Toi et ton fils, vous mourrez, et vos femmes seront réduites en esclavage. Hal Goshen disparaîtra, comme Isca. Il mettra ses menaces à exécution, tu peux me croire. »

Phaestus le dévisagea avec surprise et mépris.

« Voilà donc ce qu’est devenu le chef légendaire des Dix Mille, cet homme que je considérais comme mon ami ? Voici Rictus d’Isca réduit au statut de porte-parole d’un barbare ! Retourne auprès de ton maître, Rictus, et dis-lui...

– Pour l’amour d’Antimone, Phaestus, ne le prends pas de haut ! Nous vivons dans un monde impitoyable, et l’honneur n’a de la valeur que dans les belles histoires. Ce qu’il te propose est sans prix. L’accepter n’est pas déshonorant et épargnera à tes concitoyens un épouvantable cauchemar. »

Phaestus semblait hésiter entre s’emporter et sangloter. Il secoua la tête.

« Je n’ai jamais véritablement compris ce qu’est un mercenaire. Les manteaux écarlates appartiennent à une espèce en voie de disparition, et nous en avons fait des sortes de légendes. Mais finalement, seul compte pour vous le poids de la bourse du plus offrant. Je crache sur ce que tu crois être l’honneur, Rictus. »

Rictus le saisit par le cou, les yeux brillant de colère. « Surveille tes paroles, vieillard ! Tu ne sais pas de quoi tu parles. As-tu déjà vu les flammes consumer une ville ? Moi, oui. J’ai vu mon peuple conduit au marché aux esclaves, ma famille massacrée. Sache que si tu condamnes les tiens à connaître un tel destin pour préserver ta fierté pitoyable, je mettrai un point d’honneur à vous retrouver et vous tuer de ma main, toi et ton précieux fils, dès qu’une brèche aura été ouverte dans les murs de ta cité. Et sache aussi que la dernière vision que tu emporteras de ce monde sera celle de mes hommes occupés à violer ton épouse et tes filles. »

Il repoussa Phaestus tel un chien voulant se débarrasser de la carcasse d’un rat mort.

« Je suis venu vers toi en toute amitié. J'ai proposé ton nom à Corvus parce que je te croyais juste et honorable, quelqu'un capable de gouverner avec sagesse. Tu aimes cette cité, tout comme moi. Son destin ne dépend plus que de toi. »

Phaestus se massa la gorge, en le foudroyant du regard. « Crois-tu que je voudrais devenir un tyran, lui-même esclave d'un autre tyran ? Tu me connais bien moins que je ne l'aurais cru, Rictus, et tout indique que je ne savais rien de toi.

– Retransmets cette proposition au Kerusia... Vois ce qu'en pensent les autres anciens et soumets la décision à un vote de l'Assemblée.

– Comment t'a-t-il soudoyé ? demanda Phaestus en arborant une moue de dédain. A-t-il promis de te laisser les restes de ses conquêtes ? Antimone nous surveille, Rictus. Ses ailes noires battent au-dessus de notre tête tout au long de notre existence. Vous aurez un jour à répondre de vos actes, toi et Corvus.

– Je suis disposé à courir le risque en ce qui concerne les dieux. Réfléchis à l'offre que j'ai faite, et demande-toi si tes idéaux ont plus de valeur que toute une cité. Corvus veut une réponse avant la nuit. Faute de l'avoir reçue, son armée lancera l'assaut au lever du jour. »

Rictus pivota sur ses talons et repartit. Ni Phaestus ni les hommes de faction sur les murailles ne purent voir son expression tourmentée.

Hal Goshen capitula. Sarmenien, un des anciens du Kerusia, fut proclamé gouverneur par Corvus. La cité se vit attribuer un petit groupe de clercs de l'entourage du conquérant et accepta d'approvisionner en partie ses troupes jusqu'à la fin de la campagne militaire qu'il avait engagée. Cinq cents jeunes gens à la mine sinistre et bardés de l'armure de leurs pères allèrent grossir les troupes massées dans la plaine et furent placés sous les ordres de Demetrius.

Nul n'entendit plus parler de Phaestus. Il avait présenté les termes de la reddition de la cité au Kerusia, avant de fuir Hal Goshen et disparaître dans les collines avec les siens. En son absence, et à la demande pressante de Corvus, le Kerusia le déclara ostrakr avant d'être dissous. Comme les mercenaires, cet homme n'était plus citoyen d'aucune cité.

Il s'agissait sans doute de la conquête la plus rapide à laquelle Rictus ait assisté. Pas une seule goutte de sang n'avait été versée, et cependant une forteresse était tombée. Par ailleurs, la chute d'Hal Goshen libérait la voie d'accès à tout le centre ouest des Harukush. Le bouchon du goulot d'étranglement avait sauté.

Le lendemain matin, les troupes de Corvus constituaient des colonnes, un fleuve d'hommes qui obscurcissait toutes les basses terres. L'immense camp fut démonté ; les tentes de cuir, les forges de campagne, les barils de provisions, tout fut réuni et chargé sur les chariots du convoi de ravitaillement. Puis l'ensemble se mit en mouvement. Les nuages se scindèrent et un soleil doré métamorphosa ces troupes en énorme serpent hérissé de piquants, rampant vers l'ouest. Les compagnies innombrables défilèrent sous des murailles dans lesquelles elles n'avaient pas eu à ouvrir la moindre brèche.

En leur sein, Rictus avançait à pas lourds et en silence à la tête de ses hommes. Sa cuirasse noire absorbait entièrement la clarté de ce soleil automnal sans en renvoyer le moindre reflet. Il ne

regarda pas une seule fois derrière lui.

DEUXIÈME PARTIE

DU GRAIN À MOUDRE

TRIBUN DE MACHRAN

Karnos fit glisser l'extrémité de ses doigts vers le bas de la colonne vertébrale de sa dernière acquisition, de sa nuque au pli soyeux de ses fesses. Elle était humide, en cet endroit, et elle se déplaça imperceptiblement, son corps d'albâtre cambré comme celui d'une chatte qu'on caresse. Il fit remonter sa main pour suivre les contours de ses côtes, effleura le renflement latéral d'un sein et frôla le lobe d'une oreille recouverte par des tresses de cheveux noirs lustrés.

« Pollo a beau dire, tu mérites amplement jusqu'à la dernière obole que tu m'as coûté », murmura-t-il.

Un coup fut frappé à la porte.

La fille sourit comme il déposait un baiser sur son oreille délicate puis faisait redescendre sa main le long de son corps, de façon cette fois plus pressante, en proie à un désir bestial alors qu'elle soulevait ses fesses en une invitation.

Un autre coup, cette fois moins discret.

« Va te faire voir, Pollo ! s'emporta Karnos. J'ai dit que je ne voulais pas être dérangé ! » La fille qu'il avait près de lui se raidit et son regard s'égara dans l'indifférence qui accompagne l'esclavage. En elle, le devoir venait de se substituer au désir, même si elle restait à la disposition de son propriétaire en gardant la croupe en l'air.

« Excuse-moi, maître, mais c'est urgent. Kassandre t'attend dans la cour.

– Kassandre ? Ah, merde ! »

Karnos s'agenouilla sur le lit, repoussa la fille à la peau claire et tendit la main vers son chiton.

« Trouve du vin... Dis à Grania de me l'apporter.

– C'est fait, maître. Kassandre exige de te rencontrer sur-le-champ.

– Ça ne m'étonne pas, gronda Karnos en enfilant son chiton avant de se tourner vers la fille. Et toi, va te laver. » Elle quitta le lit pour disparaître par une porte latérale, toujours nue comme un ver. La tenture qui l'avait dissimulée à moitié se balançait encore quand Karnos se leva, nu-pieds, et déclara : « Va lui dire que j'arrive. Et j'espère que c'est important... par le cul de Phobos, nous sommes en plein milieu de la nuit ! »

Pollo arriva avec une lampe en bronze dont il abritait la mèche avec ses longs doigts. « Je réveille la cuisinière ?

– Non, allons plutôt voir de quoi il retourne. Éclaire mon chemin, Pollo. Kassandre est un vrai chiot rongé par l'impatience, mais il ne serait pas venu me déranger à une heure pareille sans raison valable. »

Les deux hommes suivirent le couloir au sein d'une sphère vacillante de clarté jaunâtre pendant que leurs ombres effectuaient des cabrioles autour d'eux. Pollo était un vieillard squelettique à

l'abondante barbe grise. Il portait un collier d'esclave en or repoussé. Un himation de fine toile de lin blanche était jeté sur ses épaules.

Alors que Karnos portait un chiton de laine écrue taché de nourriture. C'était un homme corpulent à la panse rebondie et à la barbe taillée très court. Ses cheveux, qu'il portait longs, étaient oints d'huiles et plusieurs bagues lestaient chacune de ses mains. La plante de ses pieds nus claquait sur les dalles du sol.

« Est-il seul ?

– Il avait une escorte de piquiers qui sont restés à l'extérieur, maître.

– Malédiction ! Cette visite est donc officielle. Va réveiller la maisonnée et prépare mes robes du conseil, ainsi qu'un bon manteau.

– De quoi manger, peut-être ?...

– Du vin... beaucoup de vin. Du meilleur. Les nouvelles doivent être mauvaises, car nul ne se donne la peine d'aller communiquer les bonnes en pleine nuit. Nous le boirons dans le cabinet de travail. Et fais porter de la piquette à son escorte. »

Karnos grinça des dents tant l'air était frais dans cette cour ceinte de colonnes de couleur claire. Le ruisseau d'eau de la fontaine s'y faisait entendre alors qu'une seule lampe, près de l'autel de la porte, l'éclairait. Le brasero du portier était presque éteint. Juste à côté se dressaient une grande ombre teinte en rouge par les tisons ainsi que la svelte silhouette d'une esclave frissonnante tenant un pichet de verre.

« Laisse-nous, Grania », lui dit sèchement Karnos.

La fille s'éclipsa, ses petits pieds claquant sur la pierre froide.

« Kassandre ? »

L'ombre se transforma en silhouette massive emmitouflée dans un manteau, aussi large que Karnos mais bien plus grande.

« Je constate que tu rafles les plus belles, Karnos. Combien en possèdes-tu, à ce jour ?

– S'il y en a une qui te tente, je peux te la prêter... Mais pour quelle raison dois-je rester ici à frissonner comme un cheval épuisé sous le regard malveillant de Phobos ? »

Kassandre vida sa coupe. « Des nouvelles de l'est. Hal Goshen a capitulé. »

Karnos prit appui contre un pilier de marbre, conservant le peu qui subsistait de la chaleur de sa chambre. « Ah, malédiction ! » Il passa une main aux doigts velus sur son visage, comme écrasé par le poids des ans et de l'hiver. « Je l'avais annoncé, il me semble ?

– C'est vrai, confirma Kassandre. Toutes tes prédictions se sont révélées exactes. Il y a un bon côté à cela, et c'est que tous devraient à l'avenir accorder plus de poids à tes propos. »

Karnos redressa brusquement la tête, et un sourire ironique fendit sa barbe. « Le penses-tu vraiment ? Mon frère, je ne saurais dire si ta foi dans le rationalisme des hommes me donne envie de rire ou de pleurer.

– Si c'est insuffisant pour assurer la cohésion de la Ligue, rien n'en sera capable. C'est peut-être une excellente nouvelle, Karnos... Un tournant décisif.

– Tu resteras toujours un indécrottable optimiste, à ce que je vois. Qui d’autre est au courant ?

– Toute la population en sera informée dès l’aube. J’ai envoyé des messagers vers l’intérieur des terres, et tous les membres du Kerusia doivent être debout.

– Entrons... mon sexe s’est rabougri comme un raisin sec, tant il fait froid, ici... à moins que ce ne soit un effet de l’information que tu viens de me transmettre. »

Kassandra le suivit tel un ours dressé, en jetant au passage sa coupe dans le bassin de la cour, ce qui souleva une gerbe d’eau argentée.

« Lumière, lumière ! réclama Karnos. Suis-je condamné à errer en titubant dans ma propre demeure ? Qu’on m’apporte une lampe ! »

Pollo réapparut. Il s’inclina devant Kassandra, qui lui retourna ce salut, avant de déclarer : « Maître, un bon feu a été allumé dans ton cabinet de travail et...

– Fais porter là-bas mes vêtements, Pollo, et réveille les palefreniers. Je veux que le hongre noir soit réchauffé et étrillé, préparé avec mes harnais les plus beaux. Je me rendrai à l’Empirion dès l’aube. »

Pollo s’inclina de nouveau et tendit sa lampe à son maître, avant de s’écclipser.

La maisonnée s’éveillait. Les esclaves couraient de toutes parts, des cris inintelligibles s’élevaient des cuisines dans les profondeurs de la demeure. Karnos et Kassandra suivirent à grandes enjambées les couloirs, sans faire cas de ce tapage, jusqu’au moment où une lourde porte fut ouverte sur une pièce illuminée par un feu et jonchée de parchemins et documents divers. Un esclave aux yeux écarquillés s’inclina bien bas et déposa un fouillis de vêtements sur le bureau, avant de s’écclipser en marmonnant des inepties.

« Tu as bien trop d’esclaves, déclara Kassandra en déroulant de son bras le pan de son manteau. Ils grouillent sous tes pieds comme des cafards. Ne peux-tu engager quelques hommes libres afin qu’ils allument tes feux et pansent tes chevaux ?

– Les hommes libres ont des devoirs, des familles et des soucis qui leur sont propres, rétorqua Karnos en faisant tomber des piles de documents posés sur deux sièges à armature de fer. Les esclaves n’ont d’autre souci que leur travail, qu’ils exécutent à la perfection vu qu’ils n’ont pas d’autres préoccupations. » Il se débarrassa de son chiton de laine et resta nu sous la clarté du feu, avant d’enfiler les effets laissés à son intention.

« Tu aurais été nommé tribun bien plus tôt si les gens n’avaient pas vu d’un mauvais œil le harem que tu gardes à ton domicile. On peut lire des plaisanteries sur ta personne et ton sexe insatiable griffonnées sur les murs de la plupart des débits de boissons du Mithannon.

– Insatiable, dis-tu ? » fit Karnos en souriant. Sa tête ressortit du col d’un chiton de toile noire. « C’est flatteur, non ? Le peuple adore les politiciens dont les vices sont étalés au grand jour, Kassandra... Ils savent ainsi qu’ils ont moins de choses à cacher que les autres. Moi, j’aime les femmes...

– Épouse-en une, en ce cas.

– Serais-tu fou ? Non, non. Je joue avec le pouvoir et je baise des esclaves. Les femmes honorables sont bien trop dangereuses pour quelqu’un tel que moi, et j’approche de la quarantaine... Je suis trop âgé pour apprendre à supporter les manies d’une épouse. Assieds-toi.

Non, le simple fait de citer cette possibilité me glace les sangs... et tu sais quels sentiments je porte à ta sœur...

– Elle s’imagine que le soleil se lève et se couche sur toi, Haukos sait pourquoi.

– Elle est l’image même de la femme vertueuse, un sujet de fierté pour ta famille. Si je l’épousais, elle... eh bien, tu sais ce qui se produirait. Non, un jour ou l’autre elle se ressaisira et se trouvera un éminent personnage qui rentrera chaque soir à son domicile et plantera en elle les graines de nombreux rejetons. Le sujet est clos. » Il lissa son chiton et enfila une paire de sandales élimées. « Alors, ou est ce foutu vin ? Pollo ! »

Ce fut une fille à la beauté inouïe et à la tunique s’interrompant au ras du sexe qui apporta la boisson, sous le regard attentif de Pollo qui la surveillait tel un père inflexible.

« Ce sera tout, maître ?

– Pour l’instant. Nous déjeunerons plus tard. Dis au cuisinier de faire réchauffer de cet excellent bouillon qui nous a été servi hier, et assure-toi que nul n’approche de cette porte. »

Pollo s’inclina et se retira, aussi majestueusement qu’un roi à la barbe grise.

Karnos s’assit et versa du vin dans deux coupes d’argile. Il trempa ses doigts dans la sienne et projeta quelques gouttes dans le feu. « Pour Phobos, l’immonde bâtard... une libation. »

Kassandra l’imita avec un sourire indolent. « Pour Haukos, qui ne s’est pas encore détourné de nous.

– Ton humeur radieuse me donne envie de vomir, marmonna Karnos. Quels sont les détails, à moins que nous ne les connaissions pas encore ? »

Kassandra se carra sur son siège en soupirant, et le métal craqua sous son poids.

« Toujours la même histoire que les fois précédentes. Il terrifie les petites gens par l’importance de son armée, leur impose des conditions acceptables et repart comme il est venu.

– Il venait d’atteindre le pied des remparts d’Hal Goshen, rappela Karnos en tapant sur son genou. Je croyais que nous aurions un peu de temps devant nous... Phaestus nous avait garanti qu’il ferait traîner les choses.

– Phaestus a été démis de ses fonctions et déclaré ostrakr. Sarmenien a été nommé gouverneur.

– Sarmenien ! Cette pine à face de rat ! Je l’ai invité à dîner le mois dernier et il m’a rebattu les oreilles de la façon dont Hal Goshen stopperait net la progression de l’envahisseur. Le misérable... Un individu qui a un pénis minuscule, à en croire Grania.

– Quelle que soit la taille de son instrument, le voici qui gouverne Hal Goshen en tant que tyran aux ordres de Corvus. Mais ce n’est pas tout, Karnos.

– Je peux le lire sur ton visage. Tu as réservé le meilleur pour la fin, espèce de sadique. Eh bien, dis ce que tu as à me dire.

– Rictus d’Isca était présent. Il a placé ses têtes de chien au service de l’envahisseur. »

Karnos se leva d’un bond. Il posa sa coupe sur le bureau, et renversa une partie du breuvage vermeil sur les documents qui s’y trouvaient. Il resta debout devant le feu, pour contempler les flammes sans mot dire pendant que Kassandra essuyait le vin avec l’ourlet de son manteau.

« Rictus... fit-il d'une voix plate. Je n'aurais jamais cru ça de lui.

– Qui est l'incorrigible optimiste, à présent ? Rictus est un mercenaire et, en tant que tel, il sert ceux qui le rémunèrent. Il doit d'ailleurs avoir amassé une véritable fortune, à l'heure qu'il est.

– Non, rétorqua Karnos en pivotant vers lui. Rictus est un Macht de la vieille école. Il a des principes. Je pensais bénéficier de son soutien, Kassandre. Cet été, quand nous nous sommes rencontrés, j'ai bien cru qu'il se rangerait dans notre camp. Imagine un peu, si nous avions pu le convaincre de prendre le commandement de notre armée !

– J'essaie de me le représenter. Il est vraiment regrettable que tu aies dû te contenter de Kassandre d'Arienus.

– Ne fais pas l'enfant. Tu sais parfaitement ce qu'aurait représenté le fait d'avoir le célèbre chef des Dix Mille sur nos remparts. Par Phobos ! Je n'aurais jamais cru cela de lui.

– Tu te répètes.

– C'est le propre des politiciens... Je les suspecte de faire cela pour entretenir la souplesse des muscles de leur bouche, en attendant l'instant où ils auront enfin quelque chose de pertinent à dire. Nous devons en parler maintenant, avant que la nouvelle ne soit connue de tous. Si nous laissons au Kerusia le soin de prendre des décisions, Corvus sera à nos portes avant même que nous ayons pu réunir toute l'Assemblée.

– Quelque chose me dit que j'ai un rôle à jouer dans tout ça.

– Tu es le polémarque de nos armées. Bontés divines, Corvus est à dix bonnes journées de marche de nos murailles... nous n'avons pas une seconde à perdre ! »

Kassandre soupira. « Tu veux donc que je prenne l'initiative de lever les troupes.

– Avant l'aube. Il faut que les rues grouillent de soldats... afin d'inciter la population à prendre conscience de la menace et forcer la main au Kerusia.

– C'est faisable... je peux faire appel à l'armée, mais tu dois savoir que ça scellera la fin de ta carrière politique. Si tu te passes de l'aval du Kerusia, ses membres voteront ta destitution. Ils te haïssent, quoi qu'il en soit. »

Karnos agita la main pour indiquer que c'était secondaire. « J'ai été admis en leur sein par la volonté du peuple. S'ils m'en chassent, ils auront à en répondre devant la population. »

Kassandre s'intéressa au contenu de sa coupe, dans un silence uniquement rompu par les crépitements du feu. Le parfum subtil du bois d'olivier jeté sur les braises leur parvenait dans ce calme profond.

« Je te dois le poste que j'occupe, déclara finalement Kassandre. Tu as fait de moi un polémarque, ce qui me lie à toi. Je t'en suis redevable.

– Je ne réclame aucune faveur », s'emporta Karnos.

Kassandre redressa la tête, avec un sourire large et franc d'honnête homme.

« Je le sais. Nous sommes proches depuis longtemps, Karnos. Si je cède à tes désirs, ce sera pour deux raisons. Tant à cause des liens qui nous unissent que parce que c'est ce qu'il convient de faire pour assurer le salut de cette cité.

– Tu es mon seul véritable ami. Quand j'aurai pris cette initiative, tous les autres

m'abandonneront comme des rats qui fuient une maison en flammes.

– Considère le bon côté des choses, tu auras toujours autant d'esclaves à baiser. »

La cité de Machran mesurait six pasangs d'ouest en est, et les trois quarts de sa population dormaient encore. Même tout là-haut, dans le quartier du Mithannon, les débits de boissons et les lupanars avaient momentanément fermé leurs portes. Que l'information pût se propager si rapidement dans les étroites venelles et illuminer une fenêtre après l'autre avait de quoi surprendre.

Kassandra donna le coup d'envoi en se précipitant dans le dortoir des crieurs de la cité avec le sceau de Karnos apposé sur un édit du Kergusia et en leur ordonnant de se lever. Hommes à la voix de stentor et aux jambes rapides, les crieurs se dispersaient quelques minutes plus tard afin de diffuser la nouvelle à chaque coin de rue. Hal Goshen venait de tomber. L'armée était mobilisée. Tous les hommes valides de la première et de la deuxième classe possédante devaient s'armer et se rendre aux centres d'affectation situés sur la berge du fleuve Mithos.

Le temps que Karnos enfourche son cheval et se dirige vers l'Empirion, tout Machran était réveillé et animé comme un jour de fête. Des hommes s'adressaient à lui par des cris alors qu'ils allaient vers l'Amphion en encombrant la large avenue, pour bon nombre munis d'un bouclier et d'une lance. Il referma son manteau noir et poursuivit sa route en arborant l'expression autoritaire et hautaine à laquelle il s'était longuement exercé, tout en ayant l'impression d'avoir ouvert un enclos dans lequel se trouvait un taureau peu commode.

L'Empirion était un grand amphithéâtre surmonté d'un dôme assez vaste pour recevoir aisément cinq mille personnes. Théâtre à l'origine, il abritait également les réunions publiques lorsque les conditions météorologiques laissaient à désirer. Karnos l'avait choisi à dessein. Il voulait engendrer un certain chaos, s'adresser à une foule importante. Il avait toujours su se surpasser, face à la populace. C'était ainsi qu'il était devenu le tribun de Machran, alors que son père avait été un simple forgeron qui n'avait pas les moyens de s'offrir une panoplie de lancier.

Les autres membres du Kergusia, qui appartenaient quant à eux aux plus anciennes familles de Machran, le considéraient avec – dans le meilleur des cas – morgue et indulgence, ou – dans le pire des cas – un mépris ouvertement affiché. C'était un homme qui agissait, qui acceptait les plus ingrates besognes et les accomplissait non seulement avec plaisir mais avec style, même si cela manquait de raffinement.

Il était fruste, mal embouché et prétentieux, mais tous écoutaient ce qu'il avait à dire. Il savait amadouer une foule, la flatter, l'amuser ou l'emplir d'indignation. Ceux qui le considéraient grossier et inculte n'avaient jamais eu l'occasion de voir sa bibliothèque, ou de l'entendre disserter sur la dramaturgie ou la philosophie à la fin d'un dîner. Il veillait à entretenir cette image de sa personne. Être un homme ordinaire, voilà ce qui faisait son charme.

Kassandra s'était montré efficace. Si les rues étaient bondées de monde, la foule s'écoulait vers le nord et la porte du Mithannon. Les recrues se regroupaient, convaincues que les rouages de la cité fonctionnaient selon tous les principes légaux. Des centaines d'hommes ployaient sous le poids de leur panoplie et chaque rue était hérissée de lances.

Karnos mit pied à terre devant l'Empirion. Son dôme, qui figurait sur la liste des merveilles du monde des Macht, était haut comme cinquante hommes, tout de marbre blanc resplendissant à présent teint en rose par les lueurs de l'aube, taillé bloc après bloc dans les grandes carrières des environs de Gan Cras et transporté vers le sud sur des chariots aux roues métalliques attelés à des bœufs. Il était aussi ancien que la cité, même si rien dans son aspect ne le laissait supposer. Le marbre blanc était immuable, digne et austère. Tout le contraire de Karnos.

De grands flambeaux illuminaient l'intérieur, un lieu encombré d'ombres et bourdonnant de voix, rangées après rangées d'individus assis sur les gradins de pierre, ceux du fond surplombant le disque de la scène de quelque quatre-vingts pieds. Un grondement punctua l'arrivée de Karnos, un chœur inarticulé d'interrogations, de salutations et de quolibets.

Tous les représentants de la cité n'étaient pas encore arrivés. Ceux déjà présents incluaient les deux extrêmes de la société des Macht. Petits commerçants, esclaves affranchis et bons à rien, de même que les membres des familles les plus nobles comme celles des Alcmoi, Terentiens, Goscrins et une demi-douzaine d'autres. Les mâles de ces grandes familles n'étaient pas soumis à la conscription. Ils ne revêtaient l'armure que lorsque cela leur convenait, et en tant qu'officiers des phalanges. C'était leur privilège. Et qu'ils soient ou non capables de mener des hommes au combat n'entraînait pas en ligne de compte.

Trois des membres les plus redoutables du Kerusia attendaient Karnos à l'intérieur du cercle : Katullos, Dion et Eurymedon. Ils auraient pu être des frères de Pollo, avec leur barbe grise et leur mine sévère, les plis de leurs himations drapés sur l'avant-bras conformément aux usages. L'outrage les faisait bouillir de rage et empourprait leur visage.

Karnos sourit. Il écarta les bras, s'arrêta à quelques pas des autres membres du Kerusia puis inhala afin de s'imprégner de l'énergie irradiée par la foule.

En ce lieu, Gestrakos s'était exprimé pour soutenir l'hypothèse de l'existence d'autres mondes, Ondimion avait mis en scène ses tragédies et Naevius avait pincé les cordes de sa harpe et interprété des chants désormais enfouis dans l'âme de tous les Macht, y compris le péan qu'ils chantaient au moment de leur mort.

Certains hommes composaient de la musique, d'autres érigeaient des bâtiments, d'autres encore conduisaient des armées.

Karnos... il savait quant à lui comment gagner une foule à sa cause. Tel était son talent, sa raison d'être.

« Mes frères », dit-il. L'acoustique de l'Empirion était telle que sa voix parvint aux auditeurs les plus éloignés sans qu'il eût pratiquement à s'exprimer plus fort.

Ce qu'il fit malgré tout, en écartant les bras comme s'il avait voulu tous les étreindre.

« Mes frères ! Vous me connaissez... ne serait-ce que de nom. Je suis Karnos de Machran, votre tribun. Vous m'avez élu à ce poste en votant sans contrainte lors de l'Assemblée de tous les hommes libres qui s'est tenue dans l'Amphion de Machran, et c'était la première fois au cours d'une génération qu'un tribun était désigné de cette manière. Mes frères, vous m'avez honoré bien plus que je ne le méritais... »

Il étudiait attentivement l'assistance pour analyser les attitudes de chacun, et il tendait l'oreille

afin de capter les murmures échangés.

C'était comparable à ferrer un poisson bien trop lourd pour sa ligne. L'humeur devait être évaluée, guidée et caressée afin d'être conduite là où il le souhaitait. Un homme ne pouvait pas prendre une foule par la force ; Katullos, son prédécesseur, avait tenté une approche de ce genre et lamentablement échoué.

« Ma famille n'est pas illustre, mon père était un humble forgeron du Mithannon... C'est là que je suis venu au monde, et je connais ces venelles comme les veines de mon bras. Je n'avais pas encore dix ans lorsqu'il m'a mis au travail, assis en tailleur sur les pavés, afin que j'aplatisse les bosses des ustensiles de cuisine des ménagères pour une obole... »

Un grondement appréciateur de la foule. Les classes laborieuses aimaient ce genre de discours. À quoi servait la rhétorique, lorsqu'il était possible de faire vibrer des cordes sensibles, d'utiliser le sentiment de solidarité des citoyens de basse extraction ?

« Mais il a décelé mon potentiel et engagé un esclave afin qu'il m'apprenne, une heure chaque soir, à lire et à écrire. Ce brave homme n'avait aucun désir de voir son fils courber l'échine et cracher la suie déposée dans ses poumons jusqu'à la fin de ses jours. »

L'esclave en question n'était autre que Pollo, alors un grand jeune homme brun, dégingandé, qui avait découvert que servir de professeur au fils doué et travailleur d'un forgeron était un excellent moyen d'alléger sa servitude.

« À la mort de mon père, j'ai investi l'argent rapporté par la vente de son échoppe et de ses outils dans l'achat d'un enfant illettré des hautes terres. Je l'ai éduqué puis revendu, en réalisant un honnête profit, sans jamais regarder derrière moi. »

Cela se déroulait à peu près à l'époque où les Dix Mille rentraient de leur expédition ratée au cœur de l'Empire. Karnos s'en souvenait parfaitement. Quelques centons de mercenaires avaient alors traversé Machran, invités par Dominien qui assumait à l'époque les fonctions de tribun. Le célèbre Rictus n'était pas parmi ces hommes, mais toute la population s'était malgré tout précipitée dans les rues pour voir les héros revenus d'Orient drapés dans leurs manteaux écarlates.

Karnos n'avait pas oublié leurs visages émaciés, leur air famélique, leurs yeux rivés sur un horizon invisible.

C'était la première fois qu'il voyait la populace de Machran exprimer son enthousiasme, et cela resterait à jamais gravé dans son esprit. Ne serait-il pas merveilleux de bénéficier d'une telle adulation... d'avoir ces milliers d'individus suspendus à ses lèvres ? C'était l'étincelle qui avait allumé le feu de l'ambition qui le consumait toujours.

« Mais je ne vous ennuierez pas plus longtemps en vous parlant de moi ; je ne vous ai que trop souvent infligé le récit de mon existence. Mes frères, j'ai simplement voulu vous rappeler que mes origines sont les mêmes que les vôtres. »

Il parcourut du regard les gradins incurvés de l'amphithéâtre en laissant sa déclaration en suspens quelques secondes, pour la reprendre dès qu'il sentit poindre un soupçon d'impatience.

« Que je sois ambitieux est incontestable. Dans le cas contraire, je martèlerais toujours des marmites dans le Mithannon. Mais je suis avant tout un citoyen de Machran... cette cité est ma cité. Ma vie s'est déroulée et se déroulera entre ses murs. Je ne ferai jamais, *jamais*, quoi que ce soit

qui pourrait lui nuire. Je préférerais mourir. »

Les hommes aux beaux atours assis au bas de l'amphithéâtre s'agitèrent et il remarqua quelques sourires suffisants.

« Et, mes frères, n'oubliez pas que je ne vous ai jamais menti. Vous savez que je ne suis pas un hypocrite. J'aime le bon vin et les jolies femmes, et je ne refuse jamais de prendre du bon temps. Je n'ai à aucun moment tenté de le cacher... »

À présent, les gens du peuple souriaient et quelqu'un lança un « ça, nous le savons ! » qui provoqua des rires.

Il devait reprendre la situation en main, et le plus rapidement possible.

« Je me présente donc devant vous en toute humilité, sans prétention ni protection, pour vous communiquer de simples faits et vous laisser seuls juges des suites qu'il convient de leur donner. »

Il sentait peser sur lui les regards menaçants des autres membres du Kerusia. Un élément irrationnel de son être se crispa à la pensée d'un couteau qui pénétrait dans ses chairs, sans qu'il ait vu la lame approcher, sans qu'il s'y soit attendu. De telles choses s'étaient déjà produites dans l'Empirion.

Il avança de quelques pas vers la pente ascendante de la foule, au point de sentir les odeurs de parfum et de savon de ceux assis près du sol, et les relents miasmatiques de ceux installés dans les hauteurs du dôme.

« J'ai officiellement réclamé cette réunion d'urgence, en assemblée extraordinaire, pour obtenir votre approbation des mesures que j'ai jugé bon de prendre ce jour avec le polémarque des armées, Kassandre d'Arienus. » Il avait retenu leur attention, par Phobos ! Au cours des minutes qui suivraient, soit il sauverait sa carrière, soit il recevrait effectivement le coup de poignard qu'il venait d'imaginer.

« Vous savez tous désormais qu'Hal Goshen a capitulé, après une semaine de résistance de la part de sa population et du chef de son Kerusia, Phaestus. Et en cet instant même, pendant que je m'adresse à vous, notre ennemi commun, Corvus le belliqueux, n'est qu'à deux semaines de marche de nos murailles.

« Mes frères, j'ai ce matin pris l'initiative de décréter la mobilisation générale, et les recrues se regroupent à présent près du fleuve Mithos. J'ai bénéficié du soutien total de notre polémarque, mais sans avoir consulté mes pairs du Kerusia. J'ai donc agi de façon illégale. »

Ça y était, il l'avait publiquement reconnu.

« Je réclame par conséquent un vote sur mes actes. J'ai fait ce que j'ai estimé servir les intérêts de la cité, nos intérêts communs, sans songer à ma position et mes ambitions... Je puis vous le jurer sur le Voile d'Antimone. Je vous demande à présent de légaliser rétrospectivement la levée des troupes afin d'organiser la défense de cette cité contre ceux qui voudraient nous priver à jamais de liberté.

« Conformément à la Constitution de Tynon, il est possible en temps de guerre de réclamer des assemblées extraordinaires pour solliciter l'adoption de lois par acclamation populaire. Mes frères, j'ai besoin d'entendre vos voix. Pardonnez-moi d'avoir enfreint nos codes et gardez à l'esprit que si j'ai agi de la sorte c'est pour le bien de Machran... pour *votre* bien.

« Mes frères, allez-vous légaliser mes actes de la nuit dernière, la levée des troupes et la convocation de cette assemblée ? Écoutons ce que vous avez à dire. Que ceux qui l'approuvent s'expriment. »

Le « oui » fut assourdissant.

Karnos dut s'égosiller pour se faire entendre : « Ceux qui sont contre, à présent... »

S'il put voir s'ouvrir les bouches des hommes bien mis regroupés au niveau du sol, leurs propos furent couverts par l'écho des approbations qui ébranlaient l'Empirion. Il leva les bras.

« Je déclare la motion adoptée ! »

La foule rugissait toujours. Les occupants des gradins les plus élevés de l'amphithéâtre jetèrent les restes de leurs en-cas sur les nantis assis tout en bas.

Debout, ils étaient des milliers à scander son nom, à tendre les bras vers lui. Il se dressa et leur retourna ce geste de salut.

Je vous tiens, pensa-t-il. *Je vous tiens*.

Un autre membre du Kerusia vint se placer à son côté. Il s'agissait de Katullos, le patriarche à barbe grise et cou de taureau de la famille Alcmoi, un homme qui avait autrefois été lui-même tribun. Il se pencha vers Karnos, afin d'être entendu.

« Bien amené.

– Merci.

– Te voici momentanément tiré d'affaire, l'ami, aussi longtemps que la foule scandera ton nom. Reste à voir pendant combien de temps elle te sera fidèle. »

Il posa une main massive sur l'épaule de Karnos, en un geste à première vue amical même s'il était indéniablement caractérisé par une certaine brutalité.

« Mais un jour, ce sera l'annonce de ta chute qu'ils acclameront, Karnos. Et je puis t'assurer que je ne raterai cela pour rien au monde. »

Karnos lui sourit avec affabilité.

« Tu entretiens donc l'espoir d'atteindre un âge si avancé ? »

UNE DÉMONSTRATION

Druze s'arrêta et leva la main, le souffle court. Il avait serré le poing et la colonne qui le suivait bifurqua, se scinda vers la gauche et la droite de la route en exécutant un mouvement aussi fluide que celui d'un banc de poissons. Les hommes s'alignèrent, prirent une inspiration et soupesèrent leurs javelots.

« Des imbéciles obstinés ont décidé de nous opposer un dernier carré », annonça-t-il.

L'homme présent sur sa droite, un jeune homme dégingandé aux cheveux paille et aux yeux de la couleur des toiles d'araignée, lança son javelot en l'air et le rattrapa, sans doute pour extérioriser sa gaieté.

« Je l'espère, chef. Je l'espère, par les tétons d'Antimone. La dernière fois que j'ai pu me battre, c'était contre une pute de Maronen. »

Druze sourit et lui donna une tape sur l'épaule. « On m'en a parlé, mon frère... en me précisant qu'elle t'avait infligé une bonne correction. »

Des rires s'élevèrent des rangs des Igraniens qui attendaient avec insouciance, occupés à resserrer leur ceinturon, renouer les lacets de leurs sandales, tester du doigt la pointe acérée de leurs javelots. Chaque homme en avait un fagot qu'ils avaient défait pour s'assurer qu'ils ne s'étaient pas gauchis avant de les planter dans le sol pour nettoyer leur fer. Ils portaient pour la plupart la tunique de feutre des montagnards de l'arrière-pays, et des chlamys de laine écru dont les replis avaient été attachés sous l'aisselle afin de dégager le bras utilisé pour le lancer.

Un pasang plus loin, leur route était barrée par des lanciers. Des hommes disposés sur quatre lignes longues de quatre ou cinq cents pas. Au moins seize cents soldats, estima Druze en évaluant leur nombre avec ses yeux noirs brillants.

« Sans doute viennent-ils de Goron, la cité qu'on peut voir sur l'escarpement situé plus à l'ouest. »

Toute trace d'amusement l'avait abandonné. Il étudiait avec soin les phalanges ennemies, pour jauger la distance qui séparait chaque homme, leur façon de tenir leur lance. De tels détails avaient leur importance. S'ils gardaient leurs boucliers sur l'épaule bien avant le début de l'affrontement, cela indiquait qu'ils subissaient les assauts de l'angoisse. S'ils sortaient des rangs pour aller soulager leur vessie ou leurs intestins, au lieu de satisfaire leurs besoins sans quitter leur position, cela signifiait qu'ils manquaient de discipline.

« Ils ne doivent pas être si mauvais que ça », conclut-il en remarquant leur immobilité pendant que derrière eux des esclaves leur remettaient des outres qu'ils faisaient circuler.

Les flancs de la phalange étaient protégés par les bois, à une demi-portée d'arc de chaque côté de la route. Des noisetiers, dénudés par l'hiver mais sur un sol assez broussailleux pour offrir des cachettes. Il pouvait y avoir des renforts conséquents accroupis au ras du sol, dans la neige qui

engourdisait leur ventre.

« Informes-en Corvus, ajouta Druze. Nous allons rester ici pour l'instant. Gabinius, prends deux hommes et descend vers l'orée de la forêt pour t'assurer qu'il n'y a là-bas que des lièvres. Je ne veux pas avoir une mauvaise surprise.

– Ce sera fait, chef. »

Le jeunot aux cheveux paille s'éloigna au pas de course, en invitant les hommes les plus proches à se joindre à lui. Ils furent huit à quitter les rangs et à le suivre sur le bas-côté de la route d'un pas rapide, des silhouettes noires sur un sol enneigé. Druze souffla sur ses mains.

« Une journée bien froide, pour mourir », commenta-t-il.

Au cœur de l'importante colonne, Rictus marchait du pas infatigable propre aux vétérans. Aussi loin que portait le regard, tant devant que derrière lui, la route était encombrée de militaires qui se déplaçaient en dégageant de la vapeur dans l'air glacial, un brouillard qui les enveloppait. Ils n'avaient pas grand-chose à voir, sinon les dos des hommes présents devant eux.

Ils s'étaient éloignés de deux journées de marche d'Hal Goshen, et Corvus leur imposait une allure soutenue. Leur équipement s'empilait dans les chariots et ils ne transportaient que leurs cuirasses, utilisant leur lance tel un bâton de marche. Les têtes de chien formaient une vertèbre écarlate aisément reconnaissable dans le squelette de cette armée.

Des chevaux passaient au trot de chaque côté des fantassins au pas pesant, tels des spectres originaires d'un monde aux habitants plus rapides que les hommes. Un petit groupe s'arrêta en projetant de la neige de toutes parts, des animaux qui renâclaient et étaient striés de blanc par leur sueur. D'énormes bêtes, plus grosses que celles qu'on pouvait trouver où que ce soit sur le territoire des Macht. À califourchon sur l'une d'elles, un personnage portant un manteau de couleur criarde leva la main. Le Kufr, Ardashir.

« Rictus ! Corvus te réclame immédiatement avec tes têtes de chien en tête de la colonne. Allez récupérer votre équipement dans les chariots et préparez-vous : du travail vous attend ! »

La longue face brillante du Kufr fut scindée par un sourire, et lorsqu'il repartit au galop ses longs cheveux noirs flottaient derrière lui comme la crinière de sa monture.

Fornyx grimaça. « Juste à l'instant où je comptais aller soulager ma vessie.

– Pisse pendant tes loisirs, lui dit Rictus. Valerian, Kesero, rompez les rangs, nous quittons la route. Le moment est venu de gagner notre solde, mes frères. »

La colonne de l'armée en déplacement s'était élargie en formations qui viraient sur la droite et la gauche pour aller se positionner sur les côtés de la route, jusqu'aux arbres. Ils suivaient la vieille voie impériale de Machran qui partait d'Idrios. Les cités qu'elle reliait se chargeaient de l'entretenir et de tailler broussailles et bosquets poussant sur les côtés afin de compliquer la tâche aux bandits de grand chemin et aux hommes-boucs. Rictus guida ses centons à l'écart de la chaussée pour doubler rapidement les détachements qui s'étaient immobilisés, conscient que tous s'intéressaient aux hommes en manteau écarlate.

« Serrez les rangs, bande de péquenots ! lança malicieusement Fornyx. Les spectateurs sont nombreux et nous devons faire bonne impression sur le public. »

Il y avait un vaste espace dégagé, là où l'avant-garde s'était arrêtée, et ils pouvaient voir au-delà les Igraniens de Druze ainsi que les Compagnons de Corvus sur leurs montures. Le corbeau de sa bannière personnelle claquait vigoureusement sous les assauts du vent.

« Nous voici rendus, déclara le conquérant en mettant pied à terre pour rejoindre Rictus pendant que ses hommes reprenaient leur formation de combat. Les habitants de Goron ont décidé de se battre. Deux morai de lanciers et de nombreux voltigeurs dissimulés entre les arbres. Druze a étudié leur position. Il serait impossible de la contourner sans effectuer une marche interminable sur les collines, nous allons donc filer tout droit. Rictus, tes têtes de chien chargeront en étant suivis par une des morai de Teresian. Druze et ses hommes nettoieront les bois avec ses Igraniens et, une fois le front ennemi brisé, il ne me restera qu'à envoyer la cavalerie. Des questions ? »

Rictus cilla en regardant le mur de lanciers dressé devant eux. Leurs boucliers portaient le sigile *gabios* de leur cité et leur alignement ondoyait légèrement, le propre des conscrits.

Le plan était valable... ce jeunot aux ongles peints savait ce qu'il faisait.

« J'attaquerai leur flanc gauche, déclara-t-il à Corvus. Dis à Teresian de conduire sa mora sur la droite, mais sans trop se presser pour me laisser le temps d'ouvrir les hostilités et de désorganiser nos adversaires avant qu'il n'intervienne.

– J'opérerai ma jonction avec tes troupes sur la gauche et couvrirai ton flanc », dit Druze.

Il n'y avait plus la moindre trace de moquerie dans sa voix, désormais. Il était des plus sérieux et, pour la première fois, presque sympathique.

« Entendu. Entrons dans la danse », conclut-il.

C'était une vieille expression fréquemment employée par les Macht qui allaient s'affronter.

« Nous allons enfin voir comment se bat Rictus d'Isca », lança Corvus.

Son expression de joie était telle qu'on aurait pu douter de sa santé mentale.

Les têtes de chien furent prêts en seulement quelques minutes. Sur leur droite, les hommes de Teresian mirent bien plus longtemps pour se positionner. Il s'agissait des troupes régulières de Corvus, et Teresian en personne prendrait la tête de la mora.

Quelques remarques furent échangées entre les deux corps de lanciers, dont bon nombre sur la chasteté de leurs mères respectives et autres traits d'esprit, jusqu'à l'instant où Fornyx y mit un terme.

« Gardez tout ça pour les salopards qui nous attendent, bande de grandes gueules », leur cria-t-il.

Rictus se positionna devant ses hommes. Pendant un moment, il resta là, une statue noire en armure et manteau rouge, aux traits dissimulés par un casque à la crête transversale hérissée par le vent. Puis il leva sa lance et les Macht présents derrière lui s'ébranlèrent. Il se joignit à la première ligne et les cinq centons des têtes de chien se mirent à avancer en dépit de leur infériorité numérique.

Tout débuta comme un murmure, un simple bourdonnement qui se mêlait à leur respiration. Mais Valerian entama alors le péan, une voix solitaire au cœur de la phalange. D'autres ajoutèrent leurs voix à la sienne, et finalement toute la formation chantait sur le rythme posé et sinistre de la vieille mélodie qui les faisait marcher au pas. Sur leur droite, la mora de Teresian vint renforcer la leur.

Et en face d'eux les hommes de Goron reprirent également ce chant, qui s'élevait désormais de tout le champ de bataille, comme si les deux camps venaient se rejoindre pour communier dans l'harmonie et non dans le sang. C'était ce qui apportait de la respectabilité à l'affrontement qui allait débiter, l'équivalent d'un rite.

Pour Rictus, ce péan avait une signification différente et il n'y participait plus depuis son retour de l'Empire, tant d'années plus tôt. Il n'avait jamais oublié le deuxième jour dans les Kunaksa, quand les Dix Mille l'avaient entonné, convaincus d'aller au-devant du trépas, afin de se rendre dignes de passer à la postérité. C'était ce qui leur avait permis d'avancer, en leur rappelant qui ils étaient.

Rictus s'interdisait de le chanter pour aller massacrer ses semblables.

Les hommes de la première ligne ennemie abaissèrent leurs lances pour venir à la rencontre des têtes de chien.

« Épaule ! » ordonna Rictus. Et ses mercenaires s'exécutèrent pour avancer sur six rangées avec leurs lances orientées vers l'avant. Ils affrontaient habituellement leurs adversaires en files de huit, mais Rictus avait rallongé leurs lignes tout en conservant une profondeur plus importante que celle des ennemis qui étaient pourtant plus nombreux.

Les soldats de Goron avaient commis une erreur, en essayant de couvrir la totalité du terrain les séparant des bois. Réduire la densité de la ligne de front était une imprudence fréquemment commise par les amateurs qui accordaient trop d'importance à la protection de leurs flancs.

Rictus tourna la tête de toutes parts afin de prendre des repères. L'othismos débiterait dans quelques minutes, et il deviendrait aveugle à tout ce qui n'était pas l'adversaire qu'il aurait en face de lui et qu'il devrait tuer. Il vit sur sa gauche les hommes de Druze pénétrer dans les bois comme une meute de démons hurlants, alors que les voltigeurs ennemis qui s'étaient embusqués dans les broussailles en jaillissaient pour les accueillir. Son flanc était couvert.

« Chargez ! » cria-t-il.

Et les têtes de chien se mirent à courir.

Ils restaient en formation. Ils s'y étaient exercés un millier de fois, au fil des ans. Les simples citoyens ne pouvaient pas se déplacer ainsi sans voir leurs lignes s'effiloche et se mélanger, les privant de la force d'impact indispensable lors du choc frontal de deux phalanges. Mais les hommes de Rictus étaient des professionnels, les meilleurs dans leur catégorie, et ils chargeaient à vive allure, en chantant toujours, jusqu'au moment où ils atteignirent leurs adversaires qu'ils percutèrent avec un fracas retentissant.

Boucliers contre boucliers. Une aichme passa très près des yeux de Rictus. Une autre traversa la crinière de son casque.

Il grogna quand la masse des hommes qui le suivaient le rattrapa et le souleva. Il donna un coup de lance, en ignorant l'ennemi qui hurlait au ras de son visage pour atteindre les soldats de la

troisième et de la quatrième rangée.

Il élimina le rimarche en glissant la pointe de sa lance dans la fente oculaire de son casque, une lame qui crissa sur le bronze et l'os lorsqu'il la ressortit. Du sang chaud éclaboussa son avant-bras alors que des odeurs de merde s'élevaient autour de lui ; les hommes qui l'entouraient perdaient le contrôle de leurs sphincters.

Les têtes de chien faisaient reculer une section importante de la ligne ennemie. Des hommes s'effondraient, titubaient, disparaissaient dans la mêlée.

Ils n'avaient plus en face d'eux qu'une foule indisciplinée de personnages ensanglantés qui hurlaient en brandissant follement leurs lances. À en juger au vacarme, on aurait pu croire qu'une centaine de forgerons martelaient leur enclume. Une lance brisée dessina un arc de cercle dans les airs, les éclats de la hampe évoquant une fleur.

Les têtes de chien se battaient de façon machinale, visant fentes oculaires, gorges non protégées et bras levés, choisissant avec soin les parties qu'ils voulaient mutiler. C'était ce qu'ils appelaient « tondre des moutons ». En de telles circonstances, un homme n'avait d'autre choix que rester dans les rangs et attendre d'être fixé sur son destin. Il était impossible de fuir, pour ceux qui étaient en première ligne. Ils pouvaient seulement baisser la tête derrière leur bouclier et tenir bon.

Rictus entendait les cris de ses centurions couvrir le vacarme des combats. « Poussez, fainéants, poussez ! » hurlait Fornyx, et les hommes des derniers rangs calaient leur bouclier dans le dos de ceux qui les précédaient afin d'exécuter cet ordre.

Un autre déplacement vers l'avant, la pression écrasante des hommes qu'il avait tant devant lui que dans son dos.

Rictus n'aurait probablement pas pu respirer au cœur d'un tourbillon meurtrier si dense sans la protection de sa cuirasse noire. Ils étaient nombreux à perdre connaissance et être emportés, calés à la verticale, au milieu de la mêlée. Il avait sous ses pieds des cadavres et des boucliers abandonnés, et la terre se changeait en boue en se mélangeant à du sang et des fluides plus vils.

« Encore ! cria Rictus en utilisant le peu d'air qui subsistait dans ses poumons. En avant, les têtes de chien ! »

Il le perçut, comme un brusque changement des conditions météorologiques. Les troupes de Goron perdaient pied, la pression se réduisait devant lui. Il remarqua les yeux de l'homme qui se retrouvait comprimé contre sa poitrine, et y lut du doute et du désespoir. Il sourit.

« Tu es mort », lui confirma-t-il avant de rire.

La ligne ennemie se rompit au troisième coup de boutoir des têtes de chien. Les hommes de l'arrière-garde lâchèrent leurs boucliers et se replièrent, puis la panique se répandit dans les rangs. En quelques secondes, la ligne de front se désagrégea. Elle perdit toute organisation et se changea en débandade où chaque homme ne songeait plus qu'à son propre salut. La pression décrut. L'homme collé contre Rictus recula d'un pas, en le regardant toujours dans les yeux. C'était un bon soldat – dans le cas contraire, il n'aurait pas été nommé chef de file – et il s'interdisait de prendre la fuite, de lâcher ignominieusement son bouclier pour offrir son dos aux aichmes de ses adversaires. Ce qui ne l'empêchait pas de pleurer.

Finalement, quand la pression exercée dans son dos se réduisit, il renonça à ses belles

résolutions et se détourna pour courir vers la sécurité offerte par les remparts de sa cité. Il n'avait pas fini de pivoter sur ses talons que Rictus plantait sa lance dans sa nuque et sentait la pointe de son arme pulvériser des vertèbres. L'homme s'effondra comme s'il avait été désossé.

Le mercenaire grimpa sur son corps pour voir la totalité des ennemis détaler. Sur sa droite, les hommes de Teresian poursuivaient les fuyards en criant l'hallali et en riant, un vacarme inarticulé et insouciant qui traduisait à la fois de l'exultation et du soulagement. Rictus leva sa lance, le souffle court.

« Halte ! cria-t-il. Reformez les rangs ! »

Les têtes de chien se regroupèrent et s'immobilisèrent au milieu d'un monceau de cadavres et de boucliers abandonnés. Les fuyards avaient renoncé à leur statut de soldats et les tuer ne se justifiait plus. Et les mercenaires auraient quoi qu'il en soit dû se délester de leurs propres boucliers pour avoir des chances de les rattraper. Ils avaient mené à bien la tâche qu'on leur avait confiée.

Rictus s'avança jusqu'au premier rang, planta le sauroter de sa lance dans le sol et retira son casque pour sentir l'agréable fraîcheur hivernale soulager ses tempes battantes. Fornyx vint le rejoindre. Du sang avait séché dans sa barbe noire.

« C'est toujours la troisième poussée qui est la bonne », déclara-t-il en repoussant du pied un cadavre. Il s'agissait de l'homme que Rictus avait embroché par la nuque. Il portait un bracelet de brins d'herbe séchée au poignet, le genre de présent qu'une fillette tresse à son père un bel après-midi d'été. Rictus détourna le regard.

On pouvait entendre le tonnerre, un tremblement également perceptible à travers les semelles de leurs sandales. Sur leur droite, la formation des hommes de Teresian s'ouvrit pour laisser s'engouffrer dans la brèche une colonne de cavaliers ayant Corvus à leur tête. Son étendard personnel claquait au vent. Les lanciers rugirent quand les Compagnons passèrent à vive allure, de grands Kufr montés sur des chevaux imposants et dont les manteaux chatoyants flottaient telles de grandes bannières.

Ils avaient entamé une sinistre cavalcade et poursuivaient les fuyards pour les embrocher par derrière. Rapidement, le sol fut jonché de cadavres, alors que les Compagnons pourchassaient toujours les survivants, les massacrant par vingtaines, par centaines, comme une meute de lévriers s'acharnant sur des lièvres aux abois.

« C'est une véritable boucherie », commenta Fornyx en grimaçant de dégoût.

Druze vint les rejoindre. Ses Igraniens couraient derrière la cavalerie afin d'achever les blessés et dépouiller les morts, se comportant comme une bande de chacals suivant une troupe de lions. Il tendit à Rictus et Fornyx une outre de vin. Du vin amer des montagnes, semblable à celui que Rictus produisait à Andunnon. Druze s'essuya la bouche, et son visage basané brillait de sueur.

« Je sais ce que vous pensez, dit-il. Mais telle est la destinée de ceux qui se dressent contre Corvus. Si ces hommes avaient accepté nos conditions et étaient restés chez eux, ils seraient toujours en vie auprès de leurs proches.

– La guerre a ses usages, rétorqua Rictus. Poursuivre les vaincus pour les massacrer n'en fait pas partie.

– Corvus est différent des autres chefs de guerre. C'est pour cette raison qu'il remporte victoire

sur victoire. »

Fornyx but à la régalaide une longue giclée de vin, avant de rendre l'outre à Druze sans pour autant quitter des yeux la scène de carnage de plus en plus lointaine. « Oui, notre petit Corvus est un grand général. Cependant, massacrer une bande de conscrits inférieurs en nombre est une chose, et affronter l'armée de la Ligue en sera une autre. »

Druze l'admit d'une inclination de la tête. « J'en suis conscient. Mais sais-tu qu'il attend ce jour avec impatience ? Il souhaite de tout son cœur participer à l'action. Plus la Ligue réussira à mobiliser d'hommes contre lui, plus il sera heureux. Il m'arrive de penser qu'il a été engendré par Phobos en personne. Il ignore ce qu'est la peur.

– Tous les hommes redoutent quelque chose, déclara Rictus. Même si ce n'est pas la mort.

– Il ne craint que l'échec. Bien plus que le trépas. »

La cavalerie ralentit à environ deux pasangs d'où ils se trouvaient. Quelques fuyards isolés couraient encore : tout ce qui subsistait des seize cents hommes que Rictus avait eus en face de lui seulement quelques minutes plus tôt, lui semblait-il. La cité de Goron venait de perdre ses hommes, tous ses hommes.

« Qu'allons-nous faire, à présent ? demanda Fornyx. Mettre la ville à sac ? »

Druze secoua la tête. « Ce n'est pas non plus dans ses habitudes. Il ne tolère pas qu'on fasse le moindre mal aux femmes et aux enfants. J'en ai conclu qu'il a dû subir un traumatisme dans son enfance, une épreuve infligée aux siens. Il n'y a rien qu'il exècre à ce point. »

Rictus se sentit étrangement soulagé. Il n'avait assisté qu'à trop de mises à sac, et il ne se référait pas qu'à sa ville natale. Il ne supportait pas la vilenie qui prenait le pas sur tout le reste, même chez les meilleurs, quand toutes les règles étaient abrogées et que les plus bas instincts pouvaient être librement assouvis.

« Comment en es-tu venu à le servir ? » demanda-t-il à Druze, intrigué.

Le sombre Igranien ne semblait pas du genre à avoir subi une seule défaite. Il irradiait l'assurance propre à ceux qui ont toujours été dans le camp des vainqueurs.

« Corvus a tué mon père, répondit simplement Druze. Il a vaincu les miens sur un champ de bataille, à l'ouest d'Idrios. Ses Compagnons les ont massacrés comme ils viennent de massacrer ces hommes.

– Par Phobos ! » s'exclama Fornyx.

Druze lui adressa un sourire lugubre. « Mon père était un bon guerrier, mais aussi un brigand doublé d'un vantard. J'étais conscient de ses lacunes, en dépit de l'amour que je lui portais.

« Il a affronté Corvus à l'épée et a perdu la vie. Mais Corvus lui a accordé des funérailles dignes d'un roi. Je n'appartiens pas à un peuple de citadins. Sans doute nous qualifieriez-vous de sauvages, et vous auriez raison, mais nous savons reconnaître la grandeur d'un homme. Corvus la possède. Et je souhaite être à ses côtés le jour où elle s'épanouira pleinement... par goût de l'aventure. Je brûle du désir d'entrer dans l'histoire. »

Rictus et Fornyx se dévisagèrent, et Fornyx grimaça.

Cette nuit-là, l'armée bivouaqua devant les remparts de Goron, un alignement de tentes plus grand que la cité. Pendant l'après-midi, Corvus chargea ses hommes d'aller ramasser les morts gisant le long de la route et de dresser un bûcher funéraire sur lequel ils seraient incinérés le jour suivant. Pendant toute la nuit, les femmes de Goron purent se rendre librement jusqu'à la colline de cadavres pour pleurer leurs maris, leurs pères ou leurs fils, et leurs lamentations se répandirent dans le bivouac de l'armée des envahisseurs comme autant d'accusations, comme si Antimone elle-même planait au-dessus d'eux, ses ailes noires battant dans les ténèbres, ses larmes tombant sur la neige sans que nul ne puisse les voir.

Rictus fut convoqué sous la tente de Corvus peu avant la relève de la garde du milieu de la nuit, et il y trouva la plupart des maréchaux réunis autour de la table à cartes, assis avec des tasses d'argile à la main, sous la lumière et la chaleur des braseros. Corvus faisait les cent pas, ses longs cheveux noirs tombant librement dans son dos. Sous la clarté vacillante des lampes suspendues, il avait tout d'une beauté exotique vêtue d'un chiton d'homme. Seules les balafres argentées de ses avant-bras déparaient cette image.

Il accueillit Rictus avec un sourire de vainqueur, tel un fils convaincu d'avoir fait la fierté de son père.

« Tes hommes se sont montrés à la hauteur de leur réputation, Rictus. C'est la première fois que je vois une phalange de lanciers rester en formation alors qu'elle se déplace au pas de course. Tu as donné aux hommes de Teresian matière à réflexion. »

Mais Teresian, cette version plus jeune de Rictus, ne paraissait pas impressionné outre mesure. S'il regarda le mercenaire en contenant son hostilité, il leva sa coupe de vin en une manifestation de respect accordée à contrecœur.

« Nous n'aurions pas dû avoir à nous battre, aujourd'hui, déclara Corvus en reprenant ses allers-retours. Ceux de Goron ont été stupides... qu'espéraient-ils obtenir ? »

La colère faisait grimper sa voix dans les aigus, la rendant presque stridente. « J'ai fait d'eux un sujet de réflexion... un exemple qui nous précédera où que nous allions. J'espère que nous ne rencontrerons plus de résistance futile avant d'atteindre Machran, car c'est là que cette campagne atteindra son apogée. On m'a informé que la Ligue avenienne va regrouper ses forces, et Karnos a convaincu toutes les cités d'envoyer des contingents. La bataille décisive sera livrée sous peu, avant le milieu de l'hiver.

– Karnos a su se montrer efficace, déclara Demetrius, le maréchal borgne des conscrits. Il reste un tribun hors pair et il a Kassandre, le polémarque de Machran, pour ami... Ils travaillent main dans la main, ce qui devrait servir nos intérêts.

– Je ne vois pas de quelle façon, avoua Rictus. La Ligue peut aligner de trente à quarante mille hommes, si nous lui laissons le temps de s'organiser. C'est plus que le double de nos troupes.

– Mais il suffira que ces trente à quarante mille soldats soient vaincus à plate couture sur un champ de bataille pour que tout soit réglé, répondit un Corvus souriant. La totalité des cités de l'intérieur des terres subiront cette défaite.

– À condition de remporter la victoire. »

Rictus était plus intrigué qu'inquiet. Cet enfant voulait-il démontrer de quoi il s'estimait capable

quand son adversaire détenait tous les atouts ?

Corvus parut deviner sa pensée. « Quelle gloire y a-t-il à massacrer des armées de simples citoyens les unes après les autres lors de petits affrontements ridicules ? Non, nous allons les laisser se regrouper. Leur permettre de s'enhardir grâce à leur nombre. Une fois rassemblés, ils trouveront le courage qui leur fait défaut pour venir se battre lance contre lance.

– Quelle gloire ? » répéta Rictus.

Il regarda le cercle d'officiers présents sous la tente, en pensant au massacre perpétré dans la matinée. Il s'était effectivement agi d'un petit affrontement ridicule, mais les femmes qui pleuraient fils et maris devant le grand bûcher funéraire ne partageaient certainement pas ce point de vue.

Il secoua la tête. *Je suis probablement trop vieux pour ce genre de choses*, pensa-t-il. *J'ai oublié ce qu'est l'ambition. Ce qu'elle peut altérer chez un homme.*

Druze lui adressa un clin d'œil. Teresian ne s'intéressait qu'à son vin. Demetrius, le plus âgé, restait aussi impassible qu'une pierre. Rictus avait entendu parler de cet homme. Il commandait autrefois un centon de mercenaires et il avait perdu son œil en se battant pour Giron sur la côte kuprienne avant de se rendre en Orient... et se retrouver dans les rangs de l'armée de Corvus.

Quant à Ardashir, il soutint le regard de Rictus qui lui trouva une expression surprenante... une sorte de camaraderie, de sympathie. Mais le Kufr détourna rapidement la tête et Rictus attribua cette pensée à un fruit de son imagination.

« Que veux-tu obtenir, en fait ? demanda-t-il à Corvus. À quoi rime tout cela ? »

Le jeune conquérant interrompit ses allées et venues, avant que la surprise ne l'incite à redresser son visage blême.

« C'est une question pour le moins étrange, de la part d'un homme qui vend sa lance au plus offrant », ricana Teresian.

Oui, pensa Rictus. *Nous aurons un jour une franche explication, toi et moi.*

« Bien moins étrange qu'elle ne peut le paraître de prime abord, déclara Corvus. Et Rictus n'est pas qu'un mercenaire. Il est bien plus que cela. »

Il parcourut l'intérieur de la tente du regard, et dans le brusque silence les lamentations des femmes réunies autour du bûcher funéraire redevinrent audibles, comme une rumeur portée par le vent.

« Aucun de vous ne doit oublier qu'il a autrefois commandé une grande armée, l'armée la plus célèbre que les Macht ont jamais levée ailleurs que dans les légendes. »

Je me suis retrouvé à sa tête par un pur effet du hasard, se dit Rictus. *Parce que tous ceux qui en étaient plus dignes que moi avaient péri. Mon commandement a été attribuable à un caprice de Phobos, rien de plus.*

Mais il s'abstint de le dire.

« J'ai vu le jour aux alentours de Sinon, dans la contrée qui s'étend au-delà de la mer, déclara Corvus. La plupart d'entre vous le savent déjà. Je connais l'Empire que Rictus a traversé, ou une petite partie de cet Empire... tout comme Ardashir. Nous avons été élevés ensemble, lui et moi, et qu'il soit un Kufr ne change rien au fait qu'il est mon frère dans tous les domaines, celui du sang

excepté. » Il considéra tour à tour chacun des hommes, en les regardant dans les yeux.

« C'est à Sinon que s'est terminée la longue marche des Dix Mille, c'est dans cette cité que leur épopée s'est achevée. » Il se tourna vers Rictus. « Non avec gloire mais de façon sordide. Lorsque les derniers centons de ces héros se sont finalement traînés jusqu'à la côte, qu'ont-ils fait ?

« Ils se sont sauté à la gorge tels des chiens enragés. Ils se sont entre-tués pour de l'or, pour des insultes échangées au cours de leur interminable retraite. Ils s'étaient divisés avant même d'avoir revu la mer. Ils étaient des Macht et ils avaient tenu tête aux armées du Grand Roi. Ils venaient d'infliger une humiliation à tout l'Empire mais étaient incapables de contenir leurs passions. »

Quelque chose altéra brièvement les traits de Corvus, un mélange de mépris et de colère, et son expression glaça Rictus. Cet enfant était...

« C'est cela, la malédiction des Macht », conclut Corvus. Il semblait désormais porter un masque incolore, et ses étranges yeux violets brillaient comme ceux d'une bête féroce tapie au-dessous.

« À moins d'être menacés de l'extérieur, ils passeraient leur vie à s'entre-déchirer... comme les coqs d'une basse-cour, lançant des cocoricos du haut de leurs tas de fumier. C'est ce que sont les Harukush, l'étendue de rocaille la moins fertile de ce monde.

« Dans l'Empire, les Macht sont des sujets de légendes et d'émerveillement, de contes débités aux enfants pour les effrayer. Nous sommes les redoutables fauves de la nuit, les monstres qui traversent les mers pour semer ruines et destruction avant de disparaître. Je le sais... j'ai entendu ces récits dans toute la région de Sinon. Mais ici... » De nouveau un profond dégoût. « Ici, ce sont un million de nains qui s'affrontent, qui consacrent tout leur temps à gémir en se demandant où ils trouveront un nouvel endroit pour faire leurs besoins. »

Il releva le menton et se redressa. Il était élancé comme une femme, mais Rictus sut sans l'ombre d'un doute qu'il aurait ôté la vie à tout occupant de cette tente qui aurait osé le contredire. Les hommes pouvaient humer l'odeur de la peur et de la faiblesse aussi efficacement que les chiens, et il n'y en avait pas la moindre trace chez Corvus. On ne trouvait en lui qu'une volonté d'airain.

« Je suis né en ayant pour destin d'unifier les Macht, d'en faire un seul et même peuple, de leur donner un seul but. Nous sommes venus en ce monde pour le gouverner, et c'est ce que nous ferons. Pour apporter à tous une volonté unique, je dois tout conquérir. Je compte placer la totalité de nos semblables sous l'autorité d'un seul chef. » Il sourit avec une ironie désarmante. « Rictus, je ne porterai le Divin Fléau que le jour où je serai couronné Roi des Macht. »

LE SPECTRE SOUS LA TENTE

« Par Phobos, quelle période de l'année mal choisie pour revêtir l'armure ! déclara Fornyx avec dégoût. Ma deuxième campagne d'hiver en tant d'années. Ce n'est pas ainsi qu'on gère sa boutique. »

Il était avec Druze au milieu du borbier, et ils avaient remonté leur manteau sur leur tête pour étudier ce monde gris pluvieux. L'eau formait face à eux de grandes mares aux reflets métalliques où se dressaient les silhouettes solitaires des arbres noirs et dénudés. Les montagnes étaient invisibles, les mornes ombres des nuages se nouaient au nord et à l'ouest, le ciel était descendu à la rencontre d'un paysage incolore. La pluie tentait d'unir les deux éléments en un tout composé à parts égales d'eau et de terre.

« Nous devons être à six jours de marche de Machran, déclara Druze avec le sourire de vainqueur qui était le sien. Peut-être.

– Ton seigneur et maître nous oblige à avancer. Combien de pasangs avons-nous parcourus, avant avant-hier ? Six ? Les fourgons ont mis une journée complète simplement pour remonter la totalité de notre colonne... quant au ravitaillement, eh bien...

– Je préférerais progresser dans la neige. J'en ai l'habitude. Mais l'hiver tel qu'il se présente dans ces plaines consume la moelle de nos os, car on ne sait pas sur quel pied danser.

– Tu finiras par t'y habituer. Tu n'auras d'ailleurs pas le choix, à moins d'aller te réfugier dans les montagnes pour y vivre de rapine.

– Il y a bien pire, l'ami. Mon peuple a creusé des forteresses dans la roche, là-bas dans les monts de Gerrera, au-dessus d'Idrios. Nous nous y cloîtons comme des ours qui hibernent, et nous nous gavons de nourriture et baisons nos femmes au point qu'elles en ont les jambes arquées jusqu'à la fin de la mauvaise saison. »

Fornyx renifla en riant. « Il existe incontestablement des façons moins agréables d'attendre le printemps. Moi, je rêve d'être dans un village de pêcheurs sur la baie de Goshen, là où le ciel est bleu toute l'année et où un homme peut s'asseoir aux tables d'un des estaminets du bord de mer pour contempler les Sinoniennes en dégustant un poulpe venant d'être pêché ou du hareng grillé. »

Ils restèrent à regarder tomber les gouttes pendant un long moment, sans rien ajouter, les jambes enfoncées dans la boue jusqu'aux chevilles.

« J'ai du vin sous ma tente, déclara finalement Fornyx.

– Nous sommes chargés de surveiller l'ennemi, rappela Druze.

– Vois ces bons à rien, ils ne risquent pas d'aller où que ce soit. Ils sont embourbés dans cette gadoue au même titre que nous. »

À la limite du monde visible, ils pouvaient discerner une ombre aussi sombre qu'une forêt. À l'intérieur de cette poche d'obscurité papillotaient les flammes de feux de camp maladifs. Ils

s'étendaient sur de nombreux pasangs et, pendant que les voiles de pluie ondulaient et dérivait sans but, il était par instants possible d'entrevoir les alignements de tentes mais rien d'autre. Pas le moindre mouvement, aucune colonne d'hommes en marche. L'armée ennemie était aussi inerte qu'un arbre abattu.

« Une ou deux tassées ne peuvent faire de mal à personne, admit Druze. C'est entendu.

– Ainsi qu'une partie d'osselets, peut-être ? Kesero en avait débuté une, à mon départ.

– Non, merci. Ta bande d'escrocs en manteau écarlate m'a plumé, la nuit dernière. »

Les deux hommes firent demi-tour et repartirent à pas lourds vers le bas de la longue pente qu'ils avaient gravie dans la matinée. Ils étaient nu-pieds, car la boue s'appropriait les mieux sanglées des sandales. À peu près deux douzaines de Macht étaient de faction sous la pluie, à les attendre. Il y avait autant d'Igraniens de Druze que de têtes de chien du centon de Fornyx, et l'un d'eux prit la parole.

« Si ça continue, nous pourrions franchir en barque les murailles de Machran.

– C'est ce qui est prévu, répondit Fornyx. Tu l'ignoraient ? On rentre au camp, les enfants... Il n'y a rien d'intéressant à observer, ici. »

Ces hommes emboîtèrent le pas à leurs chefs le long de la voie impériale inondée, en pataugeant dans l'eau froide avec le stoïcisme de ceux qui ont déjà tout vu. À l'est, l'immense bivouac de l'armée des envahisseurs évoquait un campement d'éleveurs figé sous le déluge ininterrompu.

Rictus s'intéressait à la pluie, lui aussi. Dressé sur le seuil de la tente qui leur servait de QG, il voyait des torrents d'eau brunâtre envahir les chemins de rondins du campement. Aussi loin que portait son regard, l'horizon était une masse infinie de tentes marron. Les latrines avaient débordé et leur puanteur s'était répandue partout. Ce n'était pas un lieu où ils pourraient s'attarder. Les maladies avaient tôt fait de se propager, là où des hommes restaient regroupés en grand nombre. C'était comme s'ils exhalaient des miasmes qui mettaient leur propre existence en péril.

Il pensa à Aise et à leurs filles. Là-bas, dans les hauteurs, la neige devait former une couche très épaisse. L'hiver plus rude des montagnes les avait coupées du reste du monde. Au moins étaient-elles en sécurité. Rien ni personne ne pourrait atteindre Andunnon avant le dégel printanier... et il en rendait grâce aux dieux.

« Un peu de chaleur dans une tasse ? » lui demanda Ardashir.

Le grand Kufr lui tendait un quart plein à ras bord, en souriant.

« Corvus est parti creuser des drains avec ses Compagnons, afin de donner l'exemple. Voilà qui l'occupera un bon moment. J'ai fait ma part de travaux de terrassement, ce matin », expliqua le Kefren maculé de boue de la tête aux pieds.

Rictus prit le vin. Bien qu'abondamment coupé d'eau, il était le bienvenu. Les routes avaient été emportées par ce déluge et les convois de ravitaillement n'avaient pu les rejoindre. Toute l'armée devait se rationner, une autre raison de ne pas s'éterniser en ce lieu.

« Tout laisse supposer qu'Antimone s'est pour l'instant rangée du côté de Karnos, déclara-t-il en buvant une gorgée de cette exécration piquette.

– Que votre Antimone soit à la fois la déesse de la pitié et de la guerre la rend étrange à mes yeux, commenta Ardashir. Je crois pour ma part que Mot, le sombre fléau du monde, passe au-dessus de nous.

– Les dieux changent, mais pas la pluie », grogna Rictus. Il s'éloigna du rabat de la tente pour gagner la table des cartes. Ils étaient si proches du but.

Environ deux cent trente pasangs les séparaient des remparts de Machran.

Cette distance et l'armée que Karnos avait réussi à lever avec une rapidité surprenante. Ce n'était pas la totalité des troupes que la Ligue pouvait leur opposer, mais il s'agissait malgré tout d'un déploiement de forces impressionnant. Ils étaient peut-être vingt mille à bivouaquer de l'autre côté de la colline, subissant la même pluie qu'eux, et Rictus était convaincu que bien d'autres viendraient les rejoindre au cours des prochains jours, quelles que soient les conditions climatiques.

« Nous devrions frapper un grand coup sans tarder, avant que les autres cités de l'intérieur n'envoient leurs propres contingents, dit Rictus. Attendre manque de... sagesse. »

Ardashir approcha de la table, pour le surplomber tel un totem. « Par un temps pareil ?

– Les hommes se sont battus dans des conditions encore moins favorables.

– Je le sais, mais il n'y a pas qu'eux. Que fais-tu des chevaux ? La cavalerie ne peut pas manœuvrer dans un tel marécage. Il faut gagner du temps jusqu'à ce que la plaine redevienne praticable. Corvus avait prévu cette éventualité. Il veut se couvrir de gloire et ce désir est sincère, mais toutes ses décisions sont également marquées du sceau du bon sens. Tant que nous n'aurons pas un terrain stable sur lequel nous affronter, nous ne passerons pas à l'offensive. Si nous engageons le combat à présent, nous aurons simplement des lanciers qui chargeront dans la boue et, en de telles circonstances, l'avantage du nombre serait décisif.

– J'avoue ne pas avoir pensé à votre cavalerie, admit Rictus avant de boire son vin d'un trait. Ce n'est pas un élément dont un Macht tient habituellement compte. » Il examina le grand guerrier de la tête aux pieds. « Dis-moi, Ardashir, franchement, que diable fais-tu ici ? »

Le Kufr sourit. Il avait une expression amicale, mais son visage était tellement allongé et étrange qu'on en oubliait presque l'humanité de son regard.

« Corvus est mon ami, mon meilleur ami, et je le suivrai où qu'il aille.

– Ce n'est pas une réponse.

– C'en est une. »

Finalement, Ardashir inclina la tête. « Entendu. Je vais te faire une confidence. Mon père est devenu le satrape de la province d'Askanon, peut-être une dizaine d'années après que vous l'aviez traversée, toi et tes Dix Mille. C'était un homme bon et honorable, mais tous ne se valent pas au sein de la même famille. »

L'expression du Kefren s'était modifiée et son visage paraissait plus anguleux, comme s'il s'était affublé d'un masque comparable à ceux des Honai que Rictus avait affrontés dans les Kunaksa.

« Son frère l'a assassiné avant d'usurper son titre et de contraindre ma sœur – sa propre nièce

– à l'épouser. Je n'étais qu'un enfant, à l'époque, et un serviteur de confiance m'a fait sortir du palais d'Ashdod où nous vivions. Il m'a emmené à Sinon, une cité où mon oncle ne pourrait rien contre moi étant donné qu'il s'agissait d'un comptoir des Macht. C'est là que j'ai passé mon enfance, dans un total dénuement. À la mort de Kurush, le fidèle serviteur en question, je me suis retrouvé seul. Tout ce qui subsistait de mon héritage était ceci... » Il dégaina l'épée incurvée suspendue contre son flanc, un cimenterre kefren très simple, avec une poignée en forme d'amphore et un petit rubis incrusté dans le pommeau qu'il caressa du pouce. « Le sceau de notre famille. C'était l'épée de mon père, mon seul souvenir de lui. »

Puis son visage figé parut reprendre vie.

« Et j'ai finalement rencontré Corvus qui jouait sur la plage à l'extérieur des remparts de Sinon, il y a de cela une dizaine d'années. C'était un enfant trop petit pour son âge, deux fois moins grand que moi, mais il savait se faire respecter de tous et il a fait de moi, un Kufr, un de ses amis. Je ne l'ai pas oublié. » Il baissa le regard sur Rictus. « Peu importe à ses yeux les origines d'un homme. Seule l'amitié compte pour lui. Une fois qu'il l'a accordée, il ne trahira jamais celui qui en bénéficie. »

Rictus s'intéressait au grand personnage qui le surplombait. Il avait appris au fil des ans à jauger les individus, et son jugement était sûr en ce domaine. Il savait qu'Ardashir ne mentait pas. Plus important, il prenait conscience d'avoir de la sympathie pour ce Kufr si posé, ce prince dépossédé qui n'avait pas hésité à suivre son ami exalté vers l'ouest à la poursuite d'une chimère.

Il reporta son attention sur les cartes où s'étalait le destin de son monde, de son peuple.

« Corvus a du sang kufr dans les veines, n'est-ce pas ? »

Ardashir hocha la tête. « Sa mère était une Hufsa d'une des tribus montagnardes. Mais elle était instruite et raffinée. Nous le voyons transparaître en lui, car nous avons un peu connu ces deux mondes. Mais la plupart des Macht n'ont pas rencontré un seul Kufr et ils nous assimilent à des démons à la face chevaline et aux yeux brillants.

– Qui est son père, en ce cas ?

– Je ne l'ai jamais vu, et lui non plus. Il a quitté sa mère ou ce monde avant sa naissance. »

Rictus regarda le Divin Fléau suspendu à l'intérieur de la tente, cette cuirasse que Corvus refusait pour l'instant de porter, placée sur son chevalet comme une statue amputée de ses membres. La brusque prise de conscience d'une possibilité le fit frissonner.

Le père de Corvus avait été un porte-fléau.

Sans doute eût-il fait un commentaire si, comme attiré par leurs propos, le principal intéressé n'était entré sous la tente en tapotant son manteau pour en faire tomber les gouttes de pluie et en échangeant des plaisanteries avec Teresian qui l'accompagnait. Le commandant suprême de cette armée était couvert de boue, comme s'il s'y était vauté, et ses dents et ses yeux brillaient dans sa face brune. Son sourire s'élargit sitôt qu'il vit Rictus et Ardashir devant la table.

« Ha ! On a fui la gadoue, à ce que je vois... et on se réchauffe en buvant pour couronner le tout ! Allons, Ardashir, n'as-tu pas honte ? Fais-moi goûter ça ! »

Il prit le quart du Kufr et but une bonne gorgée de vin.

« Ce n'est pas du minérien et crois bien que je le regrette, Rictus. Mais le résultat est le même,

quels que soient le cru et le millésime. Ressers-nous, Teresian. J'ai l'impression d'avoir de la boue jusque dans mon gosier. »

Même la pluie et le borborygme dans lequel pataugeait son armée ne pouvaient saper sa bonne humeur. Il se dépouilla de son manteau et un de ses serviteurs sortit aussitôt des ombres pour l'en débarrasser, alors que Rictus n'avait à aucun moment suspecté sa présence.

« Merci, Sasca », murmura Corvus au jeune garçon qui eut un large sourire quand il tapota son épaule.

Puis le conquérant se dirigea vers les braises incandescentes du brasero et s'en rapprocha au point que tous purent sentir l'odeur de laine roussie de son chiton.

« Quoi de neuf chez les têtes de chien ? demanda-t-il à Rictus.

– Fornyx et Druze nous ont signalé que l'animation régnant dans le bivouac de l'ennemi est équivalente à la nôtre. Autrement dit, qu'elle est inexistante. Nul ne pourrait faire quoi que ce soit par un temps pareil. »

Une information qui parut satisfaire Corvus. « Excellent. Ardashir, la colonne de ravitaillement ?

– Elle progresse lentement et se trouve encore à une vingtaine de pasangs d'ici. Les chariots s'embourbent jusqu'aux essieux et les bœufs meurent debout. Elle ne nous rejoindra pas avant au moins deux jours.

– Ah ! » Même cette information ne put altérer son enthousiasme. « Il ne faudrait pas laisser une banale averse nous démoraliser, mes frères. Peut-être même pourrait-on profiter de ce déluge pour nous distraire. Teresian, tu as le vin près de toi, fais le passer. »

Nous distraire ? pensa Rictus. Il regarda Ardashir, qui se contenta de hausser les épaules.

« Je ressens le besoin de mieux connaître nos ennemis, ajouta Corvus. Ils sont des milliers, au-delà de cette colline, et nous ne nous sommes même pas salués. Ce Karnos est un individu fascinant, d'après ce qu'on raconte. Il est comme toi, Rictus... C'est quelqu'un qui a su s'élever par lui-même, quoiqu'à un âge plus avancé. J'aimerais vraiment le voir de plus près.

– Je le connais. J'ai souvent eu l'occasion de m'entretenir avec lui, déclara Rictus. C'est un marchand d'esclaves vantard, un parvenu, un beau parleur.

– Ce qui lui a permis d'arriver à ses fins, répondit Corvus toujours aussi joyeux. Cite-moi un seul autre membre du Kerusia de Machran qui aurait pu lever des troupes et les envoyer contre nous aussi rapidement que lui. Non, c'est un puissant tribun et non un simple bonimenteur de foire. » Il fit une pause, avant de répéter : « J'aimerais le rencontrer.

– Que souhaites-tu faire ? demanda Teresian en fermant les yeux à demi. Lui adresser une délégation ?

– Nous pourrions ériger une tente à mi-distance des deux armées, suggéra Ardashir.

– Je pensais à quelque chose de moins guindé, rétorqua Corvus en levant la main. J'aimerais le voir ce soir même. »

Des propos qui les laissèrent tous perplexes, avant que Rictus ne finisse par comprendre. « Tu voudrais pénétrer en catimini dans leur camp ! »

Corvus inclina la tête sur le côté, et des squames de boue séchée se détachèrent de son visage. Il en pela quelques autres, qu'il garda dans sa main.

« Pourquoi pas ? Tous les hommes crottés se ressemblent.

– Mon frère... commença Ardashir.

– Pas toi, bien entendu... Il est évident qu'un peu de boue ne pourrait suffire pour dissimuler tes origines. » Si Corvus souriait toujours, sa bonne humeur s'évaporait et était remplacée par de l'impatience. « Toi, Rictus... Es-tu disposé à m'accompagner ? »

Il y eut un moment de silence, uniquement rompu par les crépitements de la pluie sur la tente.

« Crois-tu que ce soit raisonnable ?

– Je ne l'ai jamais prétendu. J'ai simplement dit que je voulais le faire et que je souhaitais que tu m'accompagnes, en tant qu'un de mes maréchaux. »

Était-ce une nouvelle mise à l'épreuve ? Rictus soutint le regard du jeune homme. Tout indiquait qu'ils s'étaient parfaitement compris.

« Je suis partant, répondit-il avec toute la nonchalance qu'il pouvait afficher. Serons-nous seuls ?

– Moins notre groupe sera important, mieux cela vaudra. Mais j'aimerais que Druze se joigne à nous... Il n'a pas son pareil, pour ce genre de frasques.

– Quand partons-nous ? »

Corvus s'étira devant le brasero qui illumina en contre-plongée son visage, le teintant dans des tonalités de rouge qui le rendaient encore plus énigmatique que de coutume.

« Nous attendrons la tombée de la nuit. Et, Rictus...

– Oui ?

– Nous voyagerons léger. Tu devras te passer de ta cuirasse et de ton manteau écarlate. »

Le mercenaire hocha la tête pendant que Teresian et Ardashir protestaient, soutenant que c'était de l'inconscience, une prise de risques inutile. Si le mot *folie* ne fut pas prononcé, cela revint au même. Tant Corvus que Rictus n'en firent pas cas. Le commandant en chef de cette armée et le plus récent de ses maréchaux avaient besoin d'apprendre à se faire mutuellement confiance, et ils en étaient tous deux parfaitement conscients.

Je tiendrai sa vie entre mes mains, pensa Rictus, et lui la mienne. Il suffirait que je parle un peu trop fort une fois dans le camp ennemi pour qu'il se fasse capturer et que tous ses projets de conquête s'effondrent. Il ne peut l'ignorer.

Tant d'audace le sidérait. Ce garçon...

Non, ce n'était plus un enfant. Il ne pouvait le considérer plus longtemps sous ce jour. En fait, Rictus n'était pas plus âgé que lui, lorsqu'il s'était retrouvé à la tête des Dix Mille. Avec la mémoire sélective d'un homme entre deux âges, il lui arrivait d'oublier qu'il avait lui aussi été une sorte de prodige.

Il retira son manteau et entreprit de déboucler sa cuirasse noire. Il s'intéressa à l'autre Divin Fléau se trouvant sous la tente, suspendu sur le chevalet tel un spectre muet. *Qui t'a porté ?* lui

demanda-t-il. *Était-ce l'un d'entre nous, un de ceux qui ont effectué la Longue Marche à mes côtés ?*

Il alla déposer sa cuirasse juste à côté et, pendant un moment, tous se turent pour les observer.

Il s'agissait de la clef de voûte de leur héritage. Aussi loin que remontait l'histoire, nul Kufr n'avait un jour possédé ou porté l'une de ces protections. Le Présent d'Antimone était un mystère, au cœur de la société des Macht. Rictus pensait parfois que déterminer l'origine de ces objets eût également permis de déterminer celle de ses semblables. Il en était venu à estimer, pendant cette interminable marche effectuée tant d'années plus tôt, que les Macht n'étaient pas issus du monde sur lequel ils vivaient.

Il savait désormais pourquoi Corvus hésitait à revêtir l'armure noire. Il était à moitié kufr, et même son incontestable courage devait flancher à la pensée d'endosser cette cuirasse.

Qui sait ? se dit-il. *Peut-être ne se laissera-t-elle pas porter par un métis. Que se passera-t-il ? Voilà pourquoi il se contente de la regarder, à la fois comme une tentation et un reproche.*

Et il crut soudain avoir compris ses motivations.

Il voulait gouverner les Macht pour pouvoir se considérer comme l'un d'eux, à part entière. Si tous les habitants des Harukush l'acclamaient comme leur chef, comment aurait-il pu en être autrement ?

Eunion a vu juste, se dit Rictus. *C'est un rêveur. Mais il n'y a pas que cela. C'est ce qui le pousse, ce qui le ronge. Il s'est entouré d'orphelins qui se substituent à sa famille. Il ressent l'impérieux besoin de faire partie d'un tout.*

C'est peut-être son autre secret, choisir ceux qui sont seuls afin de leur permettre d'appartenir à un groupe.

Ils quittèrent le bivouac au crépuscule, trois hommes couverts de boue et vêtus de chlamys de laine anonymes, nu-pieds dans la froide succion de la fange, leur capuchon bas sur le front comme les komis que portaient les Kufr. Ils s'étaient munis de drepanas, ces armes des plaines dont les troupes de Karnos étaient dotées, et Druze avait peint sur sa pelta de cuir le sigile *machios* de la cité de Machran.

La plaine séparant les deux armées avait été fertile et les bosquets d'oliviers s'y dressaient toujours, mais la pluie avait tout inondé, transformant ce secteur en marécage peuplé de sauvagine, un étang de vase grisâtre et d'eau brune.

Karnos avait positionné son armée en expansion sur une éminence que franchissait la voie impériale, et les flots s'étaient accumulés sur son pourtour. Large de plusieurs pasangs, le bivouac avait tout d'une île, ou d'un château ceint de douves, et les nuages bas frôlaient son sommet.

Huit pasangs au-delà des troupes ennemies se trouvaient la cité d'Afteni, rendue célèbre par ses artisans qui travaillaient le métal, et – plus loin encore – Arkadios, puis au sud-ouest une des agglomérations les plus importantes de l'intérieur du pays, Avennos où Tynon en personne avait vécu et enseigné dans un lointain passé. Il avait rédigé en ce lieu les codes auxquels se pliaient la plupart des cités des Macht. Les Assemblées, les Kerusia de chaque entité politique des Macht, y trouvaient leurs origines.

Avennos n'était plus la métropole d'antan. Ses anciennes colonies d'Avensis au sud et d'Arienus au sud-ouest s'étaient étendues au fil des ans. Mais Avennos était un composant de l'identité des Macht au même titre que Machran. Rictus estimait que c'était la raison pour laquelle Karnos avait envoyé si loin son armée, étirant pour cela ses convois d'approvisionnement et se retrouvant dans le même borbier que Corvus. Afin de préserver certaines traditions. C'était militairement malavisé mais plein de sagesse politique.

La nuit tombait sur la plaine inondée, une noirceur opaque sans étoiles ni lunes. Les trois hommes faisaient des embardées entre chaque pas, car la boue happait leurs pieds jusqu'aux chevilles. Druze chut la tête la première, et ses compagnons durent s'arrêter et s'y mettre à deux pour le redresser. Corvus fut alors ébranlé par des rires, et après avoir constaté leur absurde condition ils restèrent quelques minutes sur place en se couvrant la bouche, appuyés les uns aux autres tel un trio de joyeux drilles en état d'ébriété avancé.

« Je vais passer le premier, déclara-t-il finalement. Je suis bien plus léger que vous, espèce de balourds, et ma vision est bien plus perçante que la vôtre. Agrippez fermement mon manteau et évitez de me faire choir sur les fesses. »

Ils repartirent en ayant pour seuls points de repère dans cette nuit sans étoiles les halos à peine visibles de quelques feux de camp. Ils étaient peu nombreux à ne pas avoir perdu leur combat contre la pluie ininterrompue. En temps normal, une armée aussi importante que celle levée par Karnos aurait illuminé la nuit comme une cité un soir de fête.

Corvus s'arrêta et Rictus sentit la poigne de fer du jeune homme sur son bras, la chaleur de son haleine au ras de son oreille.

« Des sentinelles, lui murmura-t-il. Nous allons prendre à droite, pour les contourner. »

Ils firent un détour laborieux afin d'éviter les guetteurs que seul Corvus avait localisés. Ils se félicitaient à présent de la pluie dont les crépitements couvraient les clapotis de leur pénible progression. Rictus prit conscience de souffrir de nouveau de ses articulations – comme au cours de l'hiver précédent, pendant le siège de Nemasis – ainsi que de sa cuisse, là où une flèche avait perforé ses chairs. Le froid et l'humidité se liguèrent pour lui remémorer ses anciennes blessures, comme complices de son corps vieillissant, lui rappelant son statut de simple mortel.

Ils pataugeaient le plus silencieusement possible dans l'eau qui leur arrivait aux genoux, les dents serrées pour ne pas les claquer, lorsqu'ils commencèrent à entendre devant eux d'autres sons que ceux du déluge. Des voix d'hommes, des bourdonnements de conversations. Ils découvraient également les lueurs et reflets de lampes provenant des tentes recouvertes de cuir. Ils sentaient le sol grimper sous leurs pieds et devenir plus stable, dans la mesure où la boue ne leur arrivait plus qu'aux chevilles.

« Nous y sommes, annonça Corvus avec autant de décontraction que s'il les avait guidés jusqu'à la cour de sa demeure. À partir d'ici, nous allons nous redresser et nous comporter comme de simples citoyens. J'estime néanmoins que changer de nom s'impose. Druze, tu as tout d'un Timus, à mes yeux.

– Je te suivrai de l'autre côté du Voile si tu le souhaites, mais n'essaie pas de me faire rire. Tu n'es pas doué pour ça.

– Je reconnais que ce n'est pas mon fort », admit Corvus qu'ils virent sourire sous son

capuchon. Il paraissait aussi joyeux qu'un adolescent venant de découvrir un petit trou lui permettant de lorgner à l'intérieur des thermes.

« Je me demande si la tente de Karnos est aussi grande que la mienne. Qu'en penses-tu, Rictus ? Tu le connais mieux que moi.

– Ce que j'en pense, c'est que l'accent de Druze et ton apparence ne tarderont guère à nous attirer des ennuis. Alors, laisse-moi passer en tête, par Phobos ! Et fermez votre clapet, tous les deux ! »

Corvus hocha la tête et déclara d'une voix totalement différente, expurgée de passion : « Relève les sigiles que tu aperçois. Je veux savoir quelles cités ont envoyé des contingents. »

Ils traversaient le campement avec autant d'aplomb que s'ils y avaient leur place. Druze essuya la boue de son aspis pour révéler le sigile de Machran. Le campement de l'armée de Karnos puait bien plus que le leur, et Rictus tenta de ne pas penser à ce que foulaient ses pieds nus.

Les hommes s'entassaient sous leurs tentes, pelotonnés autour de lampes d'argile aux flammes vacillantes et de chandelles de suif pestilentielles. Quelques âmes vaillantes tentaient d'entretenir les feux sous les silhouettes pansues des centos, ces grandes marmites dans lesquelles les guerriers prélevaient directement leurs rations depuis des temps immémoriaux. Il y avait une odeur plus appétissante qui flottait parmi tous ces relents. L'ordinaire des hommes de Karnos était ce jour-là du ragoût de chèvre additionné de lentilles et d'oignons. De la nourriture des plaines, dont l'odeur rappelait à Rictus une douzaine d'anciennes campagnes auxquelles il avait participé.

Il dut se ressaisir pour se remémorer leur situation, car la scène qu'il avait devant lui était si familière qu'elle estompait toute sensation de danger.

Il s'arrêta net lorsqu'il vit le sigile *namis* peint en bleu sur certains boucliers. Il y avait là des citoyens de Nemasis, au côté desquels il s'était battu l'été précédent. Cet homme à la tête rasée et en partie édenté s'appelait Isaeos, un imbécile dont les hésitations avaient fait perdre des vies et des mois de campagne. Rictus rentra sa tête sous son capuchon, pour passer près de lui.

Le trio désassorti d'étrangers crottés traversait le camp sans se faire interpellé. Ils n'étaient que trois Macht anonymes dans une mer de leurs semblables. Rictus cessa de compter les sigiles après en avoir dénombré une vingtaine. Toutes les cités de l'intérieur des terres étaient donc représentées, mais le campement n'était pas assez vaste pour accueillir la totalité de leurs troupes. Certaines cités avaient dû se contenter d'envoyer un détachement symbolique. Même au sein de la Ligue avenienne rivalités et antagonismes étaient nombreux. Karnos avait effectué un travail admirable, pour venir jusqu'ici avec tant d'hommes.

Nul ne s'interposait, ce qui ne surprenait aucunement Rictus. Il connaissait bien les armées de citoyens. Ces hommes se battraient comme des lions le moment venu mais ils n'avaient aucun sens de la discipline. Tenter de leur en inculquer les rudiments eût équivalu à tenter de dresser des chatons.

Après seulement quelques semaines passées auprès de Corvus, il considérait l'efficacité de l'armée présente de l'autre côté de la plaine comme acquise, il la jugeait avec indulgence. Il avait oublié que ses têtes de chien étaient une exception et non la règle, et que Corvus avait réalisé quelque chose de totalement différent avec ses propres troupes.

Une fois de plus, il se surprit à voir ce métis sous un jour nouveau.

Il était à moitié kufr. C'était un élément qu'il ne devait jamais oublier.

Enhardis par la noirceur de la nuit, la pluie et la boue qui assuraient leur anonymat, les trois intrus prenaient de l'assurance. Rictus accepta une giclée de vin d'un homme ivre à la nature généreuse qui avait le sigile *machios* tatoué sur son bras, et il poussa l'audace jusqu'à lui demander où se trouvait la tente de Karnos.

« Ce gros salopard ? s'exclama l'homme. Il doit toujours être à Machran avec sa bite fourrée dans le cul d'une esclave. Mais tu veux sans doute parler de Kassandre... vu que c'est lui qui commande, ici. Qu'est-ce que tu es, un messenger ? Putain de pluie... une vraie saloperie, pas vrai ? » Il s'éloigna en titubant avec la détermination et l'optimisme de tout ivrogne convaincu de savoir où il veut se rendre.

« Plus j'apprends de choses sur ce Karnos, plus je l'apprécie, déclara Druze dont les sourcils se haussèrent sur son front. Si j'avais le choix... » Un hurlement féminin leur parvint, suraigu et terrifié. « Je disais donc que si j'avais le choix, je préférerais de beaucoup...

– Silence, ordonna Corvus. Où était-ce, Rictus ? »

Le mercenaire tendit le doigt vers un secteur éloigné du fouillis de tentes.

« Cela ne nous concerne pas. Il n'y a rien à voir, là-bas. »

Mais, sans faire cas de cette remarque, Corvus se dirigea vers le point d'origine du hurlement.

« Oh, merde ! marmonna Druze avant d'agripper le bras du mercenaire pour l'entraîner dans le sillage de leur chef. Rictus, pour l'amour de Phobos, retiens-le ! »

Mais Corvus filait tel un prédateur noir, silencieux entre les alignements d'abris de peau, ses maréchaux sur les talons. Il avait repoussé son capuchon en arrière et ses yeux reflétaient la lumière des feux de camp comme des émeraudes.

Il souleva le rabat d'une tente et de l'intérieur leur parvinrent l'éclat d'une lampe, la puanteur de la sueur des hommes et autre chose, une chose glacée, puissante et amère aisément perceptible dans la nuit.

De la terreur.

SANG ET INTIMIDATION

Karnos se réveilla en sursaut. Il n'avait quoi qu'il en soit pratiquement pas dormi. Il s'était égaré dans un rêve chatoyant où il se dressait face à une foule très importante, et tous les hommes auxquels il s'adressait l'acclamaient, criaient son nom et affûtaient leurs couteaux.

Quelle subtilité ! pensa-t-il en grognant mentalement. *Par Phobos, comment un homme pourrait-il vivre ainsi plusieurs semaines ? Je suis le tribun de Machran, le père de cette armée... Je l'ai créée à partir de rien. Elle n'existe que par ma volonté.*

Il se tourna dans la paille, renifla et remonta sur lui son manteau. *Ils auraient au moins pu me préparer un semblant de lit... Ça grouille de tiques, là-dedans !*

Il se gratta l'aine, avec vigueur, et jura. Bien éveillé, désormais.

Sincèrement... comment pouvait-on supporter tant d'inconfort ? Il pensa à son lit bien moelleux de Machran, et à la petite Grania qui l'y attendait avec sa peau si claire et sa bouche si douce. S'il n'optait pas pour sa toute dernière acquisition... cette fille qui avait un cul absolument divin.

Mais il était là, emmitouflé dans son manteau, couché dans de la paille infestée de bestioles et imbibée par l'humidité du sol qui montait jusqu'à lui.

Il ouvrit grand les yeux.

La lampe ne contenait presque plus d'huile, une fleur bleutée vacillante qui papillotait autour de la mèche. Il faisait pratiquement nuit noire, sous cette tente.

Et c'était quoi, ça ?

Il l'entendit de nouveau, le rugissement lointain des hommes qui vociféraient. Il s'était habitué aux interminables querelles, aux rixes qui éclataient de toutes parts. Tel était le fond sonore d'un campement militaire. Mais ceci était différent, bien plus pressant.

Il s'assit et régla la mèche de la lampe afin qu'elle aspire la dernière goutte d'huile, et quand la flamme recouvra de sa vigueur, il chercha à tâtons dans la paille couvrant le sol ses sandales, son épée et tout ce qui aurait pu lui permettre de s'orienter en ce lieu inconnu où la nuit l'avait trouvé.

Puis le rabat de la tente fut soulevé et il vit une silhouette noire se découper sur la clarté d'un feu.

« Des complications du côté est... Ce n'est peut-être rien, mais ça semble sérieux. M'accompagner te tente ? »

La voix de Kassandre.

« Bordel... oui... Je suis, quoi qu'il en soit, bien réveillé, à présent. Quelle heure est-il ? »

– C'est le plus mauvais moment, quand les hommes sont morts de fatigue mais n'ont pas encore trouvé le sommeil. Ce n'est sans doute qu'une rixe comme tant d'autres.

– Je t’ai dit que j’arrivais, aboya Karnos en enfilant ses sandales avec son épée suspendue à son épaule. Aide-moi à mettre mon manteau, tu veux ? Par Phobos, quelle vie de chien ! »

Dans un camp aussi vaste, Karnos avait parfois l’impression d’être une tique dans la fourrure d’un ours. Il n’avait jamais véritablement tenté d’imaginer à quoi pouvait ressembler une armée de vingt mille individus, il s’était contenté d’additionner les chiffres au fur et à mesure qu’ils lui parvenaient. S’ils s’étaient alignés sur huit rangs en formation de combat, ses troupes se seraient étendues sur trois pasangs.

C’était comme si une cité bruyante dégageant des relents de cuir, de déjections et de fumée avait été ajoutée sur ce monde, et il s’y retrouvait comme un simple visage au milieu d’une mer d’inconnus agitée.

Ce n’était pas comparable à pérorer dans l’Empirion ; les règles en vigueur étaient ici différentes. Lorsqu’il traversait le campement, il avait droit à une certaine estime de la part des citoyens de Machran et à la curiosité des autres, mais il suffisait qu’un porte-fléau passe à proximité pour qu’ils n’aient plus d’yeux que pour sa cuirasse noire, ce qui s’accompagnait d’un respect quasi religieux.

Il faudra que je m’en procure une, un de ces jours, se dit-il. Cela compléterait son image, ou la purifierait.

Il était riche, et il avait à l’occasion tenté d’acheter un Présent d’Antimone à des porte-fléau dans le besoin, mais toutes ses demandes avaient été rejetées avec tant de mépris qu’il avait fini par y renoncer. Une fois endossée, une telle cuirasse se modelait tant sur leur corps que sur leur âme. La mort était l’unique chose capable de les séparer. Le nombre de porteurs d’un Divin Fléau parmi ses citoyens était un des signes de la grandeur d’une cité.

Il y en aurait quelques-uns sur le champ de bataille, avant la fin de cette aventure, se dit Karnos. *Il faut que j’en touche deux mots à Kassandre.*

Ils se frayèrent un chemin à l’intérieur du camp. Les hommes s’étaient abrités sous leurs tentes pour tenter de s’endormir en marmonnant, partager une outre de vin ou jouer aux osselets. Les lieux retrouvaient un peu d’animation, et les allées aménagées entre les alignements de bivouacs s’emplissaient d’hommes qui bâillaient, d’humeur revêche, se demandant qui était à l’origine d’un pareil raffut.

« Je parie que ce sont encore ceux d’Afteni, marmonna Kassandre. Les brutes irascibles les plus sanguinaires qu’il m’a été donné de voir. »

Le niveau sonore croissait ; des hommes s’affrontaient, c’était désormais une évidence. Ils entendaient le métal s’entrechoquer et quelqu’un crier, un hurlement d’agonie.

« Par Phobos ! » jura Kassandre avant de se mettre à courir.

Rictus sentit le sang de l’homme éclabousser son visage, comme le drepana sectionnait son bras juste au-dessus du coude. Il n’avait pas l’habitude de cette arme lourde des plaines, et il lui semblait tenir un couperet de boucher, un instrument conçu pour débiter des carcasses.

Il avait enroulé l’extrémité de son manteau autour de son bras gauche, et il le projeta au visage de l’homme suivant qui recula. Ce qui permit de faire suivre au drepana une courbe descendante et

d'ouvrir le ventre de cet adversaire. Une chaudepuanteur métallique et excrémentielle s'éleva, comme ses entrailles glissaient le long de ses jambes pour aller se répandre dans la boue et entraver ses pieds. L'homme trébucha et poussa un hurlement aigu en s'empêtrant dans son intestin.

« Reviens, aboya Corvus. Rejoins-nous ! »

Rictus se tourna dans l'espace qu'il s'était dégagé et se précipita entre Corvus et Druze. Tranchée en deux, la pelta ensanglantée de l'Igranien se balançait sous son bras. L'épée qu'il tenait de l'autre main dessina un cercle vertical aussi précis qu'un mouvement de jongleur et un autre adversaire tomba à genoux, bouche bée d'incrédulité, avant de s'étaler de tout son long, fendu du cou jusqu'au sternum.

Corvus bondit tel un martin-pêcheur ayant repéré une ablette et en élimina un troisième. « Machran ! cria-t-il. À moi, Machran ! »

Une brèche s'ouvrit dans le cercle qui les entourait et ils s'y engouffrèrent en frappant tant à droite qu'à gauche, pour sortir du cercle de clarté du feu et se fondre dans l'obscurité et la pluie battante. Rictus trébucha sur le tendeur d'une tente et tomba sur les coudes, pour être agrippé par la peau du cou et poussé en avant. Même à cet instant, la force qui se tapissait dans le corps peu développé du métis le surprit.

D'autres hommes les avaient pris en chasse, l'arme au poing. Ils se trouvaient au cœur d'une foule importante d'individus braillards et dépassés par les événements. Derrière eux, des blessés hurlaient et des hommes allumaient des torches dans les flammes des feux de camp. La pluie cinglait leur visage et leurs jambes étaient vidées de toute énergie, des masses de muscles tendus sur des os mais privés de lien avec un esprit conscient.

Les poumons de Rictus allaient éclater. Il ne pouvait plus dire un mot, et ses compagnons le saisirent pour entraîner son corps imposant entre les alignements de tentes. Un grondement animal grimpa de sa gorge, une onde de colère suivit ses membres en les consumant pour lui rendre un peu de lucidité.

« Lâchez-moi, bordel ! » Il repoussa leurs mains secourables.

Des soldats qui ignoraient de quoi il retournait leur posaient des questions en criant. Druze jeta son bouclier fendu pour glisser son bras mutilé sous son manteau afin de dissimuler l'entaille qui avait ouvert ses chairs jusqu'à l'os.

« Osselets, répondit Corvus en ahanant. Ces tricheurs ont voulu nous rouler. Ils sont toujours là-bas.

– Arrêtez-vous et identifiez-vous ! leur cria un imbécile zélé.

– Parle à mon cul... nous avons un blessé ! rétorqua Rictus. Va plutôt séparer ceux qui se battent toujours !

– Restez où vous êtes ! »

Ils étaient trop nombreux, autour d'eux, attirés comme tous les hommes par les mauvaises nouvelles et les rixes. Rictus retourna son drepana et donna dans l'aine de l'importun un coup du pommeau de son arme, avant de le pousser sur le côté avec l'épaule. Quand l'individu le plus proche protesta en grondant, Corvus abattit le plat de la lame sur sa tempe pour l'envoyer s'affaler sur le sol comme un sac de sable.

« Libérez le passage ! »

Ils avaient de nouveau réussi à forcer un barrage et s'enfonçaient dans les ténèbres, un trio soudé et décidé qui avançait comme une pointe de flèche pénétrant dans le ventre d'un bœuf.

Kassandre se pencha et leva la lampe en entrant sous la tente. Karnos le suivait de près, en contenant un pressant besoin de rendre dû à la puanteur.

« Qu'est-ce qui s'est passé, ici ? »

Un homme au chiton déchiré et rougi maintenait d'une main la chair de l'avant-bras opposé rabattue sur les os, alors que le sang s'échappait en ruisselets noirâtres entre ses doigts serrés.

« Il a surgi comme un envoyé de Phobos. Il avait une face blanche, des yeux, des yeux de...

– Qu'est-il arrivé à ces hommes ? » demanda patiemment Kassandre.

L'intérieur de la tente était un vrai charnier, un amoncellement de cadavres, des blocs de viande encore chaude d'où s'élevaient des vapeurs nauséabondes. La paroi du fond avait été fendue sur toute sa hauteur.

« On s'amusait avec une fille, une esclave qui venait du parc à chariots. On passait sur elle à tour de rôle quand il est brusquement apparu. Général, ses yeux... c'était pas les yeux d'un humain ! Il s'est rué sur nous comme un ouragan, en massacrant tous ceux qui étaient à sa portée. Mais il n'était pas seul. Ses compagnons l'ont retenu juste avant qu'il m'achève, puis ils ont fendu le fond de la tente pour s'éclipser par là. Ils ont tué mes camarades comme des lapins sur un billot, général. Ce ne sont pas des hommes. »

Sous le choc, le survivant avait un teint livide et les lèvres cyanosées. « Va voir le carnifex, lui ordonna Kassandre. Je t'interrogerai plus tard. Comment t'appelles-tu ?

– Lomos d'Afteni, général.

– C'est bon, Lomos. Dehors !

– Une seconde. Où est la fille ? voulut savoir Karnos.

– Elle a fui. Elle est indemne. On a seulement pris un peu de bon temps avec elle, général, rien de bien méchant.

– C'est bon. Va. Fais soigner ta blessure. »

Karnos et Kassandre s'accroupirent au centre de la tente. La clarté de la lampe imprimait un semblant de mouvements aux cadavres. Karnos en dénombra cinq. C'était la première fois qu'il était confronté à des morts violentes, et si le contenu de son estomac était toujours brassé, son esprit étudiait la scène avec horreur et fascination.

« Des blessures de drepana, déclara Kassandre en déplaçant la lampe d'un côté et de l'autre. Les têtes en paille utilisent des armes d'estoc. Il faut retrouver cette fille : peut-être n'est-elle pas une esclave, et elle peut avoir un ami dans le campement – ça s'est déjà vu. Viens, Karnos. »

Les lieux avaient tout d'une fourmière dans laquelle un passant aurait donné un coup de pied. Les deux hommes ressortirent sous la pluie pour découvrir qu'il se passait encore quelque chose, là-bas à l'est. Un centurion en armes, au casque orné d'une crête transversale, s'arrêta devant

Kassandra.

« Général, nous pensons que c'est un coup de l'ennemi – des hommes qui se sont infiltrés dans nos rangs pour y semer le désordre. Nous avons des blessés et des morts, du côté est.

– Par Phobos ! » siffla Kassandra. Il passa une main dans ses cheveux avant de se tourner vers Karnos. « C'est incompréhensible.

– Tu penses aux prémices d'une attaque ? »

Le cœur de Karnos faisait des embardées dans sa poitrine. Seulement quelques jours plus tôt, la guerre – un combat véritable, un affrontement auquel il participerait – n'avait été pour lui qu'une possibilité un peu ridicule. Ici, dans le chaos de cette pluie battante et des feux de camp, en ayant à ses pieds les flaques du sang de ces hommes, c'était devenu une chose bien réelle et terrifiante.

« Nous devons donner l'alerte au cas où ce serait sérieux, décida Kassandra avant de se tourner vers le centurion et de remarquer le sigile *alfos* sur son bouclier. Es-tu d'Afteni ?

– Oui, général... Ceux qui se sont fait massacrer étaient placés sous mon commandement.

– Fais passer : tous doivent s'armer et se tenir prêts. Je les veux en formation sur le flanc est, réunis par centons. » Il pivota de nouveau vers Karnos, et son expression avait changé du tout au tout. « Nous devons réunir le Kerusia et faire préparer tous les contingents. Nous ignorons ce que ça signifie.

– Le militaire, c'est toi, déclara Karnos.

– Mais tu es celui qui nous a conduits jusqu'ici, mon frère. C'est à toi de convaincre les responsables des autres cités. Disposer de l'armée la plus importante possible est devenu urgent. »

Rictus, Corvus et Druze s'effondrèrent dans le borbier qui tentait de les gober à seulement un demi-pasang de distance du camp ennemi, et ils restèrent prostrés dans l'eau glaciale, totalement épuisés.

« L'aube ne tardera guère, déclara Rictus. Nous devons repartir si nous ne voulons pas être aussi visibles que des cafards qui se sont attardés sur le plateau d'une table, quand le soleil se lèvera. »

Corvus essuyait le sang qui maculait son visage avec le pan de son manteau détrempé. « C'est d'accord, mais regarde-les, Rictus... Vois-tu ce que nous avons fait ? »

Des torches brillaient désormais dans la totalité du bivouac ennemi, allant de-ci de-là comme des lucioles. Malgré la distance, ils pouvaient entendre les voix des hommes présents sur la colline, une clameur amplifiée par la colère.

« Ça me rappelle la fois où j'ai lancé une pierre sur un nid de frelons, quand j'étais gosse, déclara Druze.

– Tout cela était pure folie, affirma Rictus en se tournant vers Corvus. En toute logique, nous aurions dû nous faire tuer ou capturer.

– J'ai bien vu ton expression, quand tu as regardé sous cette tente, répondit Corvus sans se laisser démonter. Fut un temps, tu aurais agi comme je l'ai fait... Tu en bouillais d'envie.

– J’ai appris en mûrissant à tenir compte des conséquences de mes actes.

– J’ai pour ma part appris à me fier à ma bonne étoile, Rictus. Et c’est efficace, car Phobos veille sur moi. Il nous a tirés d’affaire.

– Il n’empêche que c’était insensé.

– Je préfère la mort à la raison, si cette dernière exige de moi que je ferme les yeux et poursuive mon chemin quand un viol est perpétré, rétorqua Corvus d’une voix si glaciale et menaçante que Rictus et Druze se dévisagèrent. Tu peux ricaner autant que tu le souhaites, Rictus.

– Une telle situation n’a rien d’amusant. » Rictus pensait à la mise à sac d’Isca, au massacre dont ils s’étaient rendus coupables à Ab Mirza pendant leur traversée de l’Empire, aux excès des Dix Mille.

Autrefois, j’étais comme eux, conclut-il.

« Il est plus commode d’accepter ce qui nous révolte, déclara Corvus. Mais où mènent de telles compromissions ? Mieux vaut mourir en se battant pour ce qu’on sait juste ou injuste.

– Le blanc et le noir...

– Absolument. Druze, mon frère, parle-moi de ton bras.

– Je sens quelques picotements, murmura Druze en grimaçant.

– Alors, nous allons te ramener au camp. » Corvus passa le bras autour de ses épaules afin de le rapprocher de lui et déposer un baiser sur son front. « C’est en t’interposant pour me protéger que tu as reçu cette blessure. »

Ils traversaient les marécages en titubant, enivrés par l’adrénaline due à l’affrontement. Elle leur permit de parcourir un pasang supplémentaire avant que son effet ne s’estompe et les laisse épuisés et sonnés. C’était à tout le moins le point de vue de Rictus, car Corvus bavardait de nouveau avec autant d’entrain qu’un homme qui s’attarde à table pour finir son vin.

« Vingt sigiles, voilà qui représente toutes les cités de l’intérieur plus quelques autres ! J’ai vu l’*alfos* et le marteau d’Arienus, là-bas, de même que les sigiles de Gast et de Ferai... et aussi de Decanthe. Mais ils n’ont pas pour autant dépêché toutes leurs troupes, car autrement l’armée de Karnos serait deux fois plus importante. Druze – donne-moi ton bras – comme ça.

« Nous pouvons en déduire que certaines cités traînent les pieds et n’ont pas envoyé la totalité de leurs forces. Leur Kerusia ne se considère sans doute pas autant en danger qu’il le devrait. Je veux avoir tous les coalisés réunis en face de moi, les armées de toutes les grandes cités des Macht. Il va falloir aider notre vieil ami Karnos à les regrouper sous son commandement, et pour cela l’aiguillonner un peu... Bien plus que nous venons de le faire, en tout cas.

– Je te soupçonne d’être allé là-bas chercher la bagarre, déclara Druze.

– C’est possible. As-tu vu leurs lignes ? Des amateurs qui pataugent jusqu’aux chevilles dans leur merde, à moitié ivres pour la plupart, avec des sentinelles regroupées autour de feux qui les privent de toute vision nocturne. Au moins les avons-nous fait sortir de sous leurs couvertures, cette nuit. »

Il se tourna. Une clarté grisâtre qui croissait dans le ciel indiquait qu’Araian effectuait sa lente ascension au-delà des nuages, à l’est.

« L'aube est proche et ils prennent position au bord de la colline – tu peux le constater, Rictus –, ce qui leur prendra toute la matinée. »

Une ligne noire grossissait en travers du terrain, s'épaississant et s'allongeant à chaque minute. Des lanciers en formation de combat.

« Seuls des malappris les laisseraient se donner tant de mal pour rien, déclara Corvus qui avait recouvré son sourire sans joie. Aller les saluer relève de la plus élémentaire des politesses. »

Rictus le regarda durement.

« Tu veux livrer bataille ?

– Pourquoi pas ? Une guerre se remporte autant par l'intimidation que par le sang versé. Karnos ignore ce que nous faisons, et il opte pour la tactique la plus logique. Il va cantonner ses hommes sous la pluie aussi longtemps qu'il se dira que nous comptons l'attaquer. La nuit dernière, le rideau s'est levé et je souhaite distraire plus encore l'assistance. »

Au lever du soleil, les nuages qui avaient dissimulé le ciel pendant tant de jours finirent par se déchirer et se déplacer, comme si Araian s'était impatienté et les pelait pour voir ce qu'était devenu le monde. La pluie se tarit, et la lumière dorée se déversa sur les grandes flaques d'eau stagnante pour embraser la plaine inondée.

Le rideau se lève, se dit Karnos. On pourrait presque croire qu'il a tout organisé.

Il se dressait, mal à l'aise et empoté dans sa panoplie flambant neuve, trop conscient de l'absence de bosses sur son bouclier et d'éraflures sur les cnémides en bronze couvrant ses tibias. Il s'était offert une cuirasse composée de nombreuses couches de lin à Afteni, bien des années plus tôt, la meilleure de sa catégorie, avec le ventre renforcé de plaques de métal, des épaulières pourpre incrustées de motifs en émail noir. Il l'avait alors jugée magnifique et martiale, mais il la trouvait désormais bien trop tape-à-l'œil et ostentatoire dans ce camp où des milliers d'équipements étaient de seconde main, transmis par héritage, éraflés, rafistolés et reforgés au fil d'innombrables campagnes.

Les hommes recevaient généralement leur panoplie de leur père, une cuirasse et un casque pouvant avoir des dizaines d'années, réparés maintes fois. Les plastrons en bronze étaient souvent encore plus anciens, mais le père de Karnos n'avait jamais été assez riche pour entrer dans les phalanges des lanciers qui constituaient le pivot de toute armée de citoyens.

Je suis Karnos de Machran, se dit-il. Il est exact que je ne suis pas un soldat, mais je suis celui qui a levé cette armée et assuré sa cohésion. Mes adversaires se moquent de moi en m'appelant le marchand d'esclaves du Mithannon, mais c'est moi que le peuple de Machran acclame. J'ai fait ce qu'aucun d'entre eux n'aurait pu faire, malgré leurs nobles héritages et leur lignée remontant à Phobos sait quand !

Il se tourna vers deux douzaines d'hommes en panoplie complète, dont six dotés d'un Divin Fléau. Il s'agissait du Kergusia militaire de la Ligue avenienne, autrement dit de l'état-major des armées des plus grandes cités des Macht. Toutes étaient représentées : Ferai, Avensis, Arienus, et même la grande Pontis du sud dont l'adhésion à l'alliance avait été pendant des décennies considérée de pure forme. Tous avaient amené leurs citoyens sur cette colline, en nombre peut-être

moins grand qu'ils ne l'auraient pu mais sans une seule défection.

Kassandre était là, lui aussi, et son sourire réchauffait le cœur de Karnos, l'incitait à se tenir bien droit. Il n'avait encore jamais eu à ce point conscience de son tour de taille, mais il avait tout d'un sybarite au milieu de ces aristocrates qui surveillaient leur ligne et étaient presque ascétiques. Même Periklus de Pontis, qui avait pourtant vingt ans de plus que lui, paraissait plus athlétique.

Cependant, il s'exprimait au nom de Machran qui avait mis sept mille lances à la disposition de la Ligue. Plus peuplée que deux autres cités réunies, Machran avait autrefois abrité une ancienne monarchie qui gouvernait tous les Macht. Les noms de ces rois avaient été oubliés et ils ne figuraient dans aucun livre d'histoire, mais la légende s'était perpétuée tout comme la prééminence de cette agglomération.

« L'ennemi se déplace », annonça Karnos d'une voix plus forte pour être entendu malgré le bruit de pas des phalanges manœuvrant sur les pentes en contrebas. Toutes les tentes du campement se vidaient comme une cruche renversée, pour déverser une mer d'hommes dans la plaine d'Afteni. « Tout indique qu'il a mené une opération de reconnaissance à l'intérieur de notre camp, cette nuit. À présent, voilà que ses troupes changent de position. Tout semble démontrer que l'importance de son armée a été fortement exagérée. Nous sommes deux ou trois fois plus nombreux qu'eux, et – élément encore plus important – le terrain est ici bien trop meuble pour sa cavalerie. Les probabilités de victoire sont en notre faveur, mes frères... » Un mot qui lui resta presque en travers de la gorge. « Et si nous n'avons pas encore reçu tous les détachements promis par les cités... » Il fit une pause afin de toiser son auditoire avec un air de reproche, un mélange d'accusation et de déception. « Nous disposons néanmoins d'une puissance suffisante pour battre ce Corvus à plate couture. Il a commis une erreur, une erreur que nous pouvons rendre fatale.

– Tu parles de l'affronter ici ? demanda Glaukos de Ferai. Aujourd'hui même ?

– Aujourd'hui même.

– Si le terrain est trop meuble pour convenir à des chevaux, il ne convient pas non plus à des lanciers, intervint Ulfos d'Avensis. Peux-tu imaginer nos morai progressant dans un pareil borborygme ? »

Kassandre prit la parole. « Corvus est un grand stratège. Ses succès reposent sur ses tactiques et ses troupes ont bénéficié d'un entraînement bien plus poussé que les nôtres, ce qui leur permet d'affronter toutes sortes de situations. Ce qu'il convient de faire, c'est le bloquer sur place et mettre à profit notre supériorité numérique.

« En ce lieu, en cet instant, il ne peut se servir de sa cavalerie et rien ne prouve qu'une telle situation se reproduira un jour. C'est une occasion unique. Une armée de citoyens baisse la tête et avance – c'est pratiquement la seule possibilité qui s'offre à elle – et ici notre nombre compensera tout ce qu'ils pourront tenter contre nous. Nous avons à notre disposition des soldats envoyés par vingt cités différentes, des citoyens qui n'ont encore jamais combattu côte à côte... Mes frères, nous ne pouvons pas nous permettre de laisser la situation se compliquer.

« Nous formerons une longue ligne qui avancera dans la plaine pour stopper la progression des troupes de ce Corvus. Il est certain que le combat manquera d'élégance, et Phobos sait qu'ils sont nombreux ceux d'entre nous qui se consumeront sur un bûcher funéraire à la tombée de la nuit, mais c'est incontestablement la meilleure méthode pour imposer notre tactique de combat à

l'ennemi. »

Ce fut dans un profond silence que tous assimilèrent ces propos. Ils respectaient Kassandre qui avait exercé le métier des armes tout au long de sa vie – il avait été mercenaire avant que le vieux Banos ne le charge de constituer la garde de la cité de Machran – mais il devait sa position actuelle à Karnos, un individu qui ne leur inspirait que du mépris. Celui-ci pouvait presque voir des rouages tourner à l'intérieur de leur tête, alors qu'ils restaient figés là – avec Katullos en leur sein –, entretenant leur réserve toute patricienne.

« Évitions de faire de la politique, intervint-il. Quoi que vous puissiez penser de moi, considérez simplement la situation. Nous sommes ici, mes frères... » Prononcer ce mot fut plus facile, étant donné qu'il était désormais sincère. « Car nous devons protéger la liberté de nos cités et de nos institutions contre un tyran. Tout le reste est secondaire. »

Il capta le regard de Katullos et crut y discerner une vague approbation.

« Dans les rangs de l'armée qui nous fait face se trouvent des hommes d'Hal Goshen, Maronen, Gerrera et Kaurios. Ils ont été enrôlés dans les troupes de ce Corvus contre leur gré, une fois leurs cités prises et leurs richesses confisquées. Quelle ardeur mettront-ils selon vous à se battre pour le compte de celui qui les a asservis ?

« Nous n'aurons qu'à tenir bon le temps qu'ils comprennent qui sont les défenseurs de leurs libertés. Privé de sa cavalerie, ce Corvus n'est qu'un esclavagiste. » Des propos qui lui valurent des regards surpris de ceux qui le connaissaient bien. Karnos ne s'était-il pas enrichi grâce au commerce des esclaves ? Mais c'était secondaire ; il avait su retenir leur attention. Lui et Kassandre avaient réussi à les influencer, la déesse soit louée.

Il y aurait ce jour-là une bataille, la plus grande jamais livrée dans les Harukush depuis maintes générations.

Et lui, Karnos, y participerait.

Un détail que sa rhétorique lui avait fait oublier. Comme le disait autrefois son père, avec le fatalisme qui accompagne la pauvreté, celui qui veut manger du pain doit moudre son grain.

LA PLAINE INONDÉE

Rictus se dressait devant ses hommes, le casque niché dans le creux de son bras, le bouclier calé contre la lance au sauroter planté dans le sol. Les têtes de chien étaient en formation, aspis appuyé sur le genou, tête nue, le regard levé vers le ciel pour sentir une dernière fois l'air rafraîchir leur visage avant de se coiffer de leur casque.

Ils étaient en deuxième ligne et le sol était ici, sur la pente qui suivait la voie impériale vers l'est et le bivouac, un peu plus sec qu'ailleurs. Les piétinements des lanciers qui se mettaient en place avaient transformé la terre détrempée en borbier dans lequel ils s'enfonçaient jusqu'aux chevilles. La plupart des hommes étaient nu-pieds malgré la fraîcheur ambiante, car le sol aspirerait les mieux sanglées des sandales sitôt que les affrontements débuteraient.

L'armée de Corvus s'était ébranlée et mise en formation de combat devant les mercenaires au manteau écarlate, un alignement de fantassins d'environ deux pasangs de longueur.

Ce qui était insuffisant, pensa Rictus. Ils se feraient déborder sur un flanc, pour ne pas dire les deux. Qu'est-ce que Corvus pouvait bien avoir à l'esprit ?

Les cavaliers avaient laissé leurs chevaux au campement, pour venir se positionner à côté des têtes de chien. Ils étaient à peu près deux milliers, placés sous les ordres d'Ardashir, le prince orphelin. Armés de sarisses et de drepanas mais privés de boucliers et n'ayant qu'un corselet pour toute protection, ils n'étaient pas équipés pour se battre au milieu d'une phalange. Ils se feraient massacrer face à n'importe quel alignement de lanciers dotés d'un équipement normal.

Même s'ils apportaient une indéniable touche d'exotisme à cette soldatesque couleur de boue. Ils semblaient rivaliser pour avoir le plus voyant des manteaux, le plus extravagant des cimiers. Et la plupart étaient des Kufr, dépassant de la tête et des épaules les plus grands des Macht, avec une peau paraissant presque luminescente sous la pâle clarté du soleil automnal. Ardashir se dressait devant eux, drapé dans son manteau et appuyé à sa sarisse, la longue lance des Compagnons.

Corvus longea à cheval la première ligne de ses troupes pour délivrer un discours que Rictus ne pouvait entendre. Les hommes réagissaient en tapant sur leurs boucliers. Un rugissement sonore le suivait le long de l'alignement de soldats.

Neuf mille lanciers, dont plus de la moitié était des conscrits originaires des cités conquises du littoral oriental et commandés par le borgne Demetrius, les autres étant des vétérans de confiance placés sous les ordres du jeune Teresian. Les mercenaires avaient sur leur gauche les deux à trois mille Igraniens de Druze qui, bien qu'ayant un bras immobilisé dans une gouttière, n'aurait raté cet affrontement pour rien au monde.

Comme s'il avait senti peser sur lui son regard, Druze se tourna vers Rictus et brandit son javelot pour le saluer, avec un sourire sans joie bien visible malgré la distance. Rictus leva la main pour lui répondre.

Il n'avait rien sur sa droite. Corvus avait donc décidé de laisser ce flanc sans protection, alors

qu'il s'agissait des troupes de conscrits de Demetrius. Un peu comme s'il souhaitait assister à leur effondrement. S'il était exact que ses Compagnons privés de montures étaient derrière eux, ils ne pourraient empêcher une véritable déroute.

Au-delà des reflets miroitants de la plaine inondée, l'armée de la Ligue avenienne avait pratiquement terminé de se déployer. Ces hommes étaient là depuis des heures, ce qui avait nécessairement dû saper leur vigueur.

Établir un front d'attaque avec les troupes d'une seule cité était une chose, car ces hommes connaissaient leurs camarades ainsi que leurs officiers. Coordonner les phalanges imbriquées de vingt cités différentes – avec leurs rivalités, visées politiques, soif de prestige et d'avantages – en était une autre. Rictus en avait été témoin à plus petite échelle, au cours de toute une vie consacrée à guerroyer ; et il savait que transmettre des ordres à vingt mille citoyens à peine formés au maniement des armes et ayant autant d'idées personnelles sur la façon dont il aurait fallu les déployer était très difficile. Même les conscrits de Demetrius avaient reçu une formation plus complète que les lanciers qu'il voyait s'aligner en face d'eux.

Mais ils avaient l'avantage du nombre. Plus important encore, ils se battaient pour une noble cause. C'était capital, lors d'une guerre. C'était la raison pour laquelle les Dix Mille s'étaient illustrés dans les Kunaksa... parce que l'alternative était la mort.

Fornyx se moucha dans ses doigts, qu'il secoua pour se débarrasser de la morve. Il était irrité par la stupidité de leur incursion de la nuit précédente, par le fait de devoir se battre dans un marécage et pour couronner le tout d'être positionné derrière les autres.

« Eh bien, tu l'as enfin, ta guerre, marmonna-t-il.

– Oui, effectivement, répondit Rictus.

– D'après toi, que compte faire ce jeune écervelé ? Il s'est isolé avec Demetrius et Teresian toute la matinée. Tu crois qu'il veut vraiment livrer bataille ?

– Sincèrement ? Je l'ignore. Il ne refusera pas un affrontement... ce n'est pas dans sa nature. Mais regarde ce terrain, Fornyx... Qui pourrait avoir envie de se battre dans un tel borborygme ?

– Ça ne conviendrait ni à un homme ni à une bête.

– J'en conclus que Corvus a un plan.

– Alors, tout est pour le mieux. »

Corvus, qui avait suivi la ligne de front du nord au sud, s'arrêta devant Druze. Il se pencha sur sa selle pour lui adresser quelques mots, et ils virent l'Igranien hocher la tête. Corvus plaça une main sur son épaule, avant de repartir au petit galop dans le fouillis des voltigeurs toujours au repos, levant le bras pour les remercier de leurs acclamations, designer un ou deux d'entre eux et serrer la bride à sa monture le temps d'échanger des traits d'esprit à l'origine de quelques éclats de rire.

« Il sait s'attirer la sympathie de ses hommes, le bougre. Je dois le lui concéder », admit Fornyx.

À la tête d'un cortège d'aides de camp à cheval évoquant la queue d'un cerf-volant, Corvus se dirigea au petit galop vers les mercenaires et s'arrêta devant Rictus. S'il n'avait pas comme ce dernier fermé l'œil de la nuit, il paraissait pour sa part frais comme un gardon.

« Au moins ne pleut-il pas, dit-il en mettant pied à terre pour tapoter avec affection l'encolure de son cheval.

– Tu crois qu'ils vont livrer bataille ? » lui demanda à brûle-pourpoint Fornyx.

Corvus sourit. « Mon frère, le sang coulera avant que le soleil n'atteigne le zénith. »

Les Igraniens de Druze se mirent en mouvement, une foule désordonnée d'hommes qui s'ouvraient d'un pas tranquille un chemin dans les champs inondés, comme une harde d'animaux migrants. Il restait encore environ deux heures avant midi, et ils avaient le soleil dans le dos. Ils semblaient estimer qu'ils avaient tout leur temps, et ils faisaient penser à des hommes regagnant leur domicile après une réunion de l'Assemblée.

Rictus les voyait deviser en marchant, et ils étaient si légèrement armés qu'ils ne s'enfonçaient pas dans le sol comme l'auraient fait des lanciers. Il s'agissait d'une multitude de mouchetures sombres absorbées ici et là par les reflets du soleil sur l'eau dormante.

« Reste près de moi », lui dit Corvus. Son expression était désormais empreinte de gravité et il gardait les yeux rivés sur la ligne ennemie dont seuls deux pasangs et demi les séparaient, alors qu'au-delà le camp de toile avait tout d'une agglomération de la couleur de la fange. « Je veux que tes têtes de chien se tiennent prêts à prendre position n'importe où le long de la ligne de front.

– Que va faire Druze ? demanda Fornyx.

– Chercher l'affrontement. »

Les Igraniens prenaient de la vitesse, comme une nuée d'oiseaux ayant un esprit collectif. Ils se dirigeaient vers le sud, pour menacer le flanc droit des troupes ennemies, celui qui ne bénéficiait d'aucune protection.

Il y eut des mouvements de troupes, des vagues correspondantes dans les phalanges de lanciers, des alignements de boucliers de bronze qui réverbéraient le soleil les uns après les autres, une succession d'éclairs. Puis Druze conduisit ses hommes à portée de javelot, autrement dit une centaine de pas, et Rictus vit les Igraniens tendre le bras droit en arrière et se cambrer pour lancer leur arme. La distance était trop importante pour qu'il soit possible de voir les projectiles faire mouche, mais les reflets indiquèrent que leurs adversaires levaient leurs boucliers, des miroitements évocateurs d'un orage d'été sur la mer.

« Voilà qui devrait les mettre en rogne, déclara Fornyx avec un sourire ravi.

– J'ai estimé qu'ils avaient besoin d'être aiguillonnés, répondit Corvus. Nous perdons notre temps. »

Rictus trouvait toujours agréable d'assister de loin à une bataille. Il était en premier lieu ravi de ne pas se trouver au cœur de l'affrontement, là où du métal aurait risqué à chaque instant de traverser ses chairs. Et il assimilait le spectacle à une compétition sportive. On pouvait suivre les actions des participants avec détachement, analyser les évolutions des phalanges d'un œil impartial, se placer au-dessus de la terreur meurtrière de l'othismos pour tout considérer avec lucidité.

Et il eut une brusque révélation, au sujet de Corvus.

C'est ainsi qu'il voit les choses, à longueur de temps. Avec du recul, avec clairvoyance.

Les lanciers de la Ligue rompaient les rangs par centons complets, envoyant des détachements à la rencontre des hommes de Druze, mais ces derniers avaient un équipement bien plus léger et ils les esquivaient comme des loups confrontés aux cornes d'un taureau. Ces centons finirent par battre en retraite et les Igraniens se rapprochèrent. Pendant quelques minutes ils s'affrontèrent au corps à corps, et Fornyx siffla en voyant le spectacle.

« Ces hommes ont des couilles dures comme des noix.

– Tout Igranien doit tuer un lion des montagnes pour être assimilé à un adulte, expliqua Corvus. Ils vivent comme à une autre époque, avant que les Macht ne ressentent le besoin de se regrouper dans des cités. Igranon n'a aucune enceinte, ce n'est qu'un comptoir commercial.

– Un peuple difficile à mater », en conclut Rictus qui haussa un sourcil.

Corvus secoua la tête. « Je n'ai maté aucun d'entre eux mais j'ai gagné leur respect, obtenu leur confiance. » Il étudiait l'affrontement lointain de ses yeux clairs et curieux. « Ils suivraient aveuglement quiconque en bénéficie au bout du monde. »

Puis les Igraniens rompèrent l'engagement pour prendre du recul. Ils venaient de massacrer plusieurs centons et Rictus avait vu de nombreux soldats de la Ligue regagner le gros de leurs troupes au pas de course, après s'être délestés de leur bouclier.

Il discernait désormais derrière la ligne de front ennemie une colonne importante qui se déplaçait du nord au sud.

« Ils ont décidé de renforcer leur flanc droit, déclara Corvus. Voilà qui est parfait. » Il se tourna vers un aide de camp dont le cheval renâclait. « Marco, va dire à Teresian que le moment est venu.

– Oui, Corvus. » Le jeune homme piqua des deux et sa monture hennit avant de partir au petit galop, en soulevant des gerbes de boue qui les aspergèrent.

« Le rideau se lève, déclara Corvus. Regardez, mes frères, nous les avons enfin tirés de leur léthargie. »

L'armée ennemie passait à l'action, un énorme serpent de guerriers qui avançait en ondulant dans la plaine. Tout d'abord très léger, puis de plus en plus sonore, ils entendaient le péan. La progression était irrégulière, discontinue. Des contingents de la Ligue étaient bien plus disciplinés que d'autres, ce qui les contraignait à attendre d'être rejoints par leurs camarades. On pouvait voir au centre un important corps de lanciers, plusieurs milliers de militaires aguerris qui formaient le noyau de cette armée. Les hommes positionnés sur les flancs étaient moins bien entraînés, mais leur vision avait néanmoins de quoi intimider n'importe qui.

« Machran se trouve au centre, déclara Corvus. Voyez-vous son sigile ? »

La distance était trop importante pour que Rictus puisse discerner quoi que ce soit, mais il hocha la tête et précisa : « Leur polémarque est Kassandre, un ex-mercenaire très proche de Karnos. Il a assuré une formation valable aux lanciers de Machran... dans la mesure où il s'agit d'une armée de citoyens. Karnos est assez sage pour se savoir tribun et non militaire, mais tous le disent expert pour juger les hommes et même inciter les oiseaux à quitter l'arbre qui leur sert de perchoir, s'il l'a décidé.

– Je veux qu'il meure aujourd'hui.

– Il doit dire la même chose à ton sujet », rétorqua Fornyx d’une voix traînante. Et Corvus ne put s’empêcher d’en rire.

Leur propre armée s’était elle aussi mise en mouvement. Sur la gauche, Teresian faisait avancer les vétérans, quatre mille hommes sur huit rangées. Un front long d’un demi-pasang, des Macht qui se mirent eux aussi à chanter le péan. Rictus s’intéressa à leur aspect avec un œil de professionnel et il dut admettre qu’ils avaient assez fière allure.

Les conscrits placés sous les ordres de Demetrius restaient immobiles, refusant avec obstination de se déplacer. Inquiet, Fornyx saisit le bras de Corvus en sentant sa barbe noire se hérissier.

« La moitié des lanciers dorment encore, Corvus.

– Non. Tout ceci m’est attribuable, Fornyx. Sois patient. Quand as-tu eu pour la dernière fois l’occasion d’être aux premières loges pour voir l’histoire s’écrire devant tes yeux ? »

Et c’était effectivement un spectacle impressionnant. Diverses formations se déplaçaient dans la plaine, trente mille hommes en tout. Au sud, les Igraniens de Druze se retiraient, et l’aile droite renforcée de la Ligue gagnait du terrain, même si ses rangs n’étaient pas aussi réguliers qu’ils l’auraient dû à cause de l’instabilité du sol qui les faisait constamment dévier. Les vétérans de Teresian étaient partis à leur rencontre, en obliquant vers la gauche. Une attaque de biais, une manœuvre que seuls des détachements à la discipline irréprochable pouvaient espérer mener à bien.

Finalement, les conscrits de Demetrius se mirent à leur tour en mouvement. Leurs lignes étaient aussi irrégulières que celles de l’ennemi, et une trouée s’élargissait entre ce corps de troupe et celui de Teresian.

« Par Phobos », marmonna Fornyx.

Valerian les rejoignit, le souffle court. Il retira son casque. Son visage asymétrique paraissait consumé par l’urgence. « Rictus... Corvus... pour l’amour des dieux, regardez la ligne de front ! Nos détachements vont être scindés avant même le début des combats ! »

Corvus leva la main. « Ne te tracasse pas pour si peu, centurion... Retourne auprès de tes hommes et attends mes ordres. J’aurai besoin de toi sous peu. »

Il avait reporté son attention sur les déplacements des corps d’armée dans la plaine. Son insouciance habituelle s’était évaporée et sa solennité était digne d’une statue. Mais ses yeux brillaient, comme ceux d’un joueur qui regardait rouler les dés.

« Rictus ! protesta Valerian.

– Exécute ses ordres, répondit posément Rictus. Fais lever les boucliers, Valerian. »

Le jeune centurion repartit à pas lourds, visiblement de méchante humeur, mais un instant plus tard les instructions étaient retransmises et les têtes de chien plaçaient leurs boucliers sur leur épaule, coiffaient leur casque et secouaient leur lance pour extraire son sauroter de la boue. Rictus sentait son cœur battre de plus en plus vite, à l’intérieur de son Présent d’Antimone. Lui et Fornyx restaient silencieux, se contentant de regarder Corvus dépêcher des estafettes d’un côté et de l’autre, de jeunes hommes montés sur de grands chevaux qui galopaient en envoyant des mottes de

terre détrempée voler dans les airs comme des oiseaux.

Corvus finit par se tourner vers les mercenaires. « Rictus, qu'est-ce que tes têtes de chien savent faire bien mieux que des soldats-citoyens ?

– Mourir pour rien, c'est certain, marmonna Fornyx.

– Avancer au pas de course, répondit Rictus.

– J'aime la lecture, déclara Corvus en hochant la tête. As-tu entendu parler de Mynon ?

– Il s'agit d'un des généraux des Dix Mille, un de ceux qui sont rentrés au bercail.

– Il a couché par écrit son expérience, il y a une quinzaine d'années, avant de se faire trucher dans le cadre d'une querelle de voisinage ridicule à proximité de Framnos. J'ai lu son récit, Rictus. On le trouve à la bibliothèque de Sinon, recopié avec soin par un scribe méticuleux. Il a parlé des Kunaksa et de la façon dont vous avez remporté la victoire, de tout ce que vous avez accompli ce jour-là. »

Le péan était de plus en plus sonore, des dizaines de milliers de voix qui s'élevaient dans la plaine. Druze repartait avec ses hommes, pour harceler de nouveau l'ennemi, et les lanciers de Teresian attaquaient son flanc droit. Les troupes de la Ligue devaient se déplacer obliquement pour répondre à cette menace.

Une estafette arrêta sa monture devant eux, le souffle court.

« Ardashir est prêt, Corvus. »

Corvus inclina latéralement la tête, tel un corbeau s'intéressant à une charogne.

« Dis-lui d'y aller. »

L'estafette repartit au galop, comme possédée, un jeune homme débordant de l'enthousiasme propre à son âge.

« Dans les Kunaksa, les Kefren avaient des milliers d'archers qui auraient dû en toute logique faire une véritable hécatombe dans les rangs des Dix Mille avant qu'ils n'approchent d'eux... n'est-ce pas ?

– C'est quoi, ça ? Une leçon d'histoire ? grommela Fornyx.

– Nous avons chargé au pas de course, et si la première volée de flèches a été meurtrière, nous leur avons sauté à la gorge avant qu'ils ne puissent en décocher une deuxième », expliqua Rictus. Il n'avait pas participé à cette attaque mais assisté à la scène et à la charge des morai.

« Des soldats-citoyens ne peuvent progresser aussi rapidement sans que leurs formations se disloquent, déclara Corvus avant de hausser les épaules. Regardez, à présent. »

Une longue ligne se déplaçait sur leur droite, les Compagnons privés de leurs montures. Ardashir était à la tête d'une masse compacte placée sous son commandement, dans le sillage des conscrits de Demetrius qui avançaient lentement. Rictus était déconcerté par leur apparence.

« Les Kufr, dit Fornyx. Il les mène au combat. Corvus, cela ne peut...

– Silence ! » ordonna Corvus.

Environ seize cents Kufr, de grands Kefren originaires d'Asuria qui avaient, comme tous leurs semblables, été conditionnés depuis la plus tendre enfance à faire trois choses : monter à cheval,

dire toujours la vérité et tenir un arc.

Ils dénouèrent leurs manteaux aux couleurs vives, qu'ils laissèrent choir dans la boue, pour prendre dans leur dos leurs petits arcs incurvés en matériau composite. Ils avaient un carquois plein de flèches sanglé à leur cuisse et tous encochèrent leurs traits dès qu'Ardashir en donna l'ordre.

Ardashir leva son cimenterre, de l'acier dont les reflets agressaient les yeux. Il le tint à la verticale pendant un moment, en surveillant les lanciers de la Ligue qui venaient vers eux dans la plaine. Peut-être en étaient-ils séparés par quatre cents pas.

La voix bourrue de Demetrius s'éleva devant lui et les conscrits s'immobilisèrent.

Un ordre fut lancé en asurien, la langue des Grands Rois, la langue de l'Empire, et un battement de cœur plus tard tous remarquaient les sifflements des flèches, mille cinq cents traits qui passaient loin au-dessus des lances des hommes de Teresian pour s'abattre au-delà, sur l'ennemi en approche, tels des grêlons noirs.

C'est exactement le même son, pensa Rictus. C'est ce que j'ai entendu ce jour-là. Le staccato des flèches qui percutaient le bronze, dans un vacarme infernal.

Des vingtaines d'hommes s'effondrèrent. L'alignement de boucliers se gauchit, hésita, les rangs se mêlèrent et des brèches apparurent çà et là. Les hommes trébuchaient sur les corps, hurlaient, juraient, beuglaient des ordres.

La deuxième volée de traits s'abattit sur eux un instant plus tard.

C'était comme regarder un énorme animal que des rafales de vent faisaient tituber. Certains hommes avançaient toujours, d'autres s'étaient arrêtés pour lever leur lourd bouclier et s'abriter de cette pluie mortelle. D'autres encore étaient restés sur place pour tenter de retirer les fûts noirs plantés dans leurs membres en exprimant par des cris leur peur et leur colère. Des centurions agrippaient les indécis, leur donnaient des coups de poing sur la tête et les entraînaient hors de la masse de lanciers immobilisés, en les pressant d'avancer.

Une troisième volée de flèches.

Le sol était jonché de morts et de blessés. Des petits fermiers, des négociants, des chargés de famille. Il y avait là des pères et des fils, des frères et des oncles. Des survivants posaient leurs armes pour porter assistance à un parent, un voisin. Des centaines battaient en retraite, mais une vingtaine avançaient toujours sans tenir compte des pertes. N'étaient-ils pas des Macht, après tout ?

Corvus observait tout cela avec une sorte de satisfaction sinistre, mais au moins ne paraissait-il pas prendre plaisir à assister à ce massacre. Dans le cas contraire – s'il avait manifesté la moindre joie –, Rictus l'aurait probablement égorgé.

« Et maintenant, Demetrius », annonça posément Corvus.

Rictus avait cessé de compter les volées de flèches. Les lanciers avaient repris leur progression et quelque cinq mille conscrits se portaient à la rencontre de ce qui avait été un alignement de six mille représentants de la Ligue. Si ces derniers n'avaient plus l'avantage du nombre, ce n'était pas le plus important. Il n'y avait plus là qu'une foule désorganisée, un chaos d'hommes armés qui pataugeaient dans un borborygme où leurs pieds s'enfonçaient de plus en plus profondément.

« Voilà qui devrait servir nos intérêts », déclara Corvus en se tournant vers le sud.

Teresian allait établir le contact et Druze lui apportait son soutien, en harcelant l'extrémité de la ligne ennemie cernée en partie par ses voltigeurs. Il contournait leurs adversaires et les prenait à revers dès qu'ils affrontaient les lanciers de Corvus.

Puis ils entendirent un rugissement et un bruit assourdissant quand les deux armées se rencontrèrent, le fracas du bronze contre le bronze, des fers de lance qui cherchaient des chairs vulnérables. L'impact de deux taureaux qui se chargent tête baissée. Et Rictus put sentir le sol frémir sous ses pieds.

Sitôt après l'engagement, Druze guida ses hommes vers le nord, derrière les lignes ennemies. Les Igraniens se scindèrent en deux groupes. Le premier attaqua l'arrière-garde de la phalange ennemie aux prises avec les vétérans de Teresian et le second – près de quinze cents hommes – continua vers le nord, parallèlement aux troupes de la Ligue, pour aller se positionner derrière leur centre.

Un centre qui les avait désormais presque atteints. Il était composé des troupes les plus aguerries de la Ligue, les recrues de Machran placées sous le commandement de Kassandre. Sept mille hommes en formation de combat qui s'étaient immobilisés quand Corvus avait lancé ses troupes contre leurs flancs, semblant dans l'incapacité d'admettre qu'ils n'avaient plus devant eux qu'une étendue déserte. À présent qu'ils reprenaient leur progression, ils n'avaient pas la possibilité d'intervenir dans l'une ou l'autre des deux batailles qui faisaient rage au nord et au sud.

Corvus se tourna vers Rictus. « J'ai une tâche à te confier, mon frère, à toi et à tes têtes de chien. » Il désigna le long alignement d'aspis marqués du sigile *machios*. « Je veux que tu les charges avec tes hommes, que tu les frappes le plus durement possible.

– Ce n'est pas sérieux ! laissa échapper Fornyx.

– Je te demande seulement de les stopper, de les retenir un moment en leur infligeant quelques pertes. En bref, de me faire gagner du temps. » Il désigna le nord et le sud. « Nous allons les exterminer sur les flancs puis nous porter à votre rencontre au centre. Druze se trouve déjà à l'arrière des morai de Machran, et il passera à l'offensive dès qu'il vous verra avancer. Ardashir vous apportera lui aussi son soutien.

– Tout indique que je perdrai la moitié de mes hommes, déclara Rictus en regardant Corvus droit dans les yeux.

– Bats-toi avec habileté, Rictus... Ne laisse pas l'ennemi vous encercler. Tout ce que j'attends de tes mercenaires, c'est qu'ils les stoppent dans leur élan. »

Le grondement de tonnerre de la bataille était de plus en plus sonore. Le point critique était proche... Rictus le sentait, comme il pouvait sentir l'approche de l'hiver dans ses os vieillissants. Corvus les envoyait-il délibérément à la mort ? Il en doutait. Non... il se contentait de déplacer les pions sur le plateau de jeu, d'utiliser tout ce qu'il avait à sa disposition. Les sentiments n'entraient pas en ligne de compte.

Rictus se coiffa de son casque à cimier, ce qui réduisit son univers à une fente en T.

« Entendu », déclara-t-il.

Corvus leva la main, comme pour exprimer une pensée qui lui était venue après coup.

« Une dernière chose...

– Oui ?

– Je t’accompagne. »

Pour Karnos le monde était devenu étrange et angoissant. Il était le cinquième homme d’une file de huit, un simple rouage de l’énorme machine de guerre de l’armée de Machran, qui n’était à son tour qu’un élément des forces réunies ce jour-là en ce lieu. Il passait constamment d’une exaltation inexplicable à une angoisse capable de vider ses boyaux.

Ceci, le plus important affrontement militaire depuis une génération, était sa première bataille.

Il s’était dans sa jeunesse entraîné avec les autres hommes de sa classe dans les champs bordant le fleuve Mithos, mais il n’avait pas touché à une lance depuis sa nomination au Kerusia. Il était le tribun de Machran, il occupait le poste le plus élevé qu’on pouvait atteindre dans la hiérarchie des gouvernants d’une cité, mais il se retrouvait là avec le même statut que tout autre lancier. Katullos commandait une mora, Kassandre la totalité des conscrits et Karnos absolument personne. Il ne comprenait pas comment il avait pu négliger un élément aussi fondamental... Qu’il soit au cœur de cette horde anonyme comme le dernier des citoyens était tout simplement inconcevable.

Gestrakos et Ondimion, qui avaient illuminé ce monde par leur intellect et leur talent, avaient dû eux aussi se battre en tant qu’humbles fantassins. Il se trouvait donc en illustre compagnie, mais cela ne le soulageait aucunement du poids de son équipement, du fardeau de son bouclier doublé de bronze et de la douzaine de meurtrissures et entailles que sa cuirasse, presque jamais portée, infligeait à son torse.

Il était gras, inapte au combat et désespérément conscient de son ignorance des arts de la guerre. Sa seule consolation, c’était qu’il avait devant lui quatre autres hommes. Mais nul ne lui avait précisé que c’étaient toujours les guerriers coincés au milieu d’une file qui subissaient les plus lourdes pertes, et que c’était pour cette raison que les plus inexpérimentés se retrouvaient à cet emplacement, pris en sandwich entre ces vétérans qu’étaient les chefs de file et les rimarches.

Et il avait autour de lui l’armée, ces multitudes qui ne devaient certainement pas...

« Avancez ! Vers moi ! Un, deux ! gauche ! »

La voix de Kassandre, quelque part devant lui, sur sa droite. Il était proche, mais – ainsi comprimé dans les rangs de la phalange – il aurait tout aussi bien pu se trouver à l’autre bout du monde.

L’homme qui suivait Karnos s’emporta contre lui. « Marche au pas, gros plein de soupe ! Et surveille ton sauroter... Tu me piques encore une fois avec et je te jure que je l’arrache de ta lance pour te le fourrer dans le cul ! »

Il y eut des rires de toutes parts. « Ne sais-tu pas à qui tu parles, Ostros ?

– C’est le tribun, pauvre idiot !

– Karnos, dis-nous une chose, avec combien d’esclaves couches-tu chaque nuit ?

– Vieux cochon en chaleur... J’ai entendu dire que tu n’as que des filles nues à ton service, de jour comme de nuit ! »

Karnos réussit à reprendre son souffle pour répondre : « Ce qui est sûr, c'est qu'elles ne puent pas comme vous !

– Je prendrai un bain, Karnos, et après tu pourras sucer mon dard ! »

Des propos lancés en bénéficiant de l'anonymat de la foule, une multitude de casques dissimulant les visages. Il s'agissait des citoyens de Machran, bardés du bronze qui les rendait tous égaux. Cela rappelait à Karnos l'époque où il n'était rien de plus qu'un marchand d'esclaves ayant un esprit vif, une grande gueule et une excellente mémoire visuelle. Pendant quelques minutes, alors qu'il partageait avec eux boue et insultes, il trouva cette promiscuité presque agréable.

Puis une grande clameur s'éleva des premières lignes, l'équivalent d'un gémissement sonore. « Qu'est-ce qui se passe, les amis ? Vous voyez quelque chose ?

– Ils ont des archers ! cria quelqu'un. Ceux d'Afteni et d'Arkadios se font décimer.

– Par Phobos ! Ils sont perdus ! Je ne vois plus les troupes d'Arienus ! Elles devraient être sur notre droite ! »

S'ils avançaient toujours, c'était désormais plus lentement et par à-coups. Finalement, ils reçurent l'ordre de faire une halte. Karnos ne pouvait voir que les hommes qu'il avait devant lui et sur les côtés... Il n'avait pas la possibilité de se tourner et son casque ajusté emplissait ses oreilles d'un grondement semblable à celui de la mer. Contraint de rester debout, il devait constamment déplacer ses pieds dans la fange qui voulait l'aspirer en elle. Le froid avait engourdi ses extrémités, mais le chiton qu'il portait sous sa cuirasse était malgré tout imbibé de sueur et il avait la gorge irritée... alors que les combats n'avaient même pas débuté.

Enfin, si. Il pouvait les entendre. Une sorte de ressac s'élevant tout autour de lui, au point qu'il était pratiquement impossible de déterminer d'où provenaient ces sons. Et il y avait les hurlements des hommes, à l'acmé de la souffrance et de la peur, ainsi que des martèlements métalliques.

« Première ligne, lances horizontales ! ordonna Kassandre. Centurions, serrez les rangs, parés à avancer, en avant ! »

Et ils reprirent leur progression, d'un pas désormais bien plus rapide, sur un rythme imposé par les centurions : « Un, deux, un, deux. On accélère la cadence !

– Des manteaux écarlates ! cria un chef de file. Des mercenaires ! »

Sa tête ballotait de tous côtés sous le casque de bronze, et Karnos entrevoyait des fragments du monde extérieur au-delà de la phalange. Il vit quelque chose venir vers eux, une créature aux crocs miroitants bardée de bronze et d'écarlate. Il entendit le péan... mais qui ne s'élevait pas des rangs de son armée. Qu'est-ce que...

Un grand fracas l'assourdit et il dut s'arrêter, en allant percuter le dos de l'homme dressé devant lui. Il subit à son tour la poussée des trois derniers membres de la file, mais sa cuirasse le protégea contre la brusque pression. Il crut perdre connaissance. Il pouvait voir des visages – des hommes casqués tournés du mauvais côté – en face de lui, par Phobos ! Puis il y eut des lances qui fondaient vers eux comme des vipères se détendant pour les mordre. Il vit une aichme se faufiler entre les rangs qu'il avait devant lui pour se planter dans la tête d'un homme, avant de se détacher de la hampe. La cohue maintint le malheureux à la verticale pendant quelques minutes, mais il finit

par s'affaïsser et disparaître. Les vivants comblèrent le vide, la pression resta identique.

C'est cela, pensa Karnos. C'est ce dont ils parlent dans toutes ces histoires, ce qui a inspiré tant de poèmes. Je suis finalement au cœur de tout cela !

La pression et la peur vidèrent sa vessie, et l'urine coula le long de ses jambes mais il le remarqua à peine.

« Redresse ta putain de lance ! » lui cria l'homme qui le suivait, et il remonta l'arme à l'horizontale sur son épaule en sentant le sauroter entamer des chairs derrière lui. Il fit reposer pendant une seconde la hampe de son arme sur l'épaulière du chef de file, le temps de chercher son point d'équilibre, puis il l'avança dans la masse d'hommes en manteau écarlate qu'il avait en face de lui. Le fer tressaillit et la totalité de la hampe vibra dans son poing, comme il venait d'atteindre un bouclier.

Il fit un autre essai en visant cette fois la fente oculaire d'un casque et n'atteignit que le néant. Une lance arrivait en sens inverse, et les deux hampes se percutèrent. L'aichme atteignit son front, crissa sur son cimier et repoussa brutalement sa tête en arrière. Sans doute serait-il tombé, sans la poussée au creux des reins des hommes qu'il avait derrière lui. Des larmes brouillaient sa vision. L'intérieur de son casque était humide, mais il n'aurait pu dire si c'était de sueur ou de sang.

Il porta un autre coup, cette fois avec la vigueur que communique la colère et en libérant un rugissement bestial, un son rauque privé de signification particulière, une simple réaction primitive, un cri de rage et de défi. Ils étaient des milliers à l'émettre, car c'était un élément indissociable de tout champ de bataille. Il s'élevait et saturait l'air, aussi assourdissant que les martèlements du fer sur le bronze du forgeron. C'était l'essence même de la guerre.

Ils avançaient pas à pas, et des cris de triomphe se mêlaient désormais aux beuglements inarticulés. Karnos enjamba un cadavre, et lorsqu'il put baisser un court instant les yeux, il vit sur le sol un manteau écarlate. Il marcha sur le corps qui se déplaça sous son poids, encore chaud.

Il vomit, sous les effets conjugués des sensations, de la chaleur, de la pression et des sons qui résonnaient sous son casque et dans sa tête. La vomissure coula le long de sa belle cuirasse tarabiscotée sans qu'il lui prête attention, car ce n'était qu'une puanteur parmi tant d'autres. Tous les fluides que peut produire un corps humain se mêlaient à la boue dans laquelle ils pataugeaient, la transformant en immonde cloaque. Ils s'y déplaçaient avec obstination, s'y enfonçant jusqu'à mi-mollets.

Sa sandale droite fut aspirée, mais il la traîna derrière lui car la lanière s'était coincée sous la cnémide, jusqu'au moment où quelqu'un marcha dessus et la rompit. Ils progressaient toujours. « Ils se replient ! » fut-il crié quelque part et un grondement triomphal s'éleva de leurs rangs. Quelques secondes plus tard ils entendaient : « Des flèches ! Ils nous prennent pour cibles ! »

Les longs traits noirs des Kefren s'abattaient sur eux. Comme dans un rêve, Karnos vit l'un d'eux atteindre le casque de l'homme qu'il avait devant lui et ricocher dans les airs en déplaçant sa tête sur le côté. La plupart d'entre eux portaient des cuirasses constituées de plusieurs couches de lin empesé, et Karnos voyait avec fascination et horreur les flèches descendre en dessinant des paraboles telles des vipères noires pour traverser sans rencontrer de résistance leurs épaulières puis s'enfoncer dans les clavicules et les faire éclater.

Un autre cri, mais provenant cette fois d'un point situé derrière lui. Un javelot passa au-dessus

de sa tête, et il vit l'éclat froid de sa pointe métallique à moins d'un pied de ses yeux.

« Demi-tour ! criaient les rimarches. Ces salopards nous prennent à revers ! »

La phalange perdait sa cohésion, tous se tournaient d'un côté et de l'autre pour tenter désespérément de déterminer ce qui se passait. Leur progression s'interrompit et les lignes s'imbriquèrent. Comprimés les uns contre les autres par ceux qui les menaçaient désormais de toutes parts, les citoyens de Machran étaient indécis, terrifiés, en colère. Les centurions beuglaient des ordres comme s'ils étaient possédés, mais leurs hommes réagissaient aussi lentement que des bœufs.

La sueur qui coulait dans le creux des reins de Karnos était glaciale. Ce n'était pas ainsi que les choses étaient censées se dérouler. Il n'y avait plus la moindre discipline, et même les centurions cédaient à la panique. Comment...

Un grand fracas punctua une nouvelle charge des redoutables mercenaires, ce qui ajouta encore à la pression. Un mouvement de recul collectif expulsa tout l'air de ses poumons. Des hommes trébuchèrent et tombèrent, toujours en vie, avant d'être piétinés et de suffoquer dans la boue de plus en plus profonde.

Karnos regarda le ciel, les flèches noires qui fondaient vers eux. La pression s'exerçait d'un côté puis de l'autre, en fonction des poussées subies sur chaque flanc. Il entendit le rugissement et le fracas d'un nouvel assaut sur la gauche, et toute la phalange frémit comme un homme ayant reçu un coup de poing. Quelqu'un cria que l'aile gauche avait été mise en déroute, puis un autre imbécile ajouta à la confusion en soutenant que c'était l'aile droite.

Des détails sans aucune importance, étant donné qu'ils étaient immobilisés comme une tortue retournée sur le dos. Mais si la cohésion des phalanges avait disparu, le poids des corps et du métal subsistait. Leur masse était encore plus dense.

Le mouvement s'inversa et emporta Karnos, extirpant ses pieds de la gangue de boue. Il hoqueta pour inhaler et contrer le besoin de hurler pour réclamer de l'espace vital, de quoi lui permettre de se mouvoir et de respirer. Pour la première fois, l'imminence de son trépas prit une place prépondérante dans son esprit.

La pression commença néanmoins à décroître. Les grondements océaniques qui emplissaient son casque se modifièrent, changèrent de nature. Antimone soit louée, une trouée apparaissait devant lui. La marée s'était inversée... conformément à ce qui était censé se produire. La victoire était toujours à leur portée et le soulagement de Karnos était tel qu'il pouvait presque en savourer le goût.

Puis des hommes jetèrent leur bouclier et retirèrent leur casque, en poussant des cris de défaite et de trahison. La phalange qui lui avait paru un instant plus tôt immuable se désagrégeait. Au fur et à mesure que ces soldats se délestaient de leur fardeau de bronze, ils gagnaient en mobilité et, quelque part, arrivés sur le pourtour de la formation ou de ce qui en subsistait, ils se mettaient à courir.

Ils prenaient la fuite. Karnos assistait à cette scène avec une incrédulité si grande qu'elle dissolvait la paralysie imposée par la peur.

« Non ! Non ! » hurla-t-il.

Il avait tout Machran devant lui, sept mille hommes – la force vitale de la plus grande cité du monde des Macht – qui se vidaient de leur sang dans la boue ou prenaient la fuite sous son regard horrifié.

Il s'affaissa dès que les lanciers l'entourant s'écartèrent. Un bouclier lâché par son voisin percuta son tibia, et la douleur fut insoutenable. Il redressa la tête afin de hurler sa souffrance et sa colère au ciel glacial, et la flèche qui traversa l'épaule droite de sa cuirasse l'envoya s'étaler sur le dos, dans l'immonde cloaque de fange et de fluides vitaux.

UNE LONGUE NUIT DE VOYAGE

Rictus regardait le sang goutter de ses doigts avec une sorte de fascination morbide. Il tenait le bout de chiffon sale qu'il avait entortillé et serré autour de son bras, à la hauteur du coude, et l'hémorragie avait finalement décré. Mais, même ainsi, la clarté de la torche allumée sous la tente lui semblait aveuglante, et elle éclatait à l'intérieur de ses yeux en tessons comparables à du verre pilé. Ce qu'il attribuait au coup reçu sur la tête. Il avait déjà vomi tripes et boyaux et savait qu'il aurait remis ça s'il n'avait pas eu le ventre vide.

Le visage de Fornyx pénétra dans son champ de vision, une ombre venue danser dans la lumière. Il sentit la main de son ami peser sur son avant-bras devenu insensible.

« Le carnifex m'accompagne.

– Des hommes ont reçu des blessures bien plus graves que la mienne, marmonna Rictus.

– Mais cette artère doit être recousue, faute de quoi tu te videras de la totalité de ton sang. À présent, tais-toi ou je te frappe. »

Rictus sourit. Il se pencha en arrière et fut retenu par Fornyx avant de basculer de la table de bois, que le sang rendait visqueuse, et de dériver vers un secteur brumeux de son esprit. Aise l'y attendait, redevenue jeune et souriante, et Rian avait des fleurs dans les cheveux, une couronne de mariée composée de primevères et de myosotis. Mais qui était l'homme présent dans l'ombre à côté d'elle ?

Un élancement le réveilla. Ils tenaient son bras que le vieux Severan, un des deux carnifex des têtes de chien, recousait avec une aiguille brune de sang. Une autre balafre qu'Aise découvrirait à son retour, se dit-il.

Son regard se déplaça. La puanteur de la mort saturait la grande tente, des relents d'abattoir. Des hommes gisaient sur la paille humide ou étaient immobilisés sur de lourdes tables de bois pendant que des carnifex militaires s'affairaient sur eux. Rictus trouvait à la fois sublime et morbide cette occupation qui consistait à triturer les chairs de ses semblables.

Il fit un effort pour regagner le présent tout en reléguant au tréfonds de son esprit les pénétrations de l'aiguille qui se faufilait dans la peau et les muscles pour réunir les lèvres de la plaie.

« Quel est le tribut du boucher ? » demanda-t-il à Fornyx.

Le petit homme brun se pencha pour le regarder dans les yeux. « Tu peux te féliciter de ne pas avoir mégoté sur la qualité de son casque, car cette lance aurait pu le traverser jusqu'à l'os.

– Fornyx...

– Nous avons perdu quarante-six hommes, dont neuf criblés par nos propres flèches. Et quatre-vingt-seize blessés... dans quel état... Severan ? »

L'homme aux cheveux gris qui s'affairait sur le bras de Rictus grogna.

« Disons qu'une trentaine pourront porter de nouveau l'écarlate dans une ou deux semaines... comme leur chef ici présent. Mais les autres, j'en ai dénombré une douzaine qui mettront bien plus longtemps pour se rétablir... Quant à ceux qui restent, ils devront renoncer au métier des armes.

– Un tiers d'entre nous, murmura Rictus d'une voix qui se brisait.

– Une rude journée, marmonna Fornyx. Corvus nous a refile tout le sale boulot.

– Parce qu'il nous savait capables de le mener à bien.

– Je te trouve indulgent.

– C'est la stricte vérité. Tu le sais comme moi. Il nous attribue les missions les plus difficiles parce que nous sommes les meilleurs. »

Un semblant de sourire gauchit brièvement les traits de Fornyx.

« Voilà un insigne honneur qui risque de coûter très cher à chacun d'entre nous.

– Pas aujourd'hui », répondit Rictus. Il ferma les yeux, les nausées remontant dans sa gorge comme la rougeur de la gêne sur les joues d'une jeune fille. Il serra les dents au point que sa mâchoire craqua et attendit que ça passe.

« J'ai terminé mon travail, ici », déclara Severan en se redressant, les poings calés au creux des reins, comme le faisait souvent Rictus au lever. « Il faudra garder ce bras en écharpe pendant une semaine, et rester éveillé jusqu'au matin. Je compte sur toi pour l'empêcher de se rendormir, Fornyx. Je n'ai vu que trop d'hommes ayant reçu un coup sur la tête s'éloigner en dormant jusqu'au Voile d'Antimone. Tu m'entends ?

– Parfaitement, vieux boucher. »

Severan lui donna une tape sur l'épaule puis sortit à pas lourds de la tente, s'éloignant du carnage, sans ajouter un mot.

« Pas de sommeil, ah, que Phobos l'emporte ! gémit Rictus.

– Tu l'as entendu comme moi. Je vais t'accompagner jusqu'à la tente de Corvus. Il veut voir tous ses officiers, et c'est un moyen comme un autre de t'empêcher de piquer du nez.

– Va te faire mettre, petit porte-poisse décharné.

– Prends garde, Rictus ! Tu sais que j'adore ça, quand une fille me dit des cochonneries. »

Antimone pleurait. C'était fréquent, à la fin d'une bataille, surtout de cette importance. Plus il y avait du sang répandu sur le sol, plus elle versait de larmes, disait-on. La pluie tombait en linceuls doux et froids pour remplir les empreintes de pas laissées par les vivants et les morts, crépiter sur les yeux des cadavres. Au moins en cette saison la décomposition serait-elle moins rapide qu'au cours des habituelles campagnes estivales.

Rictus prit appui sur l'épaule osseuse de Fornyx pour effectuer avec lui une traversée instable du campement. Il se rappelait à peine la fin des combats. Les têtes de chien avaient chargé le gros des troupes de Machran, avant d'opérer un repli stratégique puis de revenir à la charge. Il ne conservait de ce qui s'était passé ensuite que le souvenir de ses efforts pour garder la tête hors de la boue, pendant qu'on le piétinait.

Mais tout était enfin terminé. D'un bout à l'autre du bivouac, des hommes ivres reconstituaient à leur façon les événements de la journée, en versant maintes libations afin de manifester leur reconnaissance à Phobos et Antimone, ravis d'avoir survécu en conservant leurs yeux, leurs bras et leurs testicules.

Les têtes de chien étaient néanmoins moins expansifs. Ils avaient allumé deux grands bûchers alimentés avec des hampes de lances ennemies rompues, et ils se dressaient sur leur pourtour, en manteau écarlate, pour se passer des outres de vin avec la régularité propre à ceux qui ont la ferme intention de s'enivrer. Ils portèrent un toast sitôt qu'ils virent Rictus, et l'humeur devint un peu moins lugubre. Valerian et Kesero étaient là, et si Kesero boitait et avait entouré sa cuisse droite d'un chiffon, Valerian était indemne.

« Nous nous sommes vraiment inquiétés pour toi, quand nous t'avons vu sous la tente du boucher, déclara-t-il à Rictus.

– Je me porte comme un charme. Une aichme m'a fait un suçon, c'est tout.

– Notre employeur a obtenu sa victoire, dit le mercenaire au crâne rasé. J'espère que le voilà satisfait.

– Le sort de Machran est scellé », intervint Ramis de Karinthe, le lieutenant de Kesero, un tête en paille au teint rubicond déjà passablement éméché. « Nous avons dû tuer ou mutiler la moitié des hommes qu'ils ont envoyés contre nous.

– Je le crois également, fit Valerian avec son sourire tors. Je sais désormais ce qu'est une grande bataille, et pourquoi les gens en parlent comme d'une chose à la fois merveilleuse et épouvantable. »

La mutilation de son visage apportait une touche douce-amère à son expression. Rictus leva la main pour comprimer son épaule. *Non*, se dit-il. *Rian pourrait trouver bien pire.*

« Quelle est la suite du programme, chef ? » intervint une autre voix. Celle de Praesos de Pelion, un mercenaire plein de bravoure qui deviendrait probablement centurion d'ici un ou deux ans, s'il vivait jusque-là.

Rictus reprit ses esprits partis à la dérive. « Je vais rendre visite à Corvus, et nous verrons de quoi il retourne. Nous aurons un monceau de choses à effectuer, demain... Il faudra maintenir l'ordre sur le champ de bataille, incinérer les morts, récupérer les armes et nous réorganiser.

– Nous sommes peu nombreux à avoir pénétré dans le campement de l'ennemi, déclara Praesos. Tous les autres membres de notre armée nous y ont précédés, en abandonnant sur place leurs blessés. Le temps de les rejoindre, tout avait déjà été raflé ou placé sous bonne garde.

– Nous ne nous battons pas pour le butin, lui rappela sèchement Valerian. Nous nous occupons de nos blessés et de nos morts avant toute autre chose... C'est ainsi que se comportent les mercenaires.

– Bien dit, mon frère, fit Kesero en souriant. Mais tu ne peux pas reprocher aux jeunots d'être déçus. Nous abattons tout le travail pour nous retrouver avec les bourses vides parce que les conscrits de Demetrius sont passés avant nous.

– À propos de bourses... Si on parlait de notre solde ? » cria quelqu'un près des feux et du miroitement doré de la pluie qui reflétait les flammes.

« Je vais voir ce que je peux faire, affirma Rictus.

– Corvus nous a poussés dans une fosse à purin et nous en sommes revenus avec le sourire, déclara Kesero. J’estime que nous accorder une prime serait la moindre des choses. »

Des propos accueillis par un murmure approbateur autour des feux de camp.

« Il nous a accompagnés dans la mêlée, rappela Valerian. Ne l’oubliez pas. Il était au premier rang, juste à côté de moi. Il n’a pas fait cela pour s’amuser mais pour remporter la victoire.

– Nous sommes des mercenaires, rappela posément Rictus. Nous avons accepté ce contrat par un vote. Nous nous sommes engagés à tuer et à nous faire tuer, à veiller les uns sur les autres aussi longtemps que nous en sommes capables. Cela doit passer avant tout le reste. Celui qui le conteste pourra retirer son manteau écarlate et quitter nos rangs une fois son contrat arrivé à échéance, mais pas avant.

– Et quand doit-il expirer, Rictus ? demanda Kesero. Lors de la prise de Machran ?

– C’est ce que nous avons convenu, lui et moi. »

Rictus ne pouvait se remémorer avec précision les termes de l’accord, mais cela lui semblait logique même s’il avait les pensées confuses.

« En ce cas, nous serons tous riches sous peu ! » conclut Kesero en soulignant cette déclaration d’un clin d’œil et d’un sourire. Les torsades de fils d’argent de ses dents renvoyèrent des reflets blancs sur son visage.

La tension perceptible autour des feux céda la place aux grivoiseries et aux rires. N’étaient-ils pas en vie et indemnes, après tout ? Sans oublier qu’ils venaient de remporter la plus importante des batailles jamais livrées dans les Harukush. Ils avaient déjà entrepris d’enterrer les pires souvenirs de la journée, pour ne conserver que ce qui pourrait par la suite être enjolivé pour constituer une histoire pleine d’intérêt.

Rictus le savait... il avait souvent eu un comportement identique. Mais il savait aussi que Phobos remisait les faits les plus sinistres dans le cœur des hommes, un endroit où ils se gâtaient et finissaient par suppurer. Il était impossible de s’en débarrasser, et certains étaient devenus des composants indissociables de son être.

« Une fois vidés, les chariots du train des équipages ramèneront les soldats les plus grièvement blessés à Hal Goshen, déclara Corvus en faisant les cent pas comme à son habitude. Le pillage du camp ennemi doit cesser... Teresian, tu y veilleras. Poste des hommes supplémentaires, les plus âgés et de confiance. Karnos a stocké des rations pour plusieurs jours, et nous les consommerons en attendant le convoi de ravitaillement. »

Il s’interrompit en voyant Rictus et Fornyx émerger des ténèbres qui régnaient au-delà du rabat de la tente, et il leur adressa un sourire joyeux.

« Je savais bien qu’une vétille telle qu’un bras entaillé ne pourrait pas me priver bien longtemps d’un valeureux guerrier... Mais tu es aussi pâle que la face de Phobos, Rictus. Teresian, laisse-lui ton siège. Mes frères, il y a toujours du vin dans nos coupes, et c’est inadmissible. »

Rictus s'assit avec lourdeur dans le fauteuil de campagne en cuir. Le scribe personnel de Corvus, un petit personnage replet répondant au nom de Parmenios, s'avança avec une ardoise cirée, le style levé.

« Maréchal, combien de tes hommes sont toujours en état de se battre ?

– Trois cents, à peu près. »

Parmenios gratta l'ardoise. Ses sourcils bruns se haussèrent sur son front. « De lourdes pertes, commenta-t-il.

– C'est un euphémisme », lança sèchement Rictus. Son esprit évoquait une meurtrissure que l'épuisement faisait palpiter. Plus que toute autre chose, il aurait voulu pouvoir croiser ses bras sur la table couverte de cartes qu'il avait devant lui et y faire reposer sa tête.

Teresian lui présenta du vin. « Bois avec nous, Rictus. »

Tous avaient levé leur coupe et le regardaient... en attendant de porter un toast, comprit-il. Le borgne Demetrius, l'ex-mercenaire inflexible, s'exprima en leur nom.

« Aujourd'hui, nous avons tous vu comment tes hommes se battent et meurent. » Il leva sa coupe à bout de bras. « Aux têtes de chien !

– Aux têtes de chien ! » répétèrent les autres.

Il n'y avait plus la moindre trace de suspicion dans les yeux gris de Teresian. Le bras en écharpe comme Rictus, Druze arborait un sourire sans joie. L'étrange face allongée d'Ardashir avait une expression solennelle. Tous vidèrent leur coupe puis la secouèrent pour faire tomber les dernières gouttes en offrande à Phobos, afin de tourner la peur en dérision.

Rictus capta le regard de Corvus, qui lui adressa un clin d'œil.

Il les avait chargés d'effectuer cette attaque suicidaire pour des raisons tactiques évidentes, et cette décision avait été cruelle mais rationnelle. Cependant, Corvus en avait également prévu les conséquences. Leur obéissance, leur sacrifice librement consenti, avait finalement dissipé les doutes de certains membres de son état-major. Rictus avait enfin sa place parmi ses maréchaux.

Espèce de petite fouine madrée, pensa Rictus en levant sa coupe vide pour saluer Corvus, qui déclara :

« Mais revenons aux choses sérieuses. Les routes sont rendues impraticables par ce déluge et les hommes qui se sont dépouillés de leur panoplie peuvent courir plus vite que ceux lestés par leur équipement. Les Igraniens ont fait leur possible, mais je n'ai aucun désir de disséminer les membres de mon armée en les envoyant poursuivre les fuyards sur la voie impériale. Nous sommes pratiquement certains que Karnos attendait des renforts, avant cet affrontement, mais nous ne savons pas encore si ces nouvelles troupes viendront nous affronter ou regagneront leurs cités respectives.

– À propos de Karnos, des nouvelles de lui ? demanda Rictus.

– Leurs morts s'entassaient dans ce borbier, déclara Ardashir. S'il figure parmi eux, il nous faudra du temps pour le déterminer. »

Corvus agita la main. « Mort ou vif, il a guidé la Ligue vers sa destruction. Au moins un tiers de nos ennemis sont restés sur le champ de bataille, et – comme je l'avais prévu – les pertes de

Machran ont été encore plus lourdes que celles de tous ses alliés de la Ligue. Si nous nous présentons devant ses remparts au cours du mois à venir, je serais fort surpris que son Kerusia n'accepte pas nos conditions.

– La grande Machran... murmura Demetrius avec respect.

– Machran tombe et tout le reste s'effondre... Nul ne voudra encore se battre, quand nous aurons pénétré dans l'Empirion, fit Corvus. Nous sommes très près du but, mes frères. »

Et, à travers la brume de son épuisement, Rictus se surprit à se demander : *mais de quel but ?*

Karnos de Machran est mort.

Karnos a été tué sur le champ de bataille.

Karnos est mort en héros... non, non, bon sang, ce n'est pas ça du tout.

Il gisait sous un voile écrasant de ténèbres, et il écoutait la pluie crépiter sur les cadavres raidis qui le recouvraient. Il n'avait jamais souffert à ce point de la soif. En fait, il n'avait à aucun moment de toute son existence su ce qu'était la soif avant ces instants. Pour la combattre, il gardait la bouche ouverte et laissait la pluie y pénétrer, rendue infecte par les cadavres sur lesquels elle ruisselait avant d'arriver jusqu'à lui mais capable de le désaltérer.

Porteuse de vie.

Karnos est vivant, bien que parmi les morts.

Après la fin des affrontements, des hommes de Corvus avaient parcouru en tous sens le champ de bataille à la recherche de leurs blessés, et d'ennemis à achever, de babioles justifiant plus ou moins tant d'efforts, d'armes de meilleure facture que les leurs ou, si les dieux avaient décidé de leur sourire, un de ces trésors inestimables qu'était un Divin Fléau.

Karnos avait obtenu la preuve que la cuirasse hors de prix qui l'avait tant impressionné dans sa demeure n'offrait qu'une protection illusoire, qu'elle n'avait aucune utilité, et leurs ennemis en avaient immédiatement eu conscience. Il lui devait en fait la vie, étant donné que nul n'avait été soumis à la tentation de la lui prendre alors qu'il était toujours vivant et terrifié. Pour cette raison, il restait blotti au milieu des cadavres qui l'abritaient de la pluie.

Et le clouaient au sol.

Son bras était engourdi de l'épaule au bout des doigts, et le courage nécessaire pour jeter un coup d'œil au trait noir qui saillait de façon épouvantable de sa chair lui faisait défaut. Il savait seulement que c'était une flèche kufr, tirée par un arc kufr, fabriquée par un artisan kufr dans quelque secteur éloigné de ce monde où nul n'avait entendu prononcer son nom. Mais il l'avait en lui, communiant intimement avec son être. Un tel parcours, la traversée d'une mer dans le carquois d'un soldat étranger, pour finir par être encochée et tirée dans l'air froid des Harukush, lui avait valu de se ficher dans le corps de Karnos de Machran.

Il reprit l'activité qui était la sienne depuis la tombée de la nuit et le départ des charognards du champ de bataille. Il repoussait les corps, des déplacements qu'un jeune enfant aurait pu mesurer avec les doigts. Il faisait ainsi preuve d'une patience qu'il avait jusque-là ignoré posséder.

Alors qu'il laissait son esprit vagabonder, il se rappela l'époque où il restait accroupi dans la

chaleur et la poussière de la ruelle des Étameurs du Mithannon, grattant les croûtes des brûlures qu'il avait sur ses pieds nus exposés aux pluies d'étincelles de la forge portative de son père.

Il avait sept ans quand un passant, un aristocrate vêtu d'un himation aussi blanc que la neige, lui avait lancé une obole de cuivre. Il avait longuement contemplé la petite pièce verdâtre qui lui permettrait d'acheter une brochette de viande grillée à un vendeur ambulant ou une timbale de vin dans un des débits de boissons du bout de la venelle. C'était la première fois de sa vie qu'il se voyait offrir quelque chose sans rien devoir donner en échange, et il trouvait cette sensation enivrante.

Un des cadavres bascula, aussi raide et différent d'un humain qu'un sac de farine. Karnos sourit, grogna sous la souffrance mais serra les dents, comme lorsqu'il était enfant et que son père le rouait de coups. Il savait que l'auteur de ses jours l'aimait, même s'il ne pouvait à l'occasion s'empêcher de se défouler sur lui.

S'il ne s'était pas trouvé à cet endroit en cet instant précis, l'homme aurait certainement donné cette pièce à un des gamins abandonnés qui crevaient de faim dans une autre ruelle de la cité. Des gosses sur le sort desquels Karnos s'apitoyait plus encore que sur le sien. Exploités et rejetés par les occupants des taudis qui les avaient engendrés, ils étaient de petits animaux sauvages sachant à peine parler, au sexe indéterminé, aux yeux ne contenant que de la peur et de l'avidité. S'ils réussissaient à survivre ils deviendraient prostitués, voleurs et mendiants, et ils transmettraient à leur tour la malédiction de leur existence à la génération suivante. C'était ainsi que se renouvelait la population des bas-fonds de Machran.

Karnos commençait à avoir moins de difficultés à respirer. Il était redevenu sensible à la froidure et une douce lassitude se répandait dans la totalité de son corps meurtri.

Tous s'imaginent que j'ai une multitude d'esclaves parce que j'aime jouer au seigneur, moi, cet enfant du Mithannon qui a su se façonner un royaume. Kassandre sait que c'est faux.

Je les maintiens en esclavage pour assurer leur protection. Je sais que nul homme ou femme portant mon collier ne risque de subir des abus, à Machran. Ils sont en sécurité, auprès de moi. Pollo en est conscient. Il me connaît mieux que quiconque.

Pollo... Il eût aimé pouvoir l'appeler, lui dire que son lit était humide, qu'il avait besoin d'une couverture supplémentaire. Il leva la main pour repousser ce qui distrayait son attention, et la posa sur la face froide et cireuse du mort qui gisait sur lui. Cette prise de conscience le tira de ses rêveries, et l'onde de souffrance revint tel un raz de marée. Il serra les dents et déplaça la viande froide pesant sur son visage, trouva une jambe qui accepta de se mouvoir et s'enfonça dans la boue pour basculer sur le dos.

Gelé mais libéré, il resta allongé sous la pluie torrentielle invisible. À quelle distance était-il de Machran ? Plus de cent pasangs, sans doute.

Machran, le soleil qui illuminait son monde. Il aimait sa cité bien plus qu'il n'aurait pu aimer une femme. Là-bas, on foulait des dalles de pierre taillées qui avaient vu naître son peuple. On racontait que sous le cercle de l'Empirion s'ouvraient des cavernes dans lesquelles les premiers Macht avaient vécu, des salles scellées abritant la poussière et les rêves de plusieurs millénaires.

Ma cité.

La pluie perdait de son intensité et il entrevoyait dans la noirceur déchiquetée du ciel des étoiles qui le lorgnaient entre des nuages que le vent commençait à chasser. Phobos était couché depuis longtemps, mais il discernait le halo rosâtre d'Haukos alors que là-bas, sur le côté, la Balise de Gænion lui désignait le nord. Il enregistra l'information dans son esprit et enfonça son poing dans la boue de façon instinctive, pour marquer cette direction.

Je crois que c'est mon père qui m'a appris ces choses. Il a passé toute son existence dans une demi-douzaine d'étroites venelles, mais il connaissait les étoiles... comment est-ce possible ?

Parce que même les pauvres peuvent avoir d'autres centres d'intérêt que leur prochain repas. Parce que même les ivrognes s'arrêtent parfois pour lever les yeux vers le ciel et s'émerveiller.

Nous avons été vaincus. Corvus nous a battus à plate couture, alors que nous avions l'avantage du nombre et que ce bournier hivernal l'empêchait d'utiliser sa cavalerie.

J'aurais dû offrir une somme bien plus élevée à Rictus. Ses hommes étaient en première ligne, aujourd'hui – ou hier – ses têtes de chien. Ce n'est pas un hasard. Ce Corvus est incontestablement un fin stratège. J'aimerais le connaître.

Je voudrais surtout que Kassandre soit indemne.

Une pensée qui ramena vers lui des bribes du présent. La Ligue, à laquelle il avait consacré tant d'années de sa vie, venait d'être réduite à néant et la fine fleur de Machran s'était fait massacrer autour de lui.

Combien avaient péri ?

Il s'assit et la souffrance changea de nature et d'intensité. Il avait entendu des vétérans déclarer que plus la blessure était sévère, moins la douleur était grande. Il espérait qu'ils disaient vrai.

J'ai besoin d'un bon bain, Pollo. Qui aurait pu se douter que la guerre puait à ce point ?

Karnos de Machran se leva, un homme trop grand et bardé d'une cuirasse trop voyante, pieds nus et maculé de boue et de sang, avec une flèche noire qui saillait de son épaule droite. Il était le seul élément en mouvement dans le marécage de ce qui avait été un champ de bataille.

Il se rappelait qu'on appelait ce lieu la plaine d'Afteni, pour la simple raison que cette cité était située à moins de vingt pasangs sur cette route. C'est là que se trouvent tous les survivants, comprit-il. C'est là que je dois aller, si je ne veux pas mourir.

Et il entama une très longue marche, en direction de l'ouest.

LES NEIGES DES HAUTS PLATEAUX

Phaestus d'Hal Goshen avait toujours été un homme soucieux et fier de son apparence qui aimait susciter l'intérêt de la gent féminine. Autrefois d'une grande beauté, son épouse Thandea était devenue une belle matrone. Plus important, elle était une parure accommodante de son existence qui savait diriger sans à-coups sa maisonnée avec l'aide de leur régisseur, ce qui permettait à Phaestus de s'occuper d'affaires moins terre à terre, que ce soit gouverner une grande cité ou séduire d'autres femmes.

Autant de choses qui appartenaient désormais au passé.

Le statut d'un ostrakr était peu enviable, dans le monde des Macht. Un tel homme n'avait plus de cité, de citoyenneté, et par conséquent aucun moyen de réclamer réparation des torts subis.

S'il possédait des taenons de bonne terre, ses biens devenaient la propriété de tous. Il pouvait tenter de les protéger par la force de son bras, mais c'était insuffisant quand trois ou quatre personnes, si elles n'étaient pas une cinquantaine, entraient dans sa propriété et lui faisaient part de leur intention de se l'approprier. Il ne lui restait alors qu'à choisir entre mourir l'épée à la main ou tout laisser derrière lui.

Ce qui s'appliquait également à sa maison, ses esclaves et autres biens. Et si quelqu'un convoitait son épouse ou sa fille, c'était uniquement en utilisant sa lance qu'il avait la possibilité de préserver leur honneur. Il ne pouvait s'adresser aux tribunaux, pas même espérer le soutien d'amis ou de voisins. Celui qui devenait un ostrakr cessait d'exister.

Les mercenaires renonçaient à leur cité d'origine lorsqu'ils jetaient un manteau écarlate sur leurs épaules. Mais ils étaient si nombreux à avoir péri pendant l'expédition des Dix Mille, et ceux sous contrat se battant en fonction du code de leur centon se faisaient désormais si rares, qu'une sorte de tradition s'était perdue. Ces hommes étaient comme lui des ostrakr, mais au moins pouvaient-ils compter sur la solidarité de leurs semblables. Ils troquaient la protection d'une entité politique contre celle de leurs compagnons.

Un homme qui n'avait aucun cadre dans lequel se situer en ce monde se retrouvait nu et condamné à errer dans le noir, et il lui fallait constamment ruser comme un renard jusqu'au jour où il trouvait un moyen d'acquérir une nouvelle citoyenneté qui lui permettait de s'extirper de ces ténèbres.

Ce que Phaestus avait la ferme intention d'accomplir.

Il s'était emmitouflé de peaux d'ours achetées la nuit précédente à un groupe de chevriers ivres réunis autour d'un feu de camp. Il s'agissait de braves gens, frustes mais spontanés, qui vivaient dans les hautes terres sans être liés à aucune cité. On trouvait tout là-haut un monde de clans et de tribus, une organisation dont le modèle remontait à l'aube des temps. Mais ces hommes appartenaient néanmoins à une communauté et veillaient sur leurs semblables.

Dans ces hauteurs, le monde était blanc et gelé, et la chaîne des Gosthere était un alignement de

géants à la blancheur éblouissante qui se succédaient à l'horizon sous un ciel bleu d'une pureté absolue. Ici, l'hiver battait déjà son plein et les congères étaient très hautes, les pins sombres figés dans la stase du gel et les torrents réduits à d'étroits cours d'eau sombre entre des berges de glace en expansion et des rochers aux barbes de glaçons.

Les chevriers avaient redescendu troupeaux et familles dans les vallées, pour y passer la saison, et ils se disaient ravis de pouvoir échanger des fourrures et de la viande séchée contre du vin et des lingots de fonte brute. Un vin qui avait fait l'objet d'âpres marchandages, avant qu'ils ne le partagent ensuite sans compter, conformément à leur nature.

Tels étaient les authentiques têtes en paille des montagnes, le peuple dont descendaient les semblables de Phaestus. Les habitants des basses terres à la peau basanée pouvaient se moquer d'eux, mais au moins ne rasaient-ils pas leurs cités et ne réduisaient-ils pas leur population en esclavage. Tout ce qu'ils désiraient, c'était trouver des pâturages pour leurs bêtes, un endroit où planter leurs tentes hémisphériques en peau et des étendues à parcourir. Peut-être vivaient-ils comme l'avaient fait les Macht dans un passé lointain et mal connu. Peut-être.

Phaestus les regarda s'éloigner et leva sa lance pour répondre au salut de leur chef. Il y avait là dix familles, une trentaine de guerriers et une centaine de femmes, d'enfants et de vieillards. Un groupe dont la cohésion était bien plus grande que celle des citoyens de n'importe quelle cité.

Si seulement la vie pouvait être aussi simple ! se dit-il.

Pour protéger son visage du vent, il avait laissé pousser sa barbe qui était aussi grise que du givre. Son épouse autrefois étoffée avait perdu une partie de ses courbes et cessé de se plaindre de devoir dormir à même le sol. Quant à son fils, il était devenu un homme en se débarrassant des attitudes maussades et affectées propres à l'adolescence en seulement quelques semaines.

L'exil lui avait été salutaire. Brun comme sa mère, et ayant lui aussi tendance à s'empâter, Philemos était désormais un jeune homme relativement mince qui acceptait cette épreuve comme s'il l'avait attendue. Phaestus pouvait au moins se féliciter de cela. La situation était toutefois différente en ce qui concernait ses deux filles.

Il se tourna vers la petite colonne qui s'étirait sur la pente en contrebas. Une mule était morte et les autres étaient surchargées. Ils devraient se débarrasser d'une autre partie de leurs biens, alors qu'ils avaient pu en emporter si peu ! Sa collection complète des œuvres d'Ondimion avait disparu dans une congère deux jours plus tôt, une perte qui lui avait déchiré le cœur. Mais lire un drame écrit sur du parchemin n'était-il pas superflu, lorsqu'on en vivait un au quotidien ?

Tragédie, vengeance... oui, voilà sur quoi repose la vie ! Les poètes l'ont bien compris, après tout.

Il regarda vers le nord les sillons des vallées et vallons des Gosthere creusés dans un monde enneigé onirique.

Némésis, un ancien mot machtique. *Voilà ce que je suis*, se dit-il.

Son fils vint le rejoindre, en se grattant mais souriant. « Ces peaux d'ours grouillent de puces, père. Faut-il obligatoirement devenir des barbares pour survivre ?

– Oui, c'est une nécessité... à titre provisoire.

– Je l'espère... Je crains de ne pas pouvoir supporter les récriminations et gémissements de mes

sœurs encore longtemps. J'ai pour elles une affection sans bornes, mais l'envie de leur taper sur la tête me démange parfois ! »

Phaestus rit, et ses dents blanches brillèrent dans sa barbe.

« Tu sais donc ce que j'ai ressenti tout au long de ces dernières années. Les femmes sont mécontentes, et à juste titre... Ce monde n'est pas le leur. Elles viennent de perdre tout ce qu'elles avaient, et le moins que nous puissions faire c'est endurer leurs plaintes sans broncher. Tel est le sort des hommes.

– Nous manquons d'endurance... cela ne m'était jamais venu à l'esprit avant notre rencontre avec ces chevriers. Leurs femmes me semblent plus résistantes que les nôtres.

– Elles sont élevées à la dure, dans ces hauteurs, confirma Phaestus en perdant son sourire. Ta mère est une citadine originaire des basses terres, et tes sœurs tiennent d'elle. Mais j'ai des ancêtres venus des montagnes et leur sang court également dans tes veines. Tu dois garder cela à l'esprit. Les membres des clans montagnards ne sont pas des sauvages... pas comme les hommes-boucs qui sont pires que des bêtes. Non, ils sont identiques à nous, sous une forme plus pure. Ils mémorisent ce que nous écrivons, et leur sens de l'honneur est aussi développé que le nôtre. Dès qu'ils se sont assis de l'autre côté du feu, hier soir, ils nous ont admis dans leur groupe et si quelque chose nous avait menacés ils l'auraient affronté à nos côtés.

– Qu'auraient-ils fait, si nous les avions lésés lors de ces marchandages ?

– Ils se seraient reproché leur stupidité, de s'être laissé avoir... car c'est cela, l'essence même de ces tractations. Mais si tu blesses leur honneur, Philemos, ils te tueront sans la moindre pitié. Et ils massacreront toute ta famille par la même occasion. Ne l'oublie jamais.

– Aucun risque.

– Tu es un brave garçon. Maintenant, redescends les aider à répartir nos bagages. Et, pour l'amour de Phobos, évite de trop charger les mules car il nous reste encore une longue route à parcourir. Envoie-moi Berimus, par la même occasion.

– Oui, père. »

Âgé de seulement dix-sept ans et déjà ostrakr, pensa Phaestus en le regardant s'éloigner. Tout ceci est encore pour lui une aventure... il n'a pas conscience de tout ce qui en découle.

Berimus attendit que Phaestus s'adresse à lui, et lorsqu'il le fit ce fut avec une intonation totalement différente, aussi dure et froide que la roche de ces monts couverts de glace.

« Tous les préparatifs sont-ils terminés ?

– Oui, maître.

– Je ne suis plus ton maître, Berimus. Tu n'es plus un esclave. »

Il se détourna. Berimus était un petit homme aussi large qu'une porte de chêne, avec une tête brune en forme de noisette et des yeux gris pétillants de vie. Du même âge que Phaestus, il paraissait avoir dix ans de moins que lui, une version râblée et musclée du grand patricien à la barbe poivre et sel qui le regardait droit dans les yeux.

Phaestus lui tendit une bourse en cuir souple et fit tinter son contenu.

« C'est tout ce qui nous reste, mais ça devrait suffire. Ça ne nous sera d'aucune aide dans les

hauteurs, alors mieux vaut la dissimuler... Cela ne pourrait qu'attirer de la convoitise.

– J'en suis conscient.

– Une fois dans la plaine, montre ceci à un représentant de l'autorité, ajouta Phaestus en présentant un rouleau de parchemin scellé dont il frotta le cachet de cire rouge du bout du doigt. C'est le sceau de Karnos en personne. Tout notable du centre du pays le reconnaîtra et te prêtera assistance. Va droit vers l'ouest... nous sommes à quatre cents pasangs de Machran. Ne te laisse pas influencer par ces dames. Je sais que mon épouse voudra t'imposer ses volontés, mais ne lui cède pas. Tu es un homme libre, désormais, même si tu restes mon intendant et le seul homme au monde en qui j'ai toute confiance.

– Ta famille est la mienne, maître, tu le sais.

– C'est exact, Berimus, et nous surmonterons cette épreuve. Quand je rapporterai à Karnos ce qu'il désire, nous redeviendrons des citoyens... de la plus grande des cités de ce monde. Et je veillerai à ce que tu sois récompensé, j'en fais serment. »

Berimus inclina la tête.

« Te souviens-tu du temps où nous étions enfants et montions chasser ici avec mon père ?

– Je n'ai pas oublié le jour où cet ours l'a terrassé.

– Nous l'avons veillé en restant épaule contre épaule, comme deux frères. C'est ce que tu as toujours été pour moi, Berimus. Je te confie les miens. Protège-les comme tu as protégé mon père.

– Je n'y manquerai pas, maître.

– Appelle-moi Phaestus, mon ami.

– Je conduirai ta famille jusqu'à Machran, Phaestus, déclara Berimus avec une solennité de hibou. Ou je mourrai en m'y efforçant. Tu en as ma parole. »

Ils se serrèrent l'avant-bras, comme le voulaient les usages des hommes libres.

« Nous vous rejoindrons avant le milieu de l'hiver, Philemos et moi. En attendant, Karnos pourvoira à vos besoins. Remets-lui ceci. »

Un autre rouleau de parchemin, également cacheté.

« Sois prudent, Phaestus. Ces montagnes sont étranges et dangereuses.

– Dangereuses ? Ne t'inquiète pas, mon ami. J'ai seulement l'intention de rendre visite à de vieilles connaissances. »

Une seule famille mais deux groupes qui se scindèrent, de simples pointillés sur l'épine dorsale d'un monde de blancheur. Phaestus jouait sa vie sur un lancer d'osselets... sa vie et la vie de tous ses proches.

Laisse-moi te faire découvrir ce qu'on ressent en pareil cas, Rictus, conclut-il.

Il avait consacré des dizaines d'années à parcourir ces collines et il les connaissait mieux que quiconque, pour un citadin à tout le moins. Il avait chassé le loup en hiver et le cerf en été. On trouvait au nord des Gosthere et dans les profondeurs des Harukush des onces aux yeux bleus et

d'énormes ours des cavernes. À ce qu'on racontait, car Phaestus n'en avait pour sa part pas vu un seul ni rencontré quelqu'un qui l'avait fait.

D'après les légendes, les Macht étaient originaires du cœur de ces montagnes, et ils avaient migré vers le sud-est pour fuir la neige et ces pics inhospitaliers en abandonnant derrière eux la première de toutes les cités, une citadelle ceinte de murailles de métal.

Tous les premiers Macht étaient censés avoir été des porte-fléau qui connaissaient personnellement Antimone. La déesse était descendue à la surface du monde pour leur apporter son Présent, avant d'aller monter sa garde éternelle parmi les étoiles avec ses deux fils pour toute compagnie. Dieu s'était ensuite détourné tant de la déesse de la miséricorde que du peuple dont elle avait voulu assurer la protection.

Toujours selon les mythes. Si Phaestus se targuait d'une chose, c'était de son rationalisme, mais il savait que ces histoires reposaient sur des faits irréfutables. La réalité des cuirasses noires disséminées à la surface du monde des Macht était incontestable, et aucune des techniques connues ne permettait d'expliquer leur fabrication. Telle était la graine de vérité à l'origine des légendes. Dès l'instant où il y avait une chose, pourquoi n'y aurait-il pas eu le reste ?

Il en avait parlé à Rictus, à l'époque où il était reçu avec les honneurs à Andunnon, lorsqu'ils s'asseyaient tous deux à côté du feu après avoir chassé plusieurs jours dans les collines. Ensemble, ils avaient vaguement envisagé d'organiser un jour une expédition dans les profondeurs des montagnes à la recherche de la cité perdue aux murailles de métal. De quoi les distraire lorsqu'ils auraient pris leur retraite.

Antimone, Dame de la Nuit, pensa Phaestus. Comment en sommes-nous arrivés là ?

Ils restaient sur les hauteurs afin d'éviter les congères, et ils progressaient dans un monde bleu et blanc où le blizzard subtilisait leur haleine et façonnait des nuages en emportant la poudreuse déposée sur les rochers et les pierres qu'ils avaient à leurs pieds. Le ciel était vide, à l'exception du disque rouge pâle d'Haukos qui hésitait, comme toujours, à se retirer pendant l'hiver, mais au nord les grands pics des Harukush, légendaires même chez les Kufr, barraient l'horizon tels des remparts blancs. Le vent en descendait sous forme de rafales dont la morsure était aussi glaciale qu'un plongeon dans la mer en plein cœur de l'hiver.

Ils étaient six : Phaestus, Philemos et quatre personnages qui avaient fui avec eux Hal Goshen. L'un d'entre eux, Sertorius, avait été tour à tour mercenaire, chasseur, marchand d'esclaves et proxénète. C'était en tant que tel qu'il avait été conduit devant Phaestus qui occupait alors les fonctions de grand magistrat.

Ils se connaissaient depuis maintes années, et leurs rapports étaient désormais placés sous le signe d'un semblant de respect accordé à contrecœur. À sa façon, Sertorius était aussi fier et intransigeant que Phaestus, et également ulcéré par la reddition de leur cité. C'était lui qui s'était chargé, avec sa petite bande de malandrins, d'en faire sortir le tribun, sa famille et certains membres de sa maisonnée... et cela avec une discrétion surprenante.

Sarmenien, le principal rival de Phaestus, aspirait à la magistrature suprême depuis très longtemps et il ne s'était pas fait prier pour le déclarer ostrakr en étant convaincu qu'il n'y

survivrait pas.

Et si Phaestus avait grassement rémunéré Sertorius pour ses services, ce brigand devrait réaliser ce nouvel exploit à titre gracieux. Comme lui, il n'appartenait plus à aucune cité et voulait pouvoir franchir les portes de Machran la tête haute, être récompensé de tout le mal qu'il s'était donné, avoir de quoi rendre sa nouvelle vie agréable.

Cet homme brun à la peau mate et aux yeux de la couleur d'un dos de grive portait aux poignets les stigmates des condamnés, laissés par les fers, et au visage des coutures et des estafilades attribuables à maints combats au couteau et actes malveillants. Cet individu en partie édenté originaire des basses terres n'avait rien d'un compagnon idéal pour faire un voyage hivernal dans ces monts, ce qui était encore pire en ce qui concernait les trois malandrins balourds issus des bas-fonds qui l'accompagnaient, mais Phaestus n'avait pas véritablement eu le choix et Sertorius possédait une désinvolture teintée d'impertinence qui s'était révélée fort utile le soir précédent, lors de leur rencontre avec les chevriers.

Sertorius et ses hommes ignoraient cependant tout de ces montagnes et ils ne cessaient de trébucher dans le sillage de Phaestus et de son fils, devant constamment se tenir à la queue des mules, maudissant la froidure.

« Il nous reste deux bonnes journées de voyage, leur dit Phaestus en réprimant son mépris comme un bon politicien. C'est tout. Et nous aurons pendant un ou deux jours un bon toit au-dessus de nos têtes.

– À condition que le temps ne change pas du tout au tout, compléta Sertorius dont les paroles sifflaient dans les espaces séparant ses dents. J'espère que ce que nous allons chercher en vaut la peine, Phaestus.

– Tu peux me croire quand je te dis que le jeu en vaut la chandelle. Mais nous devons ensuite atteindre Machran le plus vite possible. Aux dernières nouvelles, Corvus comptait mener une rapide campagne hivernale. Les combats doivent battre leur plein, pendant que nous parlons.

– Ce qui signifie que nous y échappons », intervint Adurnos, l'un des hommes de main de Sertorius.

« Si ça peut nuire au petit salopard qui a pris notre cité, je marche à fond, déclara Sertorius. Mais souviens-toi que je n'ai été rétribué que pour te faire quitter Hal Goshen, Phaestus, et que je t'accompagne à présent par pure bonté d'âme.

– Et également par intérêt. Tu arriveras à Machran avec ce que Karnos convoite, alors que si tu débarques les mains vides il te faudra repartir de zéro.

– L'avantage, lorsqu'on est au plus bas, c'est qu'on ne risque pas de se faire mal en tombant », répondit Sertorius en riant.

Plus tard, le même jour, ils cheminaient péniblement sur les crêtes étroites en ayant le soleil couchant sur leur gauche et le vent qui interdisait toute conversation, quand Philemos se rapprocha de son père.

« Ils ne m'inspirent aucune confiance.

– À moi non plus, mais nos intérêts sont pour l’instant communs, et ils nous serviront fidèlement. Sertorius est un brigand, mais il sait déterminer ce qui lui est profitable.

– Ce sont de vraies bêtes, père... la lie des égouts. Qu’est-ce qui pourrait les dissuader de se retourner contre nous ?

– Je suis pour eux l’homme qui les présentera à Karnos, Philemos. La clé qui ouvre la porte des plaisirs qu’on trouve à Machran. Plus que tout, regarde-les. Ce sont des citadins des basses terres... et ils ne survivraient pas longtemps sans nous, dans ce milieu. Ils ont besoin de nous comme nous avons besoin d’eux. Ils ne sont pas dans leur élément, ici.

– Nous non plus. J’aurais préféré que nous allions directement à Machran pour nous enrôler dans l’armée de la Ligue et participer aux combats. Ce que nous sommes venus...

– Ce que nous allons faire sera plus utile à notre cause que mille soldats alignés sur le champ de bataille, rétorqua sèchement Phaestus. Tout ne se résume pas au maniement d’une lance, mon garçon. Et tu auras sans doute l’occasion de démontrer ta bravoure avant la fin de tout cela. »

L’expression de son fils l’incita toutefois à tempérer ses propos.

« Philemos, tu n’es pas par ta naissance destiné à être un phalangiste. Pour devenir un homme, tu dois assimiler ce que je t’enseigne. Il ne faut pas toujours suivre les diktats que semblent imposer les règles de l’honneur... celles-ci nous conduisent parfois à notre perte.

– Tu aurais pu devenir le gouverneur d’Hal Goshen, le représentant de ce Corvus... Ce sont bien tes principes qui t’ont conduit jusqu’ici. »

Phaestus sourit. « Bien dit, je pourrai encore faire de toi quelqu’un qui jongle avec la rhétorique. »

Mais son sourire se figea sur son visage dès qu’il se détourna.

Car sa motivation n’était pas l’honneur mais l’ambition, l’affront subi et une indicible haine. Se voir offrir ce poste équivalait à une obole jetée dans la sébile d’un mendiant... et qui plus est par Rictus qui n’était en fin de compte qu’un vulgaire spadassin.

C’était inacceptable, peut-être moins en raison de la proposition elle-même que de la façon dont elle lui avait été transmise.

J’appartiens à un milieu bien supérieur à celui de Rictus, enragea-t-il. Et je lui en apporterai la preuve !

LA MISE À L'ÉPREUVE DE LA VIE

Il y avait en Aise un élément sensible à l'hiver. Elle respectait cette saison, avec le bon sens d'une femme qui avait passé toute son existence dans le monde bleu et blanc des hauteurs, mais il n'y avait pas que cela.

Il aurait été faux de l'attribuer aux sensations qui accompagnaient la froidure (même si elles entraient en ligne de compte). C'était plutôt dû au fait que tous les travaux de l'année étaient terminés et qu'elle pouvait enfin s'accorder le temps de regarder autour d'elle la terre à laquelle elle consacrait sa vie, année après année.

Elle n'aimait pas l'hiver – qui apprécie les frimas ? – mais voir tout ce qu'elle avait entrepris au fil des saisons déboucher sur cet instant de vérité s'accompagnait d'une indéniable satisfaction. Tel était l'hiver dans les hautes terres : une mise à l'épreuve de la vie.

L'orge avait été fauchée, battue et vannée, et les grains entreposés dans la cuve en bois à trois pieds installée à une extrémité de la cour. Lorsqu'elle souffrait du froid ou se sentait d'humeur maussade, Aise allait ouvrir ce coffre et prélevait un seau de céréales qu'elle réduisait en farine dans la grande pierre creuse que Rictus et Fornyx avaient remontée du torrent bien des années plus tôt. Il leur avait fallu deux journées complètes pour déplacer ce mortier jusqu'à l'emplacement qu'il occupait à présent, et chaque fois qu'elle abattait le pilon sur les grains elle les revoyait assis côte à côte, crottés par le limon de la berge mais souriants, avec la grande pierre entre eux. Un bloc qui semblait désormais se trouver là depuis des temps immémoriaux, un monument érigé à leur permanence en ce lieu.

Des tintements de clochettes de bronze et des bêlements ininterrompus. Rian traversait lentement la cour avec un seau en cuir plein de lait de chèvre que la fraîcheur matinale faisait fumer. Ona l'accompagnait en bavardant avec elle, animée comme un étourneau, alors qu'autour des deux filles les chiens bondissaient tels des chiots, certains qu'elles se laisseraient attendrir et finiraient par leur donner un peu de ce bon lait.

À l'intérieur de la maison, Styra s'occupait du feu... car elle n'était pas autorisée à sortir en cette période de l'année. Garin avait fendu du bois depuis l'aube, et il s'était assis devant l'âtre pour lui parler. Ils se turent quand Aise entra, et Garin se leva arborant une mine renfrognée. Lui et Styra avaient très rapidement constitué un couple – ce qui était fréquent chez les esclaves qui étaient avides de toutes les formes de réconfort que l'existence pouvait leur apporter – mais il n'avait pas pardonné à Aise d'avoir vendu Veria, et son travail s'en ressentait. Il passait désormais la majeure partie de son temps dans les bois à poser des collets, à abattre des arbres et à chasser, seul ou en compagnie d'Eunion.

Il reste ici pour Rictus, se dit Aise. Mon mari sait s'attirer la loyauté des gens, même si c'est involontaire.

Eunion vint à table, emmitouflé dans son manteau. Les mèches de cheveux blancs qui rebiquaient

sur sa tête faisaient penser à des graines de pissenlit. Il bâillait et, le matin, son visage était aussi ridé qu'une noix.

« Tu ne devrais pas veiller si tard, lui reprocha Aise en pétrissant la pâte d'orge avant de l'aplatir en galettes qu'elle mettrait à cuire sur la grille. Lire autant est malsain. »

Eunion devenait vieux et cette pensée lui était insupportable. Elle ne pouvait imaginer ce qu'aurait été leur existence sans lui ; elle se serait sûrement sentie perdue, ce qui alimentait sa tension.

« J'ai effectivement lu. Un jour prochain, je me rendrai à Hal Goshen pour y acheter une lampe plus efficace, un modèle à trois mèches et réservoir plus conséquent. Mes yeux me démangent comme des piqûres d'orties.

– Ils sont rouges comme des cerises, en tout cas. Prends du lait. Les galettes seront bientôt prêtes. Rian ! »

Son aînée tendit la tête par la grande porte. « Oui, maman ?

– Va me chercher de l'huile dans la jarre et mets les assiettes. Où est Ona ?

– Elle joue avec les chiens.

– Va la chercher. »

Toute la maisonnée fut bientôt réunie autour de la table. Quand ni Rictus ni Fornyx n'étaient là, tous prenaient leur repas en commun, qu'ils soient esclaves ou hommes libres. Aise se leva de devant l'âtre avec des galettes d'orge chaudes au toucher et versa un peu d'huile sur ces pains plats et pâles. Ils seraient accompagnés de fromage et de lait encore chaud. Eunion planta ses vieilles dents dans le bulbe violet d'un oignon et tressaillit.

« J'ai lu des choses sur les montagnes de l'intérieur, déclara-t-il.

– Ça parle de quoi ? demanda avec empressement Rian. De la cité de fer ? »

Brosser ses cheveux s'impose, se dit Aise. Ils sont emmêlés comme la crinière d'un cheval... et je doute qu'une seule goutte d'eau ait atteint son visage, ce matin.

« Effectivement, répondit Eunion en agitant l'oignon comme une baguette. Tout semble confirmer la théorie selon laquelle les premiers Macht souhaitaient se dissimuler... ce qui justifie l'emplacement si reculé de cette cité légendaire. Mais j'ai surtout découvert dans mes lectures qu'Antimone était présente parmi eux, non seulement comme la déesse que nous connaissons et prions tous mais en tant qu'habitante de Kuf qui vivait en leur sein. Qui sait ? Peut-être s'agissait-il d'une simple érudite, sage mais mortelle, que les générations suivantes ont déifiée ? En ce qui concerne les cuirasses noires...

– Eunion, tu lis trop de textes sans lien avec le monde où nous vivons, déclara Aise en levant les yeux de son bol. Consacrer une nuit entière à t'user les yeux sur un tas de vieux manuscrits est une chose, mais c'en est une autre que d'emplir la tête des enfants de ces... de ces...

– Blasphèmes ?

– Eh bien, oui. Antimone veille sur nous depuis toujours. Elle n'a jamais été une Macht. Le simple fait de l'envisager est sacrilège. Tu jongles avec des idées et Rian n'en a déjà que trop qui encombrant sa tête.

– Je me contente d’exercer mon cerveau. C’est un muscle comme ceux de ton bras, et si nous ne le développons pas il finira par s’atrophier, et nous nous retrouverons au même niveau que les hommes-boucs.

– Bois ton lait, vieillard, tu es bien trop bavard. »

Elle sourit.

« Les hommes-boucs ! Parle-nous d’eux, Eunion ! demanda Rian qui ne tenait plus en place. Comment sont-ils apparus ?

– À en croire Gestrakos... »

Les chiens grondèrent, un bruit de gorge menaçant, et ils s’écartèrent de la table pour se diriger vers la porte ouverte. Eunion se tut.

« L’odeur d’un loup apportée par le vent ? » hasarda Garin.

Tous restaient assis et tendaient l’oreille. Le poil hérissé, les deux chiens montraient les dents. Ils sortirent d’un pas rapide puis aboyèrent furieusement.

« Nous avons de la visite », en déduisit Eunion qui se leva de table avec une souplesse surprenante pour son âge. Garin en fit autant, en s’essuyant la bouche.

« Épieux ?

– Oui, va les prendre.

– Le col est fermé, rappela Aise en sentant le sang refluer de son visage.

– Père est peut-être de retour ! suggéra Rian.

– Les chiens l’auraient reconnu. Ne bouge pas d’ici. »

Eunion et Garin prenaient leurs épieux posés près de la porte, des armes de chasse à la hampe courte et aux fers relativement larges, conçus pour affronter l’ours et le loup.

« Aise...

– Je suis la maîtresse de cette maison », dit-elle en repoussant sa main.

Elle sortit, pour être éblouie par la réverbération de la neige sous ce ciel matinal dégagé.

Juste à temps pour assister à la mort de ses chiens.

Les aboiements s’interrompirent. Une demi-douzaine d’hommes se découpait sur la berge enneigée la plus proche. Pendant qu’Aise était témoin de la scène, elle vit l’un d’eux lever de nouveau le bras et embrocher un des animaux, à plusieurs reprises. Du sang sur la neige, une couleur presque trop vive pour appartenir à ce monde. Aise restait figée sur place. Eunion et Garin sortirent derrière elle et virent les noires silhouettes des intrus à seulement quelques mètres, puis les carcasses des deux chiens. Garin poussa un cri inarticulé où se mêlaient tristesse et colère. Les inconnus redressèrent la tête. Les fourrures dans lesquelles ils s’étaient emmitouflés garantissaient leur anonymat.

« C’est elle », dit l’un. Et tous se précipitèrent vers Aise.

Eunion et Garin l’écartèrent du passage et levèrent leurs épieux pour attendre les intrus de pied ferme. Deux des inconnus restèrent en retrait et le plus grand cria : « Vivants ! Il est inutile de verser le sang, ici ! »

Garin chargea comme un taureau et fit dévier l'aichme de son adversaire avec l'habileté d'un chasseur qui avait affronté un ours. Il planta son épieu dans le ventre de l'homme qu'il avait devant lui. Il y eut un cri aigu gargouillant et l'étranger tomba à genoux, emportant dans sa chute l'arme fichée dans ses intestins. Ses compagnons rugirent de fureur et un fer de lance traversa l'œil de Garin qui bascula à la renverse. L'arme ressortit de la cavité oculaire, en laissant un jet vermeil dessiner une parabole derrière le corps qui s'effondrait.

Aise alla pour ramasser son arme mais reçut un coup de pied dans les côtes, un second...

« Salope ! » gronda l'homme.

Eunion se jeta sur lui et abattit latéralement son épieu vers son visage, avant de projeter sa hampe dans la poitrine d'un autre assaillant. Mais le troisième planta son arme dans ses reins, grognant sous l'effort. Surpris, Eunion tomba à genoux et baissa les yeux sur Aise qui gisait dans la neige, en hoquetant.

« Ce n'est pas... »

Deux autres aichmes le pénétrèrent. L'une avec tant de force qu'elle ressortit de sa poitrine, une saillie macabre sous son chiton. Il ouvrit de grands yeux, sidéré, juste avant que l'homme se trouvant derrière lui cale son pied contre son dos pour dégager la pointe de son arme. Agité de soubresauts, Eunion s'effondra sur Aise et la couvrit de son sang chaud et cuivré.

Elle entendit Rian hurler et voulut se mettre debout en repoussant Eunion. Les yeux de ce dernier se déplaçaient toujours, mais s'il ouvrit la bouche seule l'odeur de l'oignon qu'il avait croqué au petit déjeuner en sortit. Ses traits se figèrent.

Quelqu'un donna un autre violent coup de pied dans les reins d'Aise.

« Reste à terre, chienne ! »

Elle tenta néanmoins de se relever ; Rian hurlait toujours et Ona sanglotait. L'homme l'immobilisa en posant le pied sur sa poitrine, puis se pencha vers elle, une silhouette noire se découpant contre un ciel bleu.

« Une jolie fille, Sertorius. La situation s'améliore.

– Empêche-la de filer. Adurnos, va inspecter la maison. Comment se porte Fars ?

– Il est mort. Ce putain d'esclave l'a tué, et ce vieillard chauve m'a cassé le nez.

– Ça t'arrange plutôt. Maintenant, fais ce que je dis et lâche la pouliche, elle ne s'éloignera pas de la jument. »

Aise bataillait pour reprendre son souffle, mais le poids de l'homme l'empêchait de respirer.

« C'est leur faute, Phaestus... Ne me regarde pas comme ça. Ils nous ont attaqués, ils ont bien cherché ce qui leur est arrivé. Et tu as obtenu ce que tu voulais. »

Phaestus ? Aise tentait de contrer la panique qui avait envahi son esprit.

« Phaestus ? coassa-t-elle.

– Laisse cette femme, Sertorius. Je me charge d'elle », fit une voix d'homme plus âgé, familière.

« Et toi, ne touche pas à cette fille ! » gronda une autre voix, juvénile et saturée de colère.

« Va chercher les enfants et amène-les-moi, Philemos. »

Aise entendit Styra hurler à l'intérieur. Les hommes extériorisaient leur joie par des cris et des rires.

Elle ferma les yeux et déplaça la main pour caresser la tête d'Eunion, ses cheveux blancs et doux comme du duvet autour des oreilles. Elle avait les yeux brûlants mais s'interdisait de pleurer.

Une nouvelle ombre la couvrit. Elle remarqua qu'elle n'était pas pestilentielle comme la précédente.

« Laisse-moi t'aider à te relever, Aise. »

Elle réussit à se mettre debout toute seule et Rian vint l'étreindre, le teint blême et les joues striées de larmes. Ona s'était agrippée à ses jupes, silencieuse, le regard absent et le pouce dans la bouche.

Aise connaissait bien l'homme qui se tenait devant elle... un ami de son mari, un éminent personnage d'Hal Goshen. Elle le savait vaniteux, fier et imbu de lui-même, mais elle l'avait cru honnête et sincère. Ils l'avaient reçu sous leur toit. Il avait mangé à leur table. Il avait bu leur vin en compagnie d'Eunion, dont le cadavre gisait désormais entre eux dans la neige.

Eunion...

Son expression se durcit. « Phaestus, répéta-t-elle d'une voix aussi glaciale que l'eau du torrent. Qu'es-tu venu faire ici ? »

Elle put discerner quelque chose qui s'apparentait à des remords, sur son visage... de la gêne, à tout le moins. Mais ce fut bref. Son expression devint un reflet de la sienne.

« Je rends à la famille de Rictus le mal qu'il a infligé à la mienne.

– Quels torts t'a donc causés mon époux, toi qui étais son ami ?

– Il a fait de nous des ostrakr, il nous a pris tout ce que nous avons et nous a chassés sur les routes comme des vagabonds. Il a réduit ma cité en servitude et l'a couverte d'opprobre, et tout cela pour empocher sa misérable solde de mercenaire.

– Hal Goshen ?

– Ma cité s'est abandonnée à Corvus, comme une putain. »

Aise baissa les yeux sur Eunion. Elle aurait voulu prendre le vieillard dans ses bras, clore ses paupières et y déposer un baiser. Il avait pendant vingt ans été un père pour elle, un compagnon bien plus présent que le mari auquel elle devait leur situation actuelle. Et il gisait désormais tel un animal égorgé dans la neige alors que l'oignon qu'il n'avait croqué qu'à moitié se trouvait toujours sur la table, à l'intérieur.

Les larmes qui commençaient à emplir ses yeux étaient aussi brûlantes que de l'acide.

« Rictus t'a-t-il fait cela ? demanda-t-elle en désignant le vieil homme.

– Ce n'est pas volontaire, c'est un accident. Je ne pensais pas que tout dégénérerait ainsi. »

Un hurlement s'éleva de l'intérieur de la maison, la voix de Styra.

Le jeune homme qui se tenait à côté de Phaestus semblait être au supplice. « Père, il faut les arrêter.

– Ce n'est qu'une esclave.

– Mais...

– Non ! s'emporta Phaestus en s'empourprant. Tais-toi, Philemos. C'est ainsi qu'est le monde. Que tu en sois témoin est une excellente chose. Va chercher les mules, si tu es incapable de retenir ta langue. Je ne veux plus t'entendre ! »

Agenouillée dans la neige ensanglantée, Rian cessa de sangloter et se pencha pour fermer les yeux d'Eunion et déposer un baiser sur ses paupières, ainsi qu'Aise eût aimé pouvoir le faire. Elle se redressa.

« Je te connais, dit-elle à Phaestus. Mon père également. Lorsqu'il apprendra de quoi tu t'es rendu coupable, il se mettra à ta recherche et finira par te tuer. Je peux te le jurer ! »

Ses yeux étaient gris comme ceux de Rictus et consumés par la fureur. Phaestus la dévisagea un court instant, bouche bée, avant de la gifler avec force. Rian tomba dans la neige. Aise s'agenouilla pour la prendre dans ses bras. Ona poussa un hurlement aigu.

« Sertorius ! Viens ici, Sertorius ! »

Le bandit édenté ressortit de la ferme avec une outre de vin et un large sourire. « Tu as eu tout ce que tu désirais, Phaestus ? Qui aurait imaginé qu'on trouvait ici, dans ce trou du cul du monde, tant de beautés à se mettre sous la dent ?

– Emmène ces trois-là et ligote-les, avec les mains devant elles. Mais laisse-les récupérer au préalable ce qui leur sera nécessaire pour le voyage. Et prenez toutes les provisions de bouche qu'il est possible d'emporter.

– Eh, l'ami... Nous n'allons pas rester ici quelques jours ? C'est pourtant ce qui était prévu, non ? Nous y serons très bien... Ils avaient stocké de quoi tenir tout l'hiver.

– Emportez tout ce que vous voulez, à condition que ça ne nous ralentisse pas... Nous allons repartir sur-le-champ.

– Écoute...

– Obéis, Sertorius, à moins que tu n'aies plus envie de bénéficier d'un accueil triomphal à Machran.

– Que faut-il faire des cadavres ? demanda un Sertorius devenu maussade.

– Jetez-les dans la maison et mettez-y le feu ! »

Aise se déplaçait dans ces pièces familières comme dans un brouillard. D'une voix calme et posée, elle dit à Rian d'enfiler ses vêtements de laine les plus chauds et le manteau doublé de fourrure que son père lui avait rapporté de Machran.

Tout était sens dessus dessous. La plupart des objets avaient été brisés par pur vandalisme. Il ne subsistait du petit vase aigue-marine de la chambre d'Aise que des éclats disséminés sur le sol. Les vieilles sandales que son mari enfilait lorsqu'il était chez lui avaient été poussées sur le côté.

J'aimerais tant que tu sois là, Rictus, pensa-t-elle. Même si tes activités nous valent cette épreuve.

Styra gisait dans la chambre du fond, dévêtue et figée comme une poupée cassée. Ces misérables

l'avaient tant frappée que son visage évoquait un fruit blet, une bouillie d'os et de sang, et elle avait reçu un coup de poignard sous le sein gauche.

Aise resta là à la considérer un long moment, en demeurant sur le seuil pour dissimuler cette vision à Rian.

Car c'est ce qui nous attend toutes, pensa-t-elle.

Un des hommes de Sertorius arriva derrière elle, la bouche pleine de galette d'orge qu'elle avait fait cuire ce matin-là.

« Cette salope avait un couteau et elle m'a coupé... regarde un peu ça ! »

Aise se tourna. L'homme était corpulent, et les poils de sa poitrine montaient se fondre dans ceux de sa barbe. Il avait une cicatrice récente sur le côté d'un œil, une estafilade longue d'un doigt où le sang avait déjà séché.

« On voulait seulement s'amuser un peu, ajouta-t-il en secouant la tête. Quel gâchis. » Il lui sourit. « Tes galettes sont bonnes, ma belle. » Son sourire s'élargit et il lui donna une tape sur les fesses. « Elle prend des grands airs, pas vrai... l'épouse du célèbre Rictus. » Il mordit dans la galette puis la lui présenta. « J'espère que tu t'y connais autant en gâteries qu'en gâteaux. »

Lorsqu'elles ressortirent en portant sur leur dos un misérable assortiment de biens roulés dans des couvertures, Sertorius saisit leurs mains et les lia avec des lanières de cuir découpées dans les seaux de traite.

Il se pencha très près de Rian pour renifler son cou et elle déplaça sa tête comme si une mouche s'y était posée. Il rit avant de se redresser en voyant Phaestus et son fils approcher.

« Mettez les cadavres dans la maison, répéta Phaestus.

– Qu'est-ce que ça change, qu'ils soient dévorés par des flammes ou par des loups ? protesta Sertorius.

– Ne souhaiterais-tu pas que ta dépouille soit incinérée ? lui demanda Aise.

– Ne m'adresse pas la parole, chienne !

– Exécutez mes ordres, ajouta rapidement Phaestus. Un des vôtres fait partie des victimes.

– Fars a toujours été un bon rien... Oh, d'accord ! Adurnos, Bosca, vous avez entendu : traînez ces déchets dans la maison, avant d'y mettre le feu. »

Aise regarda le ciel. La matinée avait été si belle, une journée d'hiver radieuse et paisible. Elle le regrettait, car chaque fois que le temps serait aussi clément cela lui rappellerait ces tragiques événements, ce qui souillerait à jamais les beaux jours à venir.

Si elle vivait assez longtemps pour en connaître d'autres.

J'ai fait grand tort à Garin, se dit-elle. Je n'aurais pas dû vendre celle qui était sa femme dans tous les domaines, sauf en titre. Je me suis débarrassée de Veria parce qu'elle me rappelait trop mes propres souffrances, l'enfant que nous avons perdu. Je l'expie à présent.

Dieu, dans ta bonté et dans ta gloire, fais que je sois la seule à en payer le prix lors des épreuves qui nous attendent. Fais que les souffrances à venir n'affectent que moi. Protège mes filles.

Elle sentit une odeur de fumée, entendit un crépitement et se tourna pour voir le toit de chaume de la ferme s’embraser. Le fils de Phaestus, Philemos, faisait sortir les chèvres de l’abri dont le toit commençait à flamber.

« Qu’est-ce que tu fiches, tu joues au chevrier ? lui demanda Sertorius.

– Les laisser griller serait stupide », répondit Philemos. Il avait pris des couleurs et ses yeux brillaient. « Il n’y a eu ici que trop de morts, aujourd’hui. » Il regarda Aise et Rian, pour détourner les yeux presque aussitôt.

Tous se regroupèrent devant la ferme que consumaient les flammes, et les mules se mirent à braire de frayeur en sentant la fumée et les ondes de chaleur. Toutes les autres constructions étaient également en feu et les chèvres prises de panique fuyaient le brasier. Sertorius avait jeté sur ses épaules le manteau écarlate de rechange du maître des lieux, pendant que ses complices chargeaient les bêtes de bât de jambons, de farine d’orge, de jarres d’huile et d’outres de vin.

« Il ne reste plus une obole, ici, déclara Sertorius en regardant la maison incendiée. Ce que j’aimerais savoir, c’est où Rictus a caché son butin. Il vivait très simplement, ici... Nous n’avons pratiquement rien déniché justifiant le détour.

– Il a tout confié aux banquiers d’Hal Goshen, expliqua Aise. Tout est en sécurité dans leurs coffres. Il n’est pas stupide au point de dissimuler quoi que ce soit chez nous. »

Sertorius la considéra en haussant un sourcil.

« Mais nous avons trouvé ce que nous cherchions, conclut Phaestus. Nous sommes à environ trois cents pasangs de Machran, et c’est l’hiver. Quand nous livrerons ces trois-là à Karnos, tu recevras ta juste récompense. J’y veillerai, Sertorius.

– Ne l’oublie pas, Phaestus. Je suis un homme aux vertus et aux vices innombrables, et on pourrait dire que les deux s’équilibrent dans les plateaux de la balance. Alors, ne t’avise surtout pas de me rouler. » Puis il sourit. « Ah, la chaleur ! Espérons que le feu de camp de ce soir nous tiendra aussi chaud ! Mais, pour en revenir aux questions pratiques, tu guideras la jeune furie et moi la mère, Adurnos...

– Non ! intervint Phaestus avant de saisir la longue sangle de cuir qui pendait du poignet d’Aise. Je me charge de la femme. Philemos, tu t’occuperas de la fille et toi, Sertorius, de l’enfant.

– Certainement pas ! Adurnos prendra la gosse. Au moins est-elle plus légère. Qu’attendons-nous pour nous remettre en route, mes frères et mes sœurs ? Je veux avoir franchi les congères du sommet de la fosse à purin qu’est cette vallée avant la tombée de la nuit. »

Ils se mirent en route. Sertorius était en tête et Aise dut emboîter le pas à Phaestus. Philemos suivait avec Rian, qui cheminait à son côté comme s’ils allaient faire une promenade dans les bois. Puis venait l’homme corpulent au nez cassé, Adurnos. Il plaça Ona sur une mule, en jurant, pendant que Bosca – le misérable que Styra avait balaféré d’un coup de couteau – fermait la marche avec une autre mule lourdement chargée.

Ils traversèrent le torrent, en brisant la couche de glace qui s’était formée à sa surface. La froideur de l’eau aida Aise à réordonner ses pensées. Elle entendit un craquement derrière elle et réussit à se tourner pour voir le toit de la ferme s’effondrer en libérant un grand panache noir mêlé d’étincelles. Sous la vive clarté du jour, les flammes avaient des nuances safran, sombres et

solides comme des lames d'épées sous le soleil.

Une colonne de fumée de la couleur d'un orage d'automne se dressa tel un pilier au-dessus de la vallée. Elle les surplomba et projeta son ombre sur la neige, alors que les squames de cendres du brasier survolaient les arbres comme des charognards éthérés.

Au moins as-tu bénéficié d'un bûcher funéraire digne de toi, Eunion, pensa Aise. Tes restes vont se fondre dans les éléments d'Andunnon comme celles de mon fils.

Quant à l'or de Rictus, il est toujours sous l'âtre, là où nous l'avons dissimulé.

Aise baissa la tête et suivit ses ravisseurs vers les bois sombres et profonds qui les surplombaient sur les pentes supérieures du vallon.

Derrière elle, la maison que Rictus, Fornyx, Eunion et elle avaient construite achevait de se consumer, les murs de pierre s'effondraient sous l'effet de la chaleur qui les lézardait, leurs réserves de céréales, d'huile, d'olives et de vin, l'essence même de la vie, s'embrasaient pour disparaître sous forme d'un tourbillon à la fois gras et fuligineux qui obscurcissait le ciel matinal.

Et, dans les flammes, au pied de ce brasier, les corps des défunts noircissaient et se réduisaient en cendres, apportant un léger goût de suie au vent – et rien de plus.

LA BOUE ET L'EAU

La cité d'Afteni, célèbre pour ses feronniers, était devenue une île dans une mer peu profonde. Construite comme la plupart des cités des Macht sur une éminence et ceinte d'une muraille de vingt pieds, elle se retrouvait entourée d'eau, un lac arrivant aux genoux sur les deux tiers de sa circonférence.

Depuis l'affrontement qui s'était achevé par la déroute des troupes de la Ligue avenienne, les nuages s'étaient accumulés au pied des Gosthere pour libérer leur contenu sur les champs cultivés déjà gorgés d'eau. La voie impériale avait disparu, engloutie sous les flots bruns comme tout le reste de la plaine. On ne voyait à l'infini qu'une morne surface liquide piquetée çà et là de bosquets d'oliviers et de fragments de vignobles ruisselants et mal en point.

Karnos se dressait sur les remparts de la citadelle, portant un manteau ciré de soldat, une sorte de tente personnelle miniature qui le protégeait de l'humidité, pour scruter l'est à travers le rideau de gouttes. Machinalement, sa main grimpa vers son épaule afin de masser précautionneusement la blessure recouverte d'un bandage.

« Ça me démange, Kassandre. C'est bon signe, n'est-ce pas ?

– Que ça ne pue pas la charogne l'est bien plus. Tu cicatrises vite, Karnos. Tu te rétablis comme un chiot, disait ma mère.

– Et pour le reste... ça se présente comment ?

– Le dernier convoi est parti pour Machran ce matin, même s'il leur faudrait avoir les chevaux de Phobos dans les brancards pour pouvoir parcourir plus de quelques pasangs par jour dans un pareil borborygme. Je les plains sincèrement.

– Ce sont des hommes de Machran... C'est là-bas qu'est leur place.

– Ils y rentreront avec un récit de défaite. Il serait bon de les prendre de vitesse.

– Je le ferai sitôt après avoir réglé ce qui me retient à Afteni. Un cavalier les rattrapera sans peine. Je tiens absolument à m'entretenir avec Katullos.

– Antimone risque de lui rendre visite avant toi.

– Sornettes ! Ce vieux birbe ? Si me voir devenir le tribun de la cité n'a pu le terrasser, ce n'est pas une lance plantée en travers de sa gorge qui y réussira !

– Il veut quoi qu'il en soit te parler. Nous devons décider ce qu'il convient de faire de ce qui subsiste de cette armée.

– Je n'ai pu retenir les hommes de Pontis. J'ai essayé – j'ai consacré toute la nuit dernière à tenter de convaincre ce pleutre de Zennos, mais il n'a rien voulu savoir – et nous allons ainsi les perdre.

– Il n'est pas le seul à faire défection.

– Viens, ne restons pas sous cette maudite pluie. Elle est pour l’instant notre alliée, mais c’est comme une amie à laquelle nous devons de l’argent, une compagne peu agréable.

– Quelle candeur admirable, de la part de quelqu’un qui m’a emprunté je ne sais combien de fois des sommes plus que rondelettes.

– Ne fais pas l’enfant... Viens, allons boire quelque chose. »

Ils battirent en retraite vers l’abri d’un grand portique qui entourait la base d’une tour. Il y avait là un brasero allumé, une table couverte de documents divers et des hommes qui allaient et venaient pour apporter de quoi grossir la pile.

« Ce désir d’espace est nouveau, chez toi, déclara Kassandre en repoussant le capuchon de son manteau.

– La vue me plaît. D’ici, je peux voir la route sur une demi-douzaine de pasangs dès que la pluie se calme... ce qui me permettra de voir approcher ce misérable.

– D’après tout ce que nous savons, Corvus n’a pas encore repris sa progression... La route est inondée sur une demi-douzaine de tronçons, lorsqu’elle ne disparaît pas carrément sous l’eau, et on parle également d’une maladie qui se propage dans son bivouac. Ses soldats pataugent dans la mer de leur propre merde à une dizaine de pasangs plus loin sur la route, et ils risquent d’y rester longtemps.

– Il s’est comporté honorablement envers les morts. Il nous a renvoyé le corps de Greynos d’Afteni sous une branche verte et a fait incinérer les autres en respectant leurs usages.

– Il a toujours autant de savoir-vivre. Et nous restons, quant à nous, coincés sur ce château de sable pendant que les centons font défection les uns après les autres. La protection de Machran est devenue une priorité, Kassandre. La Ligue s’est brisée entre nos doigts comme un bréchet de poulet.

– Tu crains que nous ne nous retrouvions seuls ?

– Tais-toi et écoute. »

Kassandre soupira et hocha la tête. Sous les crépitements et sifflements ininterrompus de la pluie s’élevait un autre son, un bourdonnement de ruche pleine d’abeilles en colère.

« L’assemblée d’Afteni s’est réunie, dix mille hommes mécontents et effrayés réunis sous la pluie au pied de ce rocher pour débattre d’une décision qu’ils ont déjà prise. Ils viennent de perdre dans cette plaine six cents de leurs meilleurs hommes, dont Greynos, le seul membre de leur Kerusia qui avait quelque chose entre les jambes. Ils sont perdus et le savent, mais ils devront feindre d’hésiter tant qu’ils auront encore des contingents de Machran et des autres cités entre leurs murs. C’est comme assister aux cérémonies qui accompagnent une crémation. Non, nous devons renoncer aux cités orientales de l’arrière-pays, Kassandre. Et les autres attendent de voir ce que fera Machran.

– Machran ne capitulera jamais, répondit Kassandre dont l’expression joviale venait de disparaître. Pas tant que je vivrai. »

Karnos lui toucha le bras. « Bien dit, mon frère. »

Il posa sa coupe de vin et un jeune homme ayant sur son chiton le sigile noir brodé de Machran

toussa poliment derrière lui.

« Oui, Gersic ?

– Le conseiller Katullos te demande de le retrouver quand cela te conviendra le mieux. Il est...

– Je sais où il se trouve, Gersic, va lui dire que j'arrive – et, Gersic...

– Oui ?

– Comment s'exprime-t-il ? »

Le jeune homme qui avait une blessure recousue sur son bras y réfléchit, avec une expression empreinte de gravité. « Par des murmures.

– Voilà qui est bien, déclara Karnos avant de se tourner vers Kassandre. Considérer Katullos comme un allié, quelqu'un qui pense comme moi, est d'un grand réconfort. »

Kassandre leva sa coupe. « Avoir été blessé et laissé pour mort a fait grand bien à ta réputation.

– J'aurais dû me faire prendre pour cible il y a longtemps. »

C'était une petite pièce dépouillée, assez spartiate pour satisfaire même un ascète tel que Katullos. Il n'y avait ici aucune fenêtre, seulement une lampe dont la flamme dansait près du lit. Dans un angle, une cuirasse noire était posée sur son tréteau tel un esprit tutélaire muet, sans une seule marque de coup bien que Katullos eût participé aux pires des combats.

Ils avaient cautérisé la blessure de l'aichme que le vieil homme avait reçue dans le cou au fer rouge, et la blessure visible sous son menton évoquait une seconde bouche aux lèvres vermeilles. Le carnifex ayant dû raser sa barbe magnifique, son visage paraissait désormais minuscule. Mais si son teint était empourpré par la fièvre, il avait des yeux limpides. Ses grosses mains tachetées grattaient sa couverture, une sorte de tic indépendant de sa volonté, pendant que Karnos prenait un tabouret près de lui.

« Approche-toi », murmura Katullos dans un souffle. Le son de sa voix était couvert par les crépitements de la pluie tombant à l'extérieur et le bourdonnement des voix des membres de l'assemblée.

« Tiens. » Une lettre, pliée et scellée. Il avait dû s'y reprendre à trois fois, avant que le sceau adhère... Il s'en était chargé seul.

« Remets ceci au Kerusia. Ça te sera utile.

– Que dis-tu au conseil ? »

Un sourire. « De te faire confiance. »

Karnos se rassit en fronçant les sourcils et en serrant le pli dans son poing comme si c'était un oiseau qu'il venait de saisir. « Comment puis-je en être certain ? Tu n'as jamais appartenu au cercle de mes amis, Katullos. Je pourrais rompre le cachet et m'assurer de son contenu.

– Ce qui priverait ce document de toute valeur.

– Ce serait préférable à...

– Aie confiance. » Un filet de salive fuyait au coin de la bouche du vieillard. Il avait quelques jours plus tôt conduit une mora au combat en étant ceint du Divin Fléau. Qu'il soit si mal en point

suscitait la pitié de Karnos.

« Nous nous sommes opposés tout au long de notre vie publique, toi et moi. Qu'est-ce qui a changé ? »

Un autre sourire de tête de mort. « Je t'ai dit il y a longtemps que je serais là pour applaudir le jour de ta chute. J'ai désormais conscience que cela équivaldrait à me réjouir de la perte de ma cité bien-aimée. Tu as agi comme il convenait, en livrant ce combat lorsque tu l'as fait. Tu as versé ton sang pour Machran. Tu l'aimes autant que moi, même si je ne m'en suis pas rendu compte plus tôt. Je croyais que tu ne servais que tes ambitions.

– Un homme peut avoir plusieurs choses à l'esprit.

– Non, Karnos, plus en ces circonstances. »

Le vieil homme toussa, un interminable raclement dans sa poitrine. Karnos sentait la chaleur de la vie le quitter, comme si elle finissait de se consumer en un dernier sursaut crépitant.

« Poursuis le combat, ajouta Katullos. Machran ne doit pas capituler. Corvus veut devenir le roi de tous les Macht. Si notre cité tombe, ce tyran pourra imposer son joug à tous nos semblables pendant une génération. » Il s'affaissa. « Tu en as conscience... mais ce n'est pas le cas de tous les hommes.

– Je le sais depuis longtemps.

– Nous nous sommes opposés. J'étais dans l'erreur. Tu es le tribun de Machran et tu dois t'exprimer en notre nom à tous. Brise Corvus au pied de nos remparts. Nulle autre cité n'en serait capable.

– Nous ne pourrons pas le vaincre sur un champ de bataille, Katullos. La Ligue se disloque.

– Les murailles de Machran, Karnos. Tenez bon et videz-le de son sang. Nul ne pourra jamais s'emparer de notre cité, si tous ses hommes sont présents sur le chemin de ronde, pas même ce Corvus. »

Karnos prit une des grosses mains agitées dans les siennes, et un élanement parcourut son épaule et le fit grimacer lorsqu'il se pencha vers l'agonisant.

« Tu as ma parole, Katullos.

– Je sais qu'elle a une grande valeur, désormais.

– Tu seras à bord du prochain convoi qui partira vers l'ouest... Tu reverras ta cité, je m'y engage...

– Je mourrai bien avant d'arriver à destination. Mais ramène ma dépouille à Machran et fais-la incinérer sur la berge du Mithos, avant de disperser mes cendres dans ses eaux. Je souhaite également que mon nom soit gravé sur le catafalque de l'Alcmoi.

– Ce sera fait.

– Ma cuirasse... Veille à ce qu'elle revienne à ma famille.

– Je le ferai. »

Katullos le considéra attentivement. « Tu es la honte du Kerusia, un démagogue libertin et paillard, mais tu es le seul homme digne de ce nom qui siège dans ce conseil. Tous les autres sont

des moutons.

– Tu me flattes, Katullos, gloussa Karnos. Katullos ? »

Si le vieillard le regardait toujours, l'air abandonnait ses poumons en longs soupirs rauques. Il resta immobile et la prise exercée par sa main couverte de taches de vieillesse se réduisit. Karnos secoua la tête.

« Vieux fou entêté ! » Il ferma ses yeux brillants du bout des doigts et garda longuement la tête inclinée, avant de se redresser et de s'intéresser pensivement au Divin Fléau posé dans un angle.

Les hommes de Machran repartirent le lendemain, lestés de tout leur attirail. Les routes étaient désormais si défoncées qu'aucun chariot n'aurait pu encore les emprunter, et les morai vaincues pataugeaient dans ce borborygme en emportant sur leur dos tout leur équipement et les maigres rations dont Afteni pourrait se passer. Ils étaient à près de deux cents pasangs de Machran, et la faim les tenaillerait bien avant qu'ils n'y pénètrent.

D'autres contingents de la Ligue repartaient eux aussi. Les hommes des cités de l'arrière-pays avaient tenu leur assemblée à Afteni, et décidé par un vote de la conduite à tenir. Arkadiens et Aveniens, fervents partisans de la Ligue et alliés de Machran depuis des temps immémoriaux, avaient refusé d'abandonner Karnos et Kassandre.

Murchos, polémarque des Arkadiens, était un homme corpulent fréquemment comparé à un porcelet rose à l'expression de surprise indélébile, mais c'était un ami de Kassandre et il l'aurait suivi où qu'il aille, comme ses hommes l'auraient lui-même suivi... surtout depuis qu'il était devenu un porte-fléau. Les Arkadiens avaient toujours eu une réputation d'individus effrontés et téméraires. Ils faisaient monter très haut les enchères lorsqu'ils jouaient aux osselets, et il y avait là trois mille soldats qui leur resteraient fidèles jusqu'au bout.

Les Aveniens étaient plus ou moins comparables, même s'ils avaient tendance à considérer que leur cité – là où toutes les lois étaient écrites et votées – était le véritable cœur de la civilisation machet. Envisager d'être gouvernés par un parvenu, un individu de basse extraction qui avait des Kufr parmi ses soldats, était pour eux un sacrilège. Ils resteraient eux aussi aux côtés de Machran. Deux mille hommes placés sous le commandement de Tyrias, qui aimait se faire appeler le Juste mais qui était plus communément surnommé le Rat de bibliothèque puisque plus à son aise parmi les parchemins que sur un champ de bataille, malgré son casque de polémarque.

C'est ainsi qu'environ neuf mille hommes partirent d'Afteni en direction de l'ouest derrière Kassandre. Neuf mille soldats-citoyens qui devraient défendre les remparts de Machran jusqu'à la mort. Ce serait suffisant. Il le faudrait.

Les autres se disséminèrent, les contingents mal en point des autres cités quittant Afteni de façon bien moins martiale, car bon nombre avaient abandonné leur armement pour s'alléger dans leur fuite, et tous savaient qu'Afteni capitulerait dès que les autres éléments de la Ligue se seraient éloignés en pataugeant dans la boue.

Et ce n'était toujours que le début de l'hiver.

Karnos se pencha bien bas sur la selle, en sifflant tant c'était douloureux, avant de lâcher les

rênes pour serrer la main de Kassandre.

« Fais-leur presser le pas, mon frère. Plus nous aurons de temps pour préparer la défense de la cité, mieux cela vaudra.

– Il te faudrait une escorte, Karnos. Tu n'es pas encore rétabli, loin de là, et si tu tombes de ta monture tout un contingent sera nécessaire pour te remettre en selle.

– Sache que je suis bien moins gros qu'autrefois, rétorqua Karnos en remontant le ciré militaire autour de son cou. Gersic fera amplement l'affaire... C'est un brave garçon. Il est sincère, plein de bonne volonté et il ne brille pas particulièrement par son intelligence. C'est exactement le genre d'individu que j'aime avoir à mon service. Je pense arriver à destination dans quatre jours, au plus tard.

– Tu as mes lettres.

– Sur mon cœur, Kassandre. Quelles que soient les rumeurs qui ont pu me précéder, c'est moi qui serai porteur des premières nouvelles officielles et je les présenterai à ma façon.

– Si tu en as le temps, va voir mon épouse et ma sœur... dis-leur que je n'ai pas encore été réduit en cendres emportées par le vent.

– Je n'y manquerai pas, mon frère. » Karnos se redressa, jura à cause de l'élancement qui prit naissance dans son épaule, puis donna des coups de talon dans les flancs du cob des basses terres au large poitrail. Il partit au trot en soulevant des gerbes d'eau comme une embarcation fendait la houle.

Il leva sa main valide en geste d'adieu, et à la tête de la longue colonne les soldats d'une demi-douzaine de centons qui le reconnurent l'acclamèrent. Puis il pénétra dans un voile de pluie et disparut au-delà.

Karnos n'était pas habitué à vivre si près de la nature. Il était bien plus à son aise sur un dallage que sur l'herbe, et s'il avait un faible pour la venaison il ne lui serait jamais venu à l'esprit de la chasser. La salle des débats, sa chambre, la place du Marché... voilà où il se sentait chez lui. Sans doute tenait-il de son père ; en ces trois lieux, tout se résumait à des marchandages.

Son cheval peinait tandis qu'ils gravissaient une pente, laissant les terrains inondés derrière eux, pour filer au petit galop sur le côté de la route pavée en direction de Machran, le jeune Gersic sur les talons, chevauchant une monture plus légère et plus fouguese. Le cob de Karnos était un cheval bai obstiné dont les mouvements de roulis n'accentuaient pas les élancements qu'il devait à sa blessure. Il appréciait cet animal. Il filait dans la boue comme si rien n'aurait pu l'arrêter, tant il était endurant et tenace.

La nature. Ils vivaient en un monde remodelé par les Macht, un sol domestiqué au fil de millénaires d'occupation, labouré, planté et taillé pour satisfaire aux besoins et aux aspirations des hommes. Il s'agissait des plus belles terres de l'arrière-pays de Machran. Elles fournissaient de quoi nourrir toute une armée, à condition de bien choisir son moment. Et, même en hiver, on trouvait dans les fermes des granges, des étables et des fumoirs pleins de céréales, d'huile et de viande tant sur pied que fumée.

C'était tout le problème.

Quelles que soient les difficultés d'approvisionnement actuelles de Corvus, elles disparaîtraient sitôt que son armée atteindrait ce secteur. Ses troupes pourraient vivre sur le pays pendant des semaines, voire des mois, sans avoir besoin d'un seul convoi de ravitaillement.

Tout se résumerait à une question d'endurance. Karnos ne croyait pas que Corvus réussirait à prendre d'assaut les murailles de la puissante Machran tant que des hommes assureraient leur défense, mais il y avait à Machran plus de cent mille bouches à nourrir. La situation deviendrait rapidement délicate, lorsque la population pâtirait de la faim contrairement aux troupes de l'envahisseur.

Il faudrait adopter des mesures drastiques pour empêcher cela, des mesures qui ne plairaient à personne.

Ils s'arrêtèrent pour la nuit dans un village proche de la voie impériale, un lieu sans nom où l'auberge était bruyante et le menu peint sur le mur. Karnos dépensa sans compter, des oboles d'argent frappées du sigile *machios*, et il tint audience dans un angle de la salle, près du feu, pendant que Gersic étrillait leurs montures et expédiait toutes les tâches qu'exécutent les palefreniers pour assurer la santé et le bien-être des chevaux dont ils ont la charge.

Réunie dans la salle enfumée de l'estaminet malodorant, la population locale écouta Karnos faire le récit de la bataille qui venait d'être livrée, d'âpres combats au cours desquels les deux camps avaient subi de si lourdes pertes qu'il était difficile de dire de façon catégorique quels avaient été les vainqueurs et les vaincus.

Il précisa que les troupes de Machran, Arkadios et Avennos passeraient sous peu à proximité de cette bourgade, car la guerre n'était pas terminée et tous devaient rester fidèles aux coutumes de leurs pères, ne pas s'inquiéter si Corvus arrivait jusque-là, car ce fléau serait éphémère, l'équivalent d'un tremblement de terre ou d'un violent orage estival.

Qu'il n'eût convaincu personne se lisait sur tous les visages. Même sa version soigneusement revue et corrigée ne pouvait dissimuler le fait que les forces de la Ligue battaient en retraite. Il dormit ce soir-là à côté de ses bagages, sur le sol de la meilleure chambre infestée de vermine, en grattant le bandage froid et humide qui adhérait à son épaule.

Il reprit la route avec Gersic avant le lever du jour, le vin bu la veille au soir martelant ses tempes. Ils laissaient derrière eux un village bourdonnant d'inquiétude. Pour une fois, Karnos se reprochait de ne pas avoir su se taire.

D'autres journées passèrent, grisâtres de pluie et de fatigue, le cheval qu'il avait sous lui étant l'unique élément qui dégageait de la chaleur dans tout cet univers. Ils s'arrêtèrent à Arkadios, à mi-chemin de Machran, où Karnos fut accueilli par le Kerusia et prié de s'exprimer devant l'assemblée. Il pesa plus judicieusement ses mots que la fois précédente et s'abstint de tout commentaire superflu.

Il parla sans détour du carnage qui avait eu lieu dans la plaine d'Afteni et du fait que leurs concitoyens revenaient vers l'ouest non pour assurer la défense d'Arkadios mais celle de Machran.

Il avait de l'affection pour les Arkadiens. Il s'agissait d'individus intelligents et raffinés qui ressemblaient fort aux citoyens de Machran, et s'il avait fallu comparer ces cités à des individus, Arkadios aurait été un fils cadet insouciant. Son assemblée était connue pour être d'humeur changeante, volatile, et Karnos fut la cible d'autant d'injures que de louanges lorsqu'il se dressa

dans l'amphithéâtre de marbre proche de l'agora. Mais il se surpassa, exploitant à fond cette occasion de plaisanter, de broder sur sa blessure, de composer de grandes phrases sur le caractère sanglant de la bataille qui se métamorphosait progressivement en une succession d'images dans son esprit.

S'il ne gagna pas l'assistance à sa cause, il obtint son respect. Il dut cependant faire une concession : si les Arkadiens acceptaient de participer à la défense de Machran, cette cité accepterait d'accueillir derrière ses remparts tous ceux qui décideraient de fuir Arkadios. Une exigence à laquelle il se plia, tout en ayant conscience de s'engager sur une voie qui manquait de sagesse. Il avait misé trop gros lors de son dernier lancer d'osselets et certains d'entre eux étaient tombés de la piste de jeu.

Enfin, on ne fait pas d'omelette sans casser des œufs !

Il fut bientôt de nouveau sur la route, monté sur le cheval robuste et de bonne composition auquel il se surprenait à adresser parfois des confidences. Son épaule le faisait moins souffrir. La plaie s'était refermée, sous les bandages, et l'inflammation disparaissait.

La pluie cessa finalement de tomber et, dans la vaste cuvette des basses terres s'étendant autour de lui, le soleil se reflétait en milliers d'éclats de lumière réfléchi par les flots, et du vert réapparaissait en ce monde. Il traversa avec Gersic ces agglomérations de l'arrière-pays que sont Lomnos, Verionin, Mas Gethir et Gan Brakon. Il s'agissait du secteur le plus densément peuplé du monde qu'il connaissait, et tous ici étaient citoyens de Machran, ce qui leur donnait un droit de vote dans ses assemblées. Il était presque rentré à la maison et pouvoir prendre un bon bain chaud, retrouver son lit et Pollo qui pourvoirait à tous ses besoins étaient un aiguillon qui l'incitait à accélérer l'allure en dépit de son épuisement. Il pressait son cheval, en pensant aux hommes qui le suivaient sur cette route, à tout ce qu'il devrait faire sitôt arrivé à destination.

Mais, même ainsi, il arrêta sa monture qui ahanait quand Machran apparut finalement au-delà des terres agricoles vallonnées de l'ouest, les Harukush se dressant au loin dans un ciel brillant comme une gemme. Il y avait sur le côté de la chaussée une vieille borne de pierre gravée d'une écriture si ancienne que nul ne savait plus l'interpréter. Ce belvédère était célèbre et de nombreux péquenauds venus de l'est s'y arrêtaient en restant bouche bée.

Machran aux blanches murailles, l'avait-on appelée dans un lointain passé, même si la plupart des plaques de revêtement en marbre auxquelles elle devait ce nom avaient été subtilisées au fil des siècles. Les tours qui jalonnaient cette enceinte haute comme cinq hommes étaient deux fois plus élevées. Longs de seize pasangs, ces remparts aux contours plus ou moins ovoïdes ceignaient un ensemble de constructions serrées les unes contre les autres. On trouvait à l'intérieur deux éminences massives sur lesquelles les hommes avaient bâti des demeures depuis des temps immémoriaux. À l'ouest, la Colline ronde, un tertre conique sur lequel s'étagaient les quartiers les plus opulents de la cité, aux rues bien espacées. À l'est, la Colline du Kersia sur les pentes de laquelle Karnos avait sa villa.

D'après la légende, il y avait eu autrefois sur chacune d'elles un village distinct dont les habitants se querellaient sans cesse, jusqu'au jour où quelqu'un suggéra de descendre se retrouver dans la combe les séparant pour régler tous leurs différends. Cette dépression marécageuse devint un lieu de rencontre pour les deux communautés qui – devenues très importantes – finirent par

fusionner.

Une rivière coulait à cet endroit, à l'époque, un cours d'eau qui allait se jeter au nord dans le Mithos, mais elle avait été depuis recouverte et servait d'égout principal pour la cité. C'était par respect des vieilles traditions qu'ils avaient érigé à cet emplacement l'Empirion, dont Karnos pouvait voir le dôme sous le soleil hivernal. Un lieu de savoir, de distraction et, plus prosaïquement, une salle de réunion quand les conditions météorologiques laissaient à désirer.

Non loin de là se trouvait l'Amphion, la chaire du tribun où le peuple se réunissait pour écouter les membres du Kerusia débattre des questions à l'ordre du jour. Le gouvernement de la plus grande cité des Macht, l'unique – d'après la légende – à n'avoir jamais été conquise lors d'un siège ou d'un assaut frontal, siégeait à l'emplacement du lit vaseux de l'ancienne rivière.

Les remparts étaient percés de cinq portes, et Karnos faisait face à la grande Porte sud, également appelée avenienne en raison du quartier sur lequel elle donnait. Ses vieux battants de chêne étaient doublés de bronze. Le prestige de Machran était tel que Karnos ne se souvenait pas les avoir déjà vues closes. Elles étaient constamment franchies par les chariots et carrioles des paysans qui venaient proposer marchandises et bétail, citrouilles et esclaves, avidité et rêves sur les marchés les plus riches de l'arrière-pays : Mithannon, Goshen, Tertre-Rond. En ces lieux, tout était négociable, de la louche en étain à la vertu d'une femme.

Et à présent, dans cette grande agglomération, cette ruche bourdonnante qui abritait tant de commerces et d'efforts, on trouvait également une chose devenue si rare qu'elle en était sans prix : le courage.

Ils avaient laissé derrière eux un millier de lances, lorsqu'ils étaient partis vers l'ouest d'Hal Goshen à la rencontre de Corvus, et Karnos avait alors chargé Dion et Eurymedon, ses compagnons du Kerusia, d'en recruter d'autres. Or les authentiques mercenaires portant l'écarlate étaient désormais peu nombreux et il fallait pour trouver des soi-disant guerriers s'adresser à la lie de la société, aux vagabonds qui allaient et venaient dans les boyaux de la cité comme des grains de blé dans les intestins d'un homme. Ils n'avaient rien en commun avec les centons disciplinés et aguerris des professionnels d'antan.

Mais j'ai mes dix mille, se dit Karnos. Le nombre dont Rictus avait disposé. Cela devrait suffire... Cela devra suffire...

D'un coup de talons, il fit repartir sa monture pour descendre au petit galop la longue pente qui le séparait de sa cité, la proximité de son but ayant emporté la fatigue de la route.

LES AFFAIRES DES HOMMES

De nouveau en mouvement, l'armée de Corvus n'avait pas une allure très martiale. L'absence de femmes exceptée, elle évoquait plus un peuple en exode qu'une formation militaire. Bien qu'emmitouflés dans leurs manteaux, la plupart des hommes étaient nu-pieds en dépit de la froidure, et ils s'écartaient par vingtaines de la colonne principale pour aller s'accroupir dans la fange et l'eau des flaques de pluie couvrant la plaine. Même les cavaliers de Corvus se déplaçaient à pied, en tenant leurs montures par la bride à l'écart du gros des troupes, leurs manteaux chatoyants ruisselants et tachés de boue comme pour se fondre dans ce paysage désolé.

L'armée suivait la voie impériale sans ordre ni méthode, l'occupant sur une longueur supérieure à une douzaine de pasangs, et le train des équipages était bien plus loin encore. On ne trouvait qu'à l'avant-garde des détachements en formation serrée, tel un poing à l'extrémité d'un bras atrophié. Les têtes de chien de Rictus et les Igraniens de Druze progressaient à pas lourds derrière les éclaireurs. Les mercenaires avaient doublé leur manteau écarlate sur leurs épaules pour s'isoler de l'humidité ambiante qui apportait une patine vert-de-gris au revêtement de bronze des aspis suspendus dans leur dos.

« Tout bien considéré, je préfère passer l'hiver dans les montagnes », déclara Fornyx.

Il gratta sa barbe puis la torsada, pour l'essorer.

« Il ne peut rien résulter de bon, lorsqu'on épuise ainsi ses hommes, marmonna Rictus. S'il n'en était que de moi, je prendrais mes quartiers d'hiver à Afteni. Les terres sont fertiles, alentour. Nous pourrions en profiter pour remettre en état les routes de l'est et consolider notre mainmise sur des cités comme Hal Goshen, agir comme il se doit.

– Pas plus tard qu'hier, Teresian a fait pendre trois déserteurs. Des conscrits de Goshen qui ont eu le mal du pays sitôt après avoir goûté à la vie militaire. Cet homme est sans cœur ! Il me rappelle l'ignoble individu que tu étais il y a quinze ans.

– Le règlement est le règlement, déclara Rictus en massant son bras blessé. Corvus rédige le sien.

– Enfin, ça l'a conduit jusqu'ici. »

Druze vint se joindre à eux en prenant appui sur un javelot comme sur un bâton de marche. La souffrance avait tiré ses traits et plissé le pourtour de ses yeux.

« Avez-vous appris la nouvelle ? Karnos a survécu. »

Rictus n'en fut pas surpris outre mesure. « C'est un survivant dans l'âme.

– Il regagne Machran, à ce qu'on raconte. Ceux d'Afteni ont pu déposer les armes mais certaines cités de l'intérieur des terres sont restées fidèles à la Ligue et leurs troupes l'accompagnent.

– Combien ?

– Un nombre suffisant pour pouvoir se battre.

- Tout indique que notre entrée triomphale dans Machran posera un problème, déclara Fornyx avant de cracher.
- Que va-t-on faire, demanda Rictus en s'adressant à Druze.
- D'après toi ? Corvus étant celui qu'il est, il les pourchasserait jusqu'en enfer pour un simple pied de nez. N'oubliez pas ce que je vous dis, mes frères. Avant la fin du mois nous bivouaquerons au pied des grandes murailles de Machran, en nous interrogeant sur la meilleure façon d'atteindre leur sommet.
- Prendre Machran d'assaut est impossible, protesta Fornyx. Nul n'y a jamais réussi, car c'est la mieux fortifiée de toutes les cités.
- Raison de plus pour qu'il relève le défi, déclara Druze en souriant et en tapotant l'épaule de Fornyx. Réjouis-toi, l'ami ! C'est en réalisant des exploits de ce genre qu'on entre dans l'histoire. »

L'armée avançait lentement. Les soldats pataugeaient dans la boue, se dégageaient de leurs couvertures détrempées et quittaient bien avant l'aube leur campement morne et privé du réconfort que des feux auraient pu apporter. Les hommes prenaient la route en mâchonnant de fines tranches de chèvre séchée accompagnées de quelques biscuits moisis. Ils marcheraient tout le jour, même si ce terme était inapproprié pour définir cette progression épuisante dans la boue qui tentait de les happer.

Puis, à la tombée de la nuit, ils bivouaquaient... un autre euphémisme pour le fait de se serrer les uns contre les autres dans une couche de fange leur arrivant aux genoux, une couverture jetée sur leurs épaules, les pieds orientés vers le semblant de feu allumé sous cette pluie battante.

Des épreuves que Corvus partageait avec eux. Ils avaient abandonné leurs tentes en les laissant avec le convoi de ravitaillement, ne conservant qu'un attelage de mules pour transporter la sienne qu'il faisait dresser chaque soir, avec des braseros pour chauffer et éclairer l'intérieur, mais il consacrait une grande partie de la nuit à chercher ceux qui paraissaient le plus souffrir du froid ou de vieilles blessures, pour les installer sur un lit de paille sèche dans cet abri, leur offrir de son vin personnel et leur raconter des histoires que nul ne l'avait su connaître. Il semblait ne jamais perdre de temps à dormir.

Les hommes recueillis sous sa tente étaient peu nombreux, compte tenu de l'importance de son armée, mais ils retournaient auprès de leurs camarades avec une énergie recouvrée pour leur expliquer que leur général s'était assis près d'eux et leur avait servi du vin, de la viande et du pain, et qu'il avait pris le temps d'écouter le récit de leur vie.

Au sein d'une armée, les bonnes et les mauvaises nouvelles se propagent plus vite qu'un homme ne peut courir, et les attentions de Corvus leur insufflaient une vigueur nouvelle. La méthode était habile et Rictus admirait non seulement sa façon de commander ces milliers de soldats mais aussi la force intérieure de ce chef qui ne s'autorisait aucune faiblesse, qui ne perdait jamais son calme.

Les jeunes d'Hal Goshen, Goron et Afteni enrôlés dans cette armée découvraient que celui qui venait de priver leur cité de son indépendance se souciait de leurs cors aux pieds et maux d'estomac. Après une demi-heure de bavardages à bâtons rompus, Corvus leur donnait une tape sur

l'épaule comme s'ils étaient de vieux camarades qui avaient passé un millier de soirées autour du même feu de camp puis disparaissait.

Leurs compagnons les envieraient et leur soutireraient des récits de cette rencontre. Ils commenceraient à faire corps avec la masse imposante et grouillante de l'armée qui les entourait.

Une armée qui avait besoin de voir sa cohésion renforcée. Les conscrits allaient principalement grossir les rangs des phalanges de lanciers. Certains s'étaient battus contre leurs nouveaux camarades, lors du dernier affrontement. Corvus pouvait traiter les cités conquises avec clémence, en fonction des normes en vigueur chez les Macht, mais le recrutement forcé qu'il imposait était appliqué à la lettre. Demetrius, le responsable des conscrits, n'était pas du genre à accepter le moindre refus. Lorsqu'il levait des hommes, il les répartissait dans toutes ses morai afin de briser leur sentiment d'appartenance à leur cité d'origine et la remplacer par une loyauté sans faille envers la formation créée pour s'y substituer.

Ce qui était efficace mais difficilement supportable, et pratiquement chaque matin l'armée laissait derrière elle, en levant le camp, au moins un gibet sous lequel se balançaient quelques pendus. Être abandonné aux charognards était pour un Macht la pire des choses pouvant arriver à sa dépouille et la leçon donnée aux jeunes recrues était très claire... conforme aux désirs de Corvus, ce personnage souriant qui faisait chaque nuit le tour du bivouac pour veiller sur leur bien-être.

Un soir, il se rapprocha sans bruit du feu de camp autour duquel se trouvait Rictus pour sortir de l'obscurité tel un spectre.

Toutes les connaissances de Rictus et quelques inconnus s'étaient réunis autour des flammes malades. Il y avait Valerian et Kesero, et comme toujours Fornyx ainsi que Druze qui avait coutume de venir leur rapporter les rumeurs dès que ses hommes s'étaient couchés. Rictus avait fini par trouver cet Igranien fort sympathique. Lui et Fornyx faisaient penser à deux frères qui plaisantaient constamment, incapables de se lancer autre chose que des piques. Ils en avaient conscience et savaient l'apprécier. Tous écoutaient une blague particulièrement salace que Fornyx racontait en étant constamment interrompu avec un plaisir non dissimulé par Druze, lorsqu'ils prirent soudain conscience que Corvus se dressait à la bordure du cercle de clarté du feu, le visage transmué en masque d'albâtre sur lequel était peint un sourire.

« Ne me regarde pas comme ça, Fornyx. Je ne suis pas ta mère.

– Ça se voit à tes hanches, rétorqua le mercenaire. Dieu tout-puissant... pourquoi ne pas t'accorder le temps de goûter à ce vin ? J'en ai trouvé une outre sur la route, aujourd'hui. Elle a un goût de pisse, je le concède, mais pas plus que l'eau que nous avons bue la semaine passée.

– Ça a tout d'un cru d'Afteni, pour autant que je peux en juger, déclara Corvus après en avoir bu un peu à la régale.

– Je crois que cette outre a suivi cette armée pendant un bon moment, avant de s'effondrer et rendre l'âme, commenta Fornyx en clignant de l'œil.

– Qu'une outre décide d'aller se promener n'a rien de très choquant... déclara Corvus en la rendant. À condition que ça ne devienne pas une habitude, bien entendu. Cette armée est composée

de soldats, pas de voleurs. »

La nonchalance éthylique qui voilait les yeux de Fornyx s'évapora aussitôt, et il se redressa en écartant les doigts dans la boue pour se lever.

« *Voleur* est un terme que nul ne doit employer à la légère. »

Les hommes réunis autour du feu de camp se turent, pour attendre la suite. La pluie sifflait sur les bûches les plus éloignées des flammes, et ils pouvaient entendre au-delà les bourdonnements de conversations tenues autour d'autres feux, un fond sonore de murmures. Mais on aurait pu croire qu'ici quelqu'un avait agité une cloche silencieuse et que tous écoutaient ses échos.

Un silence que Druze interrompit. « À présent que j'y réfléchis, je crois effectivement avoir pissé dans cette outre. Mon vit est désormais si rabougri qu'il entre pile dans le goulot. As-tu déjà tenté de baiser une outre, Rictus ? »

Rictus sourit, sans pour autant quitter Fornyx et Corvus des yeux. « J'en serais pour ma part incapable, vu que je suis monté comme un âne... Va plutôt interroger Fornyx... Tu ne t'es jamais demandé pourquoi il a les jambes si arquées ? »

Tous les hommes réunis autour du feu de camp éclatèrent de rire, et même Fornyx rejeta la tête en arrière pour se joindre à eux. Rictus et Corvus échangèrent un regard et un sourire forcé.

Rictus se leva en gémissant. « Laisse-moi t'escorter loin de ces dégénérés, Corvus. Nous avons là une bande d'avortons bien mal élevés. Ce qu'il y avait de mieux en eux a dû couler le long des jambes de leur mère. »

Un autre chœur de protestations entrecoupées de rires. L'outre fit le tour du feu de camp. Rictus prit Corvus par le bras et constata que son biceps était dur comme l'acier mais aussi fin que celui d'une jeune fille.

« Allons faire un tour du campement, toi et moi. »

Corvus le suivit, sous la pluie qui les trempait dans les ténèbres. Rictus était aussi ivre que le permettait pareille piquette et il prit Corvus par les épaules en songeant pour une raison inexplicable à Rian, au baiser qu'il avait déposé sur sa chevelure le jour où ils s'étaient trouvés dans les hauts pâturages en compagnie d'Eunion et qu'ils parlaient du jeune conquérant qui marchait à présent à son côté.

Je me fais vieux, se dit-il. Ceux qui manient la lance pourraient être mes fils. Ce garçon est un génie qui vacille constamment au bord d'un abîme où il risque de choir.

Par Phobos, que ma femme et mes filles me manquent !

La boisson guidait son esprit vers des chemins qu'il ne souhaitait pas emprunter et il raffermir sa prise sur les épaules de Corvus.

J'ai un fils, moi aussi, mort et consumé. Il ne serait guère plus âgé que lui, s'il avait survécu. Est-ce pour lui que je suis venu ici ?

« J'ai pendu deux hommes, ce soir, déclara Corvus. Pour pillage et pour viol. Ils avaient ramené au bivouac la fille d'un fermier. » Sa voix faisait penser à un croassement. « L'instant approche où, comme un nuage de sauterelles, cette armée devra se nourrir sur les terres qu'elle traverse. Je le sais, mais il y a des choses que je ne tolérerai jamais. C'est à présent qu'il faut leur inculquer le

sens de la discipline, si on veut que tous la respectent le moment venu, quand la situation deviendra délicate.

– Tu as besoin de dormir », lui déclara Rictus.

Corvus sourit. « Il m'arrive de redouter de m'assoupir pour découvrir à mon réveil que mes troupes ont disparu, que le vent les a dispersées. Plus nous allons vers l'ouest, plus tout se complique. À l'est, nous formions un bloc véritablement uni. Je regrette que tu n'aies pu le voir.

– Je le regrette aussi, répondit sincèrement Rictus. Mais dis-moi une chose... Comment tout ceci a-t-il débuté ? Qu'est-ce qui t'a incité à te lancer dans une pareille aventure ? »

Le jeune homme s'arrêta et se tourna pour rincer sur lui ses yeux étranges que semblait illuminer une clarté intérieure. « C'est la raison de ma venue au monde. J'ai été conçu en pleine guerre, et je suis le fils de mon père.

– Qui est ton père ?

– Tu ne le sais donc pas ? Tu ne l'as pas encore deviné ? Je t'aurais cru plus perspicace.

– Je suis fourbu et j'ai beaucoup bu, Corvus. Alors, satisfais ma curiosité. »

Ils repartirent sur le pourtour du vaste campement. Corvus salua une sentinelle de la tête puis s'adressa à elle en l'appelant par son prénom.

« Mon père faisait partie des Dix Mille. D'après ce que ma mère m'a dit de lui, c'était un grand chef, un homme plein de courage qui est mort pour une raison futile. Il s'appelait Jason de Ferai. »

Le bras de Rictus glissa de l'épaule du jeune homme et il s'arrêta net.

« Tiryn... souffla-t-il. Par la miséricorde d'Antimone, c'est ta mère. »

Il n'aurait pu l'oublier. Près d'un quart de siècle s'était écoulé, mais il gardait des événements de cette période des souvenirs d'une extraordinaire netteté. La mère de Corvus était une très belle Kufr, une ex-concubine d'Arkamenes abandonnée et violée après la bataille des Kunaksa. Jason était tombé amoureux d'elle, ce qui avait été réciproque... Un couple totalement improbable. Pour elle, Jason avait décidé de renoncer au métier des armes, de raccrocher son manteau écarlate et son Divin Fléau. Il voulait acheter une ferme quelque part en Orient et finir paisiblement ses jours dans un coin isolé de l'Empire.

Rictus secoua la tête, ébranlé par ces souvenirs.

« Ton père... dit-il d'une voix pâteuse. C'était l'équivalent d'un frère, pour moi.

– Et il est mort par ta faute.

– C'est vrai. J'étais stupide, un jeune idiot qui ne savait pas dominer ses pulsions.

– Ma mère me l'a dit. Elle ne te l'a jamais pardonné.

– Je ne pourrais pas lui en faire le reproche. C'est pour cela que tu es venu me chercher, Corvus ? Est-ce une sorte de...

– Vengeance ? Mon ami, j'entends parler de toi depuis ma plus tendre enfance. Comment te tiendrais-je rancune pour la mort d'un homme que je n'ai jamais connu ? Mais j'ai toujours espéré voir un jour le célèbre Rictus, me retrouver en face de la légende et découvrir quelle part de vérité se dissimule sous toutes ces histoires. »

Rictus secoua la tête. « Tu es mieux placé que quiconque pour savoir que les légendes ne sont qu'un écho de la réalité.

– J'ai rencontré celui qui a inspiré ces récits et il est à la hauteur de sa réputation. Dans le cas contraire, il ne serait plus de ce monde. »

Corvus allait pour s'éloigner dans les ténèbres, lorsqu'il ajouta : « Tu es un homme d'honneur et tu sais à quels excès peut se livrer une armée, tant dans la victoire que la défaite. Ton point de vue est identique au mien... tu hais les mêmes choses que moi. J'ai besoin d'avoir des officiers tels que toi à mes côtés, et ce besoin se fera encore plus cruellement sentir sous peu. »

Il passa son avant-bras devant ses yeux, évoquant plus que jamais un petit garçon perdu dans le noir.

« Je me suis retrouvé coincé entre deux mondes. J'ai dû me battre pour me faire une place parmi les Macht, mon peuple. Et cependant, Ardashir et les Compagnons me considèrent aussi comme un des leurs.

– Tu as la chance d'avoir d'excellents amis, Corvus... autant que moi autrefois.

– C'est possible. Mais, comme je n'avais pas ma place en ce monde, j'ai décidé de le remodeler. Les Macht sont – nous sommes – des barbares incultes, comparés aux peuples qui vivent de l'autre côté de la mer. Cependant l'Empire est pour sa part décadent et épuisé malgré toutes ses richesses, son ancienne culture et sa diversité. Je crois qu'on obtiendrait quelque chose de bien supérieur, en fusionnant les deux. »

Rictus cilla, et les brumes de l'alcool abandonnèrent son esprit. « Qu'es-tu en train de me dire ? »

Corvus se tourna et sourit, redevenu un étranger. L'enfant tourmenté avait disparu.

« Je pense à voix haute, je laisse vagabonder mon esprit. Ne prête pas attention à ces divagations, Rictus. » Il se rapprocha de l'homme plus âgé. « Si tu commandais cette armée, que ferais-tu à présent ? Comment t'y prendrais-tu pour t'emparer de Machran ? »

Rictus se massa le menton, le temps de se ressaisir. Sentir le regard de Corvus peser sur lui le privait d'une partie de ses moyens.

« Les membres de la Ligue sont pour l'instant au plus bas, démoralisés, et je commencerais par investir les cités de l'arrière-pays. Ce sont des fruits mûrs, prêts à être cueillis. Après quoi je diviserai l'armée en garnisons que je répartirais dans chaque agglomération importante, pour y passer l'hiver et mettre au point une attaque que je lancerais contre Machran au printemps. Cela laisserait aux conscrits le temps de s'adapter à la vie militaire et tous seraient frais et dispos, prêts à livrer de nouveaux combats. Machran est une noix dont il sera difficile de rompre la coquille, et nous devons nous y préparer.

– Je partage ton opinion sur ce point. Mais si nous attendons aussi longtemps, les cités de la Ligue que je n'ai pas annexées – Machran incluse – auront surmonté le choc de leur défaite. Il est probable qu'il faudra tout reprendre au début. Si nous lui en laissons la possibilité, Karnos reconstituera cette alliance... Il ne manque pas de ressources.

– Alors, que vas-tu faire ? »

Corvus sourit. « Si j'étais toi, je ferais ce que tu suggères. C'est en effet l'option la plus sensée.

Mais je suis tel que je suis... et c'est pourquoi nous allons sans attendre marcher sur Machran avec toutes les forces à notre disposition, et investir la cité au plus vite. Je tiens à ce que tout soit terminé avant la fin de l'hiver. Nous les avons mis en fuite ; ne leur laissons aucun répit. »

Rictus secoua la tête. « Nous ne sommes pas assez nombreux.

– Le nombre passe au second plan quand une armée est motivée par un idéal. C'est une chose que j'ai découverte au sujet des Macht, depuis que j'ai commencé à les commander et les affronter... une chose qui les différencie des peuples de l'Empire. Ils se battent avec acharnement pour une idée, une abstraction... si elle les enthousiasme. C'est ce qui fait d'eux un grand peuple.

– Je crains qu'une simple idée ne soit insuffisante pour franchir les remparts de Machran.

– Oh, j'en suis conscient ! Parmenios y travaille. Pour un petit homme replet aux doigts tachés d'encre, il a forgé des concepts qui te sidéreraient. » Corvus se détourna, comme pour s'éloigner. « Mais je dois poursuivre mon inspection. Je n'ai pas encore parlé à Ardashir, ce soir... » Il s'interrompit et se tourna. « Rictus, sais-tu pourquoi j'inspire à Fornyx tant de haine ? »

Une question qui désarçonna Rictus. « Je...

– Parce qu'il a pour toi une affection profonde et qu'il se dit que je t'ai enrôlé en usant de menaces. Mais tu sais comme moi que c'est faux. Si tu es ici, c'est parce que tu l'as souhaité. »

Corvus leva la main pour le saluer puis disparut dans les ténèbres.

Pendant les jours de marche qui suivirent, ils sentirent le sol grimper sous leurs pieds et la pluie perdre de son intensité. L'armée de la Ligue qui battait en retraite laissait des traces derrière elle : chariots cassés, carcasses de mules mortes et éléments de panoplies personnelles jonchant les côtés de la route.

Le moral des troupes s'améliora en même temps que les conditions climatiques et leur progression se fit plus rapide. Ils avaient consommé toutes les réserves de nourriture trouvées dans les camps de la Ligue et ils devaient désormais se rationner. Corvus approuva finalement une série de raids de réapprovisionnement menés par ses Compagnons. Les deux mille cavaliers se scindèrent en pelotons d'une demi-douzaine d'hommes qui battirent la campagne sur des pasangs tant d'un côté que de l'autre de la voie impériale.

Ils partaient plusieurs jours d'affilée, mais Ardashir envoyait des estafettes pour tenir Corvus informé de tout ce qu'ils découvraient sur les mouvements de l'ennemi.

L'armée était devenue une horde d'individus irascibles tenaillés par la faim que seule la personnalité de leur chef et de ses officiers supérieurs maintenait sous contrôle. Ceux qui n'en étaient plus à leur première campagne prenaient ce rationnement avec philosophie, mais l'agitation des conscrits était à son comble. Voir Demetrius inspecter le bivouac le soir venu, rôdant dans ses lignes tel un maître d'école cyclopéen, rappelait à Rictus ses propres efforts pour entretenir un semblant de cohésion au sein des Dix Mille lors de leur interminable marche vers l'ouest. Il comparait cela au fait de tenter de guider un loup en le tenant par les oreilles.

Les colonnes d'Ardashir revinrent juste avant que les premières neiges de l'hiver ne recouvrent les basses terres d'un voile de blancheur, rapidement enfoui dans le sol par les piétinements de milliers d'individus.

Les cavaliers pénétraient à pied dans le camp, en guidant par la bride leurs montures lourdement chargées du butin prélevé dans la campagne environnante. Chèvres, vaches et porcs trottaient à leurs côtés, et cette nuit-là l'armée fit bombance comme lors d'un grand festin. Les hommes improvisèrent des broches au-dessus des feux de camp et se gavèrent de viande et de galettes accompagnées d'huile d'olive de l'arrière-pays. Le moral grimpa en flèche et les membres des centons regroupés autour des feux commencèrent à parler des richesses de Machran qu'ils espéraient se partager.

Peu après avoir vu Arkadios se profiler à l'horizon, les envahisseurs se mirent en formation de combat au pied de ses murailles. Les conditions habituelles furent proposées, et acceptées avec solennité et froideur par ce qui subsistait du Kerusia local.

Mais il s'agissait d'une victoire dérisoire. Les combattants de la cité étaient partis pour Machran avec une importante partie de la population et Arkadios n'était qu'une coquille vide où la garnison laissée par Corvus fut accueillie avec hostilité. Les femmes de la cité crachèrent sur ces hommes en leur garantissant que leur séjour serait bref.

Le gros des troupes poursuivit sa marche, se déplaçant désormais d'un pas bien plus rapide, et les conscrits finirent par trouver leur place au sein des morai existantes. Les nouveaux marchaient du même pas que les vétérans, écoutaient leurs anecdotes et commençaient à se sentir plus ou moins fiers d'eux-mêmes. Après tout, ne participaient-ils pas à une épopée grandiose, n'étaient pas les artisans d'un des plus grands bouleversements de l'histoire de ce continent ?

Plus que tout, ils appartenaient à une armée qui n'avait jamais subi la moindre défaite. Les Macht s'affrontaient les uns les autres depuis des temps immémoriaux et s'entre-déchirer n'avait pour eux rien de choquant. Au moins pouvaient-ils désormais se targuer de faire partie des vainqueurs.

Ils ne s'étaient pas encore demandé jusqu'où ces victoires risquaient de les conduire, ni quelles en seraient les conséquences pour le monde qu'ils connaissaient depuis toujours.

Corvus enfonçait son armée dans l'arrière-pays comme si c'était un fer de lance. De tous côtés, les cités dont les hommes avaient été couverts de sang lors de la bataille d'Afteni demeuraient libres, mais il les ignorait, même la vieille Avennos située tout au sud. Il estimait devoir poursuivre sa progression pendant que ses adversaires étaient cloués sur place par l'inertie de la défaite.

Les fourrageurs d'Ardashir ne signalaient aucune résistance organisée dans les terres qu'ils parcouraient. Les cités de l'arrière-pays avaient fermé leurs portes et restaient dans l'expectative. Tous attendaient d'être informés de ce qui se passerait sous les murailles de Machran.

Rictus et ses têtes de chien étaient comme toujours à l'avant-garde, quand une patrouille de cavaliers descendit au petit galop la longue pente qu'ils avaient devant eux pour s'arrêter à seulement quelques aunes. Il y avait là Corvus, ainsi qu'Ardashir, et ils avaient tous deux les yeux aussi brillants que s'ils avaient forcé sur la boisson.

Corvus leva la main. « Viens, Rictus... Il y a au-delà de cette colline une chose que je veux

impérativement te montrer ! Fornyx, retransmets cet ordre : tous les officiers supérieurs doivent gagner l'avant de la colonne. »

Fornyx fit signe à Rictus de s'éloigner. « Suis-le, mon ami, ne fais surtout pas attendre ton petit maître.

– Va au diable ! » rétorqua Rictus en gravissant la colline au trot, avec son lourd bouclier qui battait dans son dos.

Pour s'immobiliser en hoquetant sitôt arrivé sur la crête. Plusieurs cavaliers s'y étaient déjà regroupés et Corvus avait mis pied à terre. Rictus connaissait bien cet endroit, marqué par une borne sur le côté de la route.

Machran se dressait dans le lointain, une énorme tache sur le monde, la fumée de dix mille cheminées qui montait fusionner en nuage au-dessus. Un paysage célèbre... on trouvait dans les pièces d'Ondimion des scènes qui avaient ce lieu pour cadre, et Naevius avait composé un chant l'ayant pour thème.

Corvus et Ardashir restaient là à s'extasier.

« Machran, finalement ! dit Corvus. Après tout ce temps. »

Et Rictus prit soudain conscience d'un fait surprenant. « Tu ne l'avais encore jamais vue ?

– Jamais. J'avais seulement lu les poèmes, écouté les chants et entendu des voyageurs en parler en cuvant leur vin. J'ai étudié des plans de cette cité, je connais la disposition des lieux comme si elle était inscrite dans mes rêves. Je sais quels hommes la gouvernent et quelles sont leurs familles. Mais c'est la première fois que mes yeux la contemplent... ce qui est également le cas pour Ardashir. Il y a des années que je voyage en ayant ce but à l'esprit, Rictus.

– En ce cas, admire la vue », répondit en souriant le mercenaire.

Le petit enfant venait de réapparaître, émerveillé par ce que le monde avait à lui offrir. Il y avait quelque chose de... simple et naturel au sujet de Corvus. L'enthousiasme de la jeunesse n'était pas seul en cause, il y avait aussi une sorte de... d'appétit insatiable. Il trouvait chaque nouvelle expérience saisissante et justifiant les efforts réclamés, comme un homme qui a le nez fin pour le vin et lui découvre des subtilités et un bouquet qui échappent aux profanes. Quelle était la phrase employée par Gestrakos, déjà ? Eunion aimait la citer.

« *Un homme animé par une passion dévorante trouvera toujours la vie gratifiante* », dit Rictus à voix haute.

Corvus se tourna aussitôt vers lui. « *Alors qu'un homme que rien ne peut enthousiasmer a déjà cessé d'exister*, compléta-t-il. Tu m'étonnes, Rictus. Je ne te savais pas philosophe.

– Un ami m'a rapporté cette citation, il y a longtemps.

– Il s'agit d'un individu plein de sagesse. Les écrits de Gestrakos sont une fenêtre qui s'ouvre sur la vie des soldats. »

L'avant-garde de la colonne les rejoignit, et Fornyx leva la main pour stopper les têtes de chien. Derrière eux, les files d'hommes en marche se poursuivaient à perte de vue et le soleil pâle de l'hiver provoquait étincelles et éclairs au contact des têtes de lances, des casques et des revêtements de bronze des boucliers portés sur l'épaule.

« Nous sommes à... combien ? Quatre pasangs des remparts ? estima Corvus. Je ferai dresser la tente de commandement sur la pente que nous avons devant nous. Rictus, tes hommes bivouaqueront un pasang plus loin, avec les Igraniens de Druze. Les autres s'installeront derrière. Je dois inspecter les fortifications de plus près, avant de décider comment positionner le reste de l'armée.

– Ils nous ont vus, annonça Ardashir. Regardez, ils ferment les portes. »

Rictus put seulement voir une ombre se replier dans la muraille, les panneaux de bois massif de la grande Porte sud étant lentement poussés dans le lointain. C'était un événement auquel il n'avait encore jamais assisté, Machran qui se coupait du monde extérieur. Il considéra l'interminable serpent des hauts murs et pensa à prendre d'assaut une telle forteresse l'incita à secouer la tête.

« La campagne est déserte, ajouta Ardashir en abritant ses yeux pâles sous la visière de sa main. Il n'y a pas un seul homme ou une seule bête à des pasangs à la ronde. Tout indique que Karnos a préparé quelque chose.

– Je n'en attendais pas moins de sa part », fit Corvus en mettant pied à terre. Son cheval, un hongre noir charbon qui le faisait paraître aussi petit qu'un enfant lorsqu'il le montait, rejeta la tête en arrière et hennit en percevant son humeur. « Amenez le convoi de ravitaillement et déployez l'armée le long de cette crête, au cas où Karnos tenterait une sortie.

– Il ne s'y risquera pas, rétorqua Rictus.

– Je sais... Mais nous devons démontrer que nous sommes prêts à nous battre, sans oublier que voir nos troupes leur sera salutaire. Voilà qui devrait donner matière à réflexion à tous ceux qui sont présents sur ces murailles. »

Il se pencha et tapota l'encolure de son hongre rétif, qu'il apaisa en prononçant quelques mots en kefren. Puis il se redressa et leur adressa à tous un large sourire.

« Mes frères, le siège de Machran vient de débiter. »

PORTES CLOSES

Karnos se dressait dans les hauteurs de la tour de la grande Porte sud qui se refermait en grinçant, gémissant et crissant comme une créature nichée dans ses entrailles. Il y avait en contrebas deux douzaines d'hommes qui la poussaient de l'épaule, et une demi-douzaine qui versaient de l'huile sur les gonds démesurés.

Sur la droite et la gauche, les remparts étaient bondés de monde, des milliers de personnes montées sur le chemin de ronde pour voir l'armée du conquérant prendre position dans le lointain. Ce qui avait été pendant des mois une abstraction, un simple sujet de commentaires, de spéculations et de disputes, s'était matérialisé à la bordure de la vallée, en forme de vaste cuvette, dans laquelle Machran se dressait. Un homme en excellente forme physique aurait pu se rendre des remparts aux premières lignes des troupes ennemies en une demi-heure.

Elle les avait finalement rejoints, cette réalité brutale.

Dion et Eurymedon restaient à côté de Karnos au poste d'observation le plus élevé de la tour. Deux vieillards qui paraissaient encore plus âgés par cette lumineuse journée d'hiver, pendant que l'armée invaincue de Corvus se déployait en face d'eux comme pour les narguer.

Derrière ces trois membres du Kerusia se tenaient Murchos d'Arkadios, dont la cité était tombée aux mains de l'ennemi, et Tyrias d'Avennos. Kassandre était quant à lui au niveau du sol, où il encourageait et asticotait les hommes chargés de la fermeture des portes.

« J'ignore ce qu'il a à l'esprit, déclara Dion d'une voix que les ans faisaient chevroter. Il positionne ses troupes comme s'il s'attendait à nous voir sortir livrer bataille.

– Ou l'inviter à entrer, grommela Murchos en s'avancant pour s'accouder à la pierre grise du rempart. Quelle arrogance ! Il a donc l'intention d'entamer le siège à présent, en plein cœur de l'hiver.

– Il n'a jamais été du genre à reporter à plus tard ce qu'il peut faire le jour même. Ah, l'impétuosité de la jeunesse ! s'exclama Karnos.

– Laissons-le se les geler et nous verrons s'il trouve cela à son goût, grommela Tyrias. Il présume de ses forces. Nous pouvons le regarder frissonner tout l'hiver en restant bien au chaud.

– Tous les messagers ont-ils quitté la ville ? » demanda Eurymedon.

Cet individu cadavérique à la barbe grise avait un long nez rubicond laissant supposer qu'il avait constamment un rhume, ou l'habitude de le combattre avec des grogs.

« Ils sont partis la nuit dernière, lui répondit Karnos avec un soupçon d'irritation. Mais nul ne peut prévoir ce qui en résultera.

– C'est comme lâcher des pets dans le vent, marmonna Murchos. Ceux qui sont disposés à se battre sont déjà à nos côtés, et les autres attendront la suite des événements. Il ne se passera rien de nouveau avant le printemps, pour ne pas dire plus tard.

– Je suis du même avis, fit Karnos. Nous voici livrés à nous-mêmes, au moins pour quelques mois. Nous allons faire bonne figure tout l’hiver, moucher le nez à ce petit garçon et attendre que les cités de l’arrière-pays surmontent leur frayeur et prennent conscience que leur destin repose entre nos mains comme si ces remparts étaient aussi les leurs.

– Ils sont nombreux, ceux qui rêvent de voir Machran humiliée, déclara Eurymedon en reniflant.

– Nous verrons ce qu’ils en penseront quand les fourrageurs de l’envahisseur iront de plus en plus loin pour reconstituer leurs provisions. Ils changeront d’avis lorsque leurs silos auront été vidés pour la énième fois, tu peux me croire. »

Il espérait avoir réussi à les convaincre, bien plus qu’il ne l’était.

L’armée de l’envahisseur consacra tout l’après-midi à faire des marches et des contremarches. Son défi n’ayant pas été relevé, Corvus installa ses troupes dans un campement dressé en travers de la voie impériale et, quand le jour céda progressivement la place à la nuit, les habitants de la cité purent voir une autre agglomération apparaître et s’animer sous forme d’un millier de feux de camp allumés tant au sud qu’à l’est.

Des retardataires venus des fermes isolées martelèrent cette nuit-là la grande Porte est, en suppliant les défenseurs de les laisser entrer et s’abriter à l’intérieur de la cité fortifiée, mais ils se virent opposer un refus catégorique par crainte qu’ils ne soient à la solde de l’ennemi. Les gardes de faction sur les remparts leur conseillèrent de tenter leur chance à la porte du Mithannon, plus éloignée que celle-ci du camp de Corvus, et ils levèrent leurs enfants à bout de bras pour les montrer à ces hommes dont ils jugeaient la prudence excessive.

Ils crièrent que la route de Goshen était coupée par une mora de lanciers qui y avaient établi leur bivouac, que leurs fermes avaient été pillées et qu’ils n’avaient plus ni nourriture ni bêtes. Ils mourraient d’inanition s’ils restaient hors de l’enceinte. Ils s’entendirent répondre d’attendre le lever du jour pour tenter leur chance au Mithannon, pendant que des âmes charitables leur lançaient quelques galettes et une outre de vin.

Karnos s’attarda sur les remparts bien après le crépuscule, ne souhaitant pas s’en retirer au vu et au su de la population. Finalement, avec la tombée de la nuit et la fraîcheur l’accompagnant, le nombre d’éventuels témoins décrut notablement et seules restèrent sur les chemins de ronde les sentinelles chargées de les parcourir.

Kassandra vint le rejoindre. Son visage s’était émacié, mais il avait toujours le sourire nonchalant qui dissimulait sa vivacité d’esprit.

« Je mourrai d’ennui bien avant que tout ceci s’achève, lui déclara Karnos. Surtout si les membres du Kergusia ne me débarrassent pas des vautours que j’ai en permanence sur les talons.

– On pourrait presque croire qu’ils se méfient de toi.

– Ils ont peur, ce qui décuple leur besoin de se tenir informés d’un maximum de choses. Alors qu’ils seraient bien plus sereins dans l’ignorance.

– À en juger aux sons qui s’élèvent des rues, les ignorants sont nombreux à s’y promener, ce soir. Ne les entends-tu pas ? »

Karnos hochait la tête. « Le Mithannon grouille de citoyens comme une mare grouille de têtards. Les nouveaux arrivants, ceux venus d'Arkadios et des autres cités, veulent absolument découvrir les lieux de plaisir tant qu'ils ont encore la possibilité de s'accorder du bon temps.

– C'est le propre des hommes.

– Et ils ont bien raison ! s'exclama Karnos avant de le prendre par l'épaule. Joins-toi à moi pour le dîner... et viens avec ta sœur. Je dirai à Pollo d'aller nous chercher le meilleur de mes vins. Nous nous enivrerons, et je finirai par me ridiculiser... comme au bon vieux temps.

– C'est avec grand plaisir que j'accepte ton invitation.

– Voilà qui est parfait ! Je convierai aussi Murchos et Tyrias. Murchos tient bien l'alcool et le Rat de bibliothèque a toujours un ou deux poèmes en réserve pour nous aider à perpétuer la civilisation. »

Kassandra désigna du menton les lointains feux de camp. « Ne risquent-ils pas de tenter quelque chose ?

– Ce soir ? Ce serait le comble de l'impolitesse... Corvus vient juste d'arriver. Non, Kassandra, notre ami va consacrer la nuit à échauder des projets. Ses troupes ont condamné deux des routes d'accès à la cité et il en reste trois. Non, ce soir, Corvus s'entretiendra avec ses amis – tout comme nous – pour tenter de déterminer quel est le meilleur moyen de nous détruire. Et, si nos adversaires ont un tant soit peu de jugeote, ils le feront en ayant un verre à la main. Je laisserai Gersic sur les remparts, et il viendra nous faire un rapport dans quelques heures. Il est quoi qu'il en soit trop tendu pour trouver le sommeil.

– N'est-ce pas également notre cas ? » demanda Kassandra d'une voix traînante.

La villa que possédait Karnos sur les pentes de la colline du Kerusia avait de l'extérieur l'aspect d'une place forte. Érigée autour d'une cour dotée d'une fontaine, elle donnait sur elle-même plus que sur l'extérieur, un fait que Kassandra avait relevé un bon nombre de fois.

En été, Karnos organisait des soirées autour de la fontaine, et il était bien connu que plusieurs convives éméchés y avaient fait un plongeon... tout comme leur hôte, d'ailleurs. Mais, l'hiver approchant, les longues tables avaient été placées en travers de la deuxième salle, à l'intérieur du bâtiment, et si on ne pouvait plus entendre les gazouillis de l'eau courante, ces sons étaient remplacés par les crépitements et craquements d'un feu allumé sur une plate-forme de pierre à une extrémité des lieux, la fumée s'évacuant par une succession d'évents aménagés entre les ardoises de la toiture. Les longues couches sur lesquelles les convives s'allongeaient ou s'asseyaient, en fonction de leurs préférences, étaient disposées face à face, et les esclaves apportaient les mets sur des plateaux de bois ou dans des plats en terre cuite.

C'était de cette manière que les personnes aisées prenaient leurs repas, et Karnos était incontestablement très riche. Il n'avait pas oublié les gamelles communes du Mithannon, la douzaine de miséreux qui plongeaient tous ensemble les mains dans la nourriture pour en saisir des poignées comme les mercenaires réunis autour de leurs centos. Il s'était bien promis de ne plus jamais manger ainsi.

Le repas était simple mais copieux. Karnos avait vu se développer en lui des goûts dispendieux

dans bon nombre de domaines, mais pas celui de la bonne chère. Il privilégiait ces denrées paysannes que sont le pain, l'huile, le vin, la viande et le fromage de chèvre. Même si le vin en question était en l'occurrence minérien, un des meilleurs crus jamais foulés. Tyrias poussa une exclamation après l'avoir goûté, et il leva sa coupe. « En fonction de la façon dont se déroulent habituellement les sièges, celui-ci débute sous d'excellents auspices.

– J'ai estimé qu'il convenait de marquer l'événement », déclara Karnos.

Il leva lui aussi sa coupe et se tourna vers la femme à la tenue discrète assise à l'écart des hommes sur un tabouret en chêne noir.

« Kassia, te sens-tu véritablement à ton aise ? Ces couches ont été fabriquées par Argon de Framnos... et on croirait s'allonger sur un nuage. »

La belle femme aux yeux sombres qui ressemblait à Kassandre lui sourit. « Ce ne serait pas convenable, Karnos. En outre, j'ai passé ici suffisamment de soirées pour savoir que tu finiras celle-ci sur le dos. »

Les hommes rirent, Kassandre aussi fort que les autres. « Ma sœur ne te connaît que trop, Karnos.

– C'est vrai, répondit le maître des lieux en levant sa coupe à sa santé. Sa sincérité est aussi rafraîchissante que sa beauté est enivrante.

– Ta flatterie est comme ce vin, rétorqua Kassia. Sans doute vaudrait-il mieux la couper avec de l'eau.

– Pardonne-moi, Kassia... mais lorsqu'un homme est ébloui par tant de grâce, il en oublie les trésors qu'elle dissimule.

– Tu perds de ta spontanéité. Il m'est arrivé d'entendre des reparties plus originales en assistant à des représentations de théâtre de rue.

– Il est vrai que je n'ai pas étudié les classiques autant que je l'aurais dû, mais n'est-ce pas Eurotas qui a dit que les traits d'une femme ne révèlent rien sur le contenu de son cœur ?

– Ondimion a autrefois déclaré que faire des citations, c'est polluer l'air avec les vents d'une tierce personne.

– Vraiment ? Je le prenais pour un vieux pédant desséché mais tu viens de me démontrer son point de vue.

– Il existe un concept qu'on appelle l'ironie... Permits-moi de t'en exposer les principes...

– Suffit, vous deux ! s'exclama Kassandre. Vous devriez vous épouser et en finir enfin.

– Toute conversation un tant soit peu spirituelle débouche sur un mariage, Kassandre, déclara Karnos en faisant signe à une esclave d'apporter du vin. Mais, et tu es bien mieux placé que moi pour le savoir, une fois que la femme a un pied dans la place elle n'a plus que les mots argent et enfants à la bouche. »

Kassia regarda de la tête aux pieds l'esclave qui servait Karnos. « Il me semble que tu as déjà trop de femmes autour de toi, Karnos.

– Parce que j'ai un cœur immense. Il a soif d'affection mais s'étirole comme une fleur lorsqu'il est confronté à la rudesse de la vie quotidienne. J'ai fait construire ma demeure de façon à

m'abriter contre de telles indélicatesses. »

Tous les hommes suivirent du regard la svelte jeune fille qui regagnait les ombres avec la cruche de vin. Kassia soupira.

« Tu es solide comme un roc, Karnos. Celle qui t'épousera sera condamnée à subir ton joug jusqu'à la fin de ses jours.

– Ce qui est la définition même du mariage. Je te remercie de l'avoir exprimé avec tant de concision. »

Kassandra se rallongea. « Même si la maison était en flammes, vous resteriez ici à débattre pour tenter de déterminer qui a allumé l'incendie, vous deux.

– Toute discussion entre un homme et une femme équivaut à faire l'amour sans qu'il y ait orgasme, déclara Tyrias en haussant un sourcil.

– Ah, je sens un autre pet qui vient de loin ! fit Karnos. Pourquoi les gens instruits ne peuvent-ils pas dire quoi que ce soit sans aller déterrer les ossements d'un défunt ?

– Vous êtes tous insignifiants, grogna Murchos qui avait un cou de taureau. Le monde brûle autour de nous, Machran est assiégée, notre destin dépend des caprices des dieux et vous restez là à vous enivrer de vin et de sophismes. Je me félicite que les gardes en faction sur les remparts ne puissent pas entendre ce qui se dit ici.

– Ils se comporteraient exactement comme nous, s'ils en avaient la possibilité... bien que de façon sans doute plus grossière et brutale, rétorqua Karnos. Demain, nous irons les rejoindre sur les murailles pour regarder Phobos droit dans les yeux. Ce soir... » Il fit couler un ruisseau de vin vermeil sur le sol en mosaïque. « Portons une libation à la face rose et douce d'Haukos, dieu de l'espoir et protecteur des hommes qui aiment un peu trop la boisson. Son pisse-froid de frère peut aller se faire foutre... sauf ton respect, ma dame.

– Ta piété est désarmante, dit Kassia en se levant. Messieurs, je sors prendre l'air pour m'éclaircir les idées. »

Elle remonta le voile jeté sur ses épaules et en enveloppa sa chevelure.

« Ah... le soleil se cache ! s'exclama Tyrias. Douce Araian, comment peux-tu me dissimuler ton visage radieux ?

– Lève ta coupe à tes lèvres, Tyrias, lança Karnos en se levant à son tour. Prendras-tu appui sur mon bras, ma dame ?

– Sera-t-il assez stable ?

– Je suis un roc, affirma Karnos en vacillant un peu. Kassandra, je vais accompagner ta sœur dans les ombres de ma fontaine. Je puis t'assurer que mes intentions sont honorables.

– Allez, allez... » répondit Kassandra en agitant la main.

Lorsqu'ils quittèrent la pièce illuminée par le feu pour la pénombre bleutée de la cour extérieure, l'air frais agressa Karnos comme s'il s'était aspergé d'eau froide. Dans le bassin de la fontaine le reflet argenté de la lune ondulait et il n'avait qu'à lever les yeux pour voir la face livide de Phobos au-dessus de la cité tel un crâne sphérique. Kassia frissonna et se rapprocha, lui permettant de percevoir sa chaleur corporelle à travers son fin peplos de soie.

« Phobos est plein, dit-elle. C'est sa saison. »

Karnos la prit par la taille avant d'enfouir son nez dans les cheveux à la douce fragrance de sa tempe, sous un voile de soie. « Kassia, nous sommes vivants et bien portants, et dix milliers de lanciers te séparent des barbares massés à l'extérieur des portes de la cité. » Il se pencha pour l'embrasser à travers son voile.

Pendant une seconde, sa bouche réagit en s'animant mais elle ne tarda guère à reculer en tapotant son bras.

« J'ai toujours entendu dire que les hommes prennent des libertés, en temps de guerre. Que Phobos nous regarde ne peut être de bon augure.

– Épouse-moi, Kassia. »

Il caressait ses bras et sentait le grain de sa peau sous la fine pellicule de soie.

« Toujours cette vieille rengaine ? Tu fais le siège de ma vertu depuis des années... Qu'est-ce qui t'incite à croire que les portes de ma citadelle pourraient finalement s'ouvrir devant toi ?

– Je sais que tu m'aimes comme je t'ai toujours aimée. Existe-t-il meilleur moment que celui-ci pour l'admettre, à présent que tout risque de crouler autour de nous ? »

Elle leva vers lui son visage à la forte mâchoire et à l'expression pleine de courage qu'il aimait tant, derrière un voile que le clair de lune rendait aussi translucide que de la brume.

« Et si tout s'effondre, Karnos ? »

Il hésita, l'expression solennelle, les yeux rivés aux siens. Puis son sourire de bouffon fit sa réapparition. « Crois-tu que cette cité puisse tomber aux mains de l'ennemi quand nous sommes là pour la défendre, ton frère et moi ? Nous sommes les Phobos et Haukos de Machran. »

Elle se hâta de lever la main pour couvrir sa bouche. « Ne dis pas des choses pareilles !

– Les dieux savent rire, eux aussi, fit-il en déposant des baisers sur ses doigts glacés. Et Antimone aime ceux qui risquent tout par amour, que ce soit un soldat qui protège son frère sur un champ de bataille ou un homme qui met en jeu tout ce qu'il possède pour gagner l'estime d'une femme. »

Elle posa la main sur le pansement qui couvrait son épaule.

« J'en serais morte si tu ne m'étais pas revenu. Ce n'est pas en allant te vider de ton sang sur un champ de bataille que tu m'inciteras à t'aimer davantage.

– Je le sais et c'est pour cela que toi seule compte à mes yeux, Kassia... Toi seule. Depuis toujours. »

Elle s'écarta, une ombre svelte au port altier que grisailait le clair de lune.

« Tu fais le pitre pour t'attirer les faveurs du peuple mais c'est indigne de toi. Et tu t'entoures d'esclaves pour ne pas rester seul... alors que les uniques personnes qui t'inspirent confiance sont le vieux Pollo et mon frère.

– Et toi.

– Si c'était vrai, tu renoncerais à tous ces esclaves. »

Il secoua la tête, en signe d'impuissance. « C'est ce que je suis, ma façon de vivre...

– C’est un scandale qui fait de ton nom un sujet de ragots dans toutes les tavernes de la cité. Cela t’amuse, alors que je le déteste.

– Je ne peux pas les abandonner, fit-il en sentant ses épaules s’affaisser. Ils ont besoin de moi.

– Ils sont asservis.

– On voit que tu n’as jamais connu la pauvreté, Kassia... Tu ne sais pas ce que c’est. »

Elle se tourna brusquement vers lui. « Pauvre idiot, tu n’oses pas renoncer à ton passé par crainte du ridicule. Le peuple n’en reviendrait pas si Karnos de Machran devenait respectable !

– Tout n’est qu’apparences, rien de plus !

– Certainement pas... et cela t’affecte au plus profond de ton être. Tu te conduis toujours en enfant du Mithannon. Tu es le tribun de Machran, le représentant de la plus grande cité qu’on trouve à l’ouest de la mer. Tu n’as rien à prouver.

– Si ce n’est à tes yeux.

– Si ce n’est à mes yeux, répéta-t-elle doucement en se rapprochant de lui. Mon chéri, tu es bien plus honorable qu’ils ne s’en doutent.

– Je ne suis qu’un pleutre doublé d’un bouffon.

– Connaître la peur n’est pas de la couardise. Tu n’as pas besoin de brandir une lance pour me prouver ton courage. Je voudrais seulement ne plus être la seule à connaître tes qualités. »

Elle se haussa sur la pointe des pieds, pour l’embrasser. « Maintenant, retourne auprès de mon frère. Je demanderai à Pollo de me raccompagner. »

Karnos regagna la chaleur de la salle intérieure où ses amis se vautraient sur les couches, une coupe à la main, alors que les esclaves alignées contre les murs restaient totalement immobiles, à l’instar de statues. Il leva sa coupe et Grania s’avança pour le servir sans qu’il n’ait eu à dire un seul mot. Elle lui sourit mais il demeura de marbre.

« Karnos, lança finalement Kassandre. Parle-leur du jour où nous avons remporté l’épreuve du plus gros buveur du Mithannon. Ils refusent de me croire et exigent de l’entendre de ta bouche. »

Karnos cilla et parut se reprendre. Son sourire réapparut.

« Ça s’est passé l’été dernier, si ma mémoire est bonne... »

LE BOSQUET DES OLIVIERS

Ils avaient laissé derrière eux la blancheur immaculée des hautes terres et traversaient à pas lourds les petites fermes et oliveraies de l'arrière-pays de Machran. Les oliviers, noirs sous la clarté du soleil hivernal, avaient tout d'arbres morts, les vestiges aux silhouettes tourmentées d'un été oublié.

Ils bivouaquaient au-dessous lorsque c'était possible, pour être abrités de la pluie, et Aise réunissait en coupe ses mains liées pour ramasser des feuilles mortes de l'année écoulée, des rognures cassantes en forme de fers de lance. Elle les humait afin d'inhaler ce qui subsistait de la chaleur du monde.

Elles se blottissaient toutes les trois autour du feu. Ona et Rian se pelotonnaient contre elle comme des chiots cherchant leur mère. Ona était livide et avait un regard absent, mais ses quintes de toux violentes faisaient par instant sursauter et jurer leurs ravisseurs.

« Faites taire cette morveuse ! » aboya le nommé Bosca. Il massa la cicatrice que Styra lui avait laissée en échange de son viol et de son meurtre. « Est-ce qu'il faut vraiment qu'on se la coltine, chef ? Elle n'est même pas en âge de baiser ! »

Occupé à renouer les lanières de ses sandales aux épaisses semelles, Sertorius ne releva pas la tête. « Vois ça avec Phaestus ou boucle-la !

– Si notre sécurité dépendait de notre discrétion, elle nous aurait tous fait choper ! »

Sertorius finit par redresser le cou, regarder Aise puis hausser les épaules. « Nous verrons ça en temps voulu. »

Phaestus regagna le campement d'un pas titubant, soutenu par son fils. La chair de son visage avait fondu, et il faisait penser à un crâne dans lequel brillaient deux yeux. Il manqua s'effondrer devant le feu, et Philemos tendit la main vers l'outre désormais flasque.

« Vas-y doucement, marmonna le gros Adurnos. Le vin tire à sa fin.

– Mon père a besoin d'un remontant ! » protesta Philemos.

Il déboucha l'outre et la leva vers la bouche de Phaestus, qui s'étrangla et déglutit alors que le breuvage vermeil coulait en fins ruisselets le long de son cou.

« Tu t'es surpassé, pour arriver jusqu'ici, déclara Sertorius à Phaestus. Un moment, j'ai bien cru qu'il faudrait te laisser aux milans et aux corbeaux. »

Phaestus maîtrisa sa respiration laborieuse. « Il reste en moi suffisamment d'énergie pour aller jusqu'au bout de ce que j'ai entrepris.

– Il devrait voyager sur la mule, déclara Philemos en essuyant la bouche de son père.

– Cette bête peut à peine porter la morveuse qui crache ses poumons, grogna Adurnos. Encore quelques jours, et elle connaîtra le même destin que l'autre.

– Je l’ai trouvée bien bonne », affirma Bosca en souriant.

Ce qui fit rire ses compagnons.

Philemos regarda Aise et ses filles, de l’autre côté du feu. Elles n’avaient plus que la peau sur les os et faisaient penser à des épouvantails aux yeux caves et aux cheveux broussailleux et crasseux. Ils voyageaient depuis dix jours, et les pasangs les avaient tous marqués, mais les captives avaient bien plus souffert que les hommes.

Il rampa dans le tapis de feuilles grises pour aller s’agenouiller devant Aise et lui présenter le vin.

« Il pourrait lui rendre quelques forces. »

Aise hocha la tête, les yeux brillants de gratitude. Elle redressa Ona qu’elle tenait dans ses bras et Rian leva l’outre désormais presque vide vers la bouche de sa sœur cadette, avant de regarder Philemos.

« Merci. » Un murmure de voix fêlée, rien de plus.

« C’est ta part que tu lui offres, mon garçon, lança Bosca d’une voix forte. Si tu veux la gaspiller en la donnant à cette rate, c’est ton affaire, mais n’espère pas en avoir plus.

– Ça me va », répondit Philemos sans se tourner. Ses boucles brunes descendaient en chapelets durcis par la boue de chaque côté de son visage. Il s’intéressa à Aise, Ona qui déglutissait le vin en geignant et – pour finir – Rian dont les yeux aussi gris qu’un fer de lance soutinrent son regard sans ciller.

Il ouvrit et referma la bouche mais il récupéra l’outre sans faire de commentaire.

La journée tirait à sa fin et le feu acquérait de la vigueur dans la pénombre bleutée du monde.

« Il y a ici des fermiers qui fournissent un toit à leurs porcs, alors que nous dormons à la belle étoile depuis je ne sais combien de nuits, marmonna Bosca. Je n’en saisis pas la raison... Nous ne sommes plus dans ces putains de montagnes.

– Nous ignorons comment la situation a évolué depuis notre départ, déclara Phaestus. Ni jusqu’où s’est rendue l’armée de ce Corvus. » Sa respiration s’accompagnait de sifflements. Il réussit cependant à rire quand Philemos posa une main sur son bras. « J’ai chassé dans les hautes terres pendant vingt ans, et voyez ce qu’une balade de deux semaines a fait de moi ! Phobos a un sens de l’humour développé.

– Phobos hait tous les hommes, déclara Sertorius en mâchonnant pensivement une fine lanière de viande de mule rôtie. Tu es vieux, Phaestus... C’est tout ce qu’on peut dire. Tu étais plus endurant dans ta jeunesse, mais voilà que les ailes d’Antimone te couvrent de leur ombre.

– Mon père vivra bien plus longtemps que toi, gronda Philemos dont les yeux reflétaient les flammes du feu.

– C’est une possibilité, répondit Sertorius en inclinant latéralement la tête. Mais j’en doute... Nous voici revenus dans le monde civilisé, Phaestus. À combien sommes-nous de Machran, d’après toi ? »

Phaestus écarta son fils et se redressa, pour s’asseoir devant le feu. Il tira son couteau et repoussa les branches toujours intactes plus loin dans les flammes.

« Deux jours, peut-être moins.

– Par les tétons d’Antimone, enfin une bonne nouvelle ! Je retire ce que j’ai dit, Phaestus... Tu as encore quelques années de vie devant toi. Deux jours ! Voilà qui réchauffe le cœur d’un homme ! » Ce fut en souriant que Sertorius se pencha pour asséner une tape sur son épaule. « Où se trouve Machran ? »

Phaestus ouvrit la bouche, pour laisser l’air entrer et sortir. « Tu vois cet arbre sur ma droite, Sertorius ? La Balise de Gænion indique que le nord est là-bas. Il est possible de se guider partout en ce monde en se fiant à cette étoile. Il en découle que l’ouest est sur ma gauche. Du côté où est assise la femme de Rictus, voilà où se situe Machran. »

Sertorius tourna sa tête sur la droite et la gauche, tel un merle venant d’apercevoir un ver de terre, avant d’adresser un clin d’œil au vieil homme.

« Ce serait aussi simple ?

– *C’est* aussi simple, confirma un Phaestus trop épuisé pour y accorder de l’importance.

– Mon vieil ami, voilà une nouvelle qu’il convient de fêter dignement ! » s’exclama Sertorius.

Il se leva pour gagner la bordure du cercle de clarté du feu de camp et prendre la longe de la mule, qui s’ébroua. Il tapota son encolure.

« Ma douce confidente. Donne-moi un baiser. »

Il frotta le bout de son nez sur le mufle de l’animal.

« T’es vraiment un drôle d’oiseau, chef », commenta Adurnos.

Sertorius caressa la mule dont les yeux étaient aussi noirs que ceux d’une biche, puis il s’appuya contre elle avec le bras passé sur le garrot. L’animal squelettique resta immobile, les oreilles tombantes.

« J’ai bien plus confiance en cette bête qu’en n’importe lequel d’entre vous. Et vous savez pourquoi ? Elle ne sait pas parler. »

Il se détourna soudain pour plonger la main dans un ballot posé au pied d’un olivier, près de l’arrière-train de l’animal.

« C’est toute la nourriture qui reste, chef, lança Bosca en fronçant les sourcils.

– C’est pour ça que je n’ai pas voulu que vous y touchiez. Regardez ce que j’ai ramené de la maison de campagne du grand Rictus, les amis ! Je l’ai mise de côté en attendant que nous laissions derrière nous cette maudite neige. »

Il s’agissait d’une outre pleine de vin, qu’il lança vers le feu.

« Allez, les amis, servez-vous... Nous l’avons bien mérité. »

Bosca et Adurnos gloussèrent comme des adolescents puis tentèrent de se la subtiliser jusqu’au moment où Bosca finit par la céder à un Adurnos qui grondait comme un ours. Son nez cassé l’obligeait à renifler, alors qu’il pressait l’outre pour que le vin jaillisse dans sa bouche, les yeux clos.

« Doucement, l’ami ! intervint Phaestus d’une voix rauque. Il y en aura pour tout le monde. »

Adurnos s’interrompit le temps de reprendre son souffle, les dents teintes en vermillon par le

vin.

« Va te faire foutre, vieux schnock ! »

Aise était assise, adossée à l'arbre. La clarté du feu effleurait ses pieds mais l'obscurité dissimulait son corps. Ona dormait contre elle, en renflant et gémissant, pendant que de l'autre côté Rian restait aussi tendue que la corde d'un arc.

Ils avaient utilisé des lanières de cuir brut pour assujettir Aise et Rian à deux longs piquets profondément plantés dans le sol à côté de Sertorius. Ces liens avaient écorché et ensanglanté leurs poignets, désormais couverts de croûtes et d'ampoules, mais elles avaient depuis longtemps cessé d'y prêter attention.

Phaestus dormait, enveloppé dans ses couvertures et celles de son fils. Il gémit et marmonna dans son sommeil, les muscles de son visage agités, crispés sous la peau. Il avait pris froid quelques jours après leur départ d'Andunnon et Aise savait qu'il avait du sang dans les urines. Son fils se penchait vers lui tel un chien protecteur, tout en surveillant les hommes réunis autour du feu.

L'outre était presque plate. Ils avaient bu la quasi-totalité de ce vin jaune très fort qu'Aise et Rian avaient foulé dans la grande cuve l'été précédent, des grains de raisin qui éclataient et giclaient sous leurs pieds nus. Le dernier vestige de vies désormais détruites.

Sertorius, Bosca et Adurnos restaient assis côte à côte, repus de vantardises et de jeux brutaux, le vin ayant orienté leurs pensées vers d'autres sujets d'intérêt.

Le silence qui avait envahi le campement n'était troublé que par les craquements et crépitements du feu, les sifflements de la respiration difficile de Phaestus et les gémissements de la fillette qu'Aise gardait à son côté.

« Qu'est-ce que ce Rictus peut bien avoir de si important pour que les pontes de Machran veuillent avoir ses femelles ? demanda Bosca dont le visage était un masque hirsute sous la clarté du feu.

– Tu n'as jamais entendu parler de Rictus d'Isca ? s'exclama Sertorius. Quel ignare ! Il a commandé les Dix Mille. C'est un héros, un mercenaire au manteau écarlate qui dispose de sa propre armée.

– Et tu crois qu'il va y renoncer pour elles ? Il ne tourne pas rond, ou quoi ?

– Il existe des choses qui te dépassent, Bosca, répondit Sertorius en souriant. Il a une famille. C'est un homme d'honneur. Phaestus est convaincu que Rictus ferait n'importe quoi pour sauver tant sa femme que ses filles. »

Adurnos avait porté le regard sur Aise et sur Rian. « Elles sont bien moins mignonnes qu'au départ, mais je suis prêt à parier que l'aînée n'a pas été débouchée. Elles s'y mettent plus tard qu'ailleurs, dans ces montagnes.

– Tu crois ça ? s'exclama Bosca avec un sourire jaunâtre. Par Phobos ! Je ne me souviens pas de la dernière fois où je l'ai trempé dans un trou qui n'avait jamais servi ! » Il se tourna vers Sertorius. « Qu'est-ce que t'en dis, chef ? On a été bien sages... On pourrait pas goûter à la marchandise, avant la livraison ? »

Sertorius cilla puis regarda Aise et Rian, de l'autre côté du feu. Ses yeux étaient aussi noirs et froids que des obsidiennes. Il réfléchissait posément à cette requête.

« Je n'y vois aucun inconvénient », finit-il par déclarer.

Philemos secoua énergiquement Phaestus. « Père... père, réveille-toi ! »

Rian se recroquevilla plus encore contre sa mère, le visage figé et livide sous la crasse qui le couvrait. « Non », murmura-t-elle.

De l'autre côté du feu, les hommes s'étaient levés.

« Passe le premier, chef, proposa Adurnos. Tu le mérites, pour nous avoir gardé ce vin.

– On s'occupera de la mère pendant que tu te fais la fille, précisa Bosca. Elle est encore mettable. »

Aise et Rian réussirent à se redresser, mais les lanières de cuir qui liaient leurs poignets les empêchaient de se lever. Ona se réveilla, poussa un petit cri et agrippa les genoux de sa mère.

« Non ! » cria Philemos avant de gifler son père, qui bougea finalement, avec lenteur.

Le jeune homme se leva en tirant son couteau.

« Ne les touchez pas, sales brutes ! »

Sertorius sourit. « Fais attention, petit, tu pourrais te blesser, avec ça.

– Écarte-toi de notre chemin, crotte de chèvre ! » gronda Bosca.

Phaestus, qui s'était entretemps réveillé, batailla pour se mettre à genoux, vit ce qui se passait et réussit à se lever en prenant appui sur sa lance... dont il finit par placer l'aichme devant lui.

« À quoi rime tout ça, Sertorius ?

– Il n'y a pas de quoi s'énervier, l'ami. Fais entendre raison à ton fils. Il a du cran mais j'ai horreur qu'on me menace, et s'il ne baisse pas son couteau, il va le regretter. »

Une seconde de silence. Les crépitements des étincelles dans le feu.

« Vas-tu les laisser faire tout ce qu'ils veulent, Phaestus ? » demanda posément Aise.

Phaestus restait immobile. Le poids de sa lance faisait trembler son bras et la sueur coulait sur son visage.

« Père...

– Tais-toi, Philemos ! Et pose ce couteau. Si tu l'attaques, il te tuera sans t'avoir laissé le temps de battre des cils.

– Écoute ton père, mon garçon, approuva Sertorius. Tu as des qualités, je le vois. Nous n'allons pas nous battre pour si peu.

– Père, insista Philemos en regardant Phaestus et en découvrant des larmes dans ses yeux. Tu ne peux pas les laisser perpétrer pareille ignominie !

– Nous sommes en guerre, Philemos. Ces choses sont monnaie courante. Ainsi va le monde. »

Philemos se tourna vers Aise et Rian qui restaient figées, muettes.

« Pas la fille, dit-il finalement d'une voix faussée par le désespoir. Ne la touchez pas ! »

Bosca éclata de rire. « C'est donc ça, hein ? Il veut s'approprier la plus tendre. »

Philemos se dirigea vers les femmes accroupies de l'autre côté des flammes et s'agenouilla près d'elles.

« Je suis désolé », murmura-t-il à Aise avant d'utiliser son couteau pour trancher les liens qui assujettissaient Rian au piquet. Puis il s'empara de la corde et la traîna derrière lui, pour aller se placer près de son père. « Je revendique celle-ci ! lança-t-il à voix haute.

– Espèce de petit morveux plein d'arrogance ! Tu crois pouvoir garder les meilleurs morceaux pour toi ? » rétorqua sèchement Adurnos avant de s'avancer en prenant son poignard.

Phaestus leva sa lance à hauteur de sa taille et déplaça son aichme pour le stopper.

« Mon fils sait ce qu'il veut. Accorde-le-lui, ordonna Phaestus avec un air décidé. Prenez la mère, si vous y tenez, mais laissez la fille à Philemos. »

Sertorius se tapa sur la cuisse. « Ça va te faire du bien, mon garçon ! gloussa-t-il. Je ne t'en aurais pas cru capable ! »

Il se rapprocha du feu, fit lever Aise, trancha la corde la reliant au piquet et la regarda dans les yeux. « Tu devras tous nous satisfaire à toi seule.

– Mère ! » hurla Rian pendant qu'Ona commençait à gémir.

Aise se pencha pour embrasser sa cadette. « Tout va bien se passer, ma chérie. Reste avec Rian. Tout va s'arranger. »

Rian tenta de charger Sertorius, mais Philemos la retint. « Ne fais pas ça, pour l'amour des dieux ! »

Ona courut d'un pas mal assuré vers sa sœur aînée, qui enfouit son visage contre son épaule, en sanglotant.

« Viens, ma belle ! roucoula Sertorius. Viens t'isoler dans le noir avec nous... On n'est pas des sauvages, autant épargner ce spectacle à tes gosses. »

Les trois hommes se regroupèrent autour d'Aise. Bosca tira l'épaule de sa robe et le tissu se déchira et glissa de son torse.

« Joli, commenta Adurnos en refermant les doigts sur un sein blanc mis à nu.

– Prem ! », décréta Sertorius.

Les trois hommes entraînèrent Aise au-delà du cercle de clarté du feu de camp, dans la pénombre humide régnant sous les oliviers.

TROISIÈME PARTIE

LE CŒUR DE LA GUERRE

LES DERNIERS MERCENAIRES

Rictus s'agenouilla dans la boue en partie gelée et le montant de bois sur lequel il avait pris appui craqua. Son haleine se transformait en cristaux de glace sous le clair de lune.

« Attendez, fit-il à voix basse. Le ciel se couvre de nouveau. »

Le vent qui soufflait loin au-dessus d'eux brassait les pièces d'un puzzle de nuages noirs entre lesquels Phobos le Pâle les lorgnait, pendant qu'Haukos le Rouge restait tapi au ras de l'horizon.

Il agrippa l'échelle qu'il avait sur sa gauche et tourna la tête d'un côté et de l'autre pour la hocher lorsqu'il croisa le regard bestial d'Ardashir. Le grand Kufr lui sourit, ses dents brillant sous la clarté lunaire vacillante. Le champ de vision de Rictus était sérieusement réduit par la coquille de bronze de son casque et il eût aimé le retirer, mais il savait cette protection indispensable pour ce qu'il allait faire.

Druze restait accroupi dans la fange et la glace avec une vingtaine de ses hommes. Placés de chaque côté d'une autre échelle de siège, ils faisaient penser aux pattes d'une scolopendre. À un demi-pasang d'eux, les murailles de Machran se dressaient dans la nuit, aussi hautes et noires qu'une falaise.

Rictus manqua frissonner.

« Ces paresseux doivent dormir à moitié, murmura Druze. Mais si la lune se montre, ils nous verront aussi nettement qu'un étron sur le plateau d'une table.

– Allons-y, Rictus, déclara derrière lui Fornyx. Druze a raison ; ils risquent de nous repérer d'une seconde à l'autre.

– Attendez mon ordre. Gardez notre plan à l'esprit. »

Ils entendirent une multitude de cris, loin sur leur gauche.

« C'est Corvus, dit Ardashir. Il passe à l'action.

– Laissons-leur le temps de se porter à sa rencontre », murmura Rictus aux hommes qui l'entouraient et dont il percevait l'impatience, le désir d'attaquer et d'en finir au plus vite.

Le tumulte s'amplifia, rompant le calme de cette nuit d'hiver tant au sud qu'à l'ouest. Ils voyaient des torches se déplacer rapidement sur les remparts et entendaient quelqu'un utiliser un gong, quelque part.

« Ils donnent l'alarme, commenta Fornyx. Tu tiens vraiment à ce que je me pisse dessus, Rictus ? Allons-y. »

Rictus eut un sourire, que son casque dissimula. Il se releva en soulevant la lourde échelle de bois. « C'est d'accord, camarades... Debout. On y va, le plus rapidement et le plus discrètement possible... »

Tous se levèrent et hissèrent leur fardeau sur leur épaule. Rictus repartit, suivi par les autres

composants de la colonne. Ils pressèrent encore le pas en approchant des murailles, une foule d'hommes mêlés, des centons imbriqués. Têtes de chien, Igraniens et Compagnons se déplaçaient tous ensemble au sein de l'obscurité qui régnait au pied des remparts.

Ils n'en étaient plus qu'à une centaine de pas, lorsqu'ils furent localisés. Un guetteur cria et leva sa torche sur le chemin de ronde, regarda vers le bas et gesticula.

« Merde ! marmonna Rictus. On y va, camarades. La fête commence. »

Ardashir s'écarta rapidement de la colonne de porteurs d'échelles pour prendre l'arc qu'il avait à l'épaule et sortir posément une flèche du carquois sanglé à sa cuisse. Les autres passèrent près de lui au pas de course.

L'homme de faction sur la muraille cria, recula des créneaux en titubant et lâcha sa torche qui tomba au bas de la muraille, à l'extérieur. Rictus riva son regard sur elle, afin de disposer d'un point de repère dans la nuit, une chose sur laquelle concentrer son attention.

Ils étaient au pied du mur. Rictus posa son extrémité de l'échelle.

« Redressez-la ! Levez là en avançant ! »

L'extrémité de l'échelle de siège effectuait un mouvement ascendant comme une vingtaine d'hommes la levaient à la verticale en progressant, et tous se regroupèrent à sa base lorsqu'elle heurta la muraille loin dans les hauteurs.

« Ne restez pas collés les uns aux autres, pour l'amour de Phobos ! » ordonna Fornyx.

Rictus prit une inspiration, rauque et sonore à l'intérieur de son casque. Il tira son épée – il s'était pour l'occasion muni d'un drepana – et plaça son bouclier sur son dos. Il craignait un peu que son lourd revêtement de bronze ne le déséquilibre, lorsqu'il posa le pied sur le premier barreau et entama l'ascension. Il se félicitait à présent d'avoir un casque, et il se voûta instinctivement en s'attendant à recevoir d'un instant à l'autre une pierre ou une flèche.

L'échelle ployait et tressautait sous lui, au fur et à mesure que d'autres hommes l'imitaient. Le calme de la nuit appartenait désormais au passé et des voix s'élevaient le long des remparts, avec peur et colère. Lors d'une bataille, les hommes hurlaient à s'en rendre aphones sans seulement avoir conscience d'émettre le moindre son. Rictus l'avait fait bien souvent, mais pas ce soir. Il se concentrait sur cette ascension effectuée d'une seule main et lesté d'une panoplie complète. C'était encore plus difficile pour ceux qui le suivaient, car ses semelles avaient déposé sur les barreaux de la boue qui les rendait glissants.

Il voyait d'autres échelles sur sa gauche et sa droite. Ils en avaient scié et confectionné cinquante, au cours des deux derniers jours. Ils avaient pour cela rasé un bosquet de beaux platanes et fabriqué les renforts de métal sur leurs forges portatives, en puisant dans leur réserve de fers à cheval.

Là-bas, au-delà de l'éminence qui surplombait les murs de la cité, Corvus et Parmenios, son petit scribe replet, avaient fait aménager ce qui évoquait à la fois une forge et une scierie, et des hommes y travaillaient en équipes de jour comme de nuit. Ils avaient abattu des taenons de bois et récupéré tous les fragments de métal qu'il avait été possible de trouver dans la campagne environnante, ce qui allait des couteaux aux charrues. Nul ne savait trop ce qu'ils en faisaient, mais que ce soit quelque chose de bien plus important que ces échelles était une certitude.

Des échelles qui représentaient néanmoins le moyen le plus économique et pratique pour permettre à des troupes de franchir des remparts. Corvus avait estimé qu'ils devaient lancer un tel assaut avant d'établir un siège. Même si cette initiative se soldait par un échec, la tentative ébranlerait la confiance en eux des défenseurs et apporterait de l'expérience aux assaillants.

De l'expérience ! pensa Rictus en haletant et agrippant le bois de l'échelle avec tant de force que sa main le fit souffrir. *On surestime la valeur de l'expérience. Pour faire ce genre de chose avec un cœur vaillant, il est préférable de n'avoir pas la moindre idée de ce qui nous attend.*

Il redressa la tête pour regarder vers le haut, ce qui était en soi un acte de bravoure. Il vit des casques entre les merlons, deux bras levés.

Par Phobos ! Un mouvement latéral lui permit d'esquiver la lourde pierre qui ne fit qu'entamer le bord de son bouclier mais broya le visage du mercenaire qui le suivait. L'homme bascula en arrière et percuta dans sa chute le malheureux présent au-dessous de lui, qui jura en sentant un pied glisser de l'échelon et se retint d'une seule main – Rictus put lire de la terreur dans les yeux qui brillaient derrière la fente en T de son casque – avant de disparaître à son tour en allant s'écraser dans la cohue en contrebas.

Rictus se sentait pesant, épuisé et affaibli. La peur diluait son sang qui s'emballait follement à l'intérieur de son cœur. Il reprenait son ascension lorsqu'un grondement bestial dénuda ses dents, comme s'il s'agissait des crocs d'une bête féroce.

Un javelot rebondit sur son casque puis sur le métal du bouclier sanglé dans son dos, avant de disparaître. Ses sandales claquaient sur les barreaux de bois de l'échelle et il tenait son drepana au-dessus de sa tête, comme s'il s'agissait d'un talisman.

Puis il arriva au niveau du chemin de ronde et de ceux qui voulaient le tuer.

Un soldat repoussait l'échelle, pour l'éloigner du mur. Rictus donna un coup d'estoc avec son drepana et le défenseur de Machran s'effondra, la gorge transpercée. Il s'éleva d'un échelon, cala une main contre la pierre froide et trouva cet appui rassurant, comme une corde lancée à quelqu'un qui se noie. Il fit parcourir à sa lame un grand arc de cercle qui rata sa cible mais imprima un mouvement de recul à ses adversaires.

Il sauta de l'échelle pour se percher sur un merlon tel un corbeau géant, avant de plonger en avant en n'ayant que trop conscience du vide qui s'ouvrait dans son dos et du poids de son bouclier qui risquait de le faire basculer à la renverse.

Il tituba, sentit un impact sur son épaule. Quelque chose glissa sur sa cuirasse noire. Un fer de lance percuta sa poitrine, un coup violent qui eût été fatal s'il n'avait porté le Divin Fléau. Il se redressa, grondant toujours, les pieds stabilisés sur la pierre de Machran, et il fit avancer son drepana tel un serpent non pour blesser qui que ce soit mais pour déstabiliser ses assaillants, dégager un espace autour de lui. Il donna un coup de coude gauche au bouclier suspendu dans son dos pour le renvoyer vers l'avant, puis il glissa son bras dans sa poignée centrale et se sentit immédiatement moins vulnérable.

« Têtes de chien ! beugla-t-il. À moi, les têtes de chien ! Sur les remparts, camarades ! »

Quelqu'un l'avait rejoint sur le chemin de ronde et un bouclier se positionna à côté du sien, ce qui l'emplit d'une énergie nouvelle et dissipa la terreur qui tentait de vider ses boyaux.

D'autres membres de son centon atteignaient son niveau, et leurs têtes apparaissaient les unes derrière les autres. Ils repoussaient les défenseurs. La diversion de Corvus avait porté ses fruits, car les lignes ennemies manquaient ici de densité.

Rictus avança en frappant de toutes parts. Il projeta son bouclier au visage d'un défenseur tout en portant un coup de drepana au-dessous, vers ses genoux. Il sentit l'acier fendre la chair et le cartilage de l'articulation. L'homme hurla, sa bouche métamorphosée en cavité béante humide sous son casque. Rictus lui donna un coup d'épaule qui le fit basculer en arrière et choir du chemin de ronde.

Les hommes présents derrière lui étaient encore plus nombreux, à présent. Leur assaut était couronné de succès... ils avaient établi une tête de pont.

« Qui aurait imaginé ça ? cria Fornyx. Échelles !

– Fais-en venir d'autres ! » lui répondit Rictus. Il vit Kesero tout là-bas, sous la bannière et, plus loin le long du mur, Valerian qui se dressait dans une embrasure, agrippé à une échelle qui oscillait. Les têtes de chien se battaient aux côtés des Igraniens moins lourdement armés.

Rictus se tourna vers l'ouest, pour s'intéresser à la scène qui s'offrait à lui.

Il avait sur sa droite la masse obscure de la colline du Kerusia et sous lui les étroites ruelles zigzagantes du quartier de Goshen. Toute Machran s'étendait sous ses yeux, pointillée de lumières, une énorme bête qui s'étalait jusqu'à l'horizon sous le clair de lune intermittent. Dans le quartier avenien, deux pasangs plus loin, la progression de Corvus était balisée par un long chapelet de torches.

Par Phobos ! J'espère qu'il les occupera encore un bon moment.

Têtes de chien et Igraniens combattaient sur les murailles. Les mercenaires, dont l'équipement était plus complet, dressaient un mur de boucliers et progressaient lentement, alors que les Igraniens avançaient pour se replier sitôt après afin de porter rapidement des coups de javelot et de drepana. Rictus vit un de ses hommes trébucher sur un cadavre, tomber du chemin de ronde et s'écraser sur le toit d'une maison en contrebas au cœur d'une explosion de tuiles de terre cuite, avant de glisser sur la pente en cherchant vainement une prise et de choir dans la rue où l'impact sur les pavés broya le corps à l'intérieur de son armure.

Le regard de Rictus fut attiré vers les rues qu'il avait sur sa gauche. Une sorte de procession munie de torches les suivait, tel un énorme serpent embrasé.

« Ils font donner les réserves ! cria-t-il. Libérez le passage, les gars... Nous avons besoin de renforts, ici ! »

Une échelle repoussée du pied par un soldat de Machran s'écarta des remparts en oscillant latéralement, alors qu'une douzaine d'hommes s'y agrippaient toujours, et elle s'abattit avec un fracas épouvantable pour écraser les assaillants qui attendaient leur tour en contrebas.

Les hommes massés au pied du mur étaient impatients de s'y hisser pour assister leurs camarades déjà au sommet. Bon nombre gravissaient une échelle pendant que ceux déjà arrivés au sommet la stabilisaient et les encourageaient à les rejoindre, se tenant prêts à les tirer vers eux dès qu'ils seraient à leur hauteur.

Puis il y eut un craquement sonore et l'échelle de siège se brisa en deux tronçons qui churent

avec tous ceux qui s'y tenaient.

Un mercenaire présent dans l'embrasement en saisit un autre par le bras, le retint une seconde puis fut entraîné par son poids et le suivit dans sa chute, tous deux plongeant vers la scène de carnage en se tenant par la main.

« Attendez, camarades ! cria un Rictus consterné. Dix par échelle, pas un de plus ! »

Le chemin de ronde était redevenu un lieu de bousculade. Une des grandes tours de Machran le surplombait à l'ouest, et ils se dirigeaient vers elle sous une grêle de pierres et de javelots. Les défenseurs allaient jusqu'à utiliser leurs casques et leurs boucliers comme projectiles. Rictus dérapa sur du sang puis leva instinctivement son aspis en sentant approcher une menace, une ombre à peine visible. La lame résonna sur le bronze et il fit glisser son drepana sous la garde de son assaillant.

Il dégageait sa lame lorsqu'il sentit les points de suture de son bras céder, la blessure se rouvrir et un flot de sang chaud couler sur son poing et engluer son arme à ses doigts.

Il entendit l'air siffler au-dessus de sa tête – agiter la crête transversale de son casque – et quelque chose traversa la nuit. Il se produisit un claquement et les hommes qu'il avait derrière lui s'effondrèrent, comme aplatis par un poing démesuré.

Il regarda de toutes parts sans comprendre, pendant un bon moment, le souffle coupé par l'incrédulité. Un trait aussi gros que le poignet d'un homme – une flèche ou une lance démesurée – venait de tuer trois de ses hommes en traversant leurs cuirasses comme si le bronze n'était que du papier doré.

« Des balistes ! cria Fornyx. Je n'aurais jamais cru que ces machines infernales étaient encore en état de marche ! »

Un autre projectile frôla leurs têtes, tel un rapace fondant sur ses proies. Sur ce chemin de ronde bondé de monde, ces traits faisaient mouche à chaque fois. Rictus vit deux Igraniens embrochés avec un lancier de Machran, trois hommes assujettis les uns aux autres par un long trait barbelé.

Des soldats se précipitaient hors de la tour, et ils étaient bien plus nombreux encore à gravir les escaliers des chemins de ronde, une nuée sur les armures desquels dansaient les reflets et éclairs de la lueur des torches et des lunes. L'espace était dégagé autour de Rictus dont tous les hommes battaient en retraite vers les échelles restantes. La marée des combats s'était inversée. Les traits de baliste renversaient les mercenaires comme s'ils étaient de simples quilles.

Fornyx était venu se placer près de lui pour soutenir un Druze au visage changé en masque mortuaire. Son bras bandé était noir et brillant de sang.

« Qu'attendons-nous pour leur demander s'ils veulent se rendre ? marmonna Fornyx dont la blancheur des dents ressortait au milieu de sa barbe.

– Regagnons les échelles, Fornyx... Nous avons échoué.

– Oh, non, pas ces maudites échelles ! gémit Druze.

– Où est Valerian ?

– Là-bas, près de l'autre tour, répondit sèchement Fornyx. La situation y est identique. Les servants des balistes nous massacrent. »

Rictus se redressa. Les remparts avaient été envahis par ses hommes et ceux de Druze, mais la marée était désormais au jusant. Il ne restait que des épaves, des détritiques, et des corps... si nombreux qu'ils encombraient le chemin de ronde et faisaient trébucher les survivants. Les défenseurs de ce secteur des remparts de Machran avaient presque tous péri mais d'autres venaient les remplacer, par centaines.

« Notre assaut a échoué », dit-il.

Il regarda autour de lui. Environ deux douzaines de têtes de chien résistaient encore en ayant reconstitué une phalange sous une pluie de pierres et de flèches qui rebondissaient avec bruit sur leurs casques et boucliers. Tous les autres battaient en retraite vers les échelles. Les Compagnons de la deuxième vague d'assaut n'en avaient pas entamé l'ascension que le mouvement s'était inversé.

« Nous voici devenus l'arrière-garde. Je reste ici. Fornyx, ramène les autres au bas du mur. Guide-les jusqu'aux échelles et – pour l'amour de Phobos – ne les surcharge pas ou aucun de nous ne survivra.

– Ne joue pas au héros, Ric... Par Phobos ! »

Tous s'étaient baissés pour esquiver un autre trait de baliste.

« Voilà des armes que nous devrions nous procurer, commenta sèchement Druze.

– Va, mon frère, cria Rictus. Et fais ton possible pour ne pas te retrouver sur le cul. »

Il devait se remettre à l'ouvrage mais ses forces abandonnaient son bras droit, le sang s'étirait au-dessous en filaments qui avaient la consistance de la morve. Il repoussa ses assaillants avec son lourd bouclier, donna quelques coups d'estoc rapides qui lui permirent d'économiser ses forces mais n'infligèrent que des blessures sans tuer personne. Il se reprocha avec emportement d'avoir laissé son épée personnelle au bivouac.

Les hommes restés près de lui ne se posaient pas de questions. Au cœur de l'obscurité et du chaos, il ne pouvait même pas être certain de leur identité alors qu'ils lui sauvaient la vie comme il sauvait les leurs.

Ils se battaient côte à côte, l'un pour l'autre contre la multitude d'adversaires qui les chargeaient. Ils reculaient lentement, pas à pas, avec obstination, en enjambant leurs morts et en comblant les brèches laissées par ceux qui étaient tombés. C'était un combat d'un genre familier, et ils savaient que derrière eux leurs frères faisaient la queue au sommet des échelles.

Battre en retraite à présent eût signé leur arrêt de mort. Ils se sacrifiaient pour le salut de l'armée, des têtes de chien, de leur centon.

Pour rien de tout cela, en fait. Ils résistaient afin de protéger leurs amis.

Finalement, ils ne purent plus reculer. De tous les hommes qui avaient gravi ces échelles seule une moitié avait peut-être pu les redescendre. Puis la dernière se rompit en fragments qui s'abattirent sur l'épouvantable scène de carnage visible au pied du mur.

Là-haut, sur les remparts, Rictus et deux camarades ensanglantés tenaient toujours leurs adversaires en respect. Les cadavres s'entassaient autour de leurs pieds et la grisaille annonciatrice de l'aube révélait l'immense cité qui constituait le cœur du monde des Macht, dressée sur son éminence et s'illuminant progressivement.

Il lâcha son épée rompue, le bras trop engourdi pour la sentir abandonner son poing, puis il souleva son casque cabossé et piqué pour permettre à l'air matinal de rafraîchir son visage, sa sueur.

Les défenseurs de Machran s'arrêtèrent, le souffle court. L'un d'eux, un centurion à en juger par sa crête, leva une lance brisée.

« Tu t'es honorablement battu, porte-fléau. Remets-nous ta cuirasse noire et nous te laisserons la vie sauve. »

Rictus regarda ses compagnons qui avaient également retiré leur casque et inhalaient profondément, comme des hommes tenaillés par la soif auraient bu l'eau d'une source.

« Fromir... et le petit Sycanus de Gost. Je me doutais que c'était vous.

– Je crois que nous sommes faits, chef, commenta Sycanus.

– La situation n'est pas brillante, concéda Rictus. Je vous remercie d'être restés à mes côtés, mes frères.

– J'ai considéré que c'était mon devoir », déclara Fromir, un homme corpulent aux cheveux bouclés.

« N'oublie pas de le préciser, si tu survis... Ça te rapportera une prime.

– Je me fiche de la prime, déclara Sycanus avec un sourire sans joie.

– Remets-nous ton armure ! » insista le centurion en tendant la main.

Rictus leva les yeux et vit les hommes postés au sommet de la tour qui les surplombait ramener leur bras au javelot en arrière. Même à présent qu'ils étaient à leur merci, ceux qui portaient un manteau écarlate leur inspiraient toujours de la frayeur.

« Que tu sois mort ou vif, je m'en emparerai, vieillard... C'est à toi de choisir. »

À moi ? C'est sans doute exact, pensa Rictus.

Au-delà des créneaux, les centons défaits de Corvus battaient en retraite pour regagner en désordre le campement par centaines, par milliers.

Il se dressa sur un merlon et s'y tint en équilibre. Une multitude de souvenirs se bousculèrent dans son esprit. Aise, Rian et Ona... les plus douces joies de toute son existence.

Fornyx et Jason. Ses frères.

Les Dix Mille qui chantaient le péan, avançant au pas au-devant de la mort.

Rictus regarda le centurion et sourit.

« J'ai obtenu cette armure en un lieu appelé les Kunaksa. Si tu la veux, viens me la prendre. »

Il fit un pas dans le vide et plongea des hauteurs de la grande muraille de Machran.

LES LAISSÉS-POUR-COMPTE DE LA GUERRE

« Mort ? répéta Corvus. Rictus n'a pas pu mourir ! »

Fornyx se dressait devant lui bardé de son Divin Fléau ensanglanté, son casque balafré de coups de lame sous un bras et son manteau écarlate en lambeaux plié sur l'autre. Il avait tout d'une personification de la guerre telle que pouvait l'imaginer un sculpteur.

« Il était toujours au sommet de la muraille, quand la dernière échelle s'est rompue, et nous en aurions été informés si ceux de Machran l'avaient capturé. » Il garda pendant une seconde la tête basse, avant de conclure d'une voix rauque : « Non, Rictus nous a quittés. »

Corvus s'affaissa sur la table des cartes, le regard perdu dans le néant. Il avait un bandage imbibé de sang autour de la cuisse, un autre à l'avant-bras.

« Qu'en penses-tu, Druze ? »

Druze restait là tel un spectre livide, le bras immobilisé contre son flanc. « Fornyx m'a fait descendre, faute de quoi je serais mort moi aussi. Nous étions parmi les derniers. Quand nous avons atteint les échelles, Rictus et une douzaine de ses hommes se battaient toujours pour couvrir notre retraite. Aucun d'eux ne nous a rejoints. »

Corvus se massa le front. Fornyx le foudroya du regard.

« Quand les têtes de chien ont accepté ton contrat – s'il est possible de parler de contrat –, nous étions plus de quatre cent soixante, Corvus. Aujourd'hui, nous sommes moins d'une centaine et Rictus a péri. Aurais-tu omis de tenir compte d'un impondérable ou avais-tu l'intention de nous décimer jusqu'au dernier ? Dis-le-moi, car j'avoue que cela m'intrigue. »

Corvus leva les yeux. Tous les officiers supérieurs de son armée étaient réunis autour de lui sous cette tente, la mine aussi sinistre que pour des funérailles. Il les dévisagea l'un après l'autre.

« Où est Ardashir ?

– Nous ne l'avons pas retrouvé, déclara laborieusement Druze. Mais il reste de nombreux cadavres à identifier, au pied de la muraille.

– Par Phobos », murmura Corvus.

Ses yeux s'emplirent de larmes et il se détourna pour se pencher au-dessus de la table des cartes, le bandage de son avant-bras taché par le sang qui coulait.

Le borgne Demetrius s'avança. « Il s'en est fallu de peu, Corvus, car la diversion a été efficace. Lorsqu'ils ont vu ta bannière à la grande Porte sud, nos adversaires ont envoyé là-bas tous les hommes qu'ils avaient à leur disposition. Si nous avions eu un plus grand nombre d'échelles, l'assaut mené par Rictus aurait probablement été couronné de succès.

– Probablement ! fit Corvus en laissant échapper un gémissement étouffé. Quoi que tu puisses penser de moi, Fornyx, je n'ai jamais voulu sacrifier inutilement qui que ce soit.

– Ce sont des choses qui arrivent, lorsqu'on mène une guerre, déclara Teresian. Au moins connaissons-nous un peu mieux nos adversaires, désormais.

– Les tours, intervint Druze. Et les machines qu'ils y ont installées. Les balistes nous ont littéralement fauchés, sur ces remparts.

– Parmenios, dit Corvus en s'essuyant les yeux. A-t-on un état des pertes ? »

Le petit scribe replet s'avança, avec une tablette de cire et un style. Malgré sa panse, il avait des épaules développées et des mains de bâtisseur. Il tapota son ardoise. « Ces chiffres sont provisoires... à cause de la confusion...

– Parle !

– Un peu moins d'un millier d'hommes, morts ou si grièvement blessés qu'ils ne pourront plus se battre. Ce sont les têtes de chien et les Igraniens qui ont subi le plus de pertes, même si les conscrits de Demetrius ont eux aussi payé un lourd tribut.

– Ils ont lutté avec bravoure, déclara Corvus en se ressaisissant. Je te félicite, Demetrius... tu peux être fier de ton commandement. »

Demetrius inclina imperceptiblement la tête, son œil unique brillant.

Puis Corvus approcha de Druze pour lui dire, d'une voix hachée : « Pardonne-moi, mon frère.

– Je n'ai rien à te pardonner. C'est bien la première fois que je subis une défaite sous ton commandement. C'est le fait de Phobos, qui a voulu nous inciter à faire montre d'un peu plus d'humilité.

– Je ne peux pas me permettre de perdre les services d'hommes tels que Fornyx, ou encore leur exemple, déclara Corvus d'une voix plus forte en se penchant de nouveau sur la table. Depuis que toi et Rictus avez rejoint nos rangs, je vous ai confié des missions certes difficiles, mais qui vous ont auréolés de gloire. Je croyais que lancer un assaut permettrait d'en finir rapidement – il fallait essayer – et je savais qu'il serait pour cela nécessaire d'envoyer les meilleurs aux premières lignes. J'ai commis une erreur, que vous avez payée avec vos vies. »

Il se tourna. Ses yeux étaient brillants et injectés de sang, et ses hautes pommettes semblaient plus marquées que jamais sous l'ombre de la tente.

« Un tribut très élevé, et je ne l'oublierai pas. Nous avons subi une défaite, la nuit dernière, mais nous n'avons pas été vaincus pour autant. Machran devra tôt ou tard se soumettre... Nous remporterons la victoire, même si nos adversaires se sont révélés coriaces. »

Il posa la main sur la poitrine de Fornyx et essuya un peu de sang séché sur la cuirasse noire. « Je vous ai imposé un trop grand sacrifice. Rictus avait trop de valeur pour que quiconque puisse se permettre de le perdre. » Il sourit, et des larmes réapparurent dans ses yeux. « Fornyx, j'avais pour lui de l'affection... bien plus que tu ne peux l'imaginer. »

Le visage du mercenaire resta aussi dur que le silex, et lorsqu'il répondit ce fut d'une voix rauque de corbeau.

« Je voudrais envoyer une branche verte à Machran pour réclamer son corps. Son épouse le souhaiterait autant que moi.

– Agis comme tu le juges bon.

– Réclamer une dépouille équivalait à admettre une défaite, grommela Demetrius.

– C’est simplement reconnaître ce qui est évident, répliqua Corvus. Les citoyens de Machran ont vaillamment combattu, la nuit dernière. Laissons-les se gargariser de leur triomphe. S’ils se croient invincibles, nous pourrons, par Phobos, nous en servir contre eux.

« Ils ont aujourd’hui un porte-fléau supplémentaire sur les remparts de leur cité, lança sèchement Fornyx. Voilà ce à quoi tu devrais réfléchir. »

Un fin voile de neige fondue descendait obliquement d’un ciel incolore, comme l’hiver s’installait dans les basses terres autour de Machran. À l’horizon, les montagnes étaient blanches et leurs pics montaient se perdre dans les nuages. C’était une de ces journées où un homme préfère tourner le dos au seuil de sa maison pour contempler un bon feu.

Karnos se dressait dans l’ombre de la voûte de la grande Porte sud quand une douzaine d’hommes en armure tirèrent ses grands battants doublés de bronze. Au-delà s’alignait un centon en panoplie complète, des hommes qui avaient pour la plupart le sigile de Machran sur leurs aspis, même si les cités d’Avennos et d’Arkadios étaient également représentées. Murchos d’Arkadios se tenait près de lui, emmitouflé dans un manteau en peau de chèvre pie pour se protéger du froid. Il s’essuya le nez dans la fourrure et battit des pieds, afin d’accélérer la circulation du sang.

« Je n’aime pas ça... Corvus est un fourbe.

– Il n’y a que trois hommes, Murchos – que pourraient-ils tenter contre nous, même s’ils portent l’écarlate ? Nous sommes une centaine, ici – et leur maudite armée est restée dans son bivouac, à près de deux pasangs de distance. À moins qu’ils ne sachent comment se faire pousser des ailes et voler, ils sont dans l’incapacité d’intervenir. En outre, je souhaite savoir ce que le grand Rictus veut nous dire.

– Rien de bon, assurément. N’oublie pas que c’est lui qui a transmis au Kerusia d’Hal Goshen les termes de sa reddition.

– Après leur fiasco de la nuit dernière, je doute qu’ils viennent nous imposer leurs conditions. Détends-toi, Murchos... tu es encore plus nerveux que Kassandre. »

Les portes étaient grandes ouvertes, à présent, et Karnos avança entre elles, chaudement vêtu d’un bon manteau de laine. Murchos le suivit, un homme qui avait tout d’un ours et était rendu encore plus menaçant par sa peau de chèvre. Derrière eux venait le centon de lanciers, quelque quatre-vingt-dix hommes armés en rangs serrés.

Trois mercenaires portant l’écarlate les attendaient sous l’ombre de la muraille, dont un qui tenait à bout de bras un rameau d’olivier ayant conservé quelques feuilles. Ils étaient entourés par des vingtaines de cadavres aux poses tourmentées qui gisaient sur le sol gelé, les victimes de l’attaque de diversion lancée par Corvus la nuit précédente. Ces messagers avaient tout des uniques survivants d’un désastre, ainsi dressés au milieu de ces amas de corps.

Un peu déçu de constater que Rictus n’était pas du nombre, Karnos sortit son bras valide de sous son manteau et leva la main.

« Pas plus près, l’ami... Qu’es-tu venu nous dire ? »

Le barbu brun qui tenait la branche d'olivier fit néanmoins quelques pas supplémentaires, en défonçant la pellicule de glace formée dans les ornières de la route de terre. Du sang avait également gelé en flaques dures comme des rubis, mais il prenait soin de les éviter. Il laissa son manteau retomber en arrière et Karnos étudia plus attentivement le porte-fléau émacié.

« Fornyx ? »

L'homme sourit. « Je constate que tu as une excellente mémoire visuelle, Karnos. Nous ne nous sommes, je crois, rencontrés qu'une seule fois.

– Tu es le lieutenant de Rictus, n'est-ce pas ?

– Je l'étais. » Une crispation chagrinée altéra les traits du mercenaire. « Je suis venu solliciter une faveur, de soldat à soldat. »

Les sourcils de Karnos grimpèrent sur son front. « Après les événements de la nuit dernière, je trouve l'instant pour le moins dé...

– Rictus d'Isca a péri sur vos remparts, et je réclame sa dépouille. »

Karnos ouvrit la bouche, sans toutefois rien dire. Il avait tout d'un poisson échoué sur la terre ferme. Murchos s'avança. « Qu'as-tu dit ? »

Le visage de Fornyx était une étude de muscles et d'os, ses yeux brillaient. « Tu m'as bien entendu. Je sollicite l'autorisation de le chercher parmi les morts qui gisent sur le chemin de ronde. » Sa mâchoire se déplaçait comme s'il avait voulu ravalier chaque mot prononcé. « Je ne revendique pas sa cuirasse, je souhaite simplement pouvoir incinérer son corps conformément aux usages, au nom de son épouse. »

La nouvelle se répandait déjà dans les rangs des lanciers, dont les voix s'élevaient tel un bourdonnement de surprise.

« Silence ! ordonna Murchos.

– Il peut s'agir d'une ruse », déclara Karnos.

Il avait dit cela plus par principe que pour toute autre raison, car il était un expert pour interpréter les expressions et savait que Fornyx disait la vérité.

« J'entrerai seul dans la cité, si tu acceptes. Je ne suis pas un espion... et je connais quoi qu'il en soit Machran comme ma poche. Je veux seulement rendre les derniers hommages à mon ami. »

Karnos hocha la tête. Il n'avait découvert dans les yeux de Fornyx que la colère et le chagrin qui le consumaient. Une réaction pleine d'intérêt. Il se tourna et regarda Murchos. Le gros Arkadien paraissait déchiré entre la joie et l'incrédulité. Il feignit de réfléchir avant de déclarer :

« C'est entendu. Tu peux entrer... seul. Tes compagnons attendront ici. Nous refermerons les portes et je resterai avec toi. »

Fornyx s'inclina imperceptiblement. Il adressa un signe de tête aux deux mercenaires qui l'accompagnaient et remit la branche d'olivier à un jeune homme au visage gauchi par une balafre, avant de pénétrer dans l'ombre de la grande Porte sud.

Les lanciers s'écartèrent devant eux pendant que Murchos ordonnait de clore les portes d'une voix de stentor. Les battants se déplacèrent avec un grondement et Fornyx s'arrêta pour les contempler avec émerveillement.

« C'est la première fois que je les vois fermées, déclara-t-il. Déroutier ces vieux gonds a dû vous prendre un temps fou.

– Et des quantités d'huile suffisantes pour noyer un bœuf, compléta Karnos. Mais nous n'en manquons pas. Que dirais-tu de boire un peu de vin avant d'entamer cette triste besogne ? Je devrais pouvoir en trouver une outre quelque part. »

Fornyx grimaça un semblant de sourire. « Tu es un grebin, Karnos. Mais je ne suis pas homme à refuser du vin, surtout un jour pareil.

– J'en ferai porter sur les remparts. Nous verserons une libation à ceux qui nous ont quittés. »

Les morts formaient toujours des monticules. Ils étaient des centaines à avoir péri sur le chemin de ronde du quartier de Goshen, et les opérations de ramassage venaient à peine de débuter. Après avoir délesté les ennemis de leurs armes, armures et autres objets de valeur, les défenseurs jetaient leur carcasse raide et dépouillée de tout dans la rue passant en contrebas, où ils gisaient tels des poissons éviscérés. Des esclaves municipaux, reconnaissables au sigile *machios* peint sur leur tunique, les entassaient alors sur les chariots qui les attendaient comme s'il s'agissait de cordées de bois.

Fornyx but sa coupe de vin en se tenant avec Karnos sur les remparts où il s'était battu la nuit précédente. Les dalles de pierre du sol étaient rendues glissantes par le sang gelé qui recouvrait également les merlons comme de la peinture. Ce fut d'une voix forte que Karnos ordonna l'interruption de la macabre besogne.

« Qu'allez-vous en faire ? demanda Fornyx.

– Nos morts seront incinérés sur un bûcher dressé à l'extérieur du Mithannon, conformément à nos usages... Si Corvus n'en profite pas pour nous harceler, évidemment.

– Il s'en abstiendra... Il m'a habilité à prendre cet engagement. »

Karnos inclina la tête. « Quant à vos morts, c'est à vous de vous en occuper. Nous irons les déposer au nord de la cité, sur la berge du Mithos.

– Vous les laisserez là-bas, comme de la charogne ?

– Vous êtes nos ennemis, Fornyx. Je n'ai pas l'intention de gaspiller notre bois pour vous dresser des bûchers.

– C'est de bonne guerre. Puis-je en avoir encore ? » Il présenta sa coupe.

Karnos prit l'outre et le servit. C'était du vin de garnison, aussi âpre que du vinaigre, et il brûla la gorge de Fornyx qui le but d'un trait.

« C'est une façon plus qu'honorable de mourir. Au moins n'est-il pas tombé lors d'une escarmouche de pacotille dans un trou perdu dont nul ne connaît le nom. Perdre la vie sur les remparts de Machran est plein de panache, c'est un décor prestigieux pour le dernier acte, même pour celui de Rictus.

– Il aurait pu assurer leur défense... Tu sais que je le lui ai demandé.

– Effectivement, Karnos. En fin de compte, il a été victime de sa curiosité.

– Comment ça ? »

Fornyx sourit. « Voyons, je suis certain que tu as ressenti la même chose. Ce phénomène, ce Corvus... Ose me dire que tu n'aimerais pas le rencontrer.

– C'est tentant, en effet, mais le prix de sa renommée est bien trop élevé.

– Oui, c'est exact. Encore. »

La coupe fut remplie et vidée. Les yeux de Fornyx étaient désormais injectés de sang et larmoyants à cause du mauvais vin mais son expression était toujours aussi lugubre. Karnos se contenta de tremper les lèvres dans la piquette tout en étudiant attentivement le mercenaire.

« Tes hommes sont allés avec bravoure au-devant de la mort mais il ne doit pas rester un grand nombre de têtes de chien. C'est une espèce en voie de disparition.

– Tous sont morts. Ici, avec Rictus. Pour moi, cette guerre est finie, Karnos. Je compte rentrer chez moi. L'épouse de Rictus est une femme... »

Il ne termina pas sa phrase, sourcils froncés, perdu dans la contemplation du fond de sa tasse.

« Oui ? demanda Karnos en dressant l'oreille.

– Rien. La seule chose que je désire, c'est m'éloigner de tout ceci. » Il eut un sourire tors et fugace. « On pourrait dire que je ne trouve plus ces activités amusantes. Que Machran résiste à Corvus ou tombe entre ses mains n'est plus mon affaire.

– Tu as énormément de chance de pouvoir t'en désintéresser. Cette possibilité n'est pas offerte à ceux qui vivent entre ces murs.

– C'est la guerre. Un homme ne peut avoir tout ce qu'il désire. » Fornyx fit couler le vin qui restait au fond de sa coupe sur les pierres tachées de sang des remparts. « Pour Phobos, qui a toujours le dernier mot.

– Pour Antimone, qui veille sur nous avec miséricorde », dit Karnos en l'imitant.

Fornyx jeta sa coupe. « Il faut que je m'attelle à ma sinistre besogne. »

À la fin de cette brève journée d'hiver, les cadavres qui gisaient dans des postures contre nature au pied des murailles restèrent figés au milieu des tas de bois et de ferrures des échelles brisées, abominables détritiques laissés par toutes les guerres. Les corps entassés sur les remparts étaient emportés, les chariots s'éloignaient lentement dans la nuit avec leur macabre cargaison, mais nul n'était pour l'instant allé inspecter de plus près le charnier au pied des remparts extérieurs de la cité. Tous les hommes morts en gravissant ou descendant les échelles d'assaut étaient restés à l'emplacement de leur trépas.

Rictus rouvrit les yeux.

Il était demeuré tout le jour immobile au milieu des corps qui l'entouraient, abandonnant ce monde par intermittence. Le sang avait cessé de couler de ses blessures et il ne sentait pratiquement plus la froidure. S'il savait que des éléments de son être étaient brisés, déterminer lesquels dépassaient ses compétences. Sa cuirasse noire était à tel point recouverte de sang et de bouts de chair qu'elle avait perdu sa noirceur surnaturelle et était du même rouge terne que les tuiles.

Il sourit. Il était toujours un porte-fléau.

Il y avait d'autres mouvements dans les monticules de corps, et il entendait les légers feulements des survivants dans les profondeurs de ces tertres de chair en décomposition. Étant un des derniers à choir, Rictus se trouvait près du sommet. Le matelas de morts et d'agonisants avait amorti l'impact et le Présent d'Antimone s'était chargé du reste. À chaque inspiration, il sentait les extrémités des os brisés crisser dans sa poitrine, mais respirer était toujours possible.

Il était en vie mais pas encore revenu en ce monde. Le froid l'engourdisait et la blessure rouverte de son bras l'avait presque vidé de son sang.

Une froidure préférable à la chaleur de l'été qui accélérerait la putréfaction.

Il entendait des reniflements et des jappements à la base du charnier, des animaux qui grondaient et claquaient des dents. Les vorins mettaient la nuit à profit pour venir se repaître de charogne.

Ce qui le galvanisa. Il serra les dents pour oublier sa souffrance et redoubler d'efforts afin de ramper sur les membres durs comme des bouts de bois et les faces grimaçantes qui le cernaient. Il voyait des torches briller sur les remparts, loin dans les hauteurs, et une sentinelle qui venait à intervalle régulier se pencher entre deux merlons pour parcourir la scène du regard. À un moment, quelqu'un lança une pierre sur les vorins. Chaque fois, Rictus redevenait flasque pour surveiller les gardes visibles tout là-haut sans dévoiler son véritable statut.

Il n'était pas le seul survivant encore capable de se mouvoir. En glissant vers le bas sur la pente de cadavres il voyait une main qui tentait vainement de le retenir, un regard implorant qui croisait le sien. Il les ignorait, ne songeant qu'à son salut, à faire abstraction de la souffrance et à empêcher la léthargie provoquée par le froid de l'emporter loin de ce monde.

Quelqu'un approchait. Aucune lune ne s'était levée mais, même ainsi, Rictus vit une ombre se déplacer au bas du monticule en restant ramassée sur elle-même. Il s'immobilisa totalement, mais les corps se tassèrent sous lui et il glissa sur un bouclier de bronze et la lame d'un drepana brisé qui pénétra dans sa cuisse lui arracha une plainte.

L'ombre s'arrêta puis se dirigea vers lui. Les vorins se tournèrent en grondant vers cette nouvelle menace, bien décidés à ne pas se laisser chasser de ce pays de cocagne. Il y eut un rapide bruit de fauchage, et une des bêtes glapit.

La torche réapparut sur les remparts. Sa clarté fut reflétée par les yeux jaunes des charognards qui battaient en retraite dans les ténèbres, frustrés et effrayés. Le silence revint et la lueur disparut. La sentinelle avait repris sa ronde.

L'ombre ne se trouvait plus qu'à deux pas. Rictus était paralysé par une brusque terreur, aussi aiguë que celle ressentie sur un champ de bataille. L'intrus se hissait sur les membres des morts, prenant appui sur leurs doigts et articulations comme pour gravir une échelle en os.

Rictus entendit sa respiration tout près de lui et vit son haleine se changer en nuage. Puis une main se posa sur son visage.

Il se redressa en faisant une embardée, et quelque chose déchira sa poitrine. La main le repoussa, avec douceur.

« Reste tranquille, pauvre idiot. Ne bouge pas. »

Une voix étrange, mais familière.

Un œil entra dans son champ de vision, avec un éclat guère différent de celui des vorins.

« Bel soit loué, Rictus ! Où es-tu blessé ?

– Qui est là ?

– Ardashir. » Le visage se rapprocha et Rictus put alors reconnaître le grand Kefren. Il avait un œil clos et enflé, et tout ce côté de sa tête était noir de sang.

« Ardashir... répéta Rictus en s'affaissant.

– Es-tu capable de marcher ? Quelle est la gravité de ta blessure ?

– Je n'en sais fichtre rien, Ardashir. Que t'est-il arrivé ?

– J'ai reçu une pierre sur le crâne, au tout début de l'assaut... Je n'ai même pas pu atteindre les échelles.

– Tu peux t'en féliciter. »

Rictus ferma les yeux. Le monde se déplaçait sous lui, comme s'il était trop ivre pour pouvoir se tenir debout. Il grogna quand la souffrance revint à la charge, et il prit conscience que le Kefren avait agrippé les épaulières de sa cuirasse pour le traîner sur les cadavres.

« Si tu es encore capable de te servir de tes jambes, il serait grand temps de le faire, murmura Ardashir. Un long chemin nous sépare du campement.

– J'ai la tête bourrée de laine. Non... continue. Pour l'amour des dieux, tire-moi de là. »

Il pouvait marcher, même si c'était dans un état second comme s'il ne l'avait pas fait depuis très longtemps. Finalement, ils se retrouvèrent allongés sur le sol glacial au-delà du tertre de corps. Rictus redoubla d'efforts et se releva en titubant, pendant qu'Ardashir encochait une flèche et tirait sur la meute de vorins qui rôdaient à seulement quelques aunes.

« Déniche-toi une lance, ou une autre arme qui te permettra de repousser ces sales bêtes, dit Ardashir. Elles semblent nous trouver appétissants. »

Rictus trouva un drepana ensanglanté, mais il était trop lourd pour son bras droit qui n'était plus qu'une masse de chair exsangue. Il dénicha ensuite le sauroter d'une lance brisée qu'il prit de sa main gauche avant de se dresser en oscillant.

« Je boirais volontiers quelque chose, dit-il.

– Moi aussi... mais viens, appuie-toi sur moi et agite ce machin pour faire reculer nos admirateurs affamés. Nous avons un long chemin à parcourir, avant le lever des lunes. »

Ce fut un couple disparate qui s'éloigna en claudiquant et trébuchant des murailles de Machran, le grand Kefren devant presque porter le Macht en état de choc. Les vorins les observèrent en restant à distance prudente, puis ils renoncèrent à les poursuivre pour se contenter d'un repas froid, ce qui ne leur laissait que l'embarras du choix.

LES OMBRES SUR LA PLAINE

« Regarde, dit Philemos avec émerveillement. On dirait une cité. La vois-tu, père ? »

Phaestus redressa la tête, aussi épuisé et décharné qu'un vautour agonisant. « C'est son armée. La malédiction de ce monde. »

Sertorius scruta au-delà du paysage assombri les innombrables feux de camp qui s'étendaient sur des pasangs tant au sud qu'à l'est de Machran et siffla doucement. « Phaestus, mon ami, si j'étais croyant je parlerais moi aussi de malédiction. Je n'avais encore jamais rien vu de comparable. »

Bosca cracha dans la neige fondue. « Machran n'est pas tombée, et d'après ce que je peux constater l'envahisseur n'a pas allumé un seul feu au nord de l'agglomération. On devrait pouvoir l'atteindre en suivant le fleuve, chef.

– Je partage ton point de vue. Nous longerons la berge et tenterons notre chance à la porte du Mithannon. Venez, nous y sommes presque. »

Sertorius pivota vers les trois silhouettes recroquevillées derrière eux, des épouvantails aux yeux caves et aux cheveux aussi broussailleux que des ronciers. Il se pencha pour refermer sa main souillée sur un menton, faire tourner le visage d'un côté et de l'autre.

« Bosca, tu es incorrigible. Tu ne peux donc pas tirer un coup sans en donner ?

– Elle avait besoin d'encouragements. Elle ne mettait pas assez de cœur à l'ouvrage.

– Ça risque de nuire à notre réputation, de les inciter à voir en nous des bandits de grand chemin.

– N'est-ce pas ce que vous êtes ? » demanda posément Philemos.

Ce fut toutefois en souriant que Sertorius se rapprocha de lui.

« Surveille tes paroles, mon garçon... Nous ne sommes pas encore arrivés à Machran. J'ai toléré ta présence parce que ta verve m'amuse – et je t'ai même donné la fille pour que tu nous fiches la paix – mais ne mets pas ma patience à l'épreuve. J'ai tendance à être de mauvais poil quand un travail traîne en longueur.

– Il n'a pas voulu vous insulter, croassa Phaestus.

– Quant à toi, veille à ne dire que du bien de moi une fois à Machran, à me mettre en valeur. Je n'ai pas parcouru un si long chemin pour me contenter d'une tape sur l'épaule et d'une obole en bronze. Ce qui s'applique aussi à mes compagnons. Nous avons gagné une récompense plus que conséquente, en conduisant ces chiennes jusqu'ici.

– Faites-nous entrer dans la cité et vous aurez ce que vous méritez. Je puis te le promettre, répondit Phaestus.

– Alors, c'est entendu. Debout, mes dames ! Nous entamons la dernière étape. »

Il se pencha vers Aise. « Sous peu, ta douce chatte connaîtra le repos, ma belle. Tu auras tout ton temps pour te remémorer avec nostalgie toutes les fois où nous t'avons labourée. »

Puis il se détourna et rapprocha son visage de celui de Rian. « Je regrette seulement de ne pas t'avoir également goûtée, mon petit pot de miel. Je t'aurais laissé des souvenirs impérissables. »

Il se redressa. « En route. Adurnos, prends la morveuse et fais-la taire. »

Le petit groupe repartit. Sertorius tenait la longe d'Aise qui le suivait en trébuchant, son visage autrefois si beau désormais couvert d'ecchymoses, d'œdèmes et de sang. Puis venait l'imposant Adurnos qui portait Ona sur une épaule, comme un sac de farine. Les yeux de la fillette étaient aussi ternes que des galets et, chaque fois qu'elle prenait une inspiration annonciatrice d'une quinte de toux, il plaçait sa main sur la bouche de l'enfant pour étouffer les bruits.

Il était suivi par Philemos et Rian, qui étaient pratiquement contraints de traîner Phaestus, et Bosca fermait la marche. Cet homme s'amusait parfois à faire avancer la fille aînée de Rictus d'une poussée dans le dos, et un sourire révélait alors ses dents jaunâtres.

Ils progressaient lentement dans la nuit, des voyageurs hagards arrivés au terme d'un long voyage. En approchant de Machran, ils sentirent des odeurs de brûlé. Mais ce n'était pas du bois qui se consumait. Il s'agissait d'une puanteur putride, écœurante, qui flottait lourdement dans les ténèbres.

« Un bûcher funéraire, commenta Sertorius en reniflant. Très important.

– Il y a donc eu bataille », en conclut Philemos.

Ils voyaient et entendaient le fleuve, sur leur droite. La plaine dégagée qui entourait Machran paraissait déserte, un abîme d'ombre séparait la cité de l'armée qui l'assiégeait.

« Phobos se lève », fit remarquer Phaestus avant de tomber sur un genou. Philemos l'aida à se relever. Phaestus prit appui sur les épaules de son fils et de la fille aînée de Rictus, à laquelle il murmura : « Pardonne-moi...

– Merde ! marmonna Sertorius. Nous ne sommes pas seuls... je discerne des silhouettes. À terre, tous ! »

Ils se retrouvèrent à plat ventre entre des alignements de pieds de vigne. Les ceps avaient été sectionnés et piétinés, mais ils étaient encore assez hauts pour les dissimuler. Sertorius et ses hommes tirèrent leurs couteaux.

Deux ombres se déplaçaient en titubant à moins de deux cents pas au sud, se soutenant l'une l'autre comme des amis ayant trop bu. Elles se dirigeaient avec d'évidentes difficultés vers le bivouac de l'armée de Corvus.

Sertorius libéra sa respiration. « De simples retardataires. Inutile de s'inquiéter. Debout, debout... repartons tant qu'il fait encore jour. »

Aise consacra un moment à regarder les ombres qui s'éloignaient avant qu'une brusque traction sur sa longe ne l'oblige à les suivre. Elle marchait derrière Sertorius, la tête basse, les pieds nus et ensanglantés, la peau blanche de son épaule nue brillant comme un os sous les lunes qui se levaient.

Le bûcher funéraire se consumait toujours lorsqu'ils passèrent à côté, des langues de feu se dressant encore ici et là par intermittence. Encadrées par des alignements de lanciers, de nombreuses personnes allaient et venaient entre le site de crémation et la porte du Mithannon restée ouverte. Il s'agissait de femmes qui pleuraient et se lamentaient, un chœur surnaturel dans la nuit, alors que la clarté des torches faisait de cette scène un tableau en clair-obscur, une évocation dramatique de l'affliction. Les membres du petit groupe se dirigèrent d'un pas chancelant vers la porte de la cité où ils furent arrêtés par des gardes, dont un qui avait le casque au cimier transversal des centurions.

« Noms et secteur.

– À toi de prendre la relève, Phaestus », déclara Sertorius.

Le vieillard parut puiser quelques forces tout au fond de son être et se redressa devant le militaire.

« Je suis Phaestus d'Hal Goshen, et j'apporte d'importantes nouvelles à Karnos, tribun de Machran. Tu dois me conduire immédiatement à lui, avec tous ceux qui m'accompagnent. » Constatant que le centurion n'avait pas l'intention d'obtempérer, ce fut d'une voix bien plus sonore qu'il aboya : « Sur-le-champ ! »

Puis ses forces l'abandonnèrent et il s'affaissa, avant d'être pris d'une violente quinte de toux accompagnée de crachats teintés de sang.

L'officier se tourna vers un de ses hommes. « Va me chercher Kassandre. »

À vol d'oiseau, deux pasangs séparaient la porte du Mithannon de la colline du Kerusia, puis restait une ascension d'un pasang dans un méandre d'étroites ruelles. Phaestus et Aise n'avaient plus la force de marcher sur les pavés glacés au cœur d'une foule de noctambules. Mais, lorsqu'il arriva enfin, Kassandre étudia les voyageurs l'un après l'autre. Aise était en si piteux état qu'il ouvrit de grands yeux alors que la colère transformait sa bouche en fente privée de lèvres.

« Qu'avez-vous fait subir à cette femme ?

– Elle a tenté de fuir, répondit Sertorius qui avait tout d'un chacal tapi devant un lion. Elle nous a posé des problèmes dès le début... Nous avons dû traverser la moitié des Gosthere, pour venir jusqu'ici, dans des congères aussi hautes que toi. Nous avons voyagé près de trois semaines. »

Kassandre fit un geste au centurion. « Tranche ses liens... et aux deux autres aussi. »

Il baissa les yeux sur Sertorius et un muscle se crispa dans sa mâchoire, avant qu'il ne se détourne vers Phaestus.

« Je te connais... Nous nous sommes rencontrés.

– C'est exact », déclara le vieillard qui gisait sur les pavés, soutenu par son fils. « Je dois voir Karnos.

– Es-tu capable de marcher ?

– J'y suis parvenu, jusqu'ici.

– Je vais faire venir un chariot. Centurion !

– Oui, polémarque ?

– Reste avec eux. Quand un moyen de transport arrivera, escorte-les jusqu'à la villa de Karnos, sur la colline du Kerusia. Ensuite, surveille la maison. »

Il se tourna vers Sertorius et se pencha si près de lui que le bronze de son casque fut embué par l'haleine de l'autre homme.

« Peu m'importe qui est cette femme, mais j'espère pour toi que tu as eu d'excellentes raisons de la traiter ainsi. »

Pour une cité assiégée, Machran ne manquait pas d'animation même à cette heure avancée de la nuit. Les lanciers escortant le chariot qui leur fut envoyé durent dégager un passage dans la foule, et le temps de traverser en zigzaguant un tiers de la cité, Phobos se couchait presque et Haukos était haut dans le ciel.

Haukos, la lune rouge... elle symbolisait pour les Macht l'espoir, mais de l'autre côté de l'Empire qu'habitaient les Kufr, on l'appelait *Firghe*, la lune du ressentiment.

La nouvelle les avait précédés, et quand la carriole termina finalement son ascension bruyante de la colline du Kerusia, les portes de la villa de Karnos étaient déjà ouvertes et illuminées par des torches. Le maître de maison se dressait sur le seuil, enveloppé d'un chlamys de laine qui le protégeait du froid, entouré par toute sa maisonnée. Dès qu'il constata l'état des passagers de la charrette, il claqua des mains et une demi-douzaine d'esclaves se précipitèrent. Phaestus redressa la tête mais ne put dire un mot.

Karnos se pencha vers lui et prit sa main dans la sienne. « Détends-toi, mon ami. Ta femme et tes filles sont arrivées ici voici une semaine. Je leur ai fait attribuer des appartements confortables, plus haut sur la colline. Je vais avertir Berimus. »

Phaestus ferma les yeux et des larmes coulèrent sur son visage. Karnos lui tapota l'épaule avant de se tourner vers son fils.

« Tu dois être Philemos, un beau jeune homme. Je te remercie d'avoir conduit ton père en sécurité. »

Si Philemos inclina la tête, ce fut plus par honte que pour toute autre raison. Karnos fit claquer ses lèvres puis d'adressa à Sertorius et ses camarades.

« Et vous, quel a été votre rôle dans tout cela ?

– Nous leur avons servi d'escorte, répondit Sertorius en souriant brièvement. Sans nous, Phaestus serait mort dans les congères des Gosthere.

– Est-ce exact ? »

Karnos s'était adressé à Phaestus, qui rouvrit les yeux et le confirma de la tête.

Puis Karnos s'intéressa aux captives restées dans la carriole. Rian soutint son regard avec des yeux larmoyants mais pleins de défi, en serrant Ona contre elle. Aise demeura assise, la tête reposant sur l'épaule de sa fille aînée, les paupières mi-closes, à peine consciente.

« Je tiens à te féliciter, dit-il finalement à Sertorius. Ce n'est pas la meilleure saison pour voyager. » Ce fut d'une voix un peu plus forte qu'il appela : « Pollo.

– Maître ? »

Le vieux serviteur regardait lui aussi les trois malheureuses, et sa barbe blanche en frémissait.

« Nous devons procurer à ces trois honorables visiteurs un lieu où se reposer, de l'eau pour se laver, de la nourriture et du vin... tout ce qu'ils désirent, en fait. Dis au cuisinier de préparer quelque chose.

– On pourrait pas avoir une petite esclave potelée ? » demanda Bosca en riant.

Karnos le fixa. « Centurion ?

– Oui, tribun ? »

Il n'avait pas quitté Bosca des yeux. « Je veux que quatre de tes hommes veillent constamment sur nos invités. Il serait regrettable qu'ils s'égarent dans ma demeure.

– Oui, tribun.

– Écoute, Karnos... s'emporta Sertorius.

– Ah, j'ai trouvé ! Grania, conduis ces messieurs jusqu'au silo à grain. Pardonnez-moi, mes amis, mais je manque de place. » Karnos les désigna de la tête et les lanciers encerclèrent Sertorius, Adurnos et Bosca. La jeune esclave svelte passa la première.

« Phaestus ! Tu dois le lui dire ! lança Sertorius par-dessus son épaule. Tu serais mort, sans moi ! » Les lanciers le poussèrent dans le sillage de Grania avec la jubilation propre aux hommes que ronge la colère.

Karnos regardait toujours l'épouse et les filles de Rictus.

« Par Phobos ! » murmura-t-il.

Lui et Pollo se dévisagèrent.

« Nous n'avons pas pu les en empêcher », déclara tristement Philemos.

Karnos le toisa avec mépris avant de toucher avec douceur le bras de Rian.

« Jeune fille, tu es désormais dans ma demeure et je puis te jurer que nul ne te fera le moindre mal. »

Rian baissa la tête et se mit à sangloter.

Les esclaves allèrent vaquer à leurs occupations dans un silence inhabituel. Ils avaient rarement vu leur maître ainsi. Il ne criait pas, ne maugréait pas, ne lançait pas des coupes de vin contre les murs comme cela avait été si souvent le cas à son retour de l'Amphion. Il n'était pas ivre et il ne beuglait pas des ordres avec impatience ainsi qu'il y était enclin.

Il restait assis dans son fauteuil, devant le feu de la grande salle, et il observait les flammes sans ciller comme s'il attendait de voir quelque chose y apparaître. La longue pièce était pratiquement plongée dans l'obscurité, car seules quelques lampes à mèche unique étaient allumées dans les angles. Son chlamys reposait sur le sol, à ses pieds, et nul n'avait osé approcher pour le ramasser.

Ce fut Pollo qui vint rompre le fil de ses sombres pensées.

« Dame Kassia est là, maître.

– Quoi ? Merde !

– Je la fais entrer ? »

Karnos reporta le regard sur les flammes. Il avait perdu du poids et son visage semblait avoir fondu, ce qui accentuait ses arêtes. Il n'était plus l'homme enrobé et rubicond qu'il avait été avant la bataille d'Afteni.

Pollo se racla la gorge. « Je crois que c'est son frère qui l'envoie. Elle est accompagnée par deux servantes qui apportent des paniers de linge.

– C'est bien de Kassandre, ça ! marmonna Karnos. J'allais envoyer chercher un carnifex, afin qu'il les examine, mais être touchées par un homme est certainement la dernière chose qu'elles peuvent souhaiter... » Il serra les dents, pour ne pas en dire plus. « Fais-les entrer, Pollo. »

Mais, avant que le vieil homme ne s'éloigne, Karnos prit sa main dans la sienne et y exerça une pression.

« Merci. »

L'esclave haussa imperceptiblement les sourcils. « Tu n'as pas à me remercier pour quoi que ce soit, maître.

– Je n'en aurai peut-être plus l'occasion avant la fin de tout ceci. Et en ce qui concerne Phaestus et son fils ?

– Ils dorment.

– Laisse-les se reposer, en ce cas, et fais entrer Kassia. »

Il se pencha pour alimenter le feu avec une autre bûche. Du pin, abattu dans les forêts s'étendant au nord du Mithos. La résine qu'elle contenait suinta, crépita et s'embrasa en petite bouffées qui paraissaient traduire sa colère.

« Tu médites dans l'obscurité ? s'enquit derrière lui Kassia.

– Elle me semble pour l'instant préférable à la lumière. »

Elle s'inclina et ramassa son manteau sur le sol.

« Kassandre m'a exposé la situation et a déclaré que je pourrais être utile. J'ai demandé à deux femmes de bonne volonté de m'accompagner, dont une accoucheuse. Elles sauront s'occuper de ces malheureuses. »

Karnos hocha la tête.

« Que vas-tu faire d'elles ? »

Il leva les yeux et rit. « Que voudrais-tu que j'en fasse ? On les a conduites jusqu'à moi afin de me permettre d'exercer des pressions sur un mort. Tout ce qu'elles ont enduré n'a aucun sens, aucune utilité.

– Comme la plupart des souffrances. »

Karnos serra un poing à l'intérieur de l'autre. « Dans quel monde immonde vivons-nous, Kassia ? »

Elle prit place dans le fauteuil installé en face du sien, tira les fils de son chlamys, joua avec la laine. « Il y a un millier de femmes comme elles dans la cité.

– Mais je suis responsable de ce qui leur est arrivé, Kassia... à titre personnel. »

Il se leva pour faire les cent pas, dans et hors des poches d'ombre de la pièce, tel un animal en cage.

« J'ai encouragé Phaestus à agir de la sorte. L'idée était de lui, mais je lui ai écrit pour l'approuver. Capture-les, lui ai-je dit. Amène-les-moi. Nous aurons ainsi un moyen de pression sur Rictus pour le pousser à quitter Corvus. Je me croyais malin. C'est mon sceau appliqué sur un parchemin qui leur a imposé ces horribles tourments.

– Je vois, fit Kassia en regardant ses doigts s'affairer à retirer les bourres de laine sur son giron.

– Affronter un homme sur un champ de bataille ou dans l'Empirion est une chose. Mais user de telles méthodes, c'est utiliser du poison... même s'il ce qui en résulte est positif.

– Tu aimes ta cité, Karnos. Tu as fait ce que tu jugeais nécessaire pour la protéger.

– Tu n'as pas vu ces malheureuses, ni les salopards lubriques qui me les ont amenées. Je les aurais volontiers égorgés mais je n'en avais pas le droit... Ce ne serait pas faire justice, sauf si je partageais leur sort, car je suis leur complice.

– Tu ignorais ce qui se passerait, Karnos.

– La *famille* d'un homme, Kassia.

– Savent-elles qu'il a péri ?

– Quoi ? Non... pas encore. Je présume que le leur annoncer s'impose.

– Pas ce soir, pour l'amour d'Antimone ! Elles n'ont déjà que trop souffert.

– Tu as bien eu raison de refuser de m'épouser... Je ne suis pas digne d'une femme comme toi. »

Elle se leva pour lui barrer le passage, et le prendre par le bras lorsqu'il tenta de la contourner. « Si c'était vrai, je ne serais pas ici et rien de tout cela ne te tourmenterait ainsi. Tu as commis une erreur, Karnos. Mais tu portes sur tes épaules la responsabilité d'une grande cité confrontée à une situation désespérée, et en raison de ton pouvoir tes moindres fautes attirent malheur et tourments à maintes personnes. C'est ta position qui le veut. »

Karnos la dévisagea et finit par avoir un petit rire étranglé. « Par les dieux, Kassia, tu sais être sans cœur. »

Elle le gifla avec force, en le foudroyant du regard. « Tu es le tribun de Machran et tu n'as pas de temps à accorder à tes scrupules. Ce qui est fait est fait. Il faut tourner la page. »

Il la considéra durement et, pendant un moment, ils se défièrent dans un silence qui paraissait crépiter. Elle leva de nouveau la main, cette fois pour caresser la marque laissée sur sa joue.

« Kassandre a raison... Nous devrions nous marier et en finir avec tout ça. Nous pourrions alors nous réconcilier comme le font les vrais couples. »

Le feu qui se consumait dans les yeux de Kassia s'éteignit. Il referma ses mains sur ses bras pour l'embrasser, avec assez de violence pour que ses lèvres virent au violet.

« Je suis un marchand d'esclaves ventripotent dans lequel sommeille un individu trop sensible. Je ne suis rien d'autre, tout au fond de mon être. Les injustices ne me laissent pas de marbre. Je ne

peux pas en faire abstraction pour jouer au grand homme.

– Machran a de la chance de t’avoir à sa tête.

– J’aimerais pouvoir le croire. » Il l’embrassa encore, avec plus de douceur, avant de se tourner vers le feu pour regarder la fumée s’élever. Aspirée au-delà des ardoises de la toiture, le clair de lune rougeâtre la teintait de rose sitôt sortie de la maison.

« Acceptes-tu d’aller voir Aise pour lui annoncer la mort de son époux, demain matin ? Je n’en serai pas capable, Kassia. J’ai beau être le tribun de Machran, je ne pourrai pas me présenter à elle pour lui faire part d’une aussi triste nouvelle. »

Elle accepta de la tête. « Je m’en charge.

– Et, Kassia, n’oublie pas de lui rappeler qu’elle est en sécurité, ici. Qu’elle est libre d’aller et venir à sa guise.

– Tu veux la garder sous ton toit en sachant que tu as participé à son malheur ?

– Je le mérite. Je dois expier. »

Kassia vint se tenir devant lui et entrecroisa ses doigts avec les siens.

« Karnos, un millier d’hommes viennent d’être incinérés et tous assimilent cela à une victoire. Ces jours sont placés sous le signe du sang. Avant que ce qui a débuté ne s’achève, les mains de tous auront été souillées.

– Il m’arrive de me demander si ça en vaut la peine. Nous battre ainsi... et pour quoi ? Pour que nous puissions nous targuer d’être des hommes libres ? Quel sens avait le mot liberté, pour mon père ? Son statut était bien moins enviable que celui de Pollo. Ce n’est qu’un concept, Kassia.

– Mais mourir pour le défendre est justifié. Souviens-toi de ce qu’a dit Gestrakos. *Un homme que rien ne peut enthousiasmer a déjà cessé d’exister.* »

Karnos grimaça. « Je pourrais pour ma part te citer un adage se rapportant à la fin et aux moyens. Viens, que je te montre quelque chose. »

Il la guida vers l’extrémité de la longue salle et une grande armoire en bois noir, à peine révélée par la clarté de la lampe à l’huile de l’angle. Karnos effleura le bas du meuble et il y eut un cliquetis. Une porte s’ouvrit, plus grande qu’eux.

« J’ai demandé à Framnos de me fabriquer ceci, quand il est venu installer mes lits de table. Tu sais désormais comment actionner le mécanisme, au même titre que lui et moi. » Il ouvrit le meuble qui renfermait en son sein des ténèbres absolues.

« Tends la main et touche. »

Kassia avança le bras en hésitant, avant d’avoir un mouvement de recul. « Je ne vois rien... c’est quoi ? »

Karnos alla chercher la lampe et la leva. Ce meuble abritait une cuirasse noire qui semblait absorber la lumière de la flamme comme un trou ouvert dans la trame du monde, puis ils virent quelques reflets ici et là, comme à retardement.

« Un Divin Fléau, murmura-t-il.

– Karnos... J’ignorais... Comment te l’es-tu procuré ?

– Je l’ai volé », avoua-t-il avec un sourire contrit.

Elle en resta bouche bée. « Tu n’as pas pu le subtiliser, Karnos... ces objets...

– Il appartenait à Katullos. J’étais à ses côtés, lors de sa mort. Il m’a chargé de le remettre à son fils, mais c’est un enfant de moins de douze ans. C’est pourquoi je me le suis approprié. Moi, le tribun de Machran.

– C’est mal. Sa famille...

– Disons que ce sont les aléas de la guerre. » Karnos tendit les doigts pour caresser les contours noirs du plastron. « Je le porterai sur les remparts quand viendra l’instant décisif, que ce soit pour le meilleur ou pour le pire. Il sera plus utile sur mon dos que dans la chambre forte des Alcmoi. »

Ils restèrent à le contempler jusqu’au moment où Kassia frissonna. « Je ne les aime pas... ils ne semblent pas appartenir à notre monde.

– Tu peux avoir raison, mais ils font partie de ce que nous sommes. Il est impossible de les percer, les endommager ou les détruire. Ils existent, tout simplement. Et tant qu’ils sont intacts, nous le sommes aussi. »

Il referma la porte de l’armoire. « Tu vois désormais en moi un voleur, je suppose. »

Elle le considéra attentivement et étudia ses traits, la marque que sa main avait laissée sur son visage. Elle sentait des larmes envahir ses yeux.

« Qu’y a-t-il, Kassia... As-tu honte de moi ?

– Non, je n’ai pas honte... J’ai peur.

– Peur de quoi ?

– Je te connais, Karnos. Tu es un grand nombre de choses mais pas un voleur. C’est pour quitter plus dignement ce monde que tu as subtilisé cette armure. »

Au matin, la lumière du jour pénétra dans la chambre, un vif soleil hivernal qui se levait derrière les Gosthere. Elle resta allongée et le regarda illuminer les traits de ciel bleu visibles au-dessus d’elle, entrer entre les lattes des stores des hautes fenêtres. Avec le jour arrivèrent les odeurs d’un feu de bois et du pain mis à cuire, accompagnées par le brouhaha étrange du réveil de la cité.

Ses filles étaient dans le même lit, près d’elle ; Ona recroquevillée entre ses bras, Rian collée contre son dos. Pendant un moment, Aise resta ainsi pour les écouter respirer, redevenir elle-même. Elle réussissait à chasser de son esprit la souffrance infligée par ses pieds couverts d’ampoules, son visage palpitant, la douleur sourde dans ses entrailles. Il ne subsistait aucune partie de son être encore intacte.

Mais ce fut fugace, comme si rien ne s’était passé. Elle restait allongée dans le lit propre et douillet en respirant très vite, le cœur emballé, ayant cessé de voir la lumière du soleil sur le mur. Elle avait de nouveau la bouche pleine de terre, le visage écrasé sur le sol, et ils l’immobilisaient pour la pénétrer dans l’obscurité, emplir son corps de leurs fluides corporels immondes, de la chaleur de leur semence qui se répandait jusqu’au tréfonds de son être.

Elle inspira à pleins poumons, en écoutant les battements de cœur de ses filles endormies pour

regagner en cillant l'instant présent. Tout cela appartenait au passé. C'était terminé.

Or ses bourreaux se trouvaient dans la même maison qu'elle, à seulement quelques mètres de là.

Elle s'assit dans le lit. Rian et Ona changèrent de position, sans se réveiller. Aise se dégagea et remonta la couverture sur leurs épaules, écarta des mèches de cheveux de devant leur visage.

J'ai passé un accord avec les dieux, et ils ont accepté ses termes. J'ai subi ce qu'il y avait de pire, et ils m'ont accordé la faveur que j'avais sollicitée. Je dois leur en être infiniment reconnaissante.

Elle embrassa tour à tour chacune de ses filles qui dormaient toujours.

Il y avait sur l'autre lit un monticule de manteaux et d'effets divers. Elle opta pour un lourd peplos, un vêtement féminin hivernal qu'elle jeta sur ses épaules. Les dalles de pierre du sol étaient froides, mais leur contact avait un effet apaisant sur ses pieds lacérés. Elle sortit de la chambre en boitillant et referma la porte sans un bruit.

Elle se retrouvait dans une petite cour intérieure qui avait un bassin en son centre, les colonnes d'une promenade sur son pourtour et des plantes en pots de toutes parts. En *pots*. Elle caressa un genévrier à l'odeur âcre, huma la lavande, du laurier et de la menthe... en plein déclin à cause de la saison mais capables de soulager son esprit par leurs effluves et les souvenirs qui s'y rattachaient.

Il était merveilleux d'être libérée de la peur, ne fût-ce que pour cet instant, de pouvoir se dresser pour laisser le soleil de l'hiver se répandre sur son visage, d'écraser de la lavande entre ses doigts.

L'odeur du coffre à vêtements d'Andunnon.

Une esclave qui entra dans la cour avec un panier la vit, parut surprise, la salua d'une inclination de la tête et détala. Aise s'affaissa contre une colonne, ne sachant trop ce que cela pouvait annoncer. Peu après une femme élégamment vêtue apparaissait à l'emplacement qu'avait occupé la servante. Une brune au très beau visage et aux cheveux réunis en nattes derrière la tête. Encore jeune – peut-être n'avait-elle pas la trentaine –, elle possédait un regard plein de franchise et ce fut d'un pas décidé qu'elle approcha.

« Je suis Kassia. Mes servantes ont pris soin de toi, hier soir. As-tu bien dormi ? Comment se portent tes enfants ? »

Aise croisa les bras sous son manteau. « Nous allons bien, merci.

– Peut-être souhaites-tu manger quelque chose. Le cuisinier de Karnos a fait cuire du pain, ce matin, et nous avons du miel et de l'eau claire. »

Aise s'était figée, comme si elle avait pris racine en cet endroit. Finalement, elle réussit à dire : « Excuse-moi, je ne...

– Tout va bien, affirma Kassia en lui prenant le bras. Tu es en sécurité, désormais. Tu as amené tes enfants jusqu'ici et vous êtes toutes en vie. Le reste n'est qu'une question de temps, et de la miséricorde d'Antimone.

– Je dois aller retrouver mes filles. Elles dorment...

– Laisse-les se reposer. Je t'en prie, viens avec moi, Aise. La table a été mise à côté d'un bon

feu. »

Eunion, mordant dans un oignon pour son petit déjeuner, le dernier de son existence.

« Non, je ne peux pas.

– Écoute, fit Kassia en détournant pour la première fois le regard. J’ai des nouvelles dont tu dois prendre connaissance, et il serait préférable que je te les transmette pendant que tes filles dorment encore. »

Le visage d’Aise perdit toute expression. « Parle, en ce cas.

– Non, je t’en prie, pas ici... Viens avec moi près d’un bon feu. Nous pourrions boire un peu de vin.

– Je ne bois pas de vin.

– Moi si, rétorqua Kassia avec une nervosité désormais évidente. Viens... »

Aise finit par se laisser tirer par le bras. Elles quittèrent la cour et entrèrent dans une pièce aux murs peints de la couleur de la terre cuite. Il y avait dans un angle un petit four dont le foyer en forme de ruche grouillait de flammes, du bois d’olivier d’après l’odeur, et un balcon. Aise s’y avança, émerveillée. Elle avait une solide balustrade en bois à hauteur de sa cuisse et, au-delà, une vue de Machran si majestueuse qu’elle en avait le souffle coupé.

Kassia vint la rejoindre, après avoir pris une coupe de vin sur la table qui trônait comme une île au centre des lieux.

« La vue est impressionnante, n’est-ce pas ? Nous sommes dans les hauteurs de la colline du Kerusia et tu as l’ouest sous tes yeux. Il y a là l’Empirion, et au-delà le mont Rond. Tu as toute Machran à tes pieds. C’est un paysage dont je ne me lasse pas.

– Je n’ai jamais rien vu de tel. J’ai l’impression de contempler le monde à travers les yeux d’un oiseau.

– La colline du Kerusia est effectivement très élevée. À son sommet se trouve la citadelle de Machran, une vieille forteresse dans laquelle le Kerusia se réunit. On y fait des travaux, au cas où...

– Au cas où Corvus et mon mari ouvriraient une brèche dans vos remparts, compléta Aise en se tournant. Ma dame, tu me sembles très bonne. De ce Karnos, je ne sais rien, si ce n’est qu’il a une réputation d’homme à femmes et d’orateur éloquent. Dis-moi, que compte-t-il faire tant de moi que de mes filles ? »

Aise fixait Kassia sans ciller, et le blanc d’un de ses yeux caves était à moitié injecté de sang au centre d’une cavité purpurine.

« Quoi que tu aies pu entendre dire à son sujet, sache que Karnos est un homme bon, répondit Kassia. Il est ulcéré par ce que ces misérables t’ont infligé. Il m’a chargée de t’informer que vous êtes les bienvenues sous son toit, toi et tes enfants, et que vous pourrez y rester aussi longtemps que vous le souhaiterez.

– Il se comporte comme un individu qui a mauvaise conscience. Je sais que nous ne sommes pas ici par un pur effet du hasard. Il veut m’utiliser contre mon époux. »

Kassia posa son vin sur le plateau de la table, avec soin.

« Aise. » Elle s’avança doucement pour prendre les mains de la femme plus âgée dans les siennes et regarder son beau visage brisé.

« Rictus est mort hier, lors d’un assaut lancé contre les remparts. »

Aise resta totalement immobile pendant peut-être trois battements de cœur, avant de libérer brusquement ses mains et de reculer.

« Tu mens !

– Je suis désolée.

– Je ne te crois pas.

– Je ne mentirais pas sur un pareil sujet. Hier matin le bras droit de ton mari, un certain Fornyx, s’est présenté aux portes de la cité sous la protection d’une branche verte et a demandé à récupérer son corps.

– Fornyx ? »

Aise recula plus encore, une main levée devant sa bouche.

Kassia la suivit, en écartant les bras. « Tu peux me croire quand je t’affirme que Karnos n’a aucunement l’intention de se servir de toi. À présent que Rictus n’est plus...

– La mort de mon époux me prive de toute valeur », compléta Aise avant de répéter le nom de son mari, d’une voix si faible qu’elle était à peine audible.

Des larmes brillaient dans ses yeux meurtris et injectés de sang. Elle prit une inspiration, un mélange de sanglot et de grondement.

Le savoir quelque part en ce monde, tel un pilier de son existence que sa cuirasse noire rendait invincible, l’avait soutenue pendant toutes ses épreuves. C’était cela qui lui avait permis de faire un pas après l’autre quand elle aurait tant voulu renoncer, se tourner vers un mur et se couper des souvenirs qui empoisonnaient son cœur. Elle se disait que Rictus la retrouverait. Il redresserait la situation, même s’il lui fallait pour cela démolir Machran une pierre après l’autre.

Une croyance enfantine, mais son dernier espoir.

À présent disparu.

« Aise... fit Kassia dont l’expression traduisait une incommensurable pitié.

– *N’approche pas de moi !* »

Ce qu’elle lut dans ses yeux arrêta net Kassia.

Aise gagna le balcon et y resta avec les mains sur le bois rassurant de la balustrade. Toute Machran s’étendait sous elle, un tumulte de sons et d’activités qui emplissait le monde. Cris des hommes, aboiements des chiens, braiements des mules, fracas des charrettes et bavardages sans fin ni pauses. Des dizaines de milliers de personnes qui parlaient.

Elle couvrit ses oreilles avec ses paumes, le visage strié de larmes, en pensant à Andunnon, au monde paisible des hauteurs, à elle préparant le pain ce dernier matin avant que tout ne soit détruit. Elle ne retrouverait jamais la paix intérieure, désormais. Elle le savait.

Même dans les heures les plus silencieuses de la nuit, elle les entendrait alors qu’ils la violaient, et elle reverrait leurs visages. Rictus les aurait tués, il aurait rendu justice.

Mais Rictus n'était plus de ce monde. Son univers avait été détruit.

« Aise, murmura Kassia. Avec le temps... »

Elle avait signé un pacte avec les dieux et accompli sa part du marché. Faites que je sois la seule à souffrir, leur avait-elle demandé. Et sa prière avait été exaucée. Ses filles étaient saines et sauvées.

« Tu as dit que tu veillerais sur mes enfants.

– Oui, bien sûr. »

Elle en avait assez. Elle avait tout au long de sa vie agi en fonction des autres. Le moment était venu d'effectuer une dernière chose, dans son intérêt personnel.

« Aise ! » hurla Kassia en se précipitant.

Mais il était trop tard. La femme de Rictus s'était penchée au-delà de la rambarde et laissée choir. En un éclair, un tourbillon d'images traversa son esprit, des feuilles aux couleurs d'une forêt de souvenirs, puis il y eut un éclat d'une blancheur écrasante et elle connut enfin la paix de l'âme.

LA MORT ET LES DIEUX

L'armée de Corvus s'éveilla aussi lentement qu'un animal indolent. Alors que les premières neiges tombaient et s'interrompaient avec les hésitations qui caractérisent l'hiver dans les plaines, les morai de l'envahisseur reprenaient leurs activités.

Le convoi de ravitaillement arriva enfin et des sapeurs furent chargés de remettre en état les tronçons endommagés de la voie impériale, des milliers d'habitants de l'arrière-pays furent réquisitionnés pour abattre des arbres et tailler des pierres. Le campement principal installé en travers de la route acquit un aspect quasi permanent comme les tentes marron finissaient par former des alignements réguliers, entre des passages délimités par des cordes, et l'armée se répandit vers le nord et le sud tel un poulpe aux tentacules constitués de lances barbelées.

Teresian guida deux morai vers l'occident, en longeant la muraille de Machran pour bivouaquer en face de la grande Porte ouest. Demetrius et trois mille de ses hommes se positionnèrent au sud, en coupant la route d'Avennos. Druze mena deux morai de lanciers et d'Igraniens vers le nord, pour entamer la construction d'une palissade à l'extérieur du Mithannon, sur la berge du Mithos. Une des premières tâches consista à récupérer les victimes du dernier assaut en décomposition pour les entasser sur un grand bûcher et les incinérer, non loin des cendres des défenseurs de la cité.

Corvus resta face à la grande Porte est avec le gros des troupes, la cavalerie et le convoi de ravitaillement.

Des palissades de troncs appointés, pointillées de tours de guet, se prolongeaient autour des remparts. Du bois fut empilé à des emplacements stratégiques, afin qu'il soit possible d'enflammer ces fanaux sans attendre si les défenseurs décidaient de tenter une sortie pour réduire la prise qui se resserrait autour de l'agglomération.

Machran était cernée, chaque route barrée, toutes les issues surveillées par des hommes en armes. Ils avaient totalement coupé la cité du monde extérieur.

« Qu'y a-t-il, ce matin ? Encore de ce maudit bouillon d'orge ? Éloigne ça de moi ! aboya Rictus.

– Au moins est-ce chaud, déclara Fornyx en soufflant sur le bol brûlant. La plupart des hommes n'ont droit qu'à du pain rassis et des bouts de viande de chèvre si faisandée qu'elle bêle quand ils la mettent dans leur bouche.

– J'y goûterais volontiers.

– Severan a proscrit de ton régime tout ce qui risque d'être corrompu, à cause de ta faiblesse. Maintenant, sois un gentil garçon et bois ce putain de bouillon. »

Rictus s'assit dans le lit et prit le bol que lui tendait Fornyx en grognant de souffrance.

« Comment veux-tu qu'un homme puisse recouvrer des forces sans le moindre bout de viande à se mettre sous la dent et pas une seule gorgée de vin ?

– J'avoue que je l'ignore. »

Fornyx se pencha en arrière dans le fauteuil de sangles de cuir et ferma les yeux quelques secondes. Le brasero placé à proximité diffusait un semblant de chaleur et consumait tout l'air présent sous la tente.

« Va soulever le rabat, tu veux ? J'étouffe, là-dedans. L'évent ne laisse pas entrer de quoi renouveler l'air. »

Fornyx rouvrit les yeux. « Tu tiens à prendre froid, par-dessus le marché ? La semaine dernière tu gisais sur le dos et crachais tes poumons, ou plus exactement une substance gluante verdâtre, et tu t'adressais à des gens qui brillaient par leur absence. Toute rechute te sera fatale, d'après Severan. Tu n'es plus le jeune étalon que tu as été, un guerrier fait de cuir brut et de pisse de cheval. Aucun de nous ne l'est encore, d'ailleurs.

– Alors, fais-moi penser à autre chose, Fornyx. Quelles sont les nouvelles ? »

Son ami le dévisagea attentivement. Le carnifex avait rétabli ses fonctions vitales, recousu tendons et muscles, remis en place tous les os. Son crâne paraissait bien trop gros pour son corps, en dépit de ses larges épaules, et il avait perdu les couleurs qu'il devait au vent, au soleil et à la neige. La pâleur de son visage était celle d'un invalide, et il avait sous les yeux des cernes bleutés d'apparition récente.

Il semblait très âgé. Pour la première fois, Fornyx voyait en lui un vieillard. Le jeune homme qui s'était joint aux Dix Mille tant d'années plus tôt avait disparu.

« Je n'ai pas grand-chose à dire. Il n'y a pas eu d'affrontements de phalanges dignes de ce nom, en tout cas. C'est avec des bêches et des haches que nous nous battons, ces derniers temps. Les hommes consacrent tous leurs moments de libre à parcourir ces terres gelées à la recherche d'un navet ou d'un oignon oublié par miracle. Il ne reste plus un seul olivier ou un seul pied de vigne à vingt pasangs à la ronde, et même l'herbe semble s'être flétrie. Ardashir a dû cantonner une partie de la cavalerie dix pasangs plus à l'est. Ces grands chevaux kufir n'ont pratiquement plus que la peau sur les os. Quand le dernier crèvera, le manger n'en vaudra même plus la peine. »

Rictus fut pris d'une quinte de toux au-dessus de son bouillon branlant et tressaillit, une main plaquée sur ses côtes. « Et les hommes... nos hommes ?

– Corvus les a regroupés pour constituer une sorte de garde personnelle, déclara Fornyx en grimaçant. À présent qu'il a radicalement réduit notre nombre, voilà qu'il fait de nous des sortes de mascottes. Nous avons un centon qui porte toujours l'écarlate et ces hommes ne manquent pas de détermination. Kesero ne rêve plus qu'à la mise à sac de Machran. Valerian est pour sa part plutôt taciturne. Je doute que ce genre de campagne soit à son goût.

– À qui de telles activités pourraient-elles plaire ? Que se passe-t-il, dans la cité ? Avons-nous des informations ?

– Machran a beaucoup changé, Rictus, tout un monde nous sépare. Il n'y a plus ni entrées ni sorties, les lieux sont hermétiques. Si nous souffrons de la faim quand des convois de ravitaillement arrivent de l'est et que des fourrageurs effectuent des raids de jour comme de nuit,

on peut se demander ce qu'ils mangent au-delà des remparts, avec plus de cent mille bouches à nourrir.

– S'ils n'avaient que cette merde à se mettre sous la dent, ils nous ouvriraient immédiatement leurs portes », grommela Rictus en repoussant son bol.

Il se rallongea dans le lit – fabriqué spécialement à son intention sur l'ordre de Corvus – pour regarder son vieil ami.

« Druze m'a confié que tu as voulu renoncer au métier des armes quand tu m'as cru mort. »

Un haussement d'épaules. « Se battre ne semblait plus se justifier.

– C'est toi qui rêvais d'apposer ta marque sur l'histoire, Fornyx. C'est ce que nous faisons... nous l'écrivons, en cet instant même. Quand je me trouvais dans l'Empire, j'ai à certains moments failli baisser les bras. Assez souvent, en fait.

– Je t'ai dit un jour que je comparais cela à un rêve noir de Phobos. J'avais raison.

– Tiens donc ?

– Au moins savais-tu où tu devais aller, quand tu te trouvais dans l'Empire. Ici, je regarde autour de moi et m'interroge sur le sens de tout ceci. Sommes-nous venus faire de Corvus un roi ?

– Je le pense.

– Et cela te satisfait... Que ce jeune métis gouverne tous les Macht tel un tyran kufir ?

– Il n'est pas aussi noir que tu le dépeins.

– Oh, j'oubliais ! Lui et toi, vous êtes devenus très proches. Ça saute aux yeux, Rictus... Il a été fou de joie quand Ardashir t'a ramené d'entre les morts.

– C'est le fils de Jason, et je suis responsable de la mort de son père.

– Ce n'est pas une dette qu'il pourra faire valoir toute son existence... Il n'a même pas connu son géniteur.

– Mais moi si. C'était quelqu'un de bien meilleur que nous, et sa mère était une femme admirable.

– Une Kufir.

– Une Kufir, c'est exact. Qu'est-ce que ça change ?

– La plupart des lourdauds qui composent cette armée ignorent que leur général bien-aimé a du sang kufir dans les veines... Comment réagiront-ils ? Que feront-ils s'ils l'apprennent ?

– Rien, Fornyx, car il a la chance de son côté. Le connaissant, cela ne fera qu'ajouter à son mystère. »

Fornyx baissa la tête. « D'accord, d'accord, en m'écoutant je me fais penser à une recrue récalcitrante qui regrette le sein de sa mère. La guerre à une telle échelle, c'est nouveau pour moi. Il y a trop de visages qui ont disparu dans notre centos, Rictus. Des hommes avec lesquels nous avons marché pendant des années, toi et moi. Ils sont tombés en masse sur ces murailles, ainsi qu'à Afteni.

– Et il y en aura d'autres, Fornyx. Les visages changent à longueur de temps. Ne t'a-t-il pas chargé de recruter de quoi reconstituer nos rangs ?

– Si, et il a même autorisé n’importe quel lancier de l’armée à postuler pour nous rejoindre. Tous les matins, Valerian et Kesero les font aligner devant leurs tentes, ces jeunots inexpérimentés qui rêvent d’endosser le manteau écarlate et de se faire traiter de têtes de chien. Fut un temps, quand on trouvait des mercenaires dans toutes les cités, notre tenue était une marque d’infamie. À présent, depuis le retour des Dix Mille, et avec cette campagne militaire, notre statut a changé.

– C’est devenu un honneur.

– Oui... Qui aurait pu s’en douter ?

– Nous prendrons les meilleurs et reformerons nos rangs, Fornyx », affirma Rictus en tapotant la main de son ami.

Ce dernier sourit. Il avait retrouvé un peu de son ancienne personnalité.

« Nous les entraînerons au point de leur faire rendre tripes et boyaux. »

Au-delà de la route de Goshen, à l’intérieur des palissades dressées à l’est de Machran, avaient été aménagés un dépôt de bois ainsi qu’une fonderie. Parmenios, le scribe de Corvus, y régnait en maître absolu et il avait réquisitionné tous les charpentiers et forgerons vivant entre Machran et Afteni.

Chaque jour, des chariots pénétraient dans cette enceinte pour apporter des troncs, des bouts de fer et du charbon, et il était possible de voir des gerbes d’étincelles et d’entendre des coups de marteau s’élever des forges de jour comme de nuit. De grandes constructions commençaient à se dresser au centre du chantier, un peu plus hautes chaque jour, et des ordres d’une nature différente furent alors donnés. Les fourrageurs devaient désormais ramener des troupeaux de bétail, des bêtes tuées pour leur viande et écorchées pour leur peau.

Peu après, une puanteur de tannerie s’ajouta à la fumée des forges rugissantes et Corvus posta des sentinelles – pour la plupart des Kufr appartenant au corps des Compagnons – autour du site où Parmenios poursuivait ses étranges activités. Ils chassaient tous les curieux venus se promener sur la colline dans l’espoir de découvrir de quoi il retournait. Les spéculations allaient bon train, alors que les derniers jours de l’année s’écoulaient et que les ombres de la nuit hivernale obscurcissaient la terre.

À environ deux cents pasangs au sud-est, la cité d’Avensis se dressait sur son escarpement pour dominer la vaste plaine séparant Nemasis de Pontis. Un grand comptoir commercial, un point de passage pour les caravanes qui y convergeaient avant d’emprunter la voie impériale, et également le membre le plus riche de la Ligue avenienne après Machran.

Les hommes d’Avensis s’étaient battus à Afteni et avaient péri par centaines. Son Kerusia échaudé avait donc décidé d’attendre de voir quelle tournure prenaient les événements, sur les conseils du polémarque Ulfos qui s’était trouvé à Afteni et avait assisté aux prouesses des troupes de Corvus.

Ils s’étaient réunis dans la citadelle, un espace dégagé et ceint de colonnades qui surplombait la plaine fertile en contrebas. Ulfos se dressait sur les dalles de marbre gris moucheté et soufflait sur ses mains.

L'hiver était arrivé et, même s'il n'y avait pas encore de neige si loin au sud, sa morsure était vive. Le cercle du Kergusia était le lieu idéal où se réunir en été, quand ils avaient un ciel d'un bleu céruléen au-dessus de leurs têtes, mais il était aujourd'hui aussi morne que l'humeur des individus assis sur les gradins semi-circulaires.

Parnon, le tribun d'Avensis, se leva en prenant une pose classique, l'himation rabattu sur l'avant-bras. De l'autre main, il désigna Ulfos.

« Général... Vous dites disposer d'informations. Ne serait-il pas préférable de nous les communiquer le plus rapidement possible ? »

Derrière lui, un des doyens du Kergusia éternua et les autres firent des commentaires, des marmonnements interrompus par un regard du majestueux Parnon dont la barbe blanche était hérissée comme les poils d'une brosse.

Ulfos porta les yeux autour de lui et fit un geste en direction du vestibule situé au-delà. À ce signal, un personnage décharné et dépenaillé pénétra en clopinant dans le cercle du Kergusia, un jeune homme couvert de crasse aux cheveux abondants en bataille, au manteau en lambeaux et aux pieds nus ensanglantés.

« Je crains que ce ne soit pas de bon augure, murmura un vieillard à son voisin.

– Parle, mon garçon, dit Ulfos. Donne ce que tu apportes au tribun et répète-lui tout ce que tu m'as dit. »

L'estafette parcourut le Kergusia du regard puis glissa la main sous son manteau et en sortit un rouleau de parchemin déchiré et couvert de taches de pluie qu'elle tendit à Parnon.

« C'est un message de Karnos de Machran en personne, et il porte son sceau... qui n'a pas été brisé, je m'en suis assuré. »

Parnon toisa le parchemin comme si c'était un étron que ce garçon venait de placer dans sa main. Il parcourut des yeux le Kergusia puis rompit le sceau et déroula la feuille. Ses lèvres se murent, son expression se durcit.

Il considéra le jeune homme. « Comment es-tu arrivé jusqu'ici ?

– En courant, tribun.

– En courant ? Comment... sur une pareille distance ? »

L'estafette plaça une main ouverte sur sa poitrine, comme pour s'assurer que son cœur n'avait pas cessé de battre. « Sur la totalité du parcours. Karnos m'avait fait promettre de ne m'arrêter sous aucun prétexte, de n'adresser la parole à personne.

– A-t-il envoyé un autre message ?

– Il m'a chargé de vous dire qu'il n'y en aurait pas d'autre.

– Comment t'appelles-tu ? demanda Parnon en hochant la tête.

– Fidias, tribun. »

Parnon se rapprocha de lui et posa la main sur son épaule. « Tu as réalisé un exploit admirable, Fidias. Je t'en remercie. » Il se tourna vers Ulfos, occupé à ronger l'ongle du pouce du bras autour duquel était entortillé son manteau.

« Veille à ce que tous les besoins de ce jeune homme soient satisfaits. Il a beaucoup de mérite. Va, Fidias... tout indique que prendre un bon bain et manger un repas chaud ne seront pas superflus.

– Mille mercis, tribun ! » fit l'estafette dont le visage s'était illuminé.

Sur un geste d'Ulfos il ressortit rapidement, en claudiquant toujours de façon singulière, d'un pas à la fois alerte et certainement douloureux.

Parnon jeta le rouleau de parchemin sur le sol de marbre du cercle.

« Machran est assiégée. L'échec du premier assaut n'a pas entamé la détermination de Corvus. Il a fait enclore les murailles et les bâtiments d'une palissade destinée à couper totalement la cité du reste du monde. Karnos nous informe que Machran devrait pouvoir tenir environ un mois avant que la famine ne s'y installe. Il demande aux forces de la Ligue de se reconstituer et de leur porter secours le plus vite possible. »

Il se pencha pour ramasser le parchemin, l'expression sinistre.

« Ça y est, fit un membre du Kergusia à la respiration bruyante. Machran va donc tomber.

– Si nous n'intervenons pas, précisa Parnon.

– Nous leur avons déjà accordé notre aide et nous avons vu nos hommes se consumer sur le bûcher funéraire dressé devant Afteni, rétorqua quelqu'un. Nous avons fait plus que notre part. Auriez-vous oublié que Machran a refusé de nous prêter assistance quand ceux de Pontis nous ont attaqués, il y a quinze ans ? »

Parnon leva la main. « Évitions de ressasser le passé. Nous avons suffisamment de sujets de préoccupation qui sont d'actualité.

– J'aurais cru que Machran disposait de stocks de nourriture plus importants.

– C'était le cas. » Ulfos venait de prendre la parole, et il mordillait à présent l'ongle de son pouce avec la hargne d'un fox-terrier s'en prenant à un rat. « Mais il y a eu tant de fuyards qui se sont réfugiés dans cette ville en venant d'Arkadios et d'autres cités de l'intérieur des terres qu'on ne peut les compter. Ils ont trop de bouches à nourrir. »

Parnon fit claquer le rouleau de parchemin mal en point contre sa lèvre supérieure. « De combien de lanciers disposons-nous encore, Ulfos ?

– Peut-être trois mille, si nous n'en gardons aucun en réserve.

– T'estimes-tu capable de convaincre les polémarches de Pontis et d'Arienus de se joindre à nous ?

– Corvus leur a déjà infligé une cuisante défaite, Parnon. Qu'est-ce qui te permet de croire qu'ils vont tout miser sur un dernier lancer d'osselets ? »

Parnon leva le manuscrit. « Corvus a perdu un millier d'hommes, lors de cet assaut raté. Il a dû en envoyer d'autres occuper Arkadios, Afteni et autres cités de l'intérieur. Son armée n'est plus aussi importante que celle que nous avons affrontée l'autre fois. Si nous ne tentons rien au plus vite, le sort de Machran en est jeté.

– Et si Corvus s'en empare, il n'y aura plus personne pour se dresser contre lui, déclara un vieux membre du Kergusia qui ponctuait ses paroles en faisant claquer son bâton de marche sur le

sol. Les cités de la Côte planaéenne n'ont pas d'armée digne de ce nom. Minerias fournit du vin, pas des combattants. Ses habitants sont des mollassons... inutiles ! Restent nous, et ceux de Pontis et d'Arienus. C'est tout ce qu'on peut encore trouver comme guerriers dans cette partie du monde. Par Phobos, si j'étais jeune...

– Therones a raison, intervint Parnon. Les cités où on trouve les meilleurs guerriers machts ont été prises par Corvus ou étaient à nos côtés à Afteni. Rassembler nos alliés est une nécessité... Essayer d'y parvenir en vaut la peine. Je suis prêt à me rendre à Pontis.

– En ce cas, il te faudra courir aussi vite que ce brave garçon aux pieds ensanglantés », aboya le vieux Therones en faisant une fois de plus claquer son bâton.

Au nord, le long de l'ancienne piste caravanière qui serpentait entre les collines comme une rivière, les routes étaient brunâtres, des rubans de boue séchée creusée d'innombrables ornières que bien peu de gens empruntaient en cette période de l'année si inhospitalière.

Les habitants du sud de l'arrière-pays de Machran n'avaient pas encore vu les armées de Corvus dans toute leur puissance, mais ils avaient subi les raids des fourrageurs chargés de ravitailler ces troupes. Les habitants des petites fermes et bourgades les plus méridionales avaient été sidérés en voyant les Compagnons sur leurs grands destriers noirs, des montures engendrées par les niséiens du Grand Roi.

Les Kufr qui les chevauchaient parlaient le machtique, ou quelque chose s'en approchant, et il leur arrivait même de payer les céréales et les bêtes qu'ils emportaient. Ils veillaient à ne jamais piller totalement une région, à laisser des semences et de quoi reconstituer un nouveau cheptel.

Les fermiers de la plaine où se trouvaient Gast, Nemasis et Avennos ne savaient trop quoi penser. Les Kufr étaient incontestablement plus disciplinés que les conscrits qui traversaient leurs terres depuis des temps immémoriaux, et leur aspect pour le moins étrange les auréolait d'un certain charme exotique.

S'il y en avait qui étaient dans tous leurs états en imaginant le pays des Macht pillé par des Kufr, ils s'abstenaient d'exprimer leur opinion, comme la plupart des gens sensés en ces temps troublés.

Plus loin au nord, le long de l'ancienne piste caravanière, les terres se désertifiaient. Les détachements de fourrageurs de Corvus n'y trouvaient rien à glaner, car Karnos avait déjà tout réquisitionné en prévision du siège et la population avait préféré quitter champs et maisons plutôt que mourir d'inanition. Ce qui avait autrefois été soigneusement irrigué et labouré était désormais sec et en friche, et les fermes éparpillées étaient abandonnées à la pluie et la neige.

Et, finalement, il y avait la cité, le centre de ce monde hivernal, un sujet de conversation dans toutes les tavernes situées entre Sinon et Minerias.

Machran était déjà surpeuplée avant le siège, mais en raison de l'afflux de réfugiés les conditions de vie s'étaient considérablement détériorées. Les rares zones dégagées existant à l'intérieur des murailles étaient au fil des semaines passées du statut de parcs et de jardins à celui de bidonvilles, et ils étaient des milliers à vivre dans des baraques improvisées qui empiétaient sur tous les espaces disponibles.

Les premiers décès avaient été enregistrés. Pas les vieillards ou les enfants en bas âge morts de

causes naturelles, mais les victimes de la maladie ou de la froidure. Les vieux mouraient comme à l'accoutumée, mais désormais en plus grand nombre faute de pouvoir acheter de quoi reconstituer leurs forces ou se chauffer, les prix de la nourriture et du bois ayant grimpé en flèche dans toute la cité. Le Kerusia avait tenté de juguler ces pratiques et fait pendre les pires profiteurs à des potences dressées pour l'occasion à côté de l'Amphion, mais un marché noir florissant subsistait dans le Mithannon et sa clientèle était trop importante pour qu'une intervention soit possible.

Le Kerusia ne se réunissait plus que de façon sporadique, et lors de ces assemblées ses membres approuvaient pratiquement toutes les propositions de Karnos. Un conseil de vieillards avec leur sagesse et leur intuition était parfait en temps de paix, mais l'espoir s'évaporait plus rapidement dans l'esprit des anciens que dans celui des jeunes gens quand une guerre faisait rage.

Dans la plupart des domaines, la cité était gouvernée par Karnos et Kassandre, assistés par Murchos et Tyrias. Tout processus démocratique avait été suspendu pendant l'état d'urgence et nul ne se serait avisé de contester les édits de ce quadriumvirat qui bénéficiait du soutien de tous les combattants de la cité.

De la farine d'orge et d'avoine, des céréales entreposées dans les silos municipaux, était distribuée une fois par semaine dans l'espace entourant l'Amphion, ce lieu où l'Assemblée s'était habituellement réunie en des temps meilleurs. Il était difficile d'obtenir de ces gens affamés qu'ils s'alignent dans les ruelles pavées de plus en plus étroites, rétrécies par les taudis faits de bric et de broc des réfugiés venus d'Arkadios.

Situé plus bas que tous les autres, le quartier avenien était rendu insalubre par les miasmes, les effluents des milliers de personnes qui vivaient plus ou moins en plein air et s'accroupissaient pour satisfaire leurs besoins naturels partout où ils bénéficiaient d'un semblant d'intimité.

Où qu'il se rende, Karnos utilisait une chaise à porteurs sans marques distinctives charriée par quatre de ses esclaves les plus fidèles. Lorsqu'il marchait dans une rue, il ne pouvait pas faire cent pas sans qu'une femme ne lève vers lui son enfant malade en l'implorant. Il se déplaçait donc dans Machran – sa propre cité – abrité derrière un rideau qu'agitaient les cahots pendant que ses porteurs se frayaient un chemin dans la cohue fébrile, assistés par une file de lanciers qui n'hésitaient pas à utiliser leurs boucliers pour écarter du passage les individus les plus indociles et agressifs.

Il voyait jour après jour la grande capitale des Macht, avec ses majestueux immeubles de marbre et ses dômes vertigineux, se transformer en latrines des désespérés et des forbans. Il se sentait impuissant en matière d'ordre public, car il ne pouvait retirer des lanciers des remparts... même s'ils étaient intervenus pour éteindre deux incendies importants la semaine précédente.

Il descendit de son moyen de locomotion devant sa demeure, où Pollo l'attendait pour faire claquer les lourdes portes derrière lui, l'isoler du chaos et de la bousculade des rues. Comme l'eau, les gens semblaient se réunir dans les dépressions plutôt que sur les hauteurs, et la colline du Kerusia était bien plus paisible que les quartiers de l'Empirion et de l'Amphion.

Quant au Mithannon, il avait désormais ses propres lois et des bandes de voleurs y sévissaient en toute impunité, ou presque. Il ne s'agissait pas des clans urbains établis de longue date mais de groupes indisciplinés et violents d'individus désespérés qui ne s'armaient pas pour défendre leur cité mais pour conserver le contrôle des misérables venelles qu'ils s'étaient appropriées.

Il ne faisait aucun doute que c'était dans ce secteur mal famé que Sertorius et ses sbires étaient allés se réfugier.

Ils s'étaient éclipsés le lendemain de leur arrivée, pour se fondre dans l'immensité de Machran. Essayer de les retrouver eût été peine perdue, et ils étaient en fait à leur place au sein de l'anarchie qui prévalait dans le Mithannon. Karnos se félicitait de leur fuite, même s'il en avait honte. Il avait souhaité leur mort, car ces misérables ne méritaient rien d'autre, mais il se considérait coupable au même titre qu'eux en raison du rôle joué dans le suicide de l'épouse de Rictus. Il ne se sentait pas digne de porter le moindre jugement sur qui ou quoi que ce soit, en dépit du fait que Kassia lui soutenait le contraire.

Il n'était d'ailleurs pas le seul que rongeaient les remords. Phaestus avait rejoint les siens dans une villa louée plus bas sur la colline, et si Karnos ne lui avait pas adressé la parole depuis son arrivée il savait que cet homme déclinait rapidement, crachant ses poumons inexorablement. Les ailes d'Antimone battaient au-dessus de sa tête et Philemos déclarait que son père ne paraissait pas s'en soucier. S'il avait mené une vie exemplaire, il l'avait achevée par un acte ignominieux et semblait considérer que sa douloureuse agonie en était la juste punition.

La mort et les dieux occupent une place de plus en plus grande dans nos pensées, se dit Karnos. Nous versons nos libations et en parlons avec insouciance quand l'alcool nous monte à la tête et que nous savons le loup loin de la porte, mais dès que le monde se craquelle pour nous laisser entrevoir les yeux qui nous surveillent au-delà du feu, nous nous en remettons aux divinités tels de petits enfants qui réclament leurs parents.

« Des problèmes ? demanda-t-il machinalement à Pollo.

– Non, maître. La garde vient d'être relevée. Il n'y a rien de particulier à signaler. »

À deux reprises, au cours des deux dernières semaines, la populace avait gravi la colline en ayant l'intention de gagner sa villa pour lui dire ce qu'elle pensait de sa façon de gérer la crise. Chaque fois, les lanciers lui avaient fait rebrousser chemin en réduisant par la même occasion le nombre de bouches à nourrir.

La loi et l'ordre, se dit Karnos. Tout se résume en fin de compte à qui tient le plus gros bâton.

« Des visites ?

– Maître Philemos est ici, et dame Kassia également. Le polémarque Kassandre a envoyé un messenger nous annoncer qu'il s'invite à dîner.

– À dîner ! » Karnos eut un rire. « Très bien. Merci, Pollo. »

Il passa voir les filles de Rictus. Il avait mis un appartement à leur disposition et engagé une douce Arkadienne entre deux âges pour s'occuper de la plus jeune.

Il la trouva agenouillée sur le sol avec la fillette aux cheveux roux. Elles assemblaient des cubes en bois devant un petit feu.

Il y avait des semaines qu'Ona s'était coupée du monde. Elle pleurait en silence, de nuit comme de jour, et elle n'adressait la parole qu'à sa sœur. Mais elle était captivée par la vision d'une babiole ou d'un jouet rudimentaire, qu'elle berçait alors en fredonnant pendant des heures.

Au moins régnait-il une température agréable dans cette pièce qu'éclairaient deux lampes. Il retint le regard de la gouvernante et secoua la tête lorsqu'elle alla pour lever la petite fille pour lui

permettre de la voir un peu mieux, puis il ressortit de la chambre sans avoir dit un mot, s'assimilant à un intrus dans sa propre demeure.

La fille aînée de Rictus était dans la cour intérieure, assise sur un banc avec une couverture jetée sur les épaules. Philemos lui tenait compagnie et la distrayait par ses propos. Il savait se montrer prolix, à l'occasion. Karnos le trouvait sympathique. Il avait du cran, même s'il ne serait jamais physiquement imposant, et il sautait aux yeux qu'il s'était épris de Rian.

Karnos resta derrière un pilier sans rien dire, afin de les observer. Rian était aussi pâle qu'une fleur d'aubépine, et sa terrible épreuve avait souligné les courbes exquis de son visage. La tristesse rendait ses traits encore plus fins. Philemos avait raconté à Karnos leur voyage vers Machran, et il savait qu'il y avait en cette jeune fille une force d'âme égale à celle de sa défunte mère.

Tu avais une merveilleuse famille, Rictus, pensa-t-il. Tu aurais dû éviter de la mêler à tout ceci, rester auprès des tiens dans les collines et laisser ta lance posée près de la porte. Un homme possédant tout ce que tu avais n'aurait-il pas dû se considérer comblé ?

Rian leva les yeux et le vit. Philemos s'interrompit en plein milieu d'une phrase et lui tendit la main. Ils vinrent vers lui côte à côte, et Karnos comprit que les sentiments du jeune homme étaient partagés.

C'était Kassia qui avait attiré leur attention. Il huma son parfum comme elle arrivait derrière lui pour le prendre par le bras.

« Le maître de maison est de retour. Comment s'est passée cette journée, Karnos ? »

Il posa la main sur la sienne et sourit aux jeunes gens.

« La situation est bien meilleure qu'elle ne l'a été. Que diriez-vous de vous asseoir avec moi près du feu, le temps que je vous résume les nouvelles ? »

LA LUNE DE LA COLÈRE

Le détachement de fourrageurs était fort de deux cents hommes, et il s'étirait sur deux pasangs le long de la route, une colonne ralentie par des chariots bringuebalants et l'entêtement d'un attelage de mules aux braiments presque constants. Il avait à sa tête un noyau de cavaliers qui chevauchaient emmitouflés dans leur manteau, montés sur de grands niséiens décharnés qui avançaient lourdement, avec obstination, leur robe étant aussi boueuse que les tenues de leurs maîtres.

« Le vieil Urush dépérit, dit l'un d'eux en kefren tout en tapotant l'encolure musculeuse de sa monture. Il n'a rien mangé d'autre que de l'herbe sèche et un peu d'avoine, ces trois dernières semaines.

– Les Macht se nourrissent de viande de cheval, dit un autre. Ça ne les gêne pas. Comment un peuple peut-il se prétendre civilisé quand il se nourrit de ses montures ?

– Tu devrais y goûter tant que nous sommes toujours en vie, dit un troisième alors qu'un sourire fendait la peau dorée de son visage allongé. Qu'en dis-tu, Ardashir ? »

Leur chef serra la bride à son destrier et leva une main aux doigts fuselés. « Shoron, toi qui as de bons yeux... Regarde au sud, là où la piste contourne l'avancée de la colline, à peut-être sept pasangs d'ici.

– Je ne discerne rien... Le rideau de la pluie est aussi opaque qu'une tenture, dans ce pays.

– Attends un moment, ça va se lever, là, tu vois ? »

Le Kefren qu'ils appelaient Shoron se dressa sur sa selle. Il abrita ses yeux comme si c'était une radieuse journée d'été.

« Par la nielle de Mot, ce sont des fantassins qui viennent droit sur nous ! Je dénombre... Maudite pluie ! Peut-être cinq mille hommes... Cette colonne est longue d'au moins un pasang. Peut-être sont-ils encore plus nombreux.

– Tes yeux soient loués, Shoron », dit Ardashir. Il regarda derrière eux le long convoi de cavaliers et de chariots attelés à des mules. Sa monture perçut son humeur et piaffa d'impatience. Il siffla pour la rappeler à l'ordre. « On se calme, Moros ! »

Il secoua la tête.

« C'est une mauvaise nouvelle. Nous allons devoir abandonner les chariots, car même les fantassins sont plus rapides qu'eux. Nous détellerons les mules pour les ramener au camp le plus vite possible. Arkamosh, remonte le convoi et informes-en les autres... Nous rebroussons chemin, sans perdre une seconde.

– Je croyais tous les Macht vaincus ou coincés à l'intérieur de la cité, déclara Shoron.

– Ces gens sont aussi têtus que nos mules, répliqua Ardashir. Ils n'admettent pas facilement leur défaite. »

Les hommes de tête de la colonne d'infanterie aperçurent dans le lointain une poignée de cavaliers en partie dissimulés par le mauvais temps. Ils franchirent le sommet de la colline suivante et disparurent. La pluie devenait glaciale, et la journée s'achevait. De la vapeur s'élevait des alignements d'hommes qui avançaient bardés de leur armure. Ils avaient sur leurs aspis le sigile *alfos*, symbole d'Avensis, et on aperçevait plus loin dans la colonne le sigile de Pontis. Ils étaient des milliers, le visage tourné vers le nord et les lignes qui assiégeaient Machran.

« Videz vos poches, messieurs. Voyons ce que nous avons glané aujourd'hui », lança Sertorius.

La bande réunie autour de la table en piteux état marmonna et tous s'exécutèrent, tels des enfants boudeurs contraints d'obéir à leur maître d'école. Sur le plateau de bois brûlé et balafré tombèrent des trognons de racines comestibles, un bout de viande salée, du fromage bleu de moisissure et des croûtes de pain azyne aussi dures que la table elle-même. Il y eut une pause, puis Sertorius les considéra l'un après l'autre. Une deuxième pluie de rogatons eut lieu, fort semblable à la première.

« Le reste, mes frères. Ne gardez rien pour vous, nous sommes tous dans le même bain. »

Il y eut les cliquetis d'une cascade de pièces. Principalement en bronze mais aussi quelques-unes en argent, et finalement un sourire révéla les dents jaunes que dissimulait la barbe de Bosca lorsqu'il en posa une en or au sommet de la pile. Ce fut dans un profond silence que tous la contemplèrent.

« Où as-tu trouvé ça, Bosca ? demanda Sertorius.

– Je me suis aventuré vers le haut de la colline du Kerusia, la nuit dernière, et une belle dame m'a donné ceci pour que je l'escorte jusqu'à son domicile.

– Tu l'as fourrée ? voulut savoir Adurnos par pure curiosité professionnelle.

– Elle était encore plus vieille que ma mère, et elle n'avait pratiquement plus une seule dent.

– Donc, il l'a baisée », en conclut Sertorius.

Tous éclatèrent de rire autour de la table.

Les gens qui passaient à proximité de ces hommes réunis à la croisée des chemins s'arrêtaient et les regardaient un bref instant, surpris par leur hilarité, avant de s'éloigner en pressant le pas.

Ils s'étaient regroupés sous une banne en lambeaux installée devant ce qui avait dû être une taverne. Mais l'établissement avait été pillé et incendié des semaines plus tôt, et ce n'était plus qu'une coquille vide, le siège social idéal pour la petite entreprise que Sertorius avait fondée à Machran.

Il avait désormais sept hommes sous sa coupe, une bande bien soudée de voleurs unis par leur statut d'étrangers dans cette cité assiégée. En plus d'Adurnos et de Bosca, il y avait deux frères d'Arkadios, et trois soldats aveniens qui n'avaient pas d'autre préoccupation qu'échapper à une mort par inanition depuis qu'ils avaient troqué leur panoplie contre quelques provendes.

La nourriture, et s'en procurer, était leur principal souci. Ce qui s'appliquait d'ailleurs à tous les individus toujours en vie à l'intérieur de la cité. La ration de céréales avait été divisée par deux, et c'était à peine suffisant pour permettre à un enfant de rester debout, certainement pas à un

adulte. Antimone avait déployé ses grandes ailes noires au-dessus de Machran, en attendant la fin. Des prophètes aux yeux fous hantaient les bidonvilles et juraient l'avoir vue planer autour du dôme de l'Empirion, à la tombée du jour.

Il n'y avait plus de bois pour incinérer les cadavres et, chaque matin, des hommes rémunérés en pain pour cette corvée allaient les balancer par-dessus les murailles. Des femmes vendaient leur corps contre un croûton et proposaient leurs enfants à des inconnus, contre de quoi leur permettre de survivre un jour supplémentaire.

D'épouvantables rumeurs de cannibalisme circulaient dans tout le Mithannon, mais Sertorius ne leur accordait guère de crédit. Pas quand il restait encore des rats proposés deux oboles et des archers entreprenants qui abattaient les corbeaux et les corneilles tournant au-dessus de l'agglomération. Le goût de leur viande laissait à désirer, mais au moins était-elle nourrissante.

Sertorius prit la pièce d'or et donna une tape sur l'épaule de Bosca. « Voyez-vous ceci, camarades ? Actuellement, nous n'hésiterions pas à donner cette pièce en échange d'une poule bouillie ou d'une outre de vin à moitié pleine. Mais elle vaut bien plus. À l'extérieur de ce cloaque, elle nous permettra de nous offrir un cheval, du bétail ou une esclave. Voilà ce qu'il faut constamment garder à l'esprit, si nous voulons nous en tirer avec le sourire.

– Moi, c'est la poule que je préfère, déclara un des Arkadiens.

– C'est ce qui nous fait le plus saliver pour l'instant, mais réfléchissez... Il y a sur la colline du Kerusia des maisons où l'argent ne manque pas. Quand tout s'en ira en eau de boudin, nous devons nous serrer les coudes et songer à notre avenir. Un jour proche, ce Corvus franchira les remparts et – quand cela se produira – il faudra nous tenir prêts. Ceux qui sauront garder la tête froide pourront s'approprier des monceaux d'or, et peut-être bien d'autres choses encore. » Son expression se durcit. « J'ai entendu dire que ce parjure de Phaestus vit dans l'opulence, non loin de la jolie villa de Karnos.

– L'ignoble traître ! s'emporta Adurnos.

– Et nous savons tous où vit Karnos, pas vrai ? C'est le salopard le plus riche de toute cette ville... Pensez à tout ce qu'il a dû amasser, là-haut.

– Cette petite salope brune, rêva Bosca en passant ses doigts dans sa barbe emmêlée. Par Phobos, chef, je m'estimerai comblé si je peux fourrer ma trique en elle avant de quitter ce monde ! »

Sertorius fit claquer son poing sur la table. « Vous avez tout saisi. On attend que la situation dégénère en restant à l'écart des autres bandes, pour éviter les ennuis. Puis, quand tout s'effondre, on gravit la colline du Kerusia, on règle quelques comptes en suspens et on s'en met plein les poches. À condition de savoir s'y prendre, cette histoire finira très bien pour toute notre équipe. Êtes-vous avec moi ? »

Ce que tous les brigands réunis autour de la table confirmèrent par un grondement.

La faim tenaillait également ceux qui se trouvaient à l'extérieur des murailles. Des convois de ravitaillement arrivaient continuellement de l'est en roulant lentement, mais les chariots ne contenaient pas de quoi rassasier tous les hommes cantonnés dans les divers bivouacs de l'armée

de Corvus où le mécontentement commençait à couvrir.

Il y avait des désertions de conscrits qui ne supportaient plus de vivre dans ces alignements de tentes, de se recroqueviller autour d'un feu de camp en ayant l'estomac dans les talons. La guerre n'était pas telle qu'ils avaient pu l'imaginer.

Corvus faisait le tour du camp avec son escorte de têtes de chien, et les Compagnons d'Ardashir patrouillaient constamment le long des palissades pour dissuader ceux qui en avaient assez de passer aux actes, mais malgré l'arrivée de nouvelles recrues originaires de quelques cités de l'est, le mécontentement croissait au sein de l'armée, un ressentiment que leur général pouvait avoir sous-estimé.

Les rumeurs volaient comme les corbeaux. Maronen s'était révoltée et le soulèvement avait été maté par la garnison au terme d'une bataille qui avait ensanglanté toutes ses rues. L'insurrection menaçait tant Hal Goshen qu'Afteni, et des renforts destinés à l'armée qui assiégeait Machran avaient dû y être affectés.

Plus ennuyeux encore, certains rapports indiquaient que la Ligue avenienne s'était remise des défaites de l'année précédente et rassemblait une armée pour porter assistance à Machran. Des troupes qui étaient déjà en route, d'après les rumeurs qui circulaient dans le camp. Corvus se retrouverait sous peu pris entre deux feux, et l'assiégeant serait à son tour cerné et en infériorité numérique.

« Il y a du vrai dans quelques-unes de ces rumeurs », déclara Corvus. Il avait derrière lui le chevalet sur lequel trônait la cuirasse noire de son père et devant lui la table des cartes ainsi que tous les officiers supérieurs de son armée, à une exception près. « Ardashir se trouve dans les collines, à vingt pasangs au sud de nos lignes, en mission de ravitaillement avec deux cents Compagnons et un convoi de chariots. Il vient de m'envoyer une estafette. »

Il laissa ses étranges yeux brillants parcourir les hommes silencieux qu'il avait en face de lui. Rictus était présent, les joues hâves et aussi émacié qu'un loup en plein cœur de l'hiver. Il avait près de lui Fornyx, puis Teresian, le borgne Demetrius, le sombre Druze et Parmenios, moins replet qu'au début de cette campagne et portant désormais une armure comme les militaires.

« Tout indique que nos amis de la Ligue n'ont pas perdu leur temps. Ils ont repris courage et reconstitué une armée. Des troupes qui viennent en ce moment même prêter main-forte à la population de Machran. »

Ses interlocuteurs ne dirent mot, se contentant de le dévisager. Il n'y avait aucune spéculation, aucune question. Ces hommes exerçaient le métier des armes depuis bien trop longtemps pour exprimer leurs interrogations. Corvus leur sourit, et son visage blême brillait comme un crâne poli.

« Elles seront là dans la matinée. »

Une déclaration qui provoqua néanmoins une certaine agitation.

« Combien sont-ils ? demanda Rictus en fronçant les sourcils.

– Ardashir parle d'environ sept mille hommes, tous des lanciers.

– Il est probable que les assiégés voudront lancer une contre-attaque, lorsqu'ils en auront vent,

grommela Demetrius. Même à moitié morts de faim, ils sortirent de leur tanière.

– C’est vraisemblable, approuva Corvus. Et c’est une occasion que nous devons saisir. » Il se pencha sur la table. Elle avait autrefois été couverte de cartes de tout l’est des Harukush, pointillées par des cachets de cire rouge portant les anciens noms des cités. À présent, il n’y avait qu’une grande feuille de papier aux angles lestés de coupes vides sur laquelle avaient été dessinés les contours des fortifications de Machran.

Il ne restait plus que cela à conquérir, pensa Rictus en baissant les yeux sur le plan. Une cité solitaire dont le sort se déciderait le jour suivant. Il n’y aurait plus qu’un seul affrontement, et tout serait terminé.

Corvus capta son regard et lui sourit. Il semblait vibrer d’énergie difficilement contenue, presque débordant de gaieté. Il était toujours joyeux quand il savait que de grands événements allaient se produire, que ce soit pour le meilleur ou pour le pire.

« Jetez un coup d’œil à nos lignes, messieurs. Nous avons dû les étirer afin d’enclorre toute la cité, et par conséquent réduire leur densité. Mais Machran est totalement cernée. Après-demain, ces détails n’auront plus la moindre importance, et c’est pourquoi j’ai l’intention de réorganiser une fois de plus notre armée. »

Surpris par cette déclaration, tous redressèrent la tête pour le considérer. Il fit voler sa main au-dessus de la carte.

« Druze, tu vas abandonner ton campement de la berge du Mithos pour ramener ton poste de commandement ici, plus près du gros des troupes. Teresian, tu conduiras tes morai vers le sud afin qu’elles renforcent celles de Demetrius. Ardashir vous enverra également ses Compagnons. Rictus, tu mèneras tes têtes de chien... Combien en avez-vous formés, à ce jour ?

– Six cents. »

L’expression de Demetrius s’assombrit. « C’est pour cette raison que les morai de Teresian et les miennes manquent d’effectifs... Nous avons perdu les meilleurs de nos hommes au profit de Rictus et Fornyx. Il y a des semaines que tous rêvent de porter l’écarlate.

– Je veux les têtes de chien en face de la grande Porte sud, ajouta Corvus sans faire cas de ses récriminations. Lorsque Karnos tentera une sortie, ce sera par cette porte, pour se porter à la rencontre des troupes qui se dirigent vers le nord. Rictus, tu l’attaqueras et le repousseras dans la cité. Telle est ta mission. Demetrius, Teresian... Chacun de vous placera une mora complète sous le commandement de Rictus. »

Ces deux maréchaux se raidirent. « Corvus... » commença Teresian.

Mais le jeune conquérant leva la main. « Ces décisions ne sont pas soumises à votre approbation, mes frères. Ce sont mes ordres. » Il se tourna vers Druze. « Toi aussi, mon ami, tu détacheras un millier de tes Igraniens afin qu’ils soutiennent Rictus. Tu prendras le commandement de ceux qui restent et des deux autres morai que nous avons au camp pour assister Parmenios et ses machines. »

Druze regarda pensivement le petit scribe désormais bardé d’une cuirasse de lin renforcée d’écaillés en bronze. Prévue à l’origine pour un individu de taille normale, elle lui allait très mal. Mais le maréchal se contenta d’opiner. « Je bous d’impatience d’utiliser les engins que tu as

inventés, Parmenios. Viendras-tu nous rejoindre sur les remparts ?

– C'est de loin que je compte superviser la progression des troupes, car je n'ai rien d'un militaire.

– Nous sommes donc d'accord sur ce point, conclut Druze en lui adressant un clin d'œil.

– Je serai avec Demetrius, Teresian et les Compagnons au sud des positions de Rictus, déclara Corvus. Je me porterai à la rencontre des renforts de la Ligue et les exterminerai, avant de rebrousser chemin pour aider les forces placées sous le commandement de Rictus à pénétrer dans la cité. » Il considéra les membres de son état-major. Tous s'intéressaient aux contours de Machran reproduits sur la carte, comme pour se faire une idée du sang et du chaos qui marqueraient le jour suivant.

« Si vous avez des questions, mes frères, je les écoute.

– Ce n'est pas une question mais l'exposé d'un fait, lança Fornyx en regardant Corvus sans dissimuler l'hostilité qu'il lui inspirait. Si tu ne réussis pas à vaincre les renforts de la Ligue, tous les hommes commandés par Rictus se feront massacrer jusqu'au dernier faute de pouvoir se replier.

– Il est donc dans l'intérêt de tous que je sois victorieux », conclut Corvus.

Cette nuit-là, l'armée abandonna ses campements de l'ouest et du nord de la cité, en laissant derrière elle ses tentes et ses feux. Ces hommes s'éloignèrent en formant des colonnes silencieuses dans les ténèbres, le long de l'alignement de pieux de la palissade qui ceignait la cité. Ils n'emportaient que les armes et l'équipement dont ils auraient besoin au matin, des outres d'eau et quelques pains azymes bien trop secs qu'ils grignoteraient avant le lever du jour.

Les positions qu'ils occuperaient et ce que Corvus avait prévu pour eux n'avait été révélé à aucun centurion, et ces informations commençaient à filtrer dans les rangs sous forme de murmures au cours de ce déplacement. Tous prirent progressivement conscience que le dernier acte allait débiter. Au matin, soit ils prendraient Machran soit ils seraient vaincus. Mais, dans un cas comme dans l'autre, ce siège interminable s'achèverait enfin.

« Les rumeurs sont donc exactes ? demanda Kassia en joignant des mains aux jointures aussi blanches que son visage.

– En effet. » Karnos l'embrassa. « Parnon doit savoir se montrer aussi éloquent que Gestrakos. Une de ses estafettes a réussi à franchir les lignes, hier. Les troupes de la Ligue seront devant nos murailles dans quelques heures. Quand le soleil se lèvera, nous ouvrirons les portes et nous nous porterons à sa rencontre. Corvus sera pris comme une noisette dans un casse-noix. »

Les yeux de Kassia perdirent tout éclat. « Tu comptes effectuer cette sortie avec eux ? Je croyais que Kassandre...

– Je serai avec ces hommes, Kassia. Je refuse qu'il en aille autrement. »

Elle se pencha contre lui et enfouit sa tête contre sa poitrine. « Ce n'est pas nécessaire... ils n'en sont pas à un homme de plus ou de moins.

– Je me suis dissimulé dans une chaise à porteurs pendant plusieurs semaines, angoissé à la pensée de me déplacer dans les rues de ma propre cité. Moi, Karnos, le tribun de Machran. Mais je suis aussi un citoyen de cette ville. J’ai le droit et le devoir de prendre les armes pour assurer sa défense.

– Karnos ! » C’était Kassandre, qui apparut sur le seuil et s’arrêta net en voyant sa sœur dans les bras du tribun. « Pour l’amour des dieux, Kassia, laisse-le tranquille ! Tu pourras l’embrasser autant que tu le voudras quand tu seras sa femme. Il faut y aller, Karnos. Les morai se rassemblent à la grande Porte sud.

– Va, Kassandre. Il me reste quelques détails à régler.

– Fais vite, alors... Le soleil se lèvera dans deux heures. »

Kassandre s’éclipsa, pour revenir deux secondes plus tard. Il entra dans la pièce avec bruit, déjà en tenue de combat complète, son casque sous le bras. Il se pencha vers Kassia pour déposer un baiser sur son front. « Sois prudente, ma sœur.

– Veille sur lui, Kassandre. »

Son frère renifla. « Il est bien assez gros et laid pour se débrouiller seul. Ne lambine pas, Karnos ! » Il était déjà reparti.

« Tu aurais pu dire à ton frère que tu t’inquiétais pour lui, fit remarquer Karnos en souriant.

– Il me connaît, il sait ce qu’il m’inspire.

– Viens avec moi. J’ai besoin de ton aide, pour faire quelque chose. »

Il la prit par la main pour la guider jusqu’à la longue salle où se trouvait le meuble de Framnos. Tous les luminaires de la demeure avaient été allumés et la totalité du personnel était debout et affairé, bien que ce fût encore le milieu de la nuit. Pollo était naturellement présent, ainsi que les autres esclaves. Rian se tenait dans un angle, avec à son côté Ona... ainsi que Philemos qui avait revêtu une cuirasse.

La porte du meuble était ouverte, et le Divin Fléau ayant appartenu à Katullos s’y dressait telle une icône d’ombre. Karnos le prit et le tendit à Kassia.

« Aide-moi à l’enfiler. »

Ce fut avec un peu de répugnance qu’elle toucha cet objet, mais quand Karnos le mit elle rabattit les fermoirs qui réunissaient ses deux moitiés puis les épaulières qui s’adaptèrent à ses clavicules.

Karnos exhala. La cuirasse se moulait sur son corps. Il n’était plus un homme en surpoids et l’étrange matériau noir adhéra à son torse puis se solidifia, telle une seconde peau, épousant parfaitement ses courbes.

« Te voici finalement devenu un porte-fléau », commenta Kassia, les yeux embués de larmes.

Il la tint par le bras un moment puis s’avança vers la table sur laquelle était posé le reste de sa panoplie. Un casque en bronze sans fioritures, un aspis portant le sigile de Machran, une lance et un drepana incurvé dans le fourreau d’un ceinturon. Mais il ne s’intéressa pas aux armes et prit un petit objet métallique.

Il alla vers Pollo et inséra la clé dans son collier d’esclave, qui s’ouvrit en cliquetant, avant de le retirer précautionneusement.

« Je t'affranchis, mon vieil ami. Je regrette uniquement de ne pas l'avoir fait plus tôt. »

Pollo se massa le cou avant de baisser le regard sur Karnos tel un père sévère. Son expression restait inchangée mais quelque chose brillait dans ses yeux.

« Je n'ai jamais été un esclave, dans cette maison. »

Karnos lui remit la clé. « Affranchis-les tous, Pollo... Ils pourront désormais aller et venir à leur guise. Je ne posséderai plus jamais un seul être humain. »

L'équivalent d'un sourire incurva la bouche de Pollo. « Tu es devenu grand, Karnos.

– Je croyais avoir simplement minci », répondit Karnos en tapotant le flanc de sa cuirasse.

Les deux hommes se considérèrent un moment. À présent que Karnos avait tant perdu de poids, on aurait pu le prendre pour le fils de Pollo qui déclara : « Je serai toujours là à ton retour, car c'est auprès de toi qu'est ma place. »

Karnos hocha la tête, avant de se tourner vers Philemos et les filles de Rictus. « Restez ici, vous tous. Les rues ne seront pas sûres, demain... Il est préférable de vous abriter derrière des murs solides, quoi qu'il puisse se produire.

– Je t'accompagne », déclara Philemos. Rian lui agrippa le bras.

« Ta présence ici est indispensable, rétorqua Karnos. Reste dans ma maison pour protéger celles que tu aimes. Tu seras bien plus utile ici qu'au milieu d'un centon de lanciers. » Il esquissa un semblant de sourire. « C'est l'ordre que je te donne, en tant que tribun de Machran. »

Puis il regagna la table et se coiffa du casque de bronze.

Le soleil commençait à se lever. Un calme surnaturel accompagnait l'arrivée de l'aube. Les lanciers de Machran, Arkadios et Avennos s'alignaient sur les remparts, et sur la place située en deçà de la grande Porte sud s'étaient massés plusieurs milliers d'hommes qui regardaient le ciel grisailleur sans rien dire.

Dans la plaine dévastée qui s'étendait au pied des murailles, l'armée de Corvus prenait position, tant à l'est qu'au sud de la cité. Des hommes qui attendaient le jour au même titre que leurs adversaires.

Puis une troisième armée fit son apparition sur les collines du sud. Ses colonnes se défirent pour constituer une ligne de bataille et, pendant qu'à l'est le soleil éclaircissait les hauteurs des Gosthere, les hommes qui la composaient entamèrent le péan, l'hymne funèbre des Macht qui déferla sur la plaine et emplît l'air comme des roulements de tonnerre annonciateurs d'un violent orage.

LA COLÈRE DES DIEUX

Ardashir fredonnait une berceuse apprise très loin de là, au cœur de l'Empire. Cette mélodie lui revenait parfois à l'esprit, en état de veille ou de rêve, pour lui rappeler un monde au climat plus clément, un ciel plus pur, des ondes de chaleur miroitant sur des champs aux épis dorés. Il avait alors l'impression de faire un songe réconfortant issu d'une autre existence.

Les chevaux des Compagnons piaffaient et renâclaient. Ils se tenaient sur la gauche d'un alignement de troupes de près de deux pasangs, face au sud dans la vaste cuvette brunâtre de ce qui avait autrefois été le célèbre grenier de Machran. En face d'eux, l'armée de la Ligue avenienne approchait, un chapelet de boucliers de bronze que le soleil levant embrasait, engendrant des ondulations dorées éblouissantes. Ardashir s'intéressa au ciel. Au moins ferait-il beau, ce jour-là... Le soleil apporterait des couleurs et de la chaleur à ce pays autrement si morne.

Corvus était en selle à son côté, avec son porte-étendard derrière lui. Coiffé de son casque à la longue crinière blanche, le commandant suprême souriait et, en s'y reflétant, la lumière du jour attisait une flamme violette dans les profondeurs de ses yeux. Il avait ce jour-là bien plus de points communs avec un Kefren à la fine ossature qu'avec un Macht à la conformation massive. Il avait hérité de la sveltesse de sa mère, estima Ardashir. Et sans doute du courage de son père.

Corvus se tourna vers lui, comme s'il venait de lire sa pensée. « Bonne chasse, mon frère », lui dit-il.

Les lanciers macht positionnés sur leur droite avaient entamé le péan. Les hommes des morai de Teresian et Demetrius interprétaient avec des voix grondantes ce vieux chant à l'unisson de ceux qui leur faisaient face. C'était à la fois un hymne funèbre qui vous prenait aux tripes et l'équivalent d'un cri de guerre.

Les montures des Compagnons reconnurent la mélopée et se remirent à piaffer et hennir. Bien que sous-alimentées et épuisées, elles avaient toujours dans les veines du sang de niséiens, les meilleurs destriers de tous les temps, et l'imminence de la bataille faisait croître leur nervosité. Les cavaliers kefren aux armures miroitantes s'adressaient à elles, les appelant par leur nom pour les inciter à se tenir tranquilles en attendant de charger les soldats qui approchaient en chantant.

Ardashir se tourna vers la gauche. Shoron tenait sa lance d'une main et ses rênes de l'autre, et un cor en bronze était suspendu sur sa cuirasse.

« Crois-tu que tu auras suffisamment de souffle pour tirer un son de ce flûtiau ? lui demanda Ardashir en souriant.

- Je vais te souffler dans l'oreille et t'en laisser seul juge.
- Bonne chasse, Shoron.
- Bonne chasse. »

Corvus se dressa sur sa selle, se tourna vers la droite et agita le bras. « Xenosh... Le signal.

Maintenant. »

Derrière lui, son porte-étendard brandit la bannière ondoyante du corbeau pour l'incliner en avant et en arrière.

Tout d'abord, rien ne se passa. Puis une succession d'ordres fut aboyée dans les rangs des lanciers. Les centurions au cimier transversal s'avancèrent devant la ligne principale, levèrent leurs lances et beuglèrent des instructions à leurs centons.

Les hommes placés sous le commandement de Teresian et Demetrius se mirent en marche, trois mille fantassins de l'infanterie lourde. Le péan perdit de son intensité pour la retrouver sitôt après, son rythme ponctuant désormais chacun de leurs pas. Les phalanges avançaient pour répondre au défi des hommes venus du sud en nombre deux fois plus important que le leur.

« L'enclume est en route, annonça Corvus. Mes frères, nous sommes le marteau. »

À près de six pasangs de là, les défenseurs de la grande Porte est tendaient le cou pour tenter de voir ce qui se passait au sud, quand quelqu'un poussa une exclamation de surprise.

Ils reportèrent leur attention sur les troupes ennemies postées le long de la voie impériale. Elles n'avaient pas encore entamé leur progression mais d'étranges choses se mouvaient derrière elles. De plus en plus grandes sous la clarté matinale, ils pouvaient voir six tours montées sur des roues dont le grondement parvenait jusqu'aux murs de la cité. Ces constructions hautes comme dix hommes étaient surmontée de créneaux et recouvertes de peaux de toutes les couleurs et nuances.

Environ deux cents hommes traînaient chacune d'elles, et d'autres les poussaient.

Quand les six léviathans atteignirent les lignes de Druze, ses fantassins avancèrent pour rester à leur hauteur. Sur les remparts de la cité, des servants s'empressèrent d'actionner les manivelles qui tendaient les arcs démesurés des balistes.

À la grande Porte sud, un centurion cria aux centons et aux morai qui attendaient en contrebas : « L'ennemi s'est mis en mouvement et va affronter l'armée de la Ligue !

– Ça y est, camarades ! déclara posément Kassandre qui marchait au milieu de ces hommes. Vous devrez vous déplacer de façon rapide et ordonnée, sans vous bousculer en passant sous la porte. Vous vous regrouperez autour de vos centurions une fois à l'extérieur. »

Puis il se tourna vers les hommes du poste de garde pour leur crier : « Ouvrez les portes ! Machran, nous sortons ! »

Les lourds panneaux de bois se déplacèrent en couinant sur leurs vieux gonds, poussés par des soldats qui ne ménageaient pas leurs efforts. Kassandre alla se positionner à l'avant du centon de tête et leva sa lance. Les troupes de Machran, Arkadios et Avennos le suivirent hors de la cité, près de quatre mille hommes en panoplie complète.

Karnos se trouvait dans la troisième mora. Son cœur battait rapidement dans sa poitrine, alors qu'il avançait tout d'abord en traînant le pas puis en pressant l'allure avec sa lance calée contre son flanc pour ne pas risquer de faire trébucher l'homme le plus proche. Nul ne disait mot, désormais, et tous avaient ce regard dur et lointain qui accompagne le début d'un affrontement. Ils

pouvaient entendre le péan chanté par les formations présentes dans la plaine et, plus grave, le grondement des sabots de milliers de chevaux.

La cavalerie des Compagnons de Corvus était en mouvement.

« Restez sur place, lança Rictus d'une voix forte. Gardez vos positions jusqu'à mon signal ! »

Il se tenait avec ses centurions les plus aguerris devant les têtes de chien disposés en formation triangulaire. Il n'y avait aux premiers rangs que des hommes entraînés par les vétérans jusqu'au jour où ils avaient été jugés dignes de porter l'écarlate.

Derrière eux venaient les morai prêtées par Teresian et Demetrius, un mélange de guerriers expérimentés et de conscrits, même si les différences entre ces catégories s'étaient estompées depuis le début de cette campagne. Et, sur leurs flancs, en retrait comme des charognards, se trouvaient des centaines de voltigeurs igraniens.

Fornyx était sur la gauche, Valerian sur la droite. Kesero restait près de Rictus et levait haut leur vieille bannière, ce symbole qui avait été confié à Rictus par Jason plus de vingt ans plus tôt. Jason, dont le fils guidait à présent deux mille cavaliers vers l'armée de la Ligue, laissant des centons de cavaliers derrière lui. Il n'avait pas informé Rictus de ses intentions, de la stratégie qu'il avait échafaudée pour vaincre leurs adversaires.

La garnison de la cité sortait par la grande Porte sud pour se déployer en une ligne irrégulière. Rictus compta les sigiles et hocha la tête. Tout était conforme à leurs prévisions, en ce domaine. Karnos envoyait la moitié de ses troupes tenter une sortie, risquant le tout pour le tout dans l'espoir d'opérer une jonction avec les renforts en approche. C'est ce qu'il aurait lui-même tenté, s'il avait été à sa place.

« Je n'ai jamais vu un champ de bataille aussi compliqué, déclara Kesero dont la voix résonnait à l'intérieur de son casque. Regarde, Rictus. Les machines infernales de Parmenios se sont ébranlées. J'ai parié avec Valerian qu'il ne réussirait pas à les traîner plus loin que le parc à chariots. »

Ils pouvaient les voir à peut-être cinq pasangs de distance, ces tours de siège plus hautes que les remparts de la cité. Ces constructions massives avançaient avec lourdeur, tels des titans maussades, et Rictus discernait à présent des points lumineux qui filaient vers elles dans le ciel.

« Ils ont enflammé les projectiles de leurs balistes. Ils tentent de les incendier.

– Par Phobos ! s'exclama Kesero. Je me félicite de ne pas me trouver enfermé dans une de ces caisses et d'être toujours maître de mes déplacements.

– Ouvre l'œil, Kesero, lui dit Rictus en suivant la ligne de front. Nous y sommes presque. »

Il se positionna à la pointe du triangle. Il n'était pas redevenu celui qu'il avait été. Pas encore. Il n'avait pas recouvré la totalité de ses forces.

Je m'en remets moins vite qu'autrefois, pensa-t-il.

Il ne pouvait s'empêcher de se demander combien de journées de ce genre il vivrait encore.

Plus de la moitié des morai de Machran étaient à présent sorties de la cité et avaient adopté une formation de combat, peut-être deux mille hommes alors qu'ils étaient aussi nombreux à attendre

de franchir la porte.

« Mes frères, lança-t-il d'une voix forte. N'oubliez pas ce que nous vous avons appris. Surveillez l'homme qui vous précède. Restez ensemble et ne pensez pas à autre chose qu'à ce que vous avez devant vous. Les combats se multiplieront de toutes parts, mais vous n'avez pas à vous préoccuper d'autres affrontements que celui-ci.

« Je demande à ceux qui portent l'écarlate pour la première fois de ne pas le déshonorer, que ce soit pendant les affrontements ou ensuite. Au fil des siècles les mercenaires ont été des hommes tour à tour bons ou mauvais, mais toujours courageux. »

Il leva sa lance. « *En avant !* »

Au sud des têtes de chien, les lanciers de Teresian et Demetrius furent les premiers à ouvrir les hostilités. Leur péan fut couvert par le fracas de leur rencontre avec les morai de la Ligue avenienne, trois mille hommes formant une phalange compacte entrant en collision frontale avec plus du double d'individus. Le vacarme terrifiant de l'impact se répercuta dans la plaine jusqu'aux remparts de la cité.

À l'est du point de rencontre, Corvus contournait au galop avec ses Compagnons le flanc de l'ennemi. Chaque fois qu'il levait la main, le centon le plus proche se détachait du gros des troupes pour rester en retrait, des cavaliers qui serraient la bride à leur monture et plantaient leur sarisse dans le sol comme s'ils n'avaient pas l'intention de repartir. Après quoi les Kefren prenaient leur arc fortement incurvé dans leur dos et pêchaient des flèches dans le carquois sanglé sur leur cuisse.

Les morai qui se chevauchaient sur le flanc est des lanciers de Teresian avaient commencé à se rabattre pour remonter les lignes ennemies, mais elles ralentirent le pas en voyant la cavalerie de Corvus passer au galop. Periklus de Pontis le précédait en courant à petites foulées. Les hommes des premiers rangs purent seulement constater qu'ils étaient sur le point de déborder leurs adversaires, et il dut consacrer plusieurs minutes à crier, agripper les centurions et faire claquer sa lance sur les boucliers des chefs de file avant qu'ils ne s'arrêtent enfin en se bousculant, alors qu'ils avaient le flanc des troupes ennemies juste devant eux, à découvert... une vision tentante pour tout lancier présent sur un champ de bataille.

Mais ces hommes avaient vu la cavalerie et se tournaient vers elle. L'aile droite des forces de la Ligue s'incurva vers l'intérieur, puis l'extérieur, engendrant un tourbillon d'hommes comprimés les uns contre les autres. Des ordres furent donnés, puis annulés. Dans les diverses formations, les lanciers ne retrouvaient pas leur place. Les rimarches avaient des hommes derrière eux, et les chefs de file qui regardaient par-dessus leur épaule découvraient des faciès inconnus, leur file ayant été disloquée par l'inertie de la confusion.

Puis les premières flèches commencèrent à s'abattre.

Il n'y avait pas ici de nuages de poussière qui réduisaient la visibilité, et le sol était froid et stable sous les sabots des chevaux. Corvus s'élança au petit galop avec deux longueurs d'avance sur sa cavalerie, suivi par son porte-étendard et Ardashir. Il jeta un rapide coup d'œil derrière lui et fut témoin de la confusion qui se répandait au sein de l'aile droite de la Ligue, cette extrémité

qui avait rattrapé le reste des troupes avant de s'immobiliser. Il vit les vétérans crier des ordres à leurs hommes et les premières victimes s'affaïsser au cœur de cette cohue, le cou traversé par une flèche.

« Pressez l'allure, mes frères ! » lança-t-il en kefren, la langue des Grands Rois, et les Compagnons restants se lancèrent au triple galop, leurs gros niséiens tanguant sous eux comme des barques ballottées par une forte houle. Il était suivi par environ quatorze cents cavaliers, une grande traîne de chair et de bronze. Il se retrouvait derrière les troupes de la Ligue, à un pasang de leurs rimarches. Les Kefren montés sur leurs destriers massifs se penchaient en avant sur leur selle, la lance posée sur l'épaule, le regard rivé sur la bannière au corbeau du frêle personnage se trouvant à leur tête.

Druze essuya la sueur de son visage et échangea un sourire avec l'homme qu'il avait près de lui. Ils étaient à l'étroit, à l'intérieur de cette tour, une structure massive qui craquait et grondait. Ils étaient dans le ventre d'une bête, une poche de noirceur qui puait les peaux mal tannées, la poix et le bois fraîchement scié. Elle faisait des embardées et ses passagers tombaient les uns contre les autres, en jurant et les yeux exorbités comme des daims apeurés.

« C'est pas une façon d'aller au casse-pipe ! marmonna l'un.

– Écartez-vous, les gars... je vais dégobiller ! », annonça l'autre.

La tour subit un violent impact et Druze fit instinctivement un bond en arrière à l'instant où le large fer d'un trait de baliste traversait la rampe de débarquement en bois dressée devant son nez. Des braises s'éparpillèrent à l'intérieur en dégageant des gerbes d'étincelles que les hommes s'empressèrent de piétiner fébrilement. Une odeur de cramé vint s'ajouter aux relents déjà innombrables et tous se mirent à tousser, à respirer avec difficulté.

« Que Phobos nous protège... la tour est en feu ! gémit quelqu'un.

– Ça ne concerne que les peaux tendues sur l'avant, rétorqua Druze. Calmez-vous donc, bande de femmelettes ! Montrez à ces Occidentaux comment les Igraniens affrontent la souffrance. Nous serons sur les remparts en un rien de temps. »

Mais ils restaient captifs dans ces ténèbres instables et enfumées, des hommes frappés de cécité et enfermés dans une boîte. Ces constructions avaient trois étages, et cinquante guerriers s'entassaient à chaque niveau, serrés les uns contre les autres comme des flèches dans un carquois.

La tour s'arrêta en bringuebalant avant d'être percutée et criblée par une pluie de projectiles invisibles, et ils entendirent le bois éclater et se fendre sous l'impact d'un trait qui l'atteignait cette fois par le côté. Il traversa la paroi et empala l'homme le plus proche qui hurla et se débattit, pendant que ses camarades tentaient en vain de le faire glisser le long du fût de l'énorme flèche barbelée qui l'avait transpercé. Il mourut debout telle une marionnette n'ayant plus qu'une ficelle.

La panique envahit le réduit obscur, une puanteur aussi âcre que celle de leur sueur.

« Restez calmes, mes frères, les avertit Druze. À la moindre erreur, nous ferons un plongeon dans le vide. »

Puis il entendit souffler dans une trompe.

« Maintenant ! »

Deux hommes tranchèrent les cordes qui maintenaient la rampe à la verticale. Elle s'abattit avec fracas et l'air froid et léger de l'hiver se rua à l'intérieur du réduit.

« Suivez-moi, mes frères ! » cria Druze.

Il se précipita à l'extérieur en brandissant son drepana, pour être aveuglé par la blancheur de la clarté hivernale.

Les hommes se déversaient de la tour tel un torrent de faces rageuses et d'armes levées, sans autre souci que fuir une noirceur que la panique rendait pestilentielle. Sous eux, la base de la structure oscillait et tremblait, ébranlée par les hommes des niveaux inférieurs qui gravissaient les échelles pour les rejoindre.

Cette machine de guerre imaginée par Parmenios était si grande que la rampe de débarquement s'était abattue sur les remparts du sommet de la tour jouxtant la grande Porte est de Machran. Le petit scribe chauve de Corvus avait calculé les hauteurs à une épaisseur de main près, le fruit de journées complètes d'observations et de spéculations. Les hommes chargés de la tirer et la pousser l'avaient amenée à l'emplacement prévu, et leur détermination était matérialisée par le chapelet de cadavres jalonnant leur trajet dans le rayon d'action des arcs des défenseurs.

Sur les six tours, quatre avaient atteint la muraille. Les flammes consumaient les deux restantes à une centaine de pas de l'enceinte, alors que des hommes sautaient dans le vide en hurlant, à moitié calcinés. Mais les quatre machines de siège toujours intactes avaient contenu six cents guerriers si impatients d'en sortir que rien n'aurait pu les retenir. Ils envahirent les hautes tours de la grande Porte est et se ruèrent sur les balistes installées sur les remparts, pour se défouler sur ces armes haïes et faire choir leurs malheureux servants au bas de la muraille. Il n'y eut aucune merci sollicitée ou accordée.

Les autres forces de Corvus massées à l'extrémité est de Machran ne restaient pas pour autant inactives. Ses hommes se lançaient à l'assaut par milliers, munis de centaines d'échelles de siège. À présent que les balistes étaient neutralisées, rien ne les empêchait de les dresser en une forêt bien trop dense pour qu'il soit possible de les faire basculer. Mais les défenseurs de Machran ne battirent pas en retraite. Ils demeurèrent à leur poste pour protéger les remparts, repousser les échelles et embrocher les fantassins de Druze sitôt qu'ils atteignaient les embrasures. Ils vendaient chèrement leur vie et défendaient âprement chaque pierre.

À quatre pasangs de là, le fer de lance écarlate des têtes de chien se mit en mouvement. Ces hommes couraient à grandes enjambées avec la lance sur l'épaule, le bouclier protégeant l'homme situé sur la gauche, les grands cimiers en crin dansant sur les casques. Rictus se retrouvait à la pointe de cette masse de chair et de métal grondante, une silhouette dont la cuirasse noire se détachait nettement du reste. Il ne disait mot... Les têtes de chien avaient interrompu le péan pour se concentrer sur leur progression, et leurs six centons semblaient former un organisme géant unique dont la respiration hachée collective avait un rythme lui étant propre.

Un instant avant l'impact Rictus vit les rangs de l'ennemi reculer devant lui, l'alignement des lances des soldats-citoyens se rompre. Ils n'avaient jamais vu des lanciers charger de cette

manière, et la réputation des mercenaires vêtus d'écarlate n'avait fait que croître pendant le siège. Les conscrits tenaillés par la faim d'Arkadios, Avennos et Machran ne purent surmonter la peur qui les assaillit à l'instant du contact.

Les têtes de chien frappèrent. Au tout début, Rictus leva sa lance au-dessus de la mêlée pour éviter qu'elle ne se brise. La pression des hommes qui avançaient derrière lui était telle qu'il fut propulsé au milieu des rangs adverses comme s'il était un fer de lance. Une aichme se rompit sur le plastron de sa cuirasse et une autre atteignit son aspis avec tant de force qu'elle traversa le revêtement de bronze du bouclier pour se rompre dans le chêne se trouvant au-dessous. Il voyait des visages grondants, terrifiés, à seulement quelques pouces du sien. Un homme avait perdu son casque, et Rictus l'élimina d'un coup de tête. Le bronze du sien suffit amplement pour réduire l'os et la chair en bouillie, d'où un œil émergea pour le lorgner avant que son propriétaire ne s'effondre et ne disparaisse sous leurs pieds.

Les têtes de chien maintenaient leur formation, une pointe de flèche de la couleur du sang orientée droit vers la grande Porte sud restée ouverte. Des défenseurs tentaient de refermer les lourds battants, mais la pression des corps à l'intérieur du poste de garde rendait vains tous leurs efforts qui ne faisaient que comprimer plus encore la multitude de lanciers.

C'était là que débutait véritablement la tâche des têtes de chien, que leur discipline portait enfin ses fruits. Ils se concentrèrent sur le combat, se choisirent des cibles et dirigèrent leurs coups vers les fentes oculaires, les jours existant entre le casque et la cuirasse. Rictus vit la lance d'un mercenaire se trouvant derrière lui transpercer de part en part le bras d'un ennemi, qui se dégagea de l'aichme dont la lame affûtée débita ses chairs comme un couperet de boucher, en mettant l'os à nu.

Du sang gicla, chaud et fumant dans la froidure. Rictus éborgna un homme et sa lance se rompit à l'intérieur du casque quand sa victime s'effondra. Utiliser le sauroter était impossible, dans une mêlée si dense, et Rictus continua de donner des coups d'estoc avec le tronçon déchiqueté de son arme, en grognant tel un paysan qui laboure son champ.

Le rugissement de l'othismos s'amplifia et les enveloppa. Le combat mené sous cette porte se déroulait dans un autre milieu, un univers de bronze et de fer, de chairs lacérées, de blessés qui hurlaient en étant foulés aux pieds, d'hommes qui prenaient appui sur les cuirasses de leurs camarades. Tous avaient été transportés sur un monde obscur et visqueux de carnage.

Mais les combats se rapprochaient inexorablement des ombres de la muraille. Les lignes des têtes de chien, un véritable condensé de puissance, repoussaient celles ennemies. Les formations des mercenaires étaient inébranlables alors que celles des citoyens de Machran se désintégraient. Ceux-ci se battaient âprement, mais en tant qu'entités isolées et non comme un tout, et seul leur nombre leur permettait de retenir les assaillants.

Un nombre qui se réduisait rapidement. Les têtes de chien avaient perdu des vingtaines des leurs, les défenseurs de Machran des centaines. Contraints de reculer, trébuchant dans la cohue avant d'être piétinés, étouffés ou embrochés par les aichmes et les sauroters de leurs adversaires, ils ne pouvaient leur opposer un front uni et, sous cette porte, l'affrontement se résumait à des opérations de troc, des échanges de vies contre un peu d'espace. Ce qui s'y déroulait était en fait une véritable boucherie.

Rictus se battait à présent sur un plan incliné, et il n'en comprit la raison que lorsque son pied glissa sur la partie convexe d'un bouclier. Il se retrouvait au sommet d'un monticule de cadavres que gravissaient ses hommes. Les soldats-citoyens de Machran mouraient où ils se trouvaient, ayant oublié leur entraînement et tous leurs exercices. Ils luttaient à titre individuel, conscients que derrière eux les portes restées grandes ouvertes offraient un accès à toute la cité.

Ils érigeaient un nouvel obstacle devant celui de pierre des murailles, une barricade de corps.

Que les têtes de chien gravissaient, leur formation se resserrant comme les vivants prenaient la place des morts. Le pâle soleil hivernal lui fut dissimulé et Rictus se retrouva dans l'ombre. Il avait pénétré sous la voûte de cette porte de Machran dont les vieux battants le surplombaient tels des dieux tutélaires hautains, leur chêne noir désormais laqué de rouge, éclaboussé de sang.

« Une autre ! cria-t-il. Une dernière poussée, mes frères ! »

Et il sentit la pression exercée par ses hommes, à l'instant où ils lui répondaient par un rugissement bestial.

« En formation, derrière moi ! » cria Corvus. Il leva sa lance afin que son aichme reflète le soleil et semble irradier des faisceaux de flammes au-dessus de sa tête. La longue crinière blanche de son casque tombait dans son dos et son cheval noir se cabra lorsqu'il tira sur ses rênes.

Ses Compagnons se positionnaient de chaque côté, le rejoignant par centons en étendant leurs rangs tant sur sa gauche que sa droite. Ils formèrent une ligne de près d'un pasang de long sur deux rangs de profondeur, leurs imposantes montures s'insérant les unes à côté des autres en écumant et renâclant, leurs crinières semblables à des bannières noires et les cuirasses de leurs cavaliers renvoyant mille reflets comme les nuages hivernaux se dissipaient et Araian baissait son regard igné sur le champ de bataille.

Devant eux, l'armée de la Ligue exterminait les morai de Teresian et de Demetrius et son aile droite entamait une conversion pour aller contrer la menace que représentaient les Compagnons armés d'arcs que Corvus avait laissés derrière lui afin qu'ils les harcèlent, mais le gros de ces troupes se livrait à de violents combats rapprochés à la lance.

Les rimarches des dernières lignes firent demi-tour, et des hommes coururent le long des formations pour informer leurs camarades de la soudaine apparition de la cavalerie kefren, mais le corps d'armée principal faisait penser à un molosse dans une arène. Il avait refermé ses crocs sur la gorge de son adversaire et seule la mort pourrait lui faire lâcher prise.

Corvus se tourna vers Shoron. « Sonne la charge, mon frère. »

Shoron échangea un regard avec Ardashir, humecta ses lèvres, ferma les yeux et leva le cor à sa bouche.

Ses ululements prolongés résonnèrent, aigus et très nets sur le champ de bataille, le signal de la chasse, un son entendu au-delà de la mer depuis la naissance de l'Empire. Il s'élevait désormais en plein cœur du continent des Macht.

Les Compagnons se mirent en mouvement, quatorze cents cavaliers aux tenues chatoyantes montés sur quatorze cents chevaux noirs imposants. Ils passèrent au trot, puis Corvus éperonna sa monture pour charger au petit galop.

Le sol semblait amplifier les martèlements de leurs sabots, et ce fracas s'élevait comme un défi lancé à tous les autres sons audibles sur le champ de bataille, au point qu'il fut entendu même par Rictus et ses hommes qui se trouvaient toujours sous la voûte de la Porte nord.

Il se répandit de toutes parts et Druze le perçut au milieu du carnage qui avait pour cadre la Porte est. Ce son envahit les rues de la cité ; Sertorius et ses hommes levèrent la tête, s'immobilisant une seconde pour tendre l'oreille à l'instant où ils atteignaient le pied de la colline du Kerusia. Kassia et Rian l'entendirent du balcon d'où Aise avait sauté, et elles scrutèrent le lointain – au-delà des troupes qui grouillaient sur les fortifications de Machran et des armées qui s'affrontaient dans la plaine – pour finir par conclure qu'un tel bruit ne pouvait pas avoir une origine humaine. Il évoquait les grondements de colère d'un dieu.

Les Compagnons lancèrent leurs montures au galop et abaissèrent leurs sarisses, leur aichme redoutable positionnée à hauteur de poitrine. Les membres des morai de la Ligue ne comprirent que trop tard la nature de ce qui les chargeait. Certains réussirent à manœuvrer pour orienter leurs lances vers les nouveaux venus, mais d'autres restèrent figés sur place pour attendre apathiquement l'arrivée de ce raz de marée exterminateur, la ligne noire de la mort.

La violence du contact entre les Compagnons et les Macht fut inouïe. Les niséiens étaient entraînés à ne pas esquiver les hommes mais à utiliser contre eux leur masse, leurs sabots ferrés et leurs dents. Ils étaient des guerriers tout autant que leurs cavaliers, et leur poids et leur vitesse étaient dévastateurs.

Les Kufr chargèrent les derniers rangs de l'armée de la Ligue dans une atmosphère de fin du monde avant de continuer sur leur lancée et de traverser ces troupes en décimant au passage les centons d'Avensis et de Pontis.

Des centaines d'hommes furent ainsi projetés à terre et piétinés par les énormes destriers, sous la haie mouvante de métal acéré des lances de leurs cavaliers.

Parnon mourut à cet instant, en essayant en vain de se faire entendre par ses hommes. Ceux qui constituaient la fine fleur des combattants de deux cités furent massacrés jusqu'au dernier en quelques minutes. L'armée de la Ligue, qui avait failli mettre les assiégeants en déroute, venait tout simplement de disparaître.

Les survivants jetèrent leurs boucliers et tentèrent de se dégager de la mêlée, du mieux qu'ils le pouvaient. Quelques-uns formèrent un dernier carré, se plaçant dos à dos pour se battre jusqu'à la mort contre l'envahisseur. Bien d'autres périrent sans avoir pu utiliser leur arme, broyés entre l'enclume et le marteau dont Corvus avait parlé.

Les défenseurs des remparts de Machran qui avaient la possibilité de lever la tête et de regarder vers le sud voyaient une vague composée d'hommes et de chevaux imbriqués en une masse informe longue de plusieurs pasangs, les miroitements du soleil qui se reflétait sur les fers des lances, les casques et les boucliers levés. Une chose grouillante qui finit par s'émietter ; des hommes se mirent alors à courir dans cette plaine en espérant rester ainsi en vie, des centaines, des milliers d'individus qui filaient vers le sud, à l'opposé de Machran.

Imités par bon nombre de lanciers mal en point, les cavaliers reconstituèrent leurs formations et se dirigèrent vers le nord et la cité assiégée afin de prêter main-forte à leurs camarades qui se battaient et mouraient à l'ombre des murailles, un déplacement qu'ils firent en chantant.

MACHRAN

Quelque chose venait de changer... l'équivalent d'une décharge électrique avait parcouru les hommes qui s'affrontaient sous la grande Porte sud, ou encore de la piqure d'un taon qui fait tressaillir la croupe d'un cheval. Rictus le perçut ; il avait déjà ressenti cela sur d'autres champs de bataille, mais les combats étaient ici si violents et chaotiques qu'il aurait pu ne rien remarquer.

La densité du mur de guerriers dressé devant lui paraissait s'être réduite. Il entendait des cris... Ce n'étaient pas les braiments inarticulés de l'othismos mais plutôt comme si une information se propageait dans les rangs ennemis tel un feu de broussailles en plein cœur de l'été.

Il avait désormais Fornyx à son côté, rapproché par la diminution d'effectifs résultant des combats. En début de matinée, ils avaient été séparés par un centon complet, et tous ces hommes avaient péri.

« La Ligue est en déroute, Rictus », lui cria son ami. Il avait du sang sur la bouche et le cou, et nul ne pourrait déterminer avant la fin de l'assaut si c'était le sien ou celui d'autres hommes. « Tu les a entendus ? Corvus a réussi... Il a décimé les troupes envoyées en renfort. »

La pression se réduisait encore. Les défenseurs de Machran se repliaient, privés de tout espoir par cette information. S'ils se battaient encore, c'était de façon machinale, ce que n'aurait pu comprendre un individu qui ne s'était jamais retrouvé au cœur d'un âpre affrontement, mais Rictus en avait parfaitement conscience.

« Têtes de chien ! » cria-t-il d'une voix proche d'un croassement.

Il retourna son arme brisée pour se servir du sauroter, car, s'il avait à ses pieds une multitude de lances, toutes étaient rompues. Les hommes s'affrontaient désormais à l'épée, mais ils manquaient de place et manier ces armes de taille qu'étaient les drepanas posait de sérieux problèmes au sein d'une phalange où tous se bousculaient.

« Têtes de chien, avec moi ! »

Il avait Fornyx sur sa gauche, Kesero sur sa droite. Leur bannière flottait une aune et demie au-dessus de leurs têtes, ce qui ne l'empêchait pas d'être éclaboussée de sang. Rictus aperçut Valerian, loin sur le côté – il avait perdu son casque et du sang ruisselait sur la partie mutilée de son visage – et tous les mercenaires vétérans semblaient avoir remonté les rangs pour se retrouver en première ligne. Les nouvelles recrues ne manquaient pas de qualités – elles étaient plus efficaces que tous les autres soldats présents sur le champ de bataille – mais elles ne valaient pas les hommes que Rictus avait autrefois commandés, et elles ne lui étaient pas liées comme eux.

« Eh oui, ce sont toujours les mêmes têtes ! commenta Fornyx en souriant. Tu n'arrives décidément pas à te débarrasser de nous.

– C'est chaque fois la même chose, mon frère. Une dernière poussée et nous aurons franchi l'obstacle. Peux-tu le sentir, toi aussi ? »

Ce que firent effectivement les têtes de chien. S'ils avaient auparavant eu l'impression d'être confrontés à un mur de pierre, c'était à présent comme s'ils avaient affaire à un portail aux gonds rouillés qui résistait mais se déplaçait. Ce qui s'appliquait également aux combats, car les soldats-citoyens de Machran mouraient et reculaient pas à pas, réduisant l'épouvantable pression à l'intérieur du corps de garde.

Puis ils eurent de nouveau le soleil sur le visage. Ils venaient de franchir le goulet d'étranglement et d'atteindre la place s'ouvrant au-delà. Les têtes de chien s'espaçaient pour reformer leurs lignes, centon après centon. Les centurions se tenaient à seulement quelques pas les uns des autres, tant leurs troupes avaient été décimées, mais il restait suffisamment de manteaux écarlates pour occuper tout un côté de l'espace dégagé.

Rictus leva les yeux et vit sur sa gauche le dôme blanc de l'Empirion dépasser du labyrinthe de rues s'étendant devant lui, intact et inviolé, alors qu'il avait loin sur sa droite la colline du Kerusia, et les villas blanches construites sur ses pentes qui faisaient penser à des nids d'hirondelles. Cette porte de la cité était tombée aux mains des têtes de chien derrière lesquels arrivaient de nouvelles morai de lanciers venus leur prêter main-forte.

Mais les défenseurs de Machran ne s'avouaient pas encore vaincus. Ils reconstituèrent leurs lignes de l'autre côté de la place puis revinrent à la charge, guidés par un porte-fléau dont la cuirasse noire évoquait un trou dans la clarté du soleil. Il leva sa lance et cria à ses hommes de le suivre, et ils furent des centaines à obéir en rugissant.

« Il faut l'éliminer au plus vite, déclara Fornyx. S'ils voient tomber un porte-fléau, ils renonceront à se battre. »

Les têtes de chien qui avaient encore une lance la baissèrent et contre-attaquèrent, sans rompre leur formation, alors que l'ennemi n'avait aucune discipline, une simple foule d'hommes en colère bardés de bronze.

Mais ils avaient pris de l'élan et lors de la collision les têtes de chien furent stoppés net par la brutalité de l'impact. D'un bout à l'autre de la place, le combat reprit de plus belle.

L'affrontement qui avait eu lieu sous la porte de la cité avait été âpre, mais celui-ci basculait dans la folie. En tombant sur le sol, les mourants agrippaient les jambes de leurs adversaires, levaient la main sous leur chiton pour arracher leurs parties génitales. Rictus se fit ainsi subtiliser une sandale, avant d'abattre son talon sur un visage grimaçant puis de planter son sauroter dans une cavité oculaire.

Il avait le porte-fléau ennemi en face de lui, et il quitta ses lignes pour tendre sa lance vers le visage de l'homme. Le sauroter glissa en claquant sur son casque de bronze, le faisant pivoter. Rictus ramena son bouclier pour l'abattre sur le torse d'un soldat qui s'interposait avant de lui balancer un coup de pied au genou et de tirer son drepana. Il l'utilisa de haut en bas, comme un énorme couteau de cuisine, sans se donner la peine de regarder quels dégâts il infligeait ainsi. Il dégagea la lame de la chair frémissante, laissa à Fornyx le soin d'achever le blessé et plongea au milieu des lignes ennemies, sans avoir conscience du grondement animal qui s'échappait de sa propre bouche tant il était impatient d'affronter l'homme au Divin Fléau.

Leurs boucliers se percutèrent. Le porte-fléau de Machran abattit sa lance et son sauroter atteignit le bord de l'aspis de Rictus, rebondit sur le bronze puis glissa sur sa cuirasse. La mêlée

était redevenue si dense que Rictus ne pouvait lever son épée. Il la lâcha pour saisir le talon de la lance du porte-fléau. Le sauroter entailla sa paume, mais il réussit à se l'approprier. Son adversaire était visiblement épuisé et une grosse veine bleue palpitait sur son cou décharné, dans l'ombre des protège-joues de son casque.

Rictus retourna son arme et les deux hommes oscillèrent, cuirasse contre cuirasse, au cœur de l'intense mêlée. Il regarda les yeux de l'autre homme par les fentes oculaires et eut l'impression de le connaître, avant de diriger son arme vers son cou. Le sauroter s'enfonça si profondément que toute la partie en bronze disparut dans la chair. Le porte-fléau s'effondra.

Un gémissement collectif s'éleva des rangs des défenseurs de Machran. « Karnos est mort, Karnos est mort ! »

Ce fut pour eux le point de rupture. Leur formation se disloqua et les têtes de chien en profitèrent pour combler les vides avec méthode et professionnalisme. Ils embrochaient ceux qui se détournèrent pour fuir, les faisaient trébucher et les transperçaient avant qu'ils ne se placent hors de portée de leurs lances, ainsi retenus par la masse en ébullition qu'ils avaient derrière eux. La bataille qui se déroulait sur cette place changea de nature et devint rapidement une simple boucherie.

« Fornyx, maintiens la pression... ne les laisse pas reconstituer leurs lignes.

– Est-ce que ça va ?

– Très bien, va. Je vous rattraperai. »

Fornyx libéra un rugissement qui avait de quoi surprendre, compte tenu de son anatomie. Les défenseurs de Machran étaient en déroute, et les têtes de chien les prirent en chasse sans plus songer à conserver leur formation. Derrière eux venaient les soldats des centons de Teresian et Demetrius, et en regardant par-dessus son épaule Rictus vit également des cavaliers franchir la porte, les premiers Compagnons de Corvus.

Il se pencha sur les dalles du sol ensanglantées, lâcha son bouclier et ôta son casque pour prendre une inspiration profonde.

Puis il se dirigea en titubant vers le porte-fléau agonisant qui gisait au milieu de ses hommes, la hampe de la lance dépassant de façon obscène au-dessus de sa clavicule, son sang giclant régulièrement sur sa cuirasse noire.

Il s'agenouilla et retira le casque du mourant.

Karnos leva sur lui des yeux écarquillés et finit par sourire, alors que du sang s'échappait entre ses lèvres.

« Rictus d'Isca ? Suis-je déjà au royaume des morts ?

Autrefois potelé, Karnos était devenu un autre homme, à la fois familier et différent, un guerrier décharné qui portait ce Présent d'Antimone comme s'il lui avait été destiné.

« Tu y seras bientôt », répondit Rictus. Il prit sa main dans la sienne en ressentant une incommensurable tristesse. Il n'avait pas tenu en haute estime le marchand d'esclaves beau parleur qui avait tenté de s'assurer ses services, mais l'individu qu'il avait devant lui était d'une tout autre trempe. « Tu t'es plus qu'honorablement battu. Je ne t'en savais pas capable.

– Rictus ? » La face livide de Karnos se gauchit en une mimique de stupéfaction. Le sang gargouilla dans sa gorge et il serra la main du mercenaire avec tant de force que des os craquèrent. « Mais tu es mort il y a des semaines, sur les remparts !

– J’ai bien failli périr. J’ai toutefois réussi à regagner mes lignes. »

Karnos garda les paupières closes un long moment. « Oh, Phobos, misérable porc !

– Qu’y a-t-il, Karnos ?

– Écoute-moi. » Karnos toussa et cracha un caillot de sang. Il s’étrangla et Rictus lui essuya la bouche, avant de se pencher pour écouter ses dernières paroles.

« Tes enfants sont dans ma demeure. Tes filles, m’entends-tu ? Je regrette, Rictus. Je voulais m’en servir pour faire pression sur toi. Elles sont ici, sur la colline du Kerusia.

– Mes filles ?

– Pardonne-moi. Avec Phaestus, nous avons pensé... »

Le visage de Rictus s’était figé en un masque livide de stupéfaction et de fureur. « Ma famille ?

– Tu connais la maison... la grande villa aux murs ocre. Elles sont là-bas, en sécurité.

– Et Aise... demanda Rictus en haussant le ton. Et ma femme ? Qu’as-tu fait ? »

Mais Karnos avait rendu l’âme.

La panique se répandait dans la cité sous forme d’ondes concentriques. Les vestiges brisés des troupes d’Arkadios et d’Avennos fuyaient déjà les remparts et se dirigeaient vers le Mithannon, pendant que les soldats-citoyens de Machran continuaient de se battre avec l’énergie du désespoir.

Leur polémarque, Kassandre, regroupa une douzaine de centons au pied du dôme vertigineux de l’Empirion avant de reprendre le combat, mais les forces de Corvus s’étaient emparées de la majeure partie du quartier avenien et les tours de siège avaient fait tomber les défenses de l’est, du côté de Goshen.

Une moitié des remparts était aux mains de l’ennemi, ou abandonnée par les défenseurs, et d’autres assiégeants entraient dans la cité, une véritable marée que rien ne semblait pouvoir endiguer. Les citoyens de Machran commençaient à fuir vers le nord et l’ouest, loin des combats. Des dizaines de milliers de personnes allaient et venaient dans les rues, par endroits aussi serrées les unes contre les autres que des phalangistes en plein combat.

« La cité est tombée, déclara Sertorius. Ça y est, les amis, je vous le dis. Tout s’effondre autour de nous. Bosca, pour l’amour de Phobos, dégage-nous un passage. Aide-le, Adurnos. »

Ils allaient à contre-courant, une poignée d’hommes qui fendaient la foule prise de panique et se frayaient un chemin en brandissant leurs épées dont le plat allait parfois cingler le visage de ceux qu’ils ne trouvaient pas assez rapides. Les rues conduisant au quartier de Goshen étaient un asile d’aliénés, de femmes qui hurlaient, d’enfants qui piaillaient et d’hommes ensanglantés qui fuyaient les remparts tombés aux mains de l’ennemi.

Au-dessus d’eux se dressait la colline du Kerusia, une vision de blancheur et de sérénité au-delà

de la fumée et du fracas des rues en contrebas. Ils étaient à moins de deux pasangs des tours de siège de Druze.

« À gauche, cria Sertorius pour se faire entendre malgré le vacarme. Par ici ! »

Ils quittèrent l'artère principale pour s'engager dans des ruelles quant à elles moins fréquentées. Hommes et femmes descendaient de la colline en tirant des charrettes à bras sur lesquelles ils avaient entassé tous leurs biens, ainsi que des marmots braillards trop jeunes pour marcher.

« Nous sommes très près du but, annonça-t-il. Phaestus est dans cette maison, sur la droite, celle qui a un toit de tuiles jaunes. Nous nous occuperons de lui en premier.

– Et de son morveux de fils, gronda Bosca. Je tiens à m'amuser un peu avec lui, avant qu'il nous quitte.

– Le tout, c'est de ne pas perdre de temps, répondit Sertorius. Il ne faut pas oublier que notre véritable récompense nous attend au sommet de la colline, et épargnez les esclaves... Je les veux vivants. C'est de l'or sur pattes, mes frères ! »

Tous ceux qui l'entouraient grondèrent d'impatience.

La villa de Phaestus avait de solides portes de bois cloutées, verrouillées afin d'isoler ses occupants du chaos régnant dans les rues. Sur un signe de tête de Sertorius, Bosca et Adurnos allèrent vers une famille qui poussait une carriole et firent choir les enfants de ce véhicule. Quand l'homme protesta, ils le rouèrent de coups pour ne laisser au milieu de la chaussée qu'un corps recroquevillé et brisé entouré par les siens qui hurlaient.

« Maintenant, mes amis. À trois... » dit Sertorius.

Ils firent de la carriole un bélier pour défoncer les lourdes portes, qu'ils chargèrent en grondant. Le verrou sauta et ce fut en poussant des cris de joie qu'ils se ruèrent à l'intérieur en brandissant leurs armes. Un homme brun qui se trouvait sur leur chemin se figea et ils l'embrochèrent au passage, sans seulement s'arrêter.

« Phaestus ! Phaestus ! Où es-tu, ignoble traître ? C'est moi, Sertorius, je suis venu te chercher ! »

Ils couraient dans la maison tels des enfants déchaînés, renversant les meubles à coups de pied, fouillant tous les tiroirs et placards. Pas une seule lampe n'était allumée, ici, et à l'exception de la victime laissée à côté de l'entrée les lieux semblaient déserts.

Ce fut Adurnos qui le trouva et cria aux autres de venir le rejoindre. Ils se regroupèrent sur le seuil de la chambre, le souffle court.

« Ce salopard nous a échappé, chef. »

Phaestus gisait sur le lit, comme une figurine de cire, avec un drap remonté au ras de son menton. Sa face était aussi pâle que du vieil ivoire. Sertorius se pencha vers lui et le toucha.

« Froid comme un poisson. Antimone l'a trouvé avant nous.

– Incendions la maison, suggéra Bosca. Il n'y a même plus une souris, ici... Tous ont décampé il y a longtemps.

– Non... Pas le feu. Je refuse d'offrir à ce chien bâtard un bûcher funéraire. Laissons-le se décomposer, décida Sertorius en se redressant. On va reprendre cette carriole, mes frères. La

maison de Karnos se trouve un peu plus haut sur la même colline, et j'ai la ferme intention de me venger. »

Ils firent demi-tour et retraversèrent l'habitation déserte au pas de course, de sombres silhouettes dont les manteaux claquaient, la matérialisation d'une malédiction proférée par Phobos.

Rictus était à bout de forces, mais il continuait de progresser en puisant dans sa volonté. Il s'était débarrassé de son bouclier et de son casque, avant de ramasser un drepana abandonné et de se diriger vers l'est dans les rues tel un saumon remontant le lit d'un torrent, suivi de près par Valerian. Il avait eu au début d'autres têtes de chien à ses côtés, mais ils avaient été séparés en cours de route. Fornyx était toujours à la tête des hommes occupés à faire tomber le dernier carré de Kassandre.

Il ne semblait pas subsister d'autres poches de résistance organisée, dans la cité, mais la totalité de la population de Machran paraissait se trouver dans les rues. La plupart des gens tentaient de se diriger vers le nord, et les quartiers dont l'armée de Corvus ne s'était pas encore emparée. Rendus à moitié fous par la faim et la peur, ils n'avaient aucune autre pensée à l'esprit.

Le manteau écarlate et le Divin Fléau dégageaient un chemin à Rictus, car tous avaient un mouvement de recul en le voyant approcher. Mais peut-être fallait-il l'attribuer plus que tout à son expression. Peu lui importait désormais que Machran tombe ou résiste, que la cité soit incendiée et réduite en cendres. Il voulait seulement découvrir si Karnos lui avait dit la vérité. Si les siens étaient effectivement dans cette agglomération, il la détruirait brique après brique pour les retrouver. Il aurait frappé Phobos en personne, si le dieu s'était placé en travers de son chemin.

Kassia et Rian refermèrent la porte et firent glisser le lourd verrou, avant de s'y adosser.

« Mieux vaut être bloqués ici qu'à l'extérieur, déclara Kassia en plaçant la main sur l'épaule de Rian. Les esclaves ont manqué de bon sens.

– Ils n'étaient plus des esclaves. Le choix entre rester à nos côtés ou fuir leur revenait. »

Philemos se tenait sur le côté avec son petit glaive et sa cuirasse bien trop grande pour lui, ses yeux injectés de sang. « Nous attendrons ici que tout se calme et je tenterai ensuite une sortie pour déterminer ce qui se passe. »

Pollo secoua la tête. « Entends-tu cela, jeune maître ? »

Tous se turent. Les cris d'agonie de la cité montaient jusqu'à eux sur la colline du Kerusia, des gémissements et des hurlements par dizaines de milliers, des martèlements de pieds innombrables qui suscitaient les murmures réprobateurs de la terre.

« Ce sont les bruits qui accompagnent la chute d'une cité, ajouta Pollo en grimaçant de tristesse. Karnos a échoué. Avez-vous regardé à l'est ? Ils ont poussé des tours jusqu'aux murailles, mais c'est ici que tout va se jouer... l'ennemi est dans nos murs. »

Il inspira à pleins poumons. « Je compte attendre Karnos. Il reviendra, s'il est toujours de ce monde. Pendant les jours à venir, il n'y aura pas d'endroit plus dangereux que les rues qui nous entourent... surtout pour les femmes qui devront rester entre ces murs.

- Ma mère veut partir dès la tombée de la nuit, déclara Philemos en regardant Rian. Nous avons des connaissances à Arienus.
- Te voici devenu chef de famille, lui rappela Pollo. C’est à toi de décider de la conduite à tenir. Ta mère te doit désormais obéissance, Philemos. »
- Le jeune homme hocha la tête. « Ce n’est pas facile. C’est nouveau pour moi. »
- Rian se pencha vers lui pour prendre sa main.
- Kassia parvint à rire malgré ses larmes. « Vous entendez-vous évoquer les pires possibilités que vous puissiez imaginer ? Pollo, s’il y a deux hommes capables de survivre à un pareil désastre, c’est bien Karnos et mon frère. Ils reviendront, tu verras. Même si Machran tombe, ces deux-là se relèveront.
- Tu as sans doute raison, ma dame, répondit Pollo en hochant la tête.
- Alors que faut-il faire ? demanda Rian. Rester assis pour attendre que l’ordre soit rétabli ?
- C’est le plus sage, déclara Pollo en sortant un long couteau de fer de sous les plis de son himation blanc comme la neige. Une dernière chose... chacun de nous devrait s’armer.
- Ce n’est pas un couteau de cuisine qui permettra de retourner la situation, fit remarquer Kassia.
- Mais c’est toujours mieux que rien, rétorqua Rian. Kassia, même si Machran tombe, les officiers de mon père doivent être dans les parages. Fornyx, Kesero... » Elle jeta un regard aussi rapide qu’étrange à Philemos. « Ainsi que Valerian. Les têtes de chien nous trouveront.
- Il est pratique d’avoir des connaissances dans les deux camps, déclara Kassia avec un sourire plein d’amertume. Désolée, Rian, il m’arrive d’oublier que tu as des amis au-delà de ces murs.
- En deçà également », lui répondit Rian.

Corvus traversa au galop la place d’Avennos avec une escorte de ses Compagnons. Ardashir était près de lui et des centaines de lanciers placés sous le commandement de Teresian et Demetrius s’étaient massés sur l’esplanade. Ces hommes étaient bien trop las pour participer aux poursuites se déroulant dans les rues de la cité.

Ils étaient nombreux à s’être assis sur leur bouclier, à avoir retiré leur casque pour rester la bouche ouverte. Ils étaient pour l’instant si heureux d’être toujours en vie qu’ils ne ressentaient pas le besoin de célébrer autrement la prise de la cité. Mais quand Corvus arriva et ôta son casque, tous se levèrent pour faire claquer leur lance sur leur bouclier et l’acclamer.

Ils étaient des centaines, peut-être des milliers, à s’être mis debout sur cette vaste place jonchée de cadavres, se découpant sur la blancheur de l’Empirion, l’agonie d’une cité en toile de fond à à leur liesse. Corvus leva la main et les acclamations redoublèrent. Ils commencèrent à psalmodier son nom, ondes sonores qui se propagèrent dans toute la ville, détruisant les ultimes espoirs des défenseurs qui n’avaient pas déposé les armes.

Fornyx se fraya un chemin entre les lanciers ivres de joie. Il avait la main sur l’épaule d’un grand homme qui avait le sigile de Machran peint sur sa cuirasse. Les soldats s’écartèrent en brandissant leurs lances devant le visage du vaincu. Il les ignora, s’avançant comme dans une sorte

de rêve, et ce fut seulement lorsqu'il se retrouva en présence de Corvus qu'il parut regagner ce monde.

« Corvus, dit Fornyx dont le visage était fendu par un large sourire. Je t'apporte un présent. Il s'agit de Kassandre, le polémarque de Machran. Ses hommes ont déposé leurs armes devant l'Empirion il y a moins de dix minutes. Ils étaient les derniers. Je leur ai promis vie sauve et liberté, car ils se sont battus avec bravoure, et j'espère que tu respecteras cet engagement.

– Avec plaisir, Fornyx, dit Corvus en se penchant pour saisir la main du porte-fléau. Tu as agi comme il le fallait. J'aurais fait comme toi, à ta place. »

Puis il se tourna vers Kassandre qui restait immobile, impassible et indifférent, même s'il regardait le jeune homme juché sur le cheval noir avec une curiosité teintée de regrets.

« Je suis heureux de te voir en vie, Kassandre, lui déclara Corvus. J'ai entendu dire que tu es un brave. »

Kassandre grogna. Il personnifiait le carnage qui venait d'avoir lieu, ainsi couvert de sang, et il avait perdu le sommet d'une oreille. Le sang qui en avait coulé dessinait un trait noir sur le côté de son cou.

« Et ton ami Karnos ? Sais-tu où il se trouve ? »

Une question qui parut dissiper le brouillard dans lequel Kassandre s'était une fois de plus égaré. Il déglutit puis regarda le ciel d'un bleu hivernal. Il n'y avait pas un seul nuage, mais Phobos était une tache pâle tout là-haut, un spectre à la face lunaire et au sourire glacial.

« Karnos gît quelque part dans ce charnier. Vos mercenaires l'ont tué. Il portait une cuirasse noire, mais je suppose qu'il en a déjà été dépouillé. »

Corvus parut attristé par la nouvelle. « Comme c'est dommage ! Fut un temps, je rêvais de le voir mort, mais ce n'est plus le cas. Vous avez par votre résistance su nous imposer le respect, lui et toi. Je vous en félicite. »

Kassandre riva ses yeux injectés de sang sur Corvus. « Te voici maître de cette cité, et nous sommes tous à ta merci. On dit qu'Antimone révèle la véritable nature des hommes non seulement dans la défaite mais aussi dans la victoire. Ton nom sera à tout jamais lié à cette conquête, Corvus, et ce que tu feras de Machran te suivra aussi longtemps qu'il restera des Macht pour en garder le souvenir. »

Corvus hocha la tête. « Je le sais... et je l'ai toujours su. Tu n'as pas à t'inquiéter pour cette cité, Kassandre. Je compte en faire ma capitale, et veiller au bien-être de sa population est de mon devoir. »

Kassandre inclina latéralement le cou et ferma à demi les paupières face au soleil. « Vraiment ?

– Nous ne formons qu'un seul peuple, répondit doucement Corvus. Nous ne nous sommes que bien trop longtemps combattus. »

Kassandre passa la main sur son visage, y laissant une traînée de sang. « Alors, mettons-y définitivement un terme », dit-il.

LA MAISON SUR LA COLLINE

Le premier coup qui ébranla la porte les fit sursauter. Ce son était plus proche, personnel et à leur échelle que le grondement de la chute de la cité. Leurs peurs, jusqu'à présent indéfinies, devenaient palpables et se métamorphosaient en indicible terreur.

Il n'y avait à l'extérieur pas d'autres bruits, ni cris ni vociférations d'une foule. Seulement cet impact sur les lourds panneaux de bois, comme si un bélier les avait chargés avec une fureur aveugle.

La mère de Philemos devint aussitôt hystérique, et ils durent l'enfermer avec ses filles dans un recoin éloigné de la demeure. Quand son fils referma cette chambre, il les entendit déplacer des meubles qu'elles comptaient empiler contre le battant.

Les grandes portes de chêne doublé de bronze de la maison étaient solides. Kassia, Rian, Ona, Philemos et Pollo entreprirent à leur tour de traîner du mobilier – dont les magnifiques lits de table de Framnos, fierté et joie de Karnos – pour aller les caler contre l'huis. Ils entendaient à présent les grognements des hommes se trouvant derrière les panneaux, les grondements des roues sur les pavés de la rue avant chaque impact.

« Nous sommes armés, ici ! cria Philemos. Franchissez ce seuil et je vous tranche la gorge ! »

Une menace saluée par un éclat de rire, avant un nouvel assaut. Les portes se déplacèrent légèrement vers l'intérieur et des fissures plus claires s'ouvrirent puis se refermèrent dans le chêne.

« Nous devrions peut-être nous enfermer dans des pièces différentes », suggéra Kassia, blême de terreur. Elle pensait au regard qu'avait eu Aise, la nuit de son arrivée. Elle ne pouvait imaginer ce que ces hommes lui avaient fait subir, pour la rendre ainsi, mais elle savait que cela allait se reproduire. Pour chacun d'eux.

Alors que Rian attendait calmement la suite. Elle tenait d'une main un couperet de cuisine tout en utilisant l'autre bras pour serrer Ona contre elle.

« Tu dois te dénicher une cachette, dit-elle à sa cadette. Un réduit où personne ne pourra te trouver. »

Une traverse se détacha d'un battant et glissa sur les dalles de la cour.

« Tu peux le faire. J'irai te chercher dès que tout sera fini, c'est promis. »

L'enfant la regarda sans réagir, en ouvrant de grands yeux sous une toison de cheveux auburn.

« C'est promis », répéta Rian d'une voix désormais chevrotante.

Ona referma ses bras autour du cou de sa grande sœur, solennelle mais étonnamment sereine. Puis elle se détourna et s'éloigna d'un pas rapide. Ils purent entendre ses pieds claquer sur les dalles du sol, puis vint un moment de silence. Philemos posa la main sur le bras de Rian, qui essuya ses larmes.

« Je regrette de ne pas être morte à Andunnon en même temps qu'Eunion. Nous aurions tous dû mourir ensemble.

– Je ne les laisserai pas te toucher, gronda Philemos. Je t'ai protégée, là-bas, et je le ferai encore. »

La porte subit un autre impact, le verrou commença à céder.

Ils se tenaient côte à côte, quatre personnages réunis par quelque caprice de Phobos. Une sœur et une fille, un esclave et un fils.

Puis le verrou vola au loin et les battants s'entrouvrirent, en repoussant les lourds lits de table. Ces meubles reculèrent en crissant sur les dalles du sol, puis leurs pieds se rompirent. Ils virent dans l'ouverture qui venait d'apparaître ce qui faisait penser au plateau d'une carriole poussée par les hommes dont ils entendaient les voix.

Les assaillants se ruèrent dans la cour de la fontaine, une bande de vagabonds décharnés et faméliques, sales et aux yeux brillants. Sertorius était à leur tête, et Rian recula avec horreur pendant que Philemos titubait. Le bandit arbora un large sourire sitôt qu'il les vit.

« Comme c'est gentil, un comité d'accueil ! Vous m'en voyez profondément ému. Regardez ça, mes frères... n'est-ce pas émouvant ? »

Six autres hommes l'avaient suivi dans la cour, en époussetant leurs mains et essuyant la sueur de leur visage.

« Et voilà ma petite amie aux cheveux bruns. J'ai quelque chose pour toi, ma jolie... comme nous tous. Je te le réserve depuis que nous t'avons livrée à Karnos.

– L'autre n'est pas mal non plus, fit remarquer Bosca en se passant les doigts sur la bouche.

– Je vous avais bien dit qu'on trouverait ici des beaux morceaux, pas vrai ? »

Les hommes s'écartèrent pour encercler leurs victimes en puissance qui reculèrent jusqu'à la margelle de la fontaine.

« Place-toi derrière moi, chuchota Philemos à Rian.

– L'argent ne manque pas, dans cette maison, lança Pollo. Je peux vous montrer où il est caché, ce qui vous fera gagner du temps. N'oubliez pas que vous êtes dans la demeure de Karnos, un homme très puissant. Si vous nous faites du mal, il vous le fera chèrement payer.

– Karnos a été tué, vieux fou ! gronda Bosca. Toute la cité est au courant. Corvus en est désormais le maître. Et je parie qu'il nous remerciera pour avoir fait le ménage à sa place.

– Tué ? répéta Kassia. Karnos serait mort ?

– Ça veut dire quoi, ça ? Aurais-tu eu pour lui de tendres sentiments, ma belle ? fit Sertorius en souriant. C'est tragique, je le concède, mais je sais comment te reconforter et te faire oublier ton chagrin.

– Ça suffit ! aboya Adurnos. Passe aux actes et laisse tomber ces belles paroles ! »

Ils s'avancèrent tels des loups. Pollo se porta à leur rencontre, brandissant son couteau devant lui. Adurnos agrippa son poignet et un des Arkadiens l'autre bras. Ils l'étirèrent entre eux, et le vieil homme se débattit jusqu'au moment où Sertorius lui transperça le cœur. Pollo s'effondra sans un bruit, sa barbe aussi blanche que de la laine de mouton sur les pierres, les yeux grands ouverts.

Deux autres hommes saisirent Kassia et lui arrachèrent ses vêtements. L'un l'immobilisait par derrière, pendant que l'autre la déshabillait en riant des coups de pied qu'elle lui donnait et des injures dont elle l'abreuvait.

Philemos restait immobile au ras de la fontaine, avec Rian près de lui. Il agitait son épée devant Sertorius et ses acolytes qui approchaient.

Visiblement d'excellente humeur, Sertorius le considéra avec une indulgence teintée d'amusement. « J'ai toujours pensé que tu avais en toi un certain courage, mon garçon... Ce que tu as fait pour garder pour toi le beau brin de fille que tu as près de toi, quand tu étais là-haut dans les collines, le démontre. Ton problème, c'est que tu ne sais pas déterminer quand tu as intérêt à adopter un profil bas. C'est une chose que ton père aurait dû t'enseigner, avant de mourir. Il ne te reste plus de temps à consacrer aux études désormais. »

Mais Philemos avait cessé de lui prêter attention. Il regardait par-dessus l'épaule de Sertorius la porte défoncée, et son expression traduisait de la stupéfaction. Le bandit fronça les sourcils et se retourna.

Deux hommes se dressaient sur le seuil de la demeure. Ils avaient des chitons et des manteaux écarlates, et l'un était un porte-fléau. Les lames de leurs drepanas brillaient dans leur poing et leurs cuirasses étaient couvertes de sang.

« C'est quoi, ça ? » demanda Sertorius.

Ses hommes s'étaient tournés en même temps que lui et ceux qui rudoyaient Kassia la lâchèrent. Elle en profita pour courir vers Rian, nue et en pleurs.

Rian qui restait là, les yeux brillants de larmes.

« Père », murmura-t-elle.

Rictus et Valerian s'avancèrent dans la cour. Dans les yeux du mercenaire brûlait une flamme qui incita les sept hommes à reculer d'un pas.

« Rian ? »

Elle le regardait sans réagir, sous le choc. Elle avait une respiration hachée, comme si elle venait de remonter à la surface après être restée longtemps sous l'eau.

Rictus s'intéressa aux individus qu'il avait devant lui et remarqua Philemos.

« Où est ma femme ? »

Sertorius fit un signe de tête à Adurnos, et l'homme corpulent entreprit de contourner Rictus avec les deux Arkadiens.

« Cet homme l'a violée ! cria Rian. Ils l'ont tous violée, et elle s'est suicidée ! » Faute de pouvoir se contenir plus longtemps, elle se mit à sangloter. « Ils l'ont tuée, papa, ils l'ont tuée. Maman est morte... » Elle tomba à genoux.

Réduits à deux fentes, les yeux de Rictus étaient consumés par une fureur homicide.

« À gauche », ordonna-t-il à Valerian, un grondement bestial, des mots à peine articulés.

« Il existe bien d'autres façons de régler ce genre de différend, déclara Sertorius. Ce qui est fait

est fait... »

Rictus bondit, son manteau écarlate tournoyant autour de lui tel un nuage de sang. Le drepana s'éleva, un éclair aussi rapide que le piqué d'un faucon.

Un des Arkadiens chut sur le côté, la gorge ouverte. L'autre donna un coup de taille instinctif et rata Rictus qui fit un pas sur le côté pour lui asséner un coup de genou au visage, avec tant de force qu'il lui brisa la mâchoire.

Le gros Adurnos chargea tel un taureau barbu, pour balancer un direct qui atteignit la bouche de Rictus tout en portant simultanément un coup d'épée.

La lame glissa en tintant sur le Divin Fléau et Rictus esquiva ou amortit les coups, recula d'un pas, du sang coulant de son menton, puis chargea. Il y eut un, deux, trois éclairs métalliques et le claquement de son drepana sur l'épée d'Adurnos. Elle lui fut arrachée des mains et tournoya sur le sol... juste avant que Rictus ne remonte la pointe de son drepana vers l'aine de son adversaire qu'elle fendit sans rencontrer de résistance.

Adurnos se figea, la bouche ouverte et l'expression sidérée.

Rictus imprima un mouvement de rotation à la lame, tout en la levant pour la dégager. Adurnos s'ouvrit comme un sac rempli d'abats fumants. Ses entrailles churent sur les dalles de la cour et s'y étalèrent avec un claquement à la fois sec et humide. L'homme baissa les yeux sur ses intestins, tenta vainement de refermer la large déchirure puis perdit le sens de la vision et s'effondra.

Valerian avait éliminé un des Aveniens, mais l'autre – assisté par Bosca et Sertorius – le contraignait à reculer vers la porte. Puis l'Avenien restant tomba en poussant un grand cri. Philemos s'était rapproché pour l'embrocher par-derrière.

Sertorius hurla de colère et se tourna vers lui.

Rictus repoussa Philemos d'un coup d'épaule et se précipita dans la mêlée, personnification écarlate de la fureur. L'épée de Sertorius glissa sur la cuirasse noire et Rictus abattit sa propre lame en grognant en raison de l'effort, pour trancher la main du misérable. Sertorius cria, leva son moignon sanguinolent et tenta de le comprimer avec sa main restante. « Non, non ! »

Bosca fut distrait par ces cris, ce qui permit à Valerian de l'atteindre entre les côtes, puis – pendant que le bandit se recroquevillait – il abattit son épée vers la base de son cou en la tenant à deux mains. Le drepana trancha tant la chair que les os et la tête de Bosca bascula, pour pendre en étant uniquement retenue par quelques filaments de muscles et de peau. L'homme finit par s'étaler sur le sol, agité de soubresauts. Ses yeux continuèrent de se déplacer dans leurs orbites pendant quelques secondes, puis il s'immobilisa enfin.

Sertorius s'était agenouillé en comprimant toujours le moignon de son poignet, et son visage était crayeux.

« Le grand Rictus ! fit-il avant d'avoir l'équivalent d'un rire. Eh bien, je pourrai me vanter d'avoir rencontré une légende ! »

Rictus se dressait devant lui, le souffle court. Il essuya le sang qui avait giclé sur son menton et s'intéressa à Rian. Philemos la serrait dans ses bras et elle le regardait avec de grands yeux rougis. Près d'elle, Kassia restait agenouillée, nue, hébétée et muette.

Valerian considérait Rian, lui aussi. Conscient de ce qui l'unissait à Philemos, il ferma

brièvement les yeux.

Rongé par le désir de tout savoir, Rictus voulait demander à Sertorius ce qu'il avait infligé à Aise... Ce qui le consumait avait besoin de confirmations, d'être informé de tout ce qui se rapportait au destin d'Aise, même si c'était insoutenable.

« Qu'as-tu fait à ma femme ? » gronda-t-il d'une voix qui se brisa à cause de la tension, d'un chagrin dont il n'avait pas eu conscience. Une souffrance plus pénible que tout ce qu'il avait eu à endurer depuis sa plus tendre enfance.

« Phaestus avait raison, ricana Sertorius. Rictus, le bon père de famille ! Eh bien, mon ami, nous avons utilisé ta femme comme nous l'aurions fait avec la dernière des putains. Nous... »

La lame du drepana le réduisit au silence, en pénétrant sans effort dans sa bouche pour trancher sa langue et fendre ses joues, lui donner un sourire aussi large qu'éternel. Sertorius gargouilla en se noyant dans son sang.

Rictus restait dressé là, tenant l'épée levée pour le maintenir debout pendant qu'il étouffait et battait des bras. Finalement, l'homme cessa de gesticuler et Rictus inclina le drepana pour le laisser glisser le long de la lame tel un morceau de viande enfilé sur une broche.

Il se tourna, mort de fatigue, refusant de s'intéresser à la scène de désolation qui s'offrait à lui.

Un des hommes de Sertorius était toujours vivant, celui qui était défiguré. Rictus fit un signe à Valerian, qui se chargea de l'achever d'un coup d'épée net et rapide. Puis il regarda Rian, sans que le moindre espoir ne subsiste dans ses yeux.

Il s'agenouilla devant sa fille.

« Où est Ona ?

– Elle se cache.

– Rian... » commença Rictus, dont la voix se brisa.

Sa fille se précipita entre ses bras et il la serra contre lui, en enfouissant son visage dans sa douce chevelure, en la comprimant contre la cuirasse noire et indestructible du Présent d'Antimone.

« Je suis là, dit-il. Je suis là. Tout va bien. Tout va s'arranger. »

LE TOURNANT

Les salles résonnaient de bruits de pas, les clous des sandales qui cliquetaient sur le marbre. Dans des niches ouvertes à quelques pas d'intervalle se dressaient les plus grands personnages de Machran, eux aussi taillés dans le marbre, des faces de pierre aux yeux vides.

Mais, quoi que Machran ait pu représenter pour eux, cette cité avait changé de statut. Ce soir-là. Cette nuit paisible, à l'approche de la fin d'un hiver interminable et sanglant.

Fornyx le retrouva à la croisée des corridors et ils se dévisagèrent.

« Que peut-il nous vouloir ? fit Rictus.

– Ce n'est pas à moi qu'il faut le demander, déclara Fornyx. La figure du père, c'est toi. »

Ils restèrent à se considérer, un grand homme blond au visage hagard et un individu petit et nerveux à la barbe noire plus jeune d'une dizaine d'années. Tous deux portaient une cuirasse noire, un manteau écarlate et les cicatrices de vieilles blessures sur chacun de leurs membres.

« Le printemps approche, déclara Rictus. Le temps des plantations.

– La neige fondra sous peu. Encore quelques jours et les collines seront assez dégagées pour que tous les sentiers soient redevenus praticables. »

Rictus hocha la tête, comme s'ils venaient de sceller un accord. Puis ils se tournèrent comme un seul homme et repartirent dans le vaste couloir caverneux.

Deux sentinelles munies de lances montaient la garde à côté d'une porte de bois nichée dans un renforcement. Ils avaient eux aussi des manteaux écarlates.

« Athys, dit Rictus à l'un d'eux. Et ta jambe ?

– Une simple égratignure. Je peux toujours courir aussi vite.

– C'est parfait... Il nous attend. »

Rictus ouvrit la petite porte et dut se baisser pour franchir le seuil.

Il y avait un feu allumé dans un foyer circulaire, des lampes suspendues au plafond et des feuilles éparpillées sur toutes les surfaces horizontales disponibles – chaises, tables – ou formant des cascades qui descendaient jusqu'au sol.

« Corvus ? » appela Rictus.

Il entendit bouger. Il y avait sur le côté une antichambre, un lit dans un angle, un chevalet sur lequel était posée une cuirasse noire et Corvus en chiton rouge.

« Tu as demandé à nous voir ? »

Corvus le confirma de la tête, sans quitter des yeux le Divin Fléau qu'il contemplait en gardant les bras croisés. Il avait peu auparavant fait couper court sa chevelure et ce qui subsistait, noir et dru, se dressait sur sa tête comme une brosse. Il ressemblait bien plus à un Macht qu'autrefois, à

présent qu'il avait pris un peu de poids. Depuis la fin de la campagne, les longues marches et chevauchées n'étaient plus qu'un souvenir, et il dormait désormais dans le labyrinthe hanté d'échos de l'Empirion, sa tente ayant été remise avec le matériel de ses armées.

Dans cette salle comme dans la suivante, des documents et des cartes recouvraient toute chose. Parmenios avait installé ses bureaux ici, dans l'Empirion, mais il veillait à ce qu'ils restent ordonnés comme les rangs d'une phalange bien disciplinée. Ce désordre était propre à Corvus.

Rictus remarqua une carte de l'Empire étalée sur le sol. Il la ramassa, du vieux vélin qui s'affaissait entre ses mains. Un court instant, il fit glisser son index sur certains noms, les montagnes et les fleuves sur lesquels il avait répandu son sang pendant sa jeunesse, à cinq mille pasangs et vingt années de là.

« Demain sera un grand jour, déclara Fornyx. Un peu comme un mariage. À mon avis, tu devrais soit t'enivrer soit te coucher. »

Corvus sourit. « Tu as raison, Fornyx. Je suppose que c'est effectivement l'équivalent d'une union sacrée. » Il se pencha de nouveau et prit une chose posée à côté de la cuirasse, un objet que la clarté des lampes faisait miroiter.

« Regarde. Un diadème en argent d'une mine des pentes du mont Panjaeos ! Demain, Kassandre de Machran le déposera sur ma tête et je deviendrai roi. »

Il lança l'objet en l'air, pour le rattraper comme si c'était un jouet, avant de le remettre là où il l'avait pris.

« Que penses-tu du chiton ? »

Il s'était adressé à Rictus, qui haussa un sourcil.

« J'aime bien la couleur. »

– À l'avenir, toute l'armée portera l'écarlate. Ce sera pour nous un symbole, au même titre que le sigile du corbeau. Nous entraînerons chaque lancier afin qu'il devienne aussi redoutable que tes têtes de chien, et nous enseignerons aux Macht à monter à cheval et utiliser un arc comme le font Ardashir et tous les Compagnons. Nous disposerons d'un convoi de machines de siège conçues par Parmenios. Il en inventera de nouvelles, des choses que ce monde n'a encore jamais vues, mes frères. »

Rictus et Fornyx se dévisagèrent.

« Tu vas être couronné roi des Macht dans la matinée, Corvus, rappela Rictus. Qui te reste-t-il à combattre ? »

Corvus se tourna et sourit. « Le monde où nous vivons est vaste, Rictus. Celui qui se donne la peine de chercher trouve toujours quelqu'un disposé à se battre. »

Il alla caresser la surface absorbant la lumière de la cuirasse qu'il avait devant lui.

« Mais je ne vous ai pas fait venir ici pour vous infliger mes divagations concernant un avenir lointain. Je voulais solliciter une faveur, Rictus. »

– Tu n'as qu'à demander. »

Brusquement, Corvus écarquilla les yeux et parut aussi jeune qu'un garçon sur le point d'avouer quelque chose à son père.

« Aide-moi à la mettre. »

Il caressa de nouveau l'armure, comme un homme eût caressé le bras d'une femme trop belle pour lui prêter attention.

« Je dois le faire maintenant, ce soir. Je compte la porter pour mon couronnement et je dois savoir – il faut absolument que je sache – si c'est ou non possible. Est-ce que tu comprends ce que je veux dire ? »

Si Fornyx se demandait visiblement de quoi il voulait parler, Rictus hocha la tête.

« Voyons voir... »

La cuirasse qu'il prit sur son tréteau était à la fois légère comme une plume et plus dure qu'un rocher. Il ouvrit ses deux moitiés et Corvus glissa le bras dans l'ouverture, moite de sueur.

Les fermoirs claquèrent puis les épaulières se rabattirent et cliquetèrent en s'emboîtant. Corvus passa un doigt sous l'encolure. « Elle est trop grande, fit-il d'une voix qui se faussait.

– Attends une seconde. »

Rictus se remémora la première fois où il avait enfilé sa cuirasse, là-bas dans les hauteurs des Kunaksa, quand son père lui avait dit la même chose.

Puis l'expression de Corvus se modifia. « Elle change de forme, je le sens.

– Elle va se modeler sur ton corps. C'est très rapide. »

Quelque chose parut prendre vie dans les étranges yeux de Corvus. « Ça y est, Rictus. Elle me moule comme si elle avait été fabriquée à mon intention ! »

Fornyx donna une tape sur l'épaulière de l'armure noire. « Te voici finalement devenu un porte-fléau. Nous devons être impressionnants, tous les trois en noir et écarlate. »

Corvus s'essuya les yeux. « Merci, Rictus. J'ai longtemps voyagé avant d'estimer avoir le droit de la porter. Je n'étais pas certain...

– Tu es un Macht et elle t'était destinée, répondit Rictus. Après-demain, tu seras notre roi, alors montre-toi digne tant de ta cuirasse que de ta couronne. »

Corvus leva les yeux sur lui. « Ces dernières semaines, depuis que nous avons pris Machran, j'ai reçu des délégations de toutes les cités importantes. Des hommes qui me vilipendaient se bousculent à présent pour apposer leur signature sur des lettres de félicitations.

– Sans doute estiment-ils avoir livré suffisamment de guerres pour la saison, déclara Fornyx. Ils accepteraient n'importe quoi en échange de la cessation des hostilités.

– J'ai une plus grande confiance en des gens tels que Kassandre... des individus qui se sont ouvertement dressés contre moi et qui ne renoncent pas à tous leurs principes. Les hommes tels que lui ont de la valeur. »

Rictus pensa à Phaestus, à Karnos. S'ils avaient toujours été en vie, il les aurait tués de sa main, alors que sa fille aînée était amoureuse du fils du premier de ces hommes.

« J'ai entendu dire que seule Antimone sait vraiment ce qui se dissimule dans nos cœurs, fit Rictus. Et que c'est la raison de ses pleurs.

– Quand je me suis présenté à ta ferme, ce matin-là, je n'aurais jamais imaginé tout ce qui en

découlerait, déclara Corvus. J'aurais tant aimé que ce soit différent.

– La route a été longue, et nul ne sait jamais ce qui l'attend au-delà du prochain tournant. »

Il pensa à Jason, le père de ce jeune homme. Il pensa à Eunion, cet homme si doux et bon. Il pensa à Aise, qui avait quitté ce monde en connaissant d'indicibles souffrances. Autant de tristes destins dont il portait la responsabilité.

Leurs vies, leurs morts... ils resteraient à jamais avec lui dans un sombre recoin de son âme.

« Mais nous n'avons d'autre choix que continuer de marcher, conclut-il doucement. Et c'est ce que nous faisons. Nous portons le Divin Fléau sur notre dos pour pénétrer ensemble dans les ténèbres.

– Je me demande parfois ce que signifie être un Macht, avoua Corvus. Et il est incontestable que j'ignore totalement ce que signifie être un roi. Demain, les Macht les plus importants seront réunis pour voir poser ce diadème sur ma tête, des représentants de cinquante cités, une foule de milliers de personnes, mais ce que cela représente – tant pour eux que pour moi – je n'en sais fichtre rien. »

Rictus baissa le regard sur ce jeune homme passionné et redoutable aux yeux étranges.

« Tu le découvriras un jour, lui dit-il. En temps voulu. »

ÉPILOGUE

La neige avait disparu des profondeurs du vallon, même si les montagnes étaient toujours d'un blanc éblouissant sur l'horizon bleuté. Ils traversèrent à gué le torrent, en subissant la morsure de ses flots glacés.

Rictus franchit le seuil en ruine de ce qui avait autrefois été sa demeure. Bien que brisés et noircis, les murs étaient toujours debout. Il se fraya un chemin dans les décombres et s'agenouilla devant le four en forme de ruche dans lequel Aise avait fait cuire leur pain. Les pierres de l'âtre étaient à leur place, et des brins d'herbes pointaient dans les joints les séparant.

Il souleva et écarta une poutre, qui se désagrégea entre ses mains. Des tessons de poterie se brisaient sous ses pieds. Il effaroucha un merle qui prit son envol pour fuir les ruines dans un fracas d'indignation.

Il emprunta ce qui avait été la porte latérale, vers l'endroit où lui et Aise avaient dormi.

Il s'y agenouilla, en se remémorant le passé. Quelque chose miroita sous le soleil et il se pencha pour fouiller les cendres. Un tesson de vase aigue-marine, un éclat de souvenir. Il le serra dans son poing, en proie aux tourments qu'engendraient les images ainsi évoquées.

Puis il finit par se relever, la respiration difficile, les yeux cuisants. Il les leva et vit des hirondelles loin au-dessus de lui, dessinant des courbes joyeuses dans le ciel. Elles piquaient pour emporter de la boue ; elles bâtissaient des nids dans les murs fissurés.

Il quitta les ruines pour rejoindre les autres sous le soleil et les doux miroitements de la rivière. Tout là-haut les bois se raccrochaient aux pentes du vallon, les nouvelles feuilles se déroulant avec leur pointe verte dans les bosquets de hêtres, chênes et bouleaux. Les lieux étaient animés par les chants d'oiseaux.

Rian prit sa main. Il souleva Ona pour la prendre dans ses bras et l'enfant referma ses bras autour de son cou.

Il regarda Fornyx et Philemos.

« Mieux vaudrait nous y mettre sans attendre. Nous avons énormément de travail à abattre. »

GLOSSAIRE

Aichme

Pointe de lance en fer, parfois en bronze, mesurant une vingtaine de centimètres, dont dix de lame.

Anande

Nom donné par les Kefren à la lune que les Macht appellent Haukos. Dans cette langue, ce mot signifie « patience ».

Antimone

Déesse voilée, protectrice et gardienne des Macht. Chassée des cieux pour avoir fait forger les Divins Fléaux à l'intention de ses protégés, elle est la divinité de la compassion, de la miséricorde et de la tristesse. Son Voile sépare la vie de la mort.

Apsos

Dieu des animaux. Ce personnage énigmatique du panthéon des Macht est censé ressembler à un bouc et punir quiconque maltraite une bête. Il pourrait à l'occasion métamorphoser un homme en animal, par vengeance ou simple facétie.

Araian

Le Soleil, épouse de Gænil le Forgeron.

Archonte

Terme kufr désignant un militaire de haut rang, un général de corps d'armée ou d'escadron.

Aspis

Bouclier rond sur lequel les soldats-citoyens font figurer le sigile emblème de leur cité.

Bel

Dieu créateur tout-puissant qui veille sur le monde des Kufr. L'équivalent approximatif du dieu des Macht, en plus charitable et bienveillant.

Carnifex

Médecin militaire.

Centon

Nombre d'hommes pouvant être nourris avec le contenu d'un centos, le grand chaudron noir dans lequel sont préparés les repas des mercenaires. Ce qui équivaut à peu près à cent individus.

Chlamys

Manteau court, arrivant généralement à mi-cuisses.

Chevriers

Macht peu raffinés qui ne résident pas dans des cités mais dans les montagnes. Ces nomades ne disposent d'aucun langage écrit mais se transmettent oralement de nombreuses traditions.

Chiton

Tunique à manches courtes, échancrée sur la gorge et descendant jusqu'aux genoux. Le modèle destiné aux femmes est plus long que celui des hommes.

Drepana

Lourde épée à la lame incurvée destinée à porter des coups de taille et principalement utilisée par les Macht des basses terres.

Enfer

L'opposé du Voile. Il ne s'agit pas d'un enfer au sens chrétien du terme, mais d'une vie après la vie dont la nature est inconnaissable.

Firghe

Nom donné par les Kefren à la lune que les Macht appellent Phobos. Dans cette langue, ce mot signifie « colère ».

Gænion

Dieu-forgeron des Macht qui façonna le Divin Fléau à la demande d'Antimone après avoir forgé les étoiles et la majeure partie de Kuf. Il est l'époux d'Araian, le soleil, et ses ateliers sont censés se trouver dans les hauteurs du Mont Panjaeos, dans les Harukush.

Hommes-boucs

Sauvages dégénérés qui ne dépendent d'aucune cité et vivent dans une crasse innommable. Vêtus

de peaux de chèvre, ils descendent rarement des hauteurs des Harukush.

Himation

Long manteau de belle facture, parfois porté pour des cérémonies.

Honai

Ce terme kefren signifiant « les plus beaux » sert à désigner les troupes d'élite d'un Grand Roi, non seulement les membres de sa Garde personnelle mais tous les soldats de métier bien entraînés en poste dans son palais.

Hufsan/hufsa

Termes masculin et féminin désignant les représentants de la plus basse caste de l'Empire, principalement des montagnards des Magron, des Adranos et des Korash. Plus petits et basanés que les Kefren, à la fois plus résistants mais aussi plus primitifs et moins instruits, ils se transmettent leur savoir de façon orale plutôt que par écrit.

Isca

Ville des Macht détruite par une coalition de cités voisines au cours de l'année qui a précédé la Bataille des Kunaksa. Les Iskans étaient des guerriers semi-professionnels qui se préparaient continuellement à la guerre et lançaient fréquemment des attaques contre tous leurs voisins. Une légende veut que le fondateur d'Isca, Isarion, ait été un protégé du dieu Phobos.

Kefren

Peuples du cœur d'Asuria qui ont organisé la résistance contre les Macht dans un passé semi-léendaire puis ont fondé un Empire après avoir vaincu les envahisseurs. Ils ont un statut supérieur dans tout le Grand Continent où ils forment une caste de dirigeants et d'administrateurs.

Kerusia

Ce terme désigne en machtique une assemblée au cours de laquelle sont désignés les responsables d'une communauté. Chez les mercenaires, il s'applique également aux conseils de leurs généraux, des hommes parfois élus à ce poste, même si ce n'est pas toujours le cas.

Komis

Coiffure de toile portée par les nobles de l'Empire asurien. Cette bande de tissu peut être enroulée autour de la tête pour ne laisser voir que les yeux ou encore ouverte pour révéler le visage.

Kuf

Le monde, la terre, là où la vie s'est développée parmi les étoiles sous le regard de Dieu et de Son entourage.

Kufr

Terme péjoratif employé par les Macht pour désigner tous les individus ayant d'autres origines qu'eux.

Mora

Formation de dix centons, soit approximativement un millier d'hommes.

Mot

Dieu des Kufr des terres arides, et donc de la mort.

Niséiens

Chevaux des plaines de Nisée, censés être les meilleurs de tous les destriers et incontestablement les plus grands. Noirs ou bai, et mesurant plus de seize mains au garrot, ce sont les montures des Rois et des nobles kefren, et il est rare d'en trouver ailleurs qu'au cœur de l'Empire.

Obole

Pièce en bronze de faible valeur.

Ostrakr

Terme désignant les malheureux qui ne dépendent d'aucune cité parce qu'ils en ont été exilés, qu'elle a été détruite ou encore parce qu'ils sont devenus des mercenaires.

Othismos

Nom donné à l'instant où deux corps d'infanterie s'affrontent.

Panoplie

Nom donné à l'attirail d'un fantassin et incluant un casque, une cuirasse, un bouclier et une lance

Pasang

Mille pas normaux. Historiquement, un mille correspond à mille pas doubles d'une légion

romaine, et un pasang équivaut par conséquent à un demi-mille.

Péan

Hymne funèbre. Les Macht chantent leur péan en allant au combat, afin de se préparer à leur propre trépas.

Peplos

Vêtement féminin, proche d'un manteau mais habituellement plus beau et plus léger.

Phobos et Haukos

Les deux lunes de Kuf. Phobos est plus grosse et de couleur plus claire que Haukos qui est rosée ou rouge pâle. Ces astres portent les noms des deux fils de la déesse Antimone, Phobos étant le dieu de la peur et Haukos le dieu de l'espérance.

Poisson d'argent, harin

Poissons de Kuf. Le premier correspond approximativement au bar et le second au maquereau.

Présent d'Antimone ou Divin Fléau

Cuirasse noire indestructible créée par le dieu forgeron Gænion à partir des ténèbres et donnée aux Macht par la déesse Antimone. Il existe dans le monde de Kuf de cinq à six mille de ces armures, et les Macht sont prêts à se battre jusqu'à la mort pour empêcher qu'elles ne tombent aux mains des Kufr.

Qaf

Espèce mystérieuse originaire des Monts Korash. Très grands et corpulents, les Qaf sont un étrange hybride de Kufr et de grand singe. Bien que censés posséder leur propre langage, ce sont en fait des bêtes très puissantes qui rôdent dans les neiges des hauts cols de ces montagnes.

Rimarche

Terme archaïque désignant le dernier homme d'une colonne de huit hommes et commandant en second de la file en question.

Sauroter

Le tueur de lézard. Contrepoids de l'aichme placé sur le talon de la lance, c'est généralement un bloc de bronze quadrangulaire un peu plus lourd que la pointe de l'arme pour permettre de la tenir au-delà de son centre sans compromettre pour autant son équilibre. Le sauroter est utilisé pour

planter la lance dans le sol et également pour achever tout ennemi tombé à terre. Si l'aichme se rompt pendant un affrontement, le sauroter est alors employé pour la remplacer.

Sigiles

Les lettres de l'alphabet des Macht. Habituellement, chaque cité en adopte un en tant qu'emblème peint sur les boucliers, ou aspis, de ses soldats.

Tête en paille

Terme péjoratif employé par les Macht pour désigner les montagnards, ceux-ci étant généralement plus grands et de teint plus clair que les Macht des basses terres.

Taenon

Surface agraire nécessaire pour permettre à un homme de subvenir aux besoins de sa famille. Son étendue varie en fonction de la région et de la qualité du sol, un taenon étant plus grand en altitude que dans les plaines, même s'il équivaut le plus souvent à environ deux hectares et demi.

Vorin

Prédateur canin dont la taille se situe entre celles du loup et du chacal.

PAUL
KEARNEY
CORVUS

« Un auteur de fantasy audacieux et puissant: »
ROBERT SILVERBERG

